

**L'affaire
Myosotis (2015)**

Chartrand, Luc

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LUC CHARTRAND

L'AFFAIRE MYOSOTIS



Québec Amérique

LUC CHARTRAND

L'AFFAIRE MYOSOTIS



Québec Amérique

T o u s C o n t i n e n t s

Du même auteur

Au bout de la route. Le Québec hors des sentiers battus, Lanctôt éditeur, 1999.

Code Bezhenti, Libre Expression, 1998.

Histoire des sciences au Québec, Les Éditions du Boréal, 1987, nouvelle édition, 2008.

L'AFFAIRE
MYOSOTIS

Projet dirigé par Marie-Noëlle Gagnon, éditrice

Conception graphique et mise en page : Sara Tétreault

Mise en pages : André Vallée – Atelier typo Jane

Révision linguistique : Élyse-Andrée Héroux et Chantale Landry

En couverture : Photomontage réalisé à partir d'une photographie de © mikhail / shutterstock.com

Conversion en ePub : Marylène Plante-Germain

Québec Amérique

329, rue de la Commune Ouest, 3^e étage

Montréal (Québec) H2Y 2E1

Téléphone : 514 499-3000, télécopieur : 514 499-3010

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien. L'an dernier, le Conseil a investi 157 millions de dollars pour mettre de l'art dans la vie des Canadiennes et des Canadiens de tout le pays.

Nous tenons également à remercier la SODEC pour son appui financier. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Chartrand, Luc

L'affaire Myosotis

(Tous continents)

Pour les jeunes.

ISBN 978-2-7644-2833-7 (Version imprimée)

ISBN 978-2-7644-2834-4 (PDF)

ISBN 978-2-7644-2835-1 (ePub)

I. Titre. II. Collection : Tous continents.

PS8555.H4305A62 2015 C843'.54 C2015-940076-7

PS9555.H4305A62 2015

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015.

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© Éditions Québec Amérique inc., 2015.

quebec-amerique.com

L'AFFAIRE MYOSOTIS

Québec Amérique

*À feu mon ami David Rome, qui m'ouvrit les pages
de l'histoire juive mais qui n'eût peut-être pas aimé ce livre-ci.*

Bien qu'ils soient parfois inspirés de la réalité, les personnages
et événements décrits dans ce roman sont fictifs.

*La subjectivité et l'objectivité ne sont pas des concepts
aussi clairement distincts que la majorité des gens le croient.
Et si leur frontière est d'emblée aussi ambiguë, il n'est dès lors pas
très difficile de la déplacer intentionnellement.*

Haruki Murakami, 1Q84

PROLOGUE

Jabaliya, bande de Gaza. Janvier 2009

Toute la bande de Gaza vivait dans l'attente de l'offensive terrestre.

De jour comme de nuit, le ciel semblait se déchirer au passage des chasseurs. La canonnade de la marine se déchaînait à partir de la mer. Et le subtil bourdonnement des drones, baptisés *zannanas* (les moustiques) par les Gazaouis, venait porter la mort dans les ruelles les plus obscures. Leurs explosions ébranlaient jusqu'aux fondements de la terre. Le Plomb durci d'Israël s'abattait sur Gaza comme le poing de Dieu.

— Quand ils viendront, ils se feront massacrer, prophétisait du haut de ses onze ans le jeune Ibrahim Shalabi à l'intention de ses copains.

Il se trouvait avec trois amis dans un passage du camp de Jabaliya, en périphérie de la ville de Gaza. Les hauts murs de béton sales renvoyaient l'écho des cris des enfants dans cette ruelle qui n'avait jamais connu l'asphalte. Son sol était jonché de sacs à ordures et de vieux pneus. Malgré le froid de ce début d'hiver, Ibrahim ne possédait pour toutes chaussures que ses éternelles sandales de plastique qui, en ce moment, traînaient aux rebords des mottes de boue épaisse. Ses amis et lui portaient tous des survêtements de foot, et ils avaient les cheveux rasés des enfants des quartiers où le combat contre les poux ne s'arrête jamais.

Pour eux comme pour tout le monde, le sujet de discussion des derniers jours était celui de l'entrée imminente des Forces terrestres israéliennes dans l'enclave palestinienne rebelle. Les Israéliens avaient massé leurs chars près du Mur. Ibrahim et ses amis attendaient avec

une angoisse non dite l'arrivée de véritables soldats, qu'ils verraient combattre d'homme à homme dans leurs rues et non plus comme une force lointaine et abstraite qui ne se matérialisait que par des bombes larguées du haut des airs.

Ces garçons ne l'auraient pas avoué à leurs parents, mais ce déchaînement de puissance qui tombait du ciel les fascinait et suscitait en eux une admiration secrète pour ces fils de *keleb* (chiens) d'Israéliens.

Une explosion – une autre – se fit entendre au loin, vers le centre-ville de Gaza.

— J'aimerais voir une explosion de près et survivre. *Inch Allah !*

Son cousin Mohammed avait parlé.

— Toutes ces explosions font des martyrs, rétorqua Ibrahim, le rabrouant. Qui es-tu pour vouloir célébrer ta propre vie quand les autres meurent et vont au paradis ?

Mohammed baissa les yeux sans rien ajouter.

On ne s'attardait guère dans les rues et, en cette tombée du jour, seuls quelques passants rentraient chez eux d'un pas pressé, portant des provisions ou une bombonne de gaz chèrement monnayée. Ibrahim et ses copains traînaient encore dehors malgré les objurgations de leurs parents.

Les habitants des quartiers adjacents avaient évacué leurs maisons après que l'aviation israélienne leur eut balancé des tracts les sommant de partir. Le voisinage où vivait Ibrahim n'avait pas encore eu droit à cette délicatesse.

La rumeur d'un cortège de véhicules fit courir les garçons vers l'artère principale quasi déserte. Une première jeep bondée d'hommes cagoulés – les brigades Al-Qassam – apparut au bout de la rue près de la place Al Grem, et les enfants s'élancèrent en sautant pour saluer ces combattants du Hamas, les premiers qu'il leur était donné de voir depuis le début des bombardements. Les quatre gamins scandaient « *Allahu akbar !* » sur leur passage. Mais ils étaient bien les seuls à manifester ainsi, les habitants du quartier préférant rester derrière les portes closes. Une demi-douzaine de pick-ups défilèrent à pleine vitesse, chargés d'autres hommes cagoulés cramponnés à leurs kalachnikovs et à leurs lance-roquettes.

Le convoi venait de disparaître au bout de la rue quand une gerbe de feu s'éleva au même endroit. Ibrahim ressentit l'onde de choc jusque dans son abdomen. La retraite de la milice palestinienne venait de tourner court.

Ibrahim et ses copains détalèrent en sens inverse. Mais leur course fut de courte durée. En haut de la rue, ils virent surgir le bout du canon et les chenilles d'un blindé qui tourna aussitôt dans leur direction. Il était suivi d'un autre... Les enfants ne restèrent pas assez longtemps pour compter combien il y en avait. Ils se jetèrent dans une venelle transversale, en proie à la panique.

L'armée israélienne venait d'entrer dans leur quartier.

...

On ne dormit guère cette nuit-là dans la maison des Shalabi.

Ibrahim était finalement rentré dans le petit appartement du rez-de-chaussée où il avait subi, sans même tenter de se justifier, les foudres de son père et de sa mère.

La maison comptait deux chambres, une petite cuisine et un salon carré entouré de fauteuils. On vivait à huit ici. Neuf autrefois, c'est-à-dire avant que la photo de l'aîné, Ahmed, imprimée sur le fond vert réservé aux martyrs, ne soit hissée sur le mur du salon familial comme une bannière.

Sur le mur d'angle, au-dessus du vieux téléviseur, se trouvait un autre portrait d'Achmed, maladroitement tracé au crayon à mine. Son visage d'adolescent flottait dans le ciel au-dessus d'Al Quds (Jérusalem) et surplombait le dôme de la mosquée Al Aqsa. Ahmed y était flanqué de la bannière ondoiyante du Hamas d'un côté et du drapeau palestinien de l'autre. Cette œuvre juvénile, réalisée deux ans auparavant, était celle d'Ibrahim, qui était doué pour le dessin et la reproduction du visage humain.

L'électricité fut coupée.

Pendant des heures, couché sur le tapis élimé du salon, Ibrahim écouta le roulement métallique des blindés dans la rue, le grésillement des radios et les ordres incompréhensibles criés en hébreu... L'occupation du secteur paraissait générale. Évacuer n'était plus une option.

Ibrahim s'endormit finalement.

Il faisait encore nuit lorsqu'il fut abruptement tiré de ses rêves par de violents coups contre la porte de fer de l'entrée. Sa mère, tout habillée, qui ne s'était pas défaite de son hijab, se précipita vers la porte. Elle n'eut pas le temps de tourner la poignée que le battant sembla exploser et s'ouvrit, béant, sur les lampes frontales des soldats.

Quatre d'entre eux firent irruption dans la maison, leurs fusils

automatiques braqués vers les portes latérales.

On leur cria en arabe de sortir dans la rue. Toute la maisonnée se regroupa dans le salon à la pointe des fusils d'assaut, tandis qu'on la dirigeait vers le dehors. Le père, jouant son rôle de chef de famille, se mit à insulter les soldats et fut expulsé sans ménagement. Ibrahim, qui s'était levé aussi, s'apprêtait à sortir quand il aperçut, à la lueur des torches, que l'on éclairait la photo d'Ahmed. Un soldat s'avança pour la décrocher.

— Non ! s'écria le garçon en se ruant sur le soldat pour tenter de la lui arracher.

Il fut accueilli par un violent coup de crosse sur l'épaule. Des mains l'empoignèrent, et sa mère hurla. Il fut traîné de force dans la rue et plaqué contre le mur de la maison.

Les premières lueurs du jour perçaient et Ibrahim vit que dans tout le voisinage on vidait les maisons. Son père, sa mère, ses frères et sœurs se retrouvèrent ainsi alignés, tournant le dos aux soldats. Les enfants plus jeunes pleuraient. Il pleuvait et il faisait froid. Ibrahim ressentait une douleur vive à l'épaule droite. Et il avait faim. L'attente dura ainsi une bonne partie de la matinée.

Ibrahim tournait occasionnellement la tête pour observer ce qui se passait autour de lui. Maison par maison, les soldats procédaient maintenant au contrôle d'identité des occupants. Parfois un homme était entraîné à l'écart.

Il aperçut un soldat tenant la photo d'Ahmed et un papier enroulé ; il reconnut son propre dessin. L'homme tendit ces documents à l'occupant d'une jeep militaire. Il y eut un échange en hébreu duquel émergèrent les mots « *scan* » et « *ID* », en anglais.

Peu après, un Israélien s'adressa à eux en arabe :

— Ce secteur a été déclaré zone d'opérations militaires. Vous allez être transférés dans un lieu sécuritaire, pour votre protection.

On entendit quelques rires amers à travers les jurons.

...

Une trentaine de personnes, tous des membres du clan Shalabi, avaient été regroupées dans la maison isolée d'un oncle d'Ibrahim, sur la route qui partait vers Beit Lahiya.

Il leur était interdit d'en sortir.

Les femmes avaient eu l'autorisation de rentrer chez elles prendre

quelques provisions. Elles s'affairaient à la cuisine à préparer un repas pour tous les occupants.

Au salon, les hommes fumaient et discutaient.

D'après ce qu'Ibrahim pouvait saisir de leur conversation, ceux-ci ne donnaient pas cher du Hamas. Israël avait décidé d'en finir avec le parti islamiste qui régnait sur Gaza. Même si ses milices se préparaient depuis longtemps à un assaut majeur, elles n'avaient aucun moyen de résister.

— Un soldat israélien est mort, déclara un des oncles. Il est tombé en bas de son camion et s'est tué avec son propre fusil !

Les éclats de rire fusèrent. C'était apparemment la seule façon de voir mourir un soldat israélien.

Les funérailles palestiniennes avaient quant à elles déjà porté en terre des centaines de morts. Quelques combattants se trouvaient parmi eux. Mais c'étaient des civils pour la plupart.

Ibrahim comprenait avec déception que ces hommes n'étaient pas vraiment mécontents d'être ainsi regroupés à l'écart des combats. La vague israélienne, disaient-ils, n'allait pas durer. Mieux valait sans doute rester ici en sécurité.

...

Le matin du deuxième jour, des soldats vinrent frapper à la porte – plus poliment que la veille. Ils eurent quelques discussions avec des oncles d'Ibrahim et avec son père.

À la surprise générale, on comprit que c'est lui, Ibrahim, que les soldats venaient chercher.

Sa mère se mit à hurler. Le garçon était apeuré, mais il savait qu'il n'en devait rien laisser paraître. Il s'avança vers les soldats et dit à sa mère de ne pas s'inquiéter.

Il tombait une pluie froide dans les rues de son quartier, qui appartenaient entièrement aux soldats israéliens. On le conduisit vers un véhicule stationné à quelques centaines de mètres de là. Il s'agissait d'un camion muni d'une porte à l'arrière. Trois petites marches en tôle ajourée antidérapante permettaient d'y accéder.

On le fit entrer dans ce qui devait être un poste de commandement mobile. L'intérieur était rempli d'écrans et d'équipement électronique.

Un officier s'y trouvait, assis, avec un casque d'écoute sur la tête et donnait apparemment des ordres dans un micro. Il avait un nez solide,

tanné comme du vieux cuir, et la lèvre inférieure proéminente. C'était un homme imposant. Il n'était pas jeune comme les autres soldats.

Cet officier se retourna, fixa l'enfant de ses petits yeux perçants, presque rieurs, et s'adressa à lui en arabe en lui demandant son nom d'une manière plutôt gentille. Puis il invita Ibrahim à s'asseoir à côté de lui.

Au bout d'un moment, il tendit le bras au bout de la table et saisit la feuille roulée sur elle-même. Il la déroula devant lui et, désignant le visage d'Ahmed, il demanda :

— Tu le connais ?

— C'est mon frère, dit simplement Ibrahim.

— Les autres ont dit que c'est toi qui l'avais dessiné. Tu as bien du talent pour ton âge. Tu sais que les musulmans ne doivent pas représenter le visage humain ?

Ibrahim ne répondit pas. Il ignorait de toute façon cette interprétation du Coran. Malgré ce que l'on disait, le rigorisme islamique n'était, chez la plupart des Gazaouis, qu'une façade.

Pour la première fois de sa vie, Ibrahim se trouvait en tête-à-tête avec un Israélien. Il avait été élevé dans la haine et dans la crainte de ces gens.

Cet homme lui parlait d'un ton avenant, presque chaleureux. En arabe de surcroît.

— Je sais bien qui est Ahmed, dit l'officier. Il était courageux à sa manière.

— C'est un martyr !

— Oui. Un martyr. Sans aucun doute.

L'officier soupira et déroula de nouveau le dessin d'Ahmed.

Au bout de ce qui ressembla à une courte méditation, l'officier déclara :

— Tu vas rester avec nous un moment.

Il s'empara d'un cahier qui se trouvait sur la table et le tendit au garçon avec un crayon à mine.

— Pour passer le temps, tu peux dessiner.

Ibrahim considéra un moment le cahier qu'on venait de lui remettre. Il l'ouvrit. Les pages étaient vierges. Il ne s'y trouvait en filigrane que des armoiries formées par un glaive, des ailes et une ancre : le symbole de l'armée israélienne. Un étrange arrière-plan pour

les dessins d'un enfant de Gaza.

Le garçon passa la journée avec les militaires. Après un court séjour dans le camion du commandant, il avait été conduit dans une maison qui servait de base de repos aux soldats. Il passa le reste de la journée à dessiner et à attendre. Les Israéliens se montrèrent aimables avec lui, partageant leur nourriture et s'intéressant à ses talents de dessinateur.

En soirée, il fut enfin reconduit parmi les siens, dans la maison de l'oncle, où il fut accueilli par les exclamations et les youyous des femmes.

...

Le matin suivant, un dense brouillard avait pris possession des rues. Ibrahim s'était levé tôt et avait passé le temps en observant les soldats par une fenêtre et en dessinant.

Au bout d'un moment, deux soldats vinrent vers la maison, à la rencontre de ceux qui montaient la garde devant la porte. De leurs signes, Ibrahim pouvait conclure qu'on leur disait de s'en aller. Tous s'éloignèrent alors de la maison, les sentinelles comme ceux qui étaient venus les relever.

Plus loin, les jeeps se mettaient en marche et les soldats les suivaient, comme pour quitter le secteur. Ibrahim vit qu'ils se regroupaient à l'autre coin de rue.

Un homme cria dans son dos,

— Ibrahim ! Laisse cette fenêtre ! Tu veux nous attirer des ennuis ?

— Mais il n'y a plus de soldats autour de la maison. Ils s'en vont. Peut-être pourrions-nous sortir ?

— Laisse cette fenêtre tranquille et viens par ici !

Ibrahim se leva avec réticence et s'avança, traînant ses pieds nus sur le tapis.

C'est alors que le son se fit entendre. Ibrahim leva les yeux vers le plafond.

Woush...

Woush.

Il n'y a pas d'onomatopée consacrée pour ces petits frissons de l'air qui précèdent l'arrivée des roquettes. Cependant, la plupart des habitants de Gaza connaissent et reconnaissent ce bruit. Ceux qui l'ont entendu de trop près ne sont généralement plus de ce monde pour en

parler. Mais il arrive, dans les explosions comme dans les séismes, des miracles. Et Ibrahim fut au centre d'une de ces improbables séquences de réactions produites par la mathématique du chaos.

Lorsque la maison explosa sous les bombes, un pan de mur bétonné qui tombait sur Ibrahim fut stoppé à cinq centimètres de sa tête par un autre débris en béton. Ibrahim resta inconscient pendant trente heures sous cet amas de ciment et de fer tordu. Il n'entendit ni l'agonie de sa mère, ni les hurlements des blessés. Ce *black-out* lui épargna la vision du sang des siens coulant dans une rigole au pied du porche de la maison, tout comme celle de l'alignement des corps de ses frères, de ses sœurs, de ses oncles et de ses cousins sur la rue boueuse devant les ruines.

Il se réveilla plusieurs heures après son évacuation, dans une salle commune bondée de l'hôpital Al Shifa, couché sur un lit, un tube dans une narine. À ses côtés, il retrouva le cahier de dessins qu'un secouriste avait eu la gentillesse d'emporter avec lui.

PREMIÈRE
PARTIE

Israël, deux ans plus tard

L'homme sentit un vague sentiment de culpabilité l'effleurer en pensant qu'après sa visite, la quiétude de ce lieu serait perturbée.

Assis dans la voiture, il épiait de la route le mas blotti derrière les arbres. Les dernières lueurs de la journée se réfléchissaient sur les pierres dorées de sa façade. Puis le soleil passa de l'autre côté de la colline, là où une crête de cyprès jetait des ombres chinoises sur le ciel jaune.

Pour un goy comme lui, attendre la fin du sabbat pour aller déranger les occupants de la maison paraissait incongru. Mais faire autrement lui aurait semblé impoli, et il avait donc décidé de patienter encore une demi-heure.

Il surveillait la maison à distance depuis un moment. La magie des lieux ne lui échappait pas. Il se dégageait de l'ensemble une sérénité pastorale comme on avait peu de chances d'en observer dans les monts arides et rocailleux de la Judée israélienne : des collines, de la verdure et un sentiment sauvage presque impossible à imaginer dans ce minuscule pays. De la route, on n'apercevait nulle autre habitation. Il fallait bien un Canadien, songea-t-il, pour avoir déniché un coin d'une telle intimité sur cette terre trop densément peuplée, piétinée depuis des millénaires par des générations d'hommes et de femmes...

Les chiffres lumineux de l'horloge du tableau de bord égrenaient les dernières minutes du sabbat. Il se trouvait dans une petite Mazda, louée à l'aéroport Ben-Gourion à peine quelques heures plus tôt. Il passa les mains sur son visage et se frotta les yeux pour combattre le sommeil qui le harcelait. Il n'avait pas dormi de tout le vol Toronto—

Tel-Aviv.

Malgré la fatigue, son apparence physique était soignée. Blazer marine, cravate rouge sur chemise bleue ; sa barbe, désormais presque blanche, était taillée impeccablement.

Au bout de l'allée, un rectangle s'alluma comme un téléviseur, fenêtre lumineuse dans la pénombre, signe que le sabbat était terminé et que venait de reprendre la routine de la vie.

Il descendit du véhicule, referma la portière avec délicatesse et s'avança, mallette en main, faisant crisser le gravier de l'allée qui conduisait vers la lumière. Deux voitures étaient stationnées sur le côté de la maison.

Parvenu devant la porte, il sonna. Des voix, puis des pas se firent entendre de l'autre côté.

Une ampoule à l'extérieur s'alluma. La porte s'ouvrit sur un adolescent qui le dévisagea d'un air suspicieux. Il devait avoir seize ou dix-sept ans. Un duvet sombre courait sur sa lèvre supérieure. Un regard noir et intense à peine atténué par des lunettes...

— *Shalom...*

— *Shalom.*

Ce salut avait sans doute épuisé tout le vocabulaire hébreu du visiteur qui passa immédiatement à l'anglais en tendant une carte de visite au jeune homme.

— Je m'appelle Pierre Boileau. Je travaille pour le gouvernement du Canada. Je m'excuse d'arriver à pareille heure mais je n'ai pas pu téléphoner. Je voudrais voir monsieur Paul Carpentier **1**. C'est bien ici chez lui ?

— Non.

Le jeune avait eu une réponse sèche—«Défensive», nota le visiteur. Ce n'est qu'après une pause qu'il daigna poursuivre, en français cette fois :

— Il n'habite plus ici.

— Et vous pouvez me dire où et comment je pourrais le joindre ?

— Non.

L'homme parut particulièrement contrarié. L'adolescent le fixait d'une manière franchement hostile.

— Il n'a pas un numéro de téléphone ? À celui que j'ai, on ne répond pas depuis plusieurs jours...

— Non. Nous ne savons pas où il est, dit l'autre en plaçant une main sur la porte, indiquant visiblement que le compte à rebours avant de la refermer venait de commencer.

Mais comme pour donner suite à ce « nous », on entendit quelqu'un qui venait.

La femme qui apparut posa sur l'homme les mêmes yeux sombres que l'adolescent, mais les siens étaient dénués d'hostilité. Elle avait effleuré de sa main l'épaule du jeune homme qui recula d'un pas pour la laisser passer.

— Tu peux nous laisser, David.

Celui qui s'était présenté sous le nom de Boileau se retrouva alors devant une femme altière. Des sourcils noirs donnaient à son regard une profondeur dérangement et presque farouche. Un nez très droit, des lèvres couleur de pêche finement dessinées. Ses longs cheveux noirs étaient dénoués et tombaient sur ses épaules. Elle avait passé un châle violacé et portait une longue robe blanche de coton très léger, cintrée sur ses hanches.

« C'est Rachel », songea-t-il, comprenant qu'il se trouvait enfin devant cette femme dont il avait plusieurs fois entendu vanter la beauté presque biblique.

...

Rachel s'activait maintenant dans la cuisine, préparant le thé et jetant des regards furtifs en direction de Pierre Boileau, assis à la table.

Qui est cet homme que tu m'envoies en pleine nuit ? Il n'a pas l'air que fatigué. Il est inquiet de quelque chose. Je le sens. Inquiet pour toi ?

— Vous voulez du sucre ?

Il déclina. Lui dit qu'il la remerciait de son hospitalité et qu'il reprendrait la route dans quelques minutes. Qu'il avait pris une chambre à Jérusalem et qu'il verrait demain quelle suite donner à sa recherche.

Est-ce que je lui dis ?

Pourquoi m'as-tu quittée ? Toi qui te disais l'homme de ma vie. Le seul.

Pourquoi nous as-tu quittés ? Pourquoi avoir abandonné ton fils alors qu'il a tant besoin de toi, même s'il ne le dira jamais ?

David – c’est ainsi qu’elle avait présenté son fils – s’était éclipsé. Lorsqu’il s’était retourné, Boileau avait vu sur la tête du jeune homme – Rachel avait suivi son regard – la kippa crochetée, comme celles que portent ceux qui vivent dans les colonies ou qui appuient la colonisation.

Rachel traversa la pièce, ses pieds nus effilés glissant sur la pierre polie, et déposa le service à thé devant le visiteur.

Il n’y avait guère de place pour les mots. Simplement pour la gêne.

Lorsqu’elle eut fini de le servir, Rachel resta debout et se recula vers le comptoir. Elle lui faisait face, les bras croisés.

— Paul et moi sommes séparés.

— Je l’avais compris.

— Je ne sais pas où il est, ajouta-t-elle d’une voix monocorde. Il est parti il y a près de deux semaines et je n’ai plus eu signe de vie. Son portable est éteint. Ou il en a pris un autre. Je ne sais pas.

Je ne sais pas et je m’en fous, se dit-elle, tout en sachant qu’elle se mentait.

— C’était sabbat et je n’ai pas pu joindre son bureau. Je vais communiquer avec madame Steinberg...

— Elle non plus ne sait pas où le trouver, l’informa Rachel. Hier, elle m’a encore demandé si j’avais de ses nouvelles... S’il se manifeste, je lui fais un message ?

— Dites-lui simplement que je suis passé et qu’il peut m’appeler en tout temps. Mes numéros sont sur ma carte. Il les connaît déjà de toute façon.

Qui est cet homme dont tu ne m’as jamais parlé ?

— Nous sommes de vieilles connaissances, dit-il comme s’il devinait son questionnement. Je lui ai enseigné. Il y a longtemps...

Des voix dans la pièce d’à côté le firent s’interrompre. Il y avait quelqu’un d’autre dans la maison. Un homme.

Pierre Boileau se leva, pour signifier son départ.

Le jeune David réapparut, suivi d’un homme dans la quarantaine, cheveux et barbe poivre et sel, nez chaussé de lunettes à montures fines. Lui aussi portait une kippa crochetée, et les franges de son châle de prière pendaient à sa ceinture.

— Monsieur Boileau, je vous présente Amos Ravid. C’est mon cousin.

Ils s'échangèrent des politesses, passant à l'anglais. Amos se montra plus curieux que sa cousine sur les motifs de cette visite impromptue.

Mais Pierre Boileau ne parut pas vouloir s'étendre sur les raisons de sa présence. Le décalage horaire lui pesait et il était temps, disait-il, de reprendre la route.

L'homme lui serra la main. David aussi, apparemment devenu plus avenant envers le visiteur. Boileau évita néanmoins de tendre la main à sa mère, ne sachant trop ce qu'il était resté d'hassidique dans les habitudes de cette femme qui, selon ce qu'il en savait, avait passé près de vingt ans avec un goy.

• • •

Boileau parti, Rachel resta un moment à la fenêtre, fixant la nuit.

David avait regagné sa chambre pour se consacrer à Twitter.

Elle sentit Amos qui s'approchait derrière elle.

Il commença à parler mais elle scrutait toujours le dehors.

— Rachel, je n'aime pas te savoir seule avec David ici le soir. Qui sait ? N'importe qui peut surgir. Il y a un village arabe à 500 mètres !

— Ta sollicitude me touche, Amos, dit-elle en se retournant. Mais je vais rester ici encore un peu. Laissons le temps faire son œuvre.

— Ma maison est grande et elle te sera toujours ouverte. À toi et à David.

Elle le gratifia d'un sourire reconnaissant. Elle ne dit rien et se contenta de poser sa main sur son bras pour y esquisser une caresse.

1. Voir, du même auteur, *Code Bezhentzi*, Éditions Libre Expression, 1998.

2

L'appel du muezzin avait retenti du minaret, soulevant une volée de pigeons sur la place Al Katiba. À l'intérieur, dans l'antichambre glaciale de la salle des prières, l'inspecteur de la police criminelle de Gaza, Mohammed Hanyeh, terminait ses ablutions préparatoires lorsqu'un gamin vint le trouver pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

L'inspecteur entra aussitôt dans la mosquée et vint s'agenouiller aux côtés d'un grand homme à barbe au crâne rasé—Mustafa, son second—en train de se recueillir sur le tapis. Les deux hommes conférèrent à voix basse et ressortirent aussitôt.

La prière attendrait.

La voiture de service se trouvait dans la ruelle attenante à l'édifice. Ils sautèrent à bord, Mustafa au volant, Mohammed côté passager, un cellulaire collé à l'oreille.

— Le corps se trouve au square central de Jabaliya, lança-t-il à son assistant après avoir raccroché.

...

Leur voiture fut à la jonction quinze minutes plus tard. Le square était bondé et les motocyclettes, pétaradantes, peinaient à traverser la foule. L'endroit était bouclé par une cohorte de barbus locaux armés de bâtons interdisant aux enfants l'accès à une ruelle qui, de toute évidence, menait à la scène du crime.

L'inspecteur Hanyeh descendit de voiture au rond-point et se fraya un chemin à travers les curieux, suivi de Mustafa. Un des gardes

locaux le reconnut et le guida le long des étals de fruits et légumes vers l'entrée de la ruelle, encadrée par des régimes de bananes suspendus.

Un groupe de femmes en *abayas* noires se tassèrent pour les laisser passer. Le corps, face contre terre, se trouvait au pied d'une porte en fer criblée de taches de rouille. Une flaque de sang s'était coagulée sur la terre battue près du torse.

— Quelqu'un y a touché ? demanda Hanyeh.

Personne ne se manifesta.

Il envoya Mustafa à la voiture chercher un appareil-photo.

En attendant son retour, il examina le cadavre. Le veston marine que portait celui-ci était de belle qualité. Trop bien pour ce quartier. D'une pression sur les doigts repliés de la victime, il évalua la raideur cadavérique. La mort devait remonter à la nuit.

Il sentit la pression grandissante des curieux, dans son dos, qui s'approchaient pour mieux voir. Il se retourna et cria :

— Faites-moi reculer ça !

Les sbires levèrent leurs bâtons. Quelques gamins reçurent des coups et les badauds reculèrent de quelques mètres, sans oser protester.

Ces fiers-à-bras faisaient partie de la sécurité du quartier. Ils constituaient une milice comme on en trouvait dans tous les secteurs de Gaza : des hommes du Hamas qui étaient à la fois les yeux et les oreilles du parti religieux, son service d'ordre local et, occasionnellement, des auxiliaires de la police.

Mohammed Hanyeh était l'un des seuls policiers de carrière de tout le territoire de Gaza. Après le coup d'État du Hamas quelques années auparavant, les policiers de l'Autorité palestinienne étaient rentrés chez eux, et il était resté, quasiment seul, pour réorganiser un service de police digne de ce nom à partir des barbus sans expérience ni formation que le nouveau gouvernement avait mobilisés pour constituer la nouvelle Force.

Mustafa revint avec l'appareil-photo et entreprit de fixer les images de la scène telle qu'on l'avait découverte. Lorsqu'il en eut terminé, les deux policiers retournèrent le corps.

Les yeux étaient exorbités, la bouche, ouverte, et la barbe blanche imbibée de sang coagulé. Une série de balles lui avaient perforé la cage thoracique et un déluge de sang avait inondé sa chemise. Malgré cette violence, la cravate rouge de l'homme était encore bien ajustée.

Il était mort sans se débattre.

— *Ajnabi*, murmura l'inspecteur. Un étranger. Demandez la liste de tous les étrangers qui se trouvent en ce moment sur le territoire.

Le policier évalua rapidement la situation. Un étranger assassiné à Gaza allait entraîner un enchaînement quasi inévitable de conséquences. Les autorités politiques seraient forcément informées du meurtre d'un Occidental dans les prochaines minutes. Quel que soit son auteur (ou ses auteurs), le régime en place aurait tôt fait de vouloir l'attribuer à une faction politique rivale. Avec l'aide d'Allah, une justice vengeresse s'abattrait alors rapidement sur ces criminels désignés et l'affaire serait classée.

Mais un meurtre était un meurtre, et Mohammed Hanyeh était un policier. Ce cadavre appartenait à son groupe d'enquête criminelle et il n'entendait pas se laisser dicter des conclusions hâtives.

Une rude partie s'annonçait.

3

Les lames de deux bâtons de hockey s'entrechoquèrent violemment, propulsant une balle de tennis effilochée haut dans les airs.

Une dizaine de types, chacun serrant son bâton, s'immobilisèrent, les yeux levés vers le ciel, attendant la chute de la balle. Lorsqu'elle retomba, ce fut la ruée.

Ils s'affrontaient au milieu d'un terrain vague de terre battue sur les hauteurs de Ramallah. Leur aire de jeu était délimitée d'un côté par la rue et, pour les trois autres, par des murs lépreux couverts de graffitis rédigés en arabe. Au loin s'étendait le panorama rocailleux des collines de Cisjordanie.

Les joueurs d'une équipe chargeaient maintenant vers l'un des buts. Un colosse chauve dirigeait l'assaut et il fonçait comme une locomotive dont les freins avaient lâché. Au moment où il allait tirer, un joueur adverse effectua un vol plané et harponna la balle du bout de son bâton avant d'aller rouler sur lui-même dans un nuage de poussière.

La manœuvre arracha quelques cris admiratifs.

Celui qui avait sauté se releva d'un bond et cessa de bouger le temps d'évaluer la situation. Il n'était pas le plus jeune d'entre eux. Des rides rayonnaient de chaque côté de ses yeux bleu clair. Il portait les cheveux mi-longs, noués sur la nuque. On pouvait deviner que son front avait déjà été mieux garni. Son dernier rasage remontait visiblement à plusieurs jours.

Comme un chat, il pivota sur lui-même pour capter une passe venue de sa défense et fonça à son tour vers le filet adverse. Un défenseur lui faisait face. Il feinta. La balle frappa une pierre et dévia

de sa trajectoire. Il tendit un bras, la rattrapa de justesse et s'élança d'un revers désespéré. La balle trouva le fond du filet, ce qui déclencha les acclamations de son équipe.

Les autres de son camp se massèrent autour de lui, les uns lui frappant dans la main, les autres lui assénant de petits coups de bâton sur les cuisses. Il était grand et plutôt mince. Lorsqu'il se remit à courir vers sa zone en sautillant avec ses baskets, on aurait dit qu'il y avait quelque chose de caoutchouteux dans sa démarche.

La balle n'avait pas encore été remise au jeu quand les joueurs entendirent les sirènes des voitures de police.

Ils s'avancèrent vers la rue pour mieux voir.

Ils étaient de nationalités apparemment très diverses. Certains étaient arabes. Il y avait une tête rousse et une autre crépue. Tous portaient sur leur chandail un logo étonnant : ils avaient copié celui du Parti de Dieu libanais, le Hezbollah, sauf que le poing levé ne brandissait pas, comme sur l'original, une kalachnikov, mais plutôt un bâton de hockey. Pour tout équipement, la plupart n'avaient que des gants de protection. Les mieux pourvus avaient des genouillères et des casques.

Ils aperçurent, venant du bout de la rue, trois véhicules de police qui roulaient vers eux, précédés par deux motos d'escorte, tous gyrophares en action.

Arrivé à la hauteur du terrain vague, le convoi s'immobilisa comme s'il était arrivé à destination. Le premier motard, casqué et moustachu, coupa son moteur et demanda en anglais :

— Lequel d'entre vous est Paul Carpentier ?

Il y eut un instant de silence qui vint peser sur tous. Les regards des joueurs devinrent instantanément plus hostiles.

— C'est moi, dit celui qui venait de marquer un but.

— Vous devez nous suivre, déclara le policier.

Le dénommé Carpentier le regarda, interrogatif, conscient de la présence de ses camarades qui resserraient les rangs autour de lui.

Il n'avait aucune envie d'obéir à cette injonction. Mais il se sentait fortement intrigué. Ces policiers portaient l'uniforme de la Garde nationale palestinienne. Quelle qu'ait été leur intention, cela laissait présager des ennuis importants.

— Dites-moi d'abord pour quelle raison.

Le policier se retourna vers la première voiture derrière lui. On

devina des ombres qui gesticulaient derrière les vitres teintées. Puis, une portière s'ouvrit.

— Ça va, laissez-moi sortir. Ils ne me mangeront pas ! clama en anglais une voix de femme venue de l'intérieur de la voiture.

Une dame d'un âge avancé en sortit, semblant se battre avec la portière, tandis que le policier descendu de sa moto se précipitait pour la lui tenir ouverte.

Son apparition fit écarquiller les yeux à ceux qui étaient là.

Elle portait un tailleur noir strict, un chapeau de paille assorti et un sac à main en cuir verni ; un rang de perles volumineuses pendait à son cou. Elle balaya les joueurs d'un regard bleu vaguement condescendant, et cette vision arracha un cri à Carpentier.

— Sarah !

Il parut le plus étonné des hommes. Il venait de voir débarquer la femme qui payait son salaire et à qui il avait omis de se rapporter depuis des jours.

— Il m'a fallu du temps pour vous trouver... Mais le colonel Omar est un homme aussi efficace que galant, dit-elle avec le sourire en se tournant vers l'officier qui venait de descendre à son tour.

Celui-ci porta la main droite à son cœur pour le saluer.

Carpentier bafouilla en se tournant vers le reste de l'équipe et commença les présentations.

— Madame Sarah Steinberg, je vous présente mon ami Samer. C'est lui qui a monté cette équipe.

Samer, le grand chauve, sourit de tout son être.

— Il travaille comme cameraman pour la télévision canadienne. Et comme il connaît tous les Canadiens ici, il leur a lancé le défi de former la première équipe de hockey en Palestine !

Sarah Steinberg sourit aimablement devant une entreprise aussi gamine pendant que Carpentier faisait le tour de chacun de ses camarades pour les lui présenter.

...

Le cortège policier remontait maintenant une des côtes abruptes qui forment le paysage de la capitale provisoire des Palestiniens. Le colonel Omar avait pris place devant, à côté du chauffeur. Sur la banquette arrière, Sarah Steinberg se mit à admonester Paul Carpentier. Dix jours sans allumer son cellulaire ! Dix jours sans laisser

d'adresse !

— J'avais pris soin de vous prévenir, dit Carpentier, comme pour s'excuser.

— Mais oui ! Une seule phrase sur le répondeur : « Je serai absent pour une période indéterminée. »

— Tout de même, j'avais ajouté de ne pas vous inquiéter...

— Ah ! Mais quelle attention délicate ! Ce que vous pouvez être loquace quand vous décidez d'en mettre !

Carpentier s'esclaffa et Sarah l'imita brièvement avant de se recomposer un visage plus sévère.

— Où pouvons-nous parler sérieusement ? Et discrètement ?

Les voitures et motos débouchèrent bientôt dans une petite rue sur les hauteurs.

— J'habite ici, dit Carpentier en désignant une habitation cossue. C'est la maison de Samer.

Les voitures s'arrêtèrent, et ils se dirigèrent vers l'édifice.

— Vous voyagez souvent sous escorte de la Garde nationale palestinienne ? demanda Carpentier quand ils se furent éloignés des policiers.

— Tout s'achète, Paul. Sauf vous, bien entendu. Je vous paie assez cher pour le savoir !

Paul Carpentier accueillit cette pique plutôt flatteuse avec le sourire. Il était vrai qu'il était fort bien rémunéré et que, s'il avait abandonné une vie de journaliste indépendant afin de venir travailler avec cette femme pour la fondation qu'elle s'activait à mettre sur pied en Israël, il n'en avait pas moins gardé une grande liberté. Il lui vouait en retour un immense respect.

C'était à cause de Sarah Steinberg que Paul Carpentier avait accepté, deux ans auparavant, de venir vivre dans ce pays du Moyen-Orient et d'y transplanter sa famille. L'amitié de Paul et de Rachel pour Sarah avait pesé lourd dans cette décision. Cette amitié remontait à près de deux décennies quand, en Afrique du Sud, aux derniers jours du régime d'apartheid, leurs routes s'étaient croisées et que Sarah avait contribué à sa façon à la naissance de leur amour.

Elle était alors la femme du magnat sud-africain du diamant Max Steinberg. Elle en était désormais la veuve et l'héritière richissime. Sa fortune personnelle s'élevait à plusieurs milliards de dollars.

Sarah Bloomenfeld-Steinberg avait décidé de mettre son argent au

service de la rédemption de son pays d'adoption – Israël. Elle était convaincue que celui-ci se dirigeait vers l'abîme si les Juifs qui avaient de l'argent et du pouvoir d'influence ne commençaient pas à agir pour que cesse l'occupation de la Palestine, sa colonisation et les conséquences inévitables de cette politique. « J'ai vu mourir un apartheid. J'en vois naître un autre », répétait-elle souvent.

La Fondation Steinberg pour la paix, qu'elle avait créée, était sans aucun doute la seule organisation pacifiste à avoir son siège social dans la tour de la Bourse du diamant, à Ramat Gan, en banlieue de Tel-Aviv.

Elle avait eu besoin d'embaucher un agent de confiance et elle s'était naturellement tournée vers Paul Carpentier. Celui-ci avait fini par accepter son offre.

Ils se retrouvèrent dans un salon couvert de tapis, chacun assis dans un des fauteuils alignés le long des murs selon la mode arabe. Sarah enleva son chapeau et le déposa sur un fauteuil à côté d'elle avant de se tourner vers Carpentier.

— Paul, pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous ?

— La situation ne le permet pas.

Celle-ci tenta d'insister mais se fit immédiatement interrompre.

— Sarah, je sais que vous voulez notre bien. Mais Rachel m'a congédié. Elle m'a foutu à la porte. Alors, le dossier est clos. Parlons d'autre chose. C'est pour ça que vous êtes venue me trouver ici ?

— Vous connaissez un Canadien du nom de Pierre Boileau ?

— Bien sûr, répondit Carpentier, surpris d'entendre prononcer ce nom ici. Il a été mon professeur de droit international, puis il est devenu haut fonctionnaire du Canada. Pour autant que je sache, il est toujours directeur de l'Agence canadienne pour la démocratie. C'est une organisation paraguayenne dont le but très excitant est de disséminer les « valeurs canadiennes » dans le monde...

Sarah l'interrompt :

— Je *sais* ce qu'est l'Agence canadienne pour la démocratie, Paul. Ils financent plusieurs ONG chez les Palestiniens, de même que des groupes israéliens de défense des droits que moi-même je soutiens. Vous êtes lié comment à ce Boileau ?

— Nous sommes restés amis... de loin.

— Eh bien, je suis désolée de vous apprendre que votre ami est mort.

Paul Carpentier accusa le coup en silence, dévisageant Sarah. Mais tout de suite, il sut qu'il y avait davantage qu'un avis de décès dans cette déclaration. Sarah Steinberg ne s'était assurément pas déplacée en territoire palestinien sous escorte policière pour lui annoncer la mort d'un ami qu'il n'avait pas revu depuis au moins deux ans...

— Comment est-il mort ?

— Assassiné.

— Assassiné ? !

— Il y a trois jours... Et si vous ne vous étiez pas débranché la cervelle de tout ce qui se passe dans le monde, vous en auriez entendu parler. L'affaire crée un certain bruit au Canada car, après tout, Boileau dirigeait une agence publique. Il a été tué par balles dans la bande de Gaza. On l'a retrouvé au petit matin dans une impasse de Jabaliya. Cela a été confirmé par les Nations Unies qui s'occupent en ce moment des formalités liées au transfert de la dépouille en vue de son rapatriement au Canada.

« Quelle étrange nouvelle », songea Paul. Pierre Boileau était le type même de l'honnête homme. Il avait été un professeur cultivé, soucieux du droit, amateur de débats, drôle... Mais il était aussi, fondamentalement, un homme rangé. Il ne l'avait jamais vu autrement qu'en blazer marine, cravate ajustée. Il avait peine à l'imaginer gisant, le corps troué, dans une ruelle sordide d'un camp de réfugiés.

Si la bande de Gaza était la forteresse du radicalisme palestinien, le camp de Jabaliya en était le cœur spirituel, un bastion d'irréductibles descendants de réfugiés. Le Hamas et le Jihad islamique s'y disputaient les fidèles et les candidats au martyre. Il était difficile de concevoir ce qu'y faisait un fonctionnaire d'une agence du gouvernement du Canada.

Paul Carpentier connaissait Gaza qu'il avait visitée nombre de fois, naguère comme journaliste, puis, plus récemment, en tant qu'émissaire de la femme qui se trouvait devant lui. Sarah Steinberg le payait pour qu'il voyage en son nom partout où il était soit interdit, soit trop dangereux pour un Israélien de mettre les pieds. Ce qui, somme toute, faisait pas mal d'endroits au Moyen-Orient.

— Rien n'indique que son meurtre ait eu quoi que ce soit à voir avec ses fonctions...

Carpentier fronça les sourcils.

— Sauf que vous ne seriez pas ici si vous n'étiez pas convaincue du contraire...

— Je ne peux rien prouver. Mais Pierre Boileau avait pris contact avec moi à *partir de Gaza* pour solliciter un rendez-vous urgent, en disant qu'il préférerait ne pas mentionner ses raisons au téléphone.

Sarah Steinberg ouvrit son sac au cuir luisant et y plongea la main. Il lui fallut un moment pour en brasser le contenu et trouver ce qu'elle cherchait. Elle en ressortit une clef USB qu'elle tendit à Paul.

Celui-ci la prit et la considéra un moment : Sarah indiqua du doigt le minuscule objet.

— Ceci contient une tonne de fichiers de correspondance de même que des rapports internes du gouvernement du Canada portant spécifiquement sur Pierre Boileau, y compris des échanges avec le Conseil privé, c'est-à-dire le bureau de votre premier ministre...

— Je n'ose pas vous demander comment vous vous les êtes procurés.

— De manière très cachère en fait. Tout ce qu'il y a de plus légal. Ces documents ont été obtenus par Boileau lui-même et m'ont été transmis par une tierce personne. Votre ami se savait menacé. Peut-être pas de perdre la vie, mais à tout le moins de perdre son job. Depuis quelques mois, il avait le lobby sur le dos...

Sarah n'avait pas besoin de préciser de quel lobby il s'agissait.

— Le lobby en mène très large chez vous, Paul. Avec pour résultat que votre gouvernement a entrepris le grand ménage dans tout ce que le pays compte d'organismes qui bénéficient de fonds publics et qui sympathisent un peu trop avec la cause palestinienne. Une sorte de maccarthysme est en train de s'installer. Même vos bonnes Églises chrétiennes se font couper les vivres dès qu'elles osent organiser une conférence sur les Palestiniens. L'Agence canadienne pour la démocratie n'a pas échappé à la purge, comme vous le verrez en lisant ces documents très instructifs : tout se passe en coulisses. C'est un travail de sape patient mais très efficace. Le gouvernement a commencé par changer la composition du conseil d'administration de l'agence de Boileau à mesure que les précédents administrateurs arrivaient au terme de leur mandat. Et qui sont les nouveaux élus ? Ils proviennent tous de la même constellation : dirigeants des Amitiés Canada-Israël, chrétiens évangélistes... Le nouveau président du conseil se nomme Saul Hoffman. Pour vous donner une idée du type, il vient passer ses vacances dans la colonie de Gush Etzion.

Paul Carpentier fit une moue de dédain. Il n'avait pas besoin de longues explications sur ce que ces manœuvres pouvaient signifier pour un administrateur, fût-il un gestionnaire expérimenté de la fonction publique. L'organisme dont Pierre Boileau était le directeur

exécutif s'était fait imposer une tutelle, et ce, dans le cadre d'un nettoyage idéologique. Il avait dû passer un moment assez désagréable.

— Boileau a vécu un enfer depuis un an, poursuivit Sarah comme si elle lisait dans ses pensées. Chacun de ses gestes a été scruté par le conseil d'administration dont les séances sont devenues des interrogatoires. On l'a accusé de subventionner le «nouvel antisémitisme» — c'est ainsi qu'on appelle désormais la critique d'Israël, dit-elle en levant les yeux au ciel. C'est un scandale, Paul ! Son président, Saul Hoffman, lui a même reproché d'avoir serré la main d'un diplomate iranien lors d'un forum à Genève ! Ils voulaient sa peau. Mais Boileau s'est accroché.

Paul considéra ces informations qui déboulaient pêle-mêle dans sa tête. Il revoyait Pierre Boileau, un intellectuel désintéressé et intègre. C'est ainsi qu'il l'avait connu et apprécié.

— Je voudrais, premièrement, que vous vous rasiez, et ensuite que vous partiez sans tarder pour le Canada pour que nous découvrions les motivations de Boileau lorsqu'il a entrepris son voyage, poursuivit Sarah. Quelle était cette information qu'il voulait nous confier.

Paul se rebiffa.

— Ma vie privée est dans l'état que vous savez...

— Je ne sais rien, justement, car vous ne voulez rien m'en dire !

— Sarah, si je pars pour le Canada, ce sera pour m'éloigner d'ici à tout jamais, et surtout pas pour me replonger dans les problèmes israélo-palestiniens. D'ailleurs, avant même de vous voir débarquer ici, je me préparais à vous envoyer ma démission. En fait, je ne travaille plus pour vous. Je suis désolé.

Paul était soulagé d'avoir enfin énoncé ce qui lui trottait dans la tête depuis un bon moment. Mais il se sentait tout de même triste de voir se consommer ainsi sa rupture avec cette septuagénaire qu'il admirait et aimait sincèrement.

Le visage de Sarah ne sut pas réprimer la vague de déception que ces paroles firent déferler sur elle.

« J'ai aimé ce travail », songea Paul.

Mais Israël était devenu en même temps son cauchemar, la source de ses ennuis et de l'éclatement de sa famille. Il voulait quitter ce pays. Pour ne plus y revenir.

Sarah se leva et replaça son chapeau.

— Vous ferez cette enquête, Paul. Si vous ne le faites pas pour

moi, vous le ferez au moins pour votre ami Boileau. Du moins par respect pour ses dernières volontés...

— Bon, encore un *punch* ?

Sarah eut un petit soupir amusé, comme si elle savourait déjà quelque victoire anticipée.

— Si ce monsieur Boileau s'est adressé à mon bureau, ce n'est pas parce qu'il voulait me voir, moi. En fait, comme nous tous ces derniers temps, il avait perdu votre trace. Bref, Pierre Boileau ne venait pas en Israël pour me rencontrer. La veille de sa mort, il était passé chez vous. Il venait pour *vous* voir !

4

Le 4x4 Mercedes conduit par Paul Carpentier passa sur un dos d'âne de la grande rue Al-Quds de Ramallah, tout en naviguant au milieu d'un essaim d'écolières palestiniennes qui traversaient la route, presque toutes coiffées d'un hijab blanc.

Son corps lui faisait mal ; il avait l'impression qu'un géant s'en était emparé et lui avait broyé les os en le frottant vigoureusement sur une planche à laver. De toute évidence, il avait passé depuis longtemps l'âge de jouer au hockey.

Pêle-mêle devant lui, taxis et minibus zigzaguaient entre les nids-de-poule, et un gros camion à benne crasseux crachait une fumée noire de diesel. Un marchand de meubles avait exposé jusque dans la rue sa collection de fauteuils et de canapés, tous recouverts d'une pellicule plastique sale. La foule, comme chaque fin d'après-midi, s'activait en emportant des paquets de victuailles en vue du repas du soir.

Vitre baissée, Carpentier suivait calmement le flux de cette circulation anarchique, un poignet posé négligemment sur le volant du 4x4. Il était rasé de frais, des lunettes fumées masquaient son regard et il avait enfilé un vieux ciré anglais – un cadeau de Rachel. En ce temps de l'année, les soirées étaient fraîches.

Il roulait vers le sud. Vers le *checkpoint*.

Vers Israël.

Indifférent au brouhaha de la rue, il restait enfermé dans ses pensées.

Une tristesse profonde l'habitait sans qu'il soit capable d'en

identifier la source principale. Sur la blessure encore fraîche de sa séparation venait se superposer la nouvelle de la mort de Pierre Boileau.

« Paul, c'est Pierre, disait la voix tendue de son ami lorsqu'il eut finalement repris contact avec sa boîte vocale. Nous sommes vendredi. Je quitte Ottawa pour Israël. Je veux absolument te rencontrer à mon arrivée. J'ai besoin de partager des informations graves avec toi... en qui j'ai confiance. »

Paul avait connu Boileau au début des années 1980, alors que celui-ci enseignait à l'Université d'Ottawa et que lui-même y étudiait. Ils étaient restés amis, liés par le plaisir de refaire le monde et de débattre.

Boileau était un homme d'une immense culture, qui avait foi dans le développement du droit international – un domaine que Paul considérait alors comme plutôt ennuyeux et chargé d'utopie.

Juriste respecté, Pierre Boileau avait été consultant des Nations Unies lors de la création du Tribunal pénal international. Il était passé depuis au service de l'État canadien.

Paul ne le voyait guère souvent. Mais plus d'une fois, lors de ses rares passages à Ottawa, il l'avait appelé pour lui proposer un lunch ou un verre et deviser sur la situation mondiale. Le jour où l'exp-président serbe Slobodan Milosevic avait été inculqué pour crimes contre l'humanité, Pierre Boileau avait clamé sa victoire et Paul avait payé le repas !

Leur relation avait été ainsi : distendue mais fidèle.

Toi... en qui j'ai confiance.

Aujourd'hui, il ne pouvait ignorer le fait que la tentative de Pierre Boileau de le retrouver en Israël était un appel à l'aide.

Boileau avait donc vu Rachel... C'est elle qui l'avait accueilli dans leur maison.

Il était temps pour lui de la revoir et de discuter sérieusement avec elle, ne serait-ce que pour parachever les termes de leur séparation. Il était plus que temps aussi de revoir David, son fils, et de tenter de réparer ce qui s'était brisé entre eux.

Sa boîte vocale contenait également les mots étouffés de Rachel : « Paul, où es-tu ? Donne de tes nouvelles, s'il te plaît. » Sa voix se voulait froide et dénuée d'émotion, signe chez elle de tourments contenus mais importants.

Il considéra le téléphone que Sarah lui avait remis, avec un

nouveau numéro. Son ancien appareil avait été désactivé. Le nouveau était crypté d'une manière que sa patronne avait tout simplement qualifiée de « spéciale », tout en lui demandant de ne pas se signaler inutilement. Il savait l'essentiel : sa géolocalisation pouvait être complètement brouillée et ses envois de messages indéchiffrables par des tiers.

Mais il allait de soi qu'il pourrait appeler Rachel quand il le voudrait, pourvu qu'il ne mentionne pas ses allées et venues ; celle-ci, qui refusait obstinément d'utiliser le courriel, n'avait plus de moyen de le joindre.

Après le *checkpoint*, il y verrait.

...

La route s'était enfin dégagée devant lui et il descendait la grande artère palestinienne vers le barrage militaire. Le paysage de Ramallah avait été remplacé par les abords sinistres du camp de réfugiés de Qalandiya, fait de baraques délabrées, de tôle ondulée, d'un dépôt de vieux pneus en train de se fossiliser sous la poussière, le tout cerné par des terrains vagues couverts de sacs à ordures et de débris... Au bord de la route, des bandes de jeunes tuaient le temps en se traînant les pieds sur la chaussée, en quête d'un coup, bon ou mauvais. Des hommes plus vieux, assis sur des chaises de plastique, fumaient comme s'ils étaient là depuis le matin. Le *checkpoint* de Qalandiya était le verrou principal de la route reliant Ramallah et Jérusalem, la Cisjordanie et Israël. La grande déchirure de la Palestine.

Une nouvelle vague de tristesse l'envahit lorsqu'il se trouva face au Mur.

Le vent soulevait la poussière en une trombe qui dansait devant la tour du mirador principal. Celle-ci était complètement carbonisée par les centaines de cocktails Molotov qu'on y avait jetés. À ses pieds, les chicanes de béton forçaient les automobilistes à slalomer avant de s'immobiliser dans un rond-point congestionné. Le Mur lui-même, dressé sur un no man's land de détritrus, étendait son emprise grise jusqu'à l'infini. Le béton était couvert de crachats de peinture et de graffitis politiques peints les uns par-dessus les autres. Le seul tag épargné était celui d'un portrait fort réussi de Yasser Arafat, icône sacrée ici.

Paul s'engagea dans le rond-point entre deux autobus bondés de Palestiniens qui regagnaient Jérusalem-Est. Il releva la vitre. Les voleurs à la tire circulaient allègrement à travers les véhicules bloqués à l'entrée du *checkpoint*. Des gamins harcelaient les chauffeurs pour

leur vendre des CD piratés ou des colifichets aussi utiles que des chaussettes rayées de rose ou des sandales en plastique.

Il patienta comme tout le monde. Presque heureux de ce délai qui lui permettait de repousser encore un peu la décision qu'il devrait prendre une fois passés les contrôles militaires.

Il dut ranger sa voiture sur le côté. Une sentinelle, fusil Tavor en bandoulière, lui demanda de sortir et d'ouvrir le coffre arrière.

Jamais encore son passage au *checkpoint* ne lui avait valu ce traitement. Sa carte de presse – obtenue par les bons offices de Sarah – lui permettait d'aller et de venir entre Israël et les territoires palestiniens sans se faire importuner. Il vit un garde s'emparer de celle-ci et en transmettre les renseignements par radio. Celui-ci disparut dans la guérite. Paul en fut quitte pour attendre de longues minutes.

Même s'il bouillait intérieurement, il savait que protester était inutile et ne ferait que retarder encore davantage son passage. Il se demandait néanmoins ce qui avait déclenché subitement ce zèle à son endroit.

Un officier militaire ressortit, sa carte de presse à la main. Il s'adressa à lui en anglais. Ses questions portaient sur son identité de journaliste.

— Pour quel média travaillez-vous ?

Paul cita le titre de l'obscur bulletin de la Fondation Steinberg où paraissait sa signature de temps en temps. Il n'était plus véritablement journaliste, mais Sarah lui avait confié la rédaction de cette page bimestrielle à la diffusion confidentielle afin de justifier son statut et la détention de la carte, clef essentielle dans ces territoires où les contrôles d'identité peuvent survenir partout, n'importe quand.

— Vous êtes sous le coup d'une convocation du Bureau de presse gouvernemental, lui annonça l'officier.

— Je n'étais pas au courant, répondit Paul, franchement surpris.

Il était vrai qu'il avait gravement négligé de consulter ses courriels depuis sa retraite à Ramallah. Parmi les dizaines d'envois du Bureau de presse qu'il recevait chaque semaine, sans les lire, pouvait bien se trouver une telle convocation...

— Présentez-vous au bureau sans tarder, lui dit l'officier en lui remettant sa carte.

Paul se remit en route, tout de même intrigué de se trouver subitement sur l'écran radar de la sécurité israélienne. Il n'avait rien

fait pour ça. Mais il lui vint à l'idée qu'un autre homme était peut-être déjà à la source de ces soudaines tracasseries, et que cet homme s'appelait Pierre Boileau...

...

Le 4x4 était parvenu du côté israélien du Mur qui grimpait sur les collines de Jérusalem à perte de vue. Même si cette face de l'ouvrage était épargnée par les offenses palestiniennes, elle n'en restait pas moins lugubre.

Paul Carpentier appliqua les freins.

Il avait repoussé jusqu'à cet endroit la décision de la route à prendre.

Le panneau de signalisation routière lui semblait avoir été placé exprès pour lui indiquer le choix existentiel auquel il devait faire face. À gauche, le chemin de la maison. De Rachel et de David. À droite, le sentier inconnu des derniers jours de Pierre Boileau.

Il embraya et prit à droite. Il était un lâche et il le savait.

5

— La question se pose ainsi : Boileau était-il, oui ou non, représentant du Canada lorsqu'il s'est rendu à Gaza ?

Les regards se tournèrent vers le visage de jeune premier du chef de cabinet Nigel Strong, qui avançait le torse, les avant-bras posés sur la grande table en acajou autour de laquelle le ministre des Affaires étrangères, Peter Craig, et sa garde rapprochée s'étaient réunis. Le portrait de Sa Majesté Elizabeth II d'Angleterre présidait à la réunion, mais un drapeau canadien oublié dans un coin de la pièce permettait de croire que l'on se trouvait bien à Ottawa.

Le Service canadien du renseignement de sécurité, le SCRS, avait dépêché un de ses agents supérieurs du nom de Tom Gallagher, engoncé dans un costume de couleur taupe. On avait aussi fait venir de Ramallah Barbara Fowler, la représentante du Canada auprès de l'Autorité palestinienne.

— Les circonstances nous donnent la latitude de dire qu'il s'y trouvait à titre privé, poursuivit Strong de sa voix de présentateur de télévision. N'oublions pas que les fonctionnaires canadiens ne sont autorisés à entrer sur le territoire de Gaza que s'ils sont escortés par un policier militaire. C'est une escorte non armée, bien entendu, mais cette présence est requise pour *tous* les officiels canadiens. Or, Boileau n'en avait pas...

— Mais ne risque-t-on pas de susciter un surcroît de curiosité à son endroit s'il appert qu'il était en contravention des règles et que nous désavouons sa mission ? objecta Frédéric Cormier, l'attaché de presse au nœud papillon et aux cheveux ondulés au gel « tenue extra-forte ». Jusqu'à preuve du contraire, Boileau paraît avoir été tué par des

criminels alors qu'il se trouvait dans un secteur mal famé d'un territoire que la communauté internationale considère généralement comme une zone de non-droit, une sorte de Somalie arabe. Regrettable, mais plausible.

— Gaza n'est pas un endroit particulièrement dangereux en termes de sécurité publique, rectifia Fowler, la déléguée canadienne en Palestine. On est loin du coupe-gorge que les gens imaginent...

— Justement, laissons-les imaginer, dit Cormier en pelletant des nuages de la main. Si cette mort corrobore leurs préjugés, ce n'est pas à nous de les persuader qu'ils ont tort et que Gaza est un endroit où il fait bon se promener seul dans les rues au clair de lune.

Le ministre Craig reprit les rennes de la discussion avec l'autorité naturelle que lui conférait sa carrure de footballeur :

— Je vais m'arranger avec la formulation du compte-rendu. Mais je voudrais bien qu'on fasse le point sur ce qui s'est vraiment passé. Barb ?

Barbara Fowler sentit le poids de l'attention qui retombait sur elle.

Elle était la plus jeune et la seule femme autour de la table. Être blonde était un handicap dont elle semblait s'accommoder, si on en jugeait par la longue torsade de cheveux dorés qu'elle laissait retomber sur sa poitrine. Elle n'était pas maquillée et affectait une attitude studieuse en penchant ses yeux bleus, derrière ses fines lunettes, sur ses notes.

De tous ceux qui se trouvaient là, elle était celle qui avait le plus à perdre avec cet incident. Ramallah était son premier poste de chef de mission. Et l'affaire Pierre Boileau était le ressort qui se tendait sous son siège éjectable : un sujet d'enquête journalistique dont on pouvait facilement remonter le fil jusqu'à elle.

Pierre, je vous aime.

Non, elle ne l'avait pas dit.

Ou plutôt si... « Mais c'était il y a longtemps, à mes débuts au ministère », plaidait-elle dans sa tête.

Elle n'avait pas attendu qu'on la rappelle à Ottawa pour sauter dans l'avion. Un coup de fil au ministre Peter Craig avait suffi à la dédouaner.

— Je ne veux pas diminuer la valeur de nos services, monsieur le ministre, dit-elle en se retournant cependant vers le représentant du SCRS. Mais pour tout ce qui a trait à Gaza, nous sommes complètement dépendants de nos amis du renseignement israélien et

de l'Autorité palestinienne de Ramallah qui, malgré sa rupture avec le Hamas à Gaza, conserve des réseaux d'informateurs sur ce territoire. Des deux côtés, ils reconnaissent qu'il s'agit d'un incident critique du point de vue canadien et ils nous assurent qu'ils vont tout mettre en œuvre pour en savoir plus. Mais nous ne pouvons pas compter sur une collaboration enthousiaste des Palestiniens. Ils nous en veulent toujours pour notre campagne contre leur accession à l'ONU...

Elle regretta aussitôt ce préambule superflu qui semblait avoir pour but de la disculper des insuffisances du rapport plutôt chiche qu'elle allait leur servir.

— Pierre Boileau, poursuivit-elle, a reçu cinq balles, vraisemblablement de kalachnikov, en pleine poitrine vers 23 h 45 dans la nuit de dimanche à lundi. Cela s'est passé dans une ruelle à deux pas de la place centrale de Jabaliya. C'est une banlieue de la ville de Gaza, si l'on peut dire, peuplée en grande partie de réfugiés de 1948 et de leurs descendants. Le calibre de l'arme – ou des armes – du crime est de peu d'importance compte tenu du fait que c'est le fusil universel là-bas. Et si on retrouvait les balles, il n'y aurait aucune analyse balistique possible à Gaza. Il n'y a bien évidemment eu aucune autopsie.

— Et pas d'enquête non plus ! ironisa le chef de cabinet.

— Au contraire, Nigel, reprit Fowler. Nous ne reconnaissons pas officiellement qu'il y a une police à Gaza, mais... l'enquête a été confiée à l'inspecteur en chef de la criminelle – ce n'est pas son titre exact –, Mohammed Hanyeh. C'est un policier d'expérience qui a été formé en Égypte, dans les Émirats, à Londres et... au Canada.

L'information déclencha une vague de rires dissimulant les calculs que chacun faisait pour tenter d'évaluer les conséquences possibles de cette information.

— Pour le moment, c'est tout, conclut la diplomate en reculant sur son siège et en attendant les attaques.

Elle se sentait vulnérable. Le fait qu'elle ait connu Pierre Boileau l'exposait à tous les dangers. Pour le moment, elle seule savait. Mais pour combien de temps ?

Ils sont dans ce café proche du marché By. Pierre est élégant, comme toujours.

Elle a les yeux rougis car elle sait ce qu'il va lui dire.

Pourtant, il ne le lui dit pas.

Pierre n'est pas du genre à vouloir provoquer une scène avec sa

maîtresse en public.

Il ne lui dit donc pas que plus rien ne les liera désormais. Non. Il a plutôt cette sorte de lâcheté qui consiste à lui dire ce qui va subsister entre eux. Et que même s'ils n'échangeront plus les caresses des amants, ils seront unis par-delà l'union de leurs corps, par une fidélité commune au secret partagé.

Ce secret, elle en est désormais dépositaire. Et si elle le pouvait, elle le passerait au broyeur à déchets.

Qu'était-il allé faire à Gaza ? Le seul fait de traverser sans escorte lui aurait valu un billet de retour immédiat et un blâme de premier niveau. Dans le service, elle pourrait faire passer cette escapade sur l'indiscipline bien connue des *Frenchies*, qui avaient la réputation d'être des cowboys en matière de sécurité et de bafouer allègrement les règles au nom de leurs bonnes relations avec les locaux. Mais on ne faisait surtout pas ça à Gaza, entité classée terroriste à la puissance 10. Avant de s'envoler pour Ottawa, elle avait rédigé là-dessus une note de service bien sentie à tout le personnel de la délégation canadienne en Palestine.

Elle connaissait cependant assez Pierre Boileau pour soupçonner que son motif était grave. Tout cela était sans doute en lien avec la disgrâce dont il était l'objet et qui alimentait la rumeur dans les cercles du ministère.

— Et ses effets personnels ? demanda Gallagher, l'homme du SCRS. Nous les avons ?

— Non, répondit Fowler. Nous les avons réclamés par l'intermédiaire de l'ONU qui s'est fait répondre par les autorités du Hamas que ses bagages étaient nécessaires à la poursuite de l'enquête.

— Foutaises ! lança une voix.

— Cela signifie que le Hamas a désormais en main un ordinateur portable de notre ministère. Je ne crois pas qu'ils aient la possibilité de briser les codes d'accès, mais ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils le fassent passer aux mains des Iraniens qui, eux, peuvent y arriver.

Un silence. Comme si chacun autour de la table tentait de faire appel à des forces ésotériques capables de lui faire voir dans les tréfonds du *laptop* de Pierre Boileau les lourds secrets qu'il détenait.

Barbara Fowler enchaîna :

— J'ai par ailleurs une demande de renseignement qui nous est venue d'Israël il y a deux heures à peine...

Tom Gallagher releva la tête. Comment se faisait-il qu'une demande passe par le bureau de cette fille ? Il était aux aguets.

— Cette demande concerne un Canadien.

Le ministre Craig leva à son tour un sourcil.

— Il se nomme Paul Carpentier.

Elle laissa planer un silence sur ce nom.

— Une recherche préliminaire nous indique qu'il s'agit d'un ancien journaliste qui vit en Israël. Il est consultant, si je peux employer cette expression, pour la Fondation Steinberg. J'ai préparé une note sur ce groupe.

Elle défilait cette fois Gallagher.

— Et j'ai aussi transmis par écrit au SCRS, quelques minutes avant notre réunion, une demande de suivi sur ce sujet...

— Elle aura une suite, dit simplement l'agent qui tenait encore à la main le iPhone sur lequel il venait de pianoter le nom de Carpentier.

6

La nuit tombée, Paul Carpentier franchit la muraille du Vieux-Jérusalem par la porte de Damas et s'engagea dans le dédale de la médina. Les volets de fer avaient été rabattus et toutes les boutiques étaient fermées depuis longtemps. Il s'enfonça dans la cité sous l'éclairage parcimonieux des lampes au mercure qui découpaient les ombres des murs et faisaient luire les pierres du pavé.

Les mains dans les poches de son blouson, il pressait le pas vers l'est, là où le quartier musulman jouxte le quartier chrétien. Le froid de cette nuit de fin d'automne lui avait fait relever son col, et sa respiration se condensait en petits nuages denses.

Parvenu dans une impasse derrière la rue Antonia, il s'arrêta devant une porte sans inscription ni adresse apparentes et sonna.

On vint lui ouvrir et, après quelques instants d'explications, on le fit entrer.

À l'intérieur, Carpentier se retrouva dans un petit vestibule aux murs de pierre et au sol couvert de larges dalles lisses. L'Arabe qui lui avait ouvert le pria d'attendre un moment. Il n'y avait là que quelques fauteuils et une table basse couverte de céramique aux motifs fleuris. Les murs étaient nus, à l'exception d'un crucifix et d'une gravure représentant saint Ignace. Il se trouvait chez les Jésuites.

Il était déjà venu dans cette résidence pour pèlerins ; il s'en trouve des dizaines à Jérusalem. Deux ans auparavant, il y avait rencontré Pierre Boileau, en visite dans la Ville sainte, et il l'avait accompagné pour une balade touristique. Boileau lui avait alors expliqué comment, lorsqu'il voyageait, il logeait souvent dans les résidences religieuses. Il avait lui-même appartenu aux Jésuites. Il avait défroqué à la fin des

années 1970 mais avait conservé de bonnes relations avec son ancien ordre. Difficile de savoir ce qu'il recherchait dans ces auberges souvent monacales ; la tranquillité ou la discrétion.

Un homme entra. Il arborait une longue barbe poivre et sel, portait de petites lunettes cerclées d'acier et se déplaçait en faisant tinter les clefs d'un trousseau attaché à sa ceinture, signe ostentatoire de sa fonction d'intendant des lieux.

— Je suis le père Ambrosio, dit-il dans un anglais marqué d'un fort accent italien, en tendant la main à Paul.

Ce dernier se présenta à son tour et exposa brièvement le sujet de sa visite.

— Nous avons appris la nouvelle, répondit tristement le prêtre en joignant les mains. Ce matin, nous avons dit la messe pour lui.

D'un geste, il invita Paul à s'asseoir dans le minuscule parloir.

— Vous avez comme lui un nom français, constata le prêtre, passant à cette langue. Vous êtes catholique ?

— De culture, oui, répondit Paul, provoquant un sourire amusé chez le père Ambrosio. Pierre était donc descendu ici ?

— Oui. Il avait pris une chambre la veille de sa visite à Gaza. Il ne devait y aller que pour une seule journée, nous a-t-il dit. Le lendemain, il devait revenir dormir dans cette maison.

— A-t-il mentionné ce qu'il allait faire à Gaza ?

— Non. Il ne l'a pas précisé. Mais il m'est apparu troublé. Nous avons pris un repas ensemble ici même, au réfectoire de la résidence et il était... je ne dirais pas inquiet, mais plus encore : aux abois.

Paul considéra un moment cette observation.

— Vous dites qu'il ne devait quitter Jérusalem que pour vingt-quatre heures. A-t-il laissé des choses derrière lui ?

— Oui, bien sûr. Il n'est parti pour Gaza qu'avec un sac de voyage. Le reste de ses bagages est encore ici. Je les ai fait mettre sous clef et je me propose de les faire porter dès demain matin à l'ambassade du Canada à Tel-Aviv.

— Je peux voir ces effets ?

Le jésuite lissa sa barbe, semblant réfléchir à ce qui, pour lui, devait être déjà tout réfléchi.

— Non. Ceux-ci demeurent des biens privés, et je crois qu'il est de mise de les remettre aux autorités qui les rendront à la famille.

— Mais je ne veux rien prendre. Seulement voir ce qui s’y trouve.

— Vous n’êtes pas de la police. Je ne peux pas prendre la responsabilité de vous donner accès aux possessions de monsieur Boileau. Je comprends votre déception...

Paul fouilla dans sa poche et en ressortit son téléphone. Il retrouva le message de Pierre Boileau et tendit l’appareil au père Ambrosio pour le lui faire entendre.

— Vous dites qu’il était aux abois. Ce message en est une preuve. Et c’est vers moi qu’il s’était tourné dans l’espoir d’obtenir de l’aide avant de mourir.

Le prêtre lissa de nouveau sa barbe.

— Écoutez-moi, reprit Paul. Là où Pierre a été tué, aucune police ne fera l’enquête que nous sommes en droit d’attendre. Je vous demande de m’aider. Si vous décidez bien ce message, il est évident que c’est ce que Pierre lui-même aurait voulu.

Le père Ambrosio se leva et fit signe à Paul de le suivre, sans dire un mot.

Ils passèrent dans une chapelle qui jouxtait la résidence. L’air était imprégné de l’odeur des cierges qui brûlaient. C’était un édifice très ancien dont les murs de pierre s’effritaient apparemment depuis des siècles. Une croix en or et un ostensor richement ouvragés brillaient dans des alcôves percées à même la pierre. Derrière l’autel était suspendue une toile représentant le Christ livré à la fureur vindicative des Juifs.

Le prêtre se signa devant l’autel.

— Nous sommes juste à côté du lieu même où Ponce Pilate livra Notre Seigneur, expliqua-t-il.

Paul nota le titre de l’œuvre, gravé sur une plaquette fixée à un encadrement surchargé de dorures: *Perfidis Judaeis* – les « Juifs perfides ».

— Curieux que l’on expose encore une telle œuvre ici, observa-t-il avec une certaine sévérité. Cette qualification des Juifs est considérée comme un des fondements de l’antisémitisme, non ? Je croyais que l’Église catholique avait fait radier cette appellation de ses prières.

— Oui, vous avez raison, dit le prêtre d’un ton où perçait le malaise d’être pris en défaut. Il y a eu un débat au sein de notre communauté il y a plusieurs années. Et finalement, ceux qui ont argumenté qu’il fallait conserver cette toile parce qu’elle faisait partie de notre patrimoine l’ont emporté sur ceux qui voulaient qu’on la

retire. La protection du patrimoine est une préoccupation bien commode lorsqu'on veut éviter le changement...

Le prêtre traversa la nef vers l'arrière et, tout au fond, se servit de son trousseau pour ouvrir une porte. Il activa l'interrupteur et invita Paul à entrer dans un petit réduit où dormaient sur les tablettes des chasubles et des surplis empilés, des caisses de cierges et, sur le plancher, une valise. Celle de Pierre Boileau.

Paul s'agenouilla. Il fut rassuré de constater qu'elle n'était pas fermée à clef. Il aurait eu du mal à convaincre le père Ambrosio de l'absolue nécessité d'en forcer la serrure.

Il tira sur les fermetures éclair. L'intérieur lui parut sans surprise : des vêtements, pour l'essentiel, soigneusement pliés. Une biographie de Jean-Paul Sartre déjà entamée si on se fiait à la présence d'un signet – Boileau n'avait pas eu l'intention de lire à Gaza. Sinon, quelques papiers que Paul consulta rapidement jusqu'à ce qu'une feuille vienne lui brûler les doigts.

Elle portait l'inscription : « 203, route rurale 367, Israël. » Il s'agissait de sa propre adresse... Mais il n'y avait rien d'autre.

Il poursuivit son inspection et trouva une autre feuille, portant un en-tête formé du logo d'une fleur et d'un nom : Myosotis. Il y avait un titre : *En marge du rapport Goldstone : Allégations de crimes de guerre commis par Israël à Gaza*. Le coin supérieur gauche portait la marque d'une agrafe : les autres pages du document manquaient.

Paul leva les yeux vers le prêtre. Leurs regards se croisèrent. Pendant plusieurs secondes, ils restèrent ainsi sans dire un mot. Le prêtre, finalement, se détourna.

Paul plia la feuille et la mit dans la poche intérieure de sa veste.

7

Sarah Steinberg abandonna voiture et chauffeur devant la maison de pierre et contourna celle-ci par un petit sentier de gravier. Elle se dirigea vers l'appentis qui, derrière la maison de Paul et de Rachel, servait d'atelier.

Elle savait qu'à cette heure matinale, Rachel y travaillait.

Parvenue au seuil de la porte, elle regarda par la fenêtre et s'arrêta pour mieux imprimer dans sa mémoire l'image qui s'offrait à elle.

Rachel était assise à son chevalet, complètement absorbée par ce qu'elle faisait. Une longue jupe de coton blanche très légère frôlait ses pieds nus. Ses sandales dénouées traînaient sur le plancher de lattes. Elle portait une simple camisole ajustée de couleur olive, maculée de peinture. Une tache violacée bariolait son épaule. Elle avait remonté ses longs cheveux noirs sur sa tête en un chignon négligé et elle semblait porter sur la toile devant elle un regard sévère.

Sarah resta un moment à l'observer. D'où elle se trouvait, elle ne pouvait pas voir ce que Rachel était en train de peindre, mais l'anticipation de le découvrir dans quelques instants lui procurait un plaisir d'enfant. Elle cherchait le mot juste qui puisse décrire à la fois l'émotion qui se dégageait de l'œuvre de cette femme et l'énergie au travail qui semblait la consumer en cet instant même...

Fureur spirituelle.

Oui, c'était bien cela : une fureur spirituelle.

Elle frappa.

Le visage de Rachel se transfigura en l'apercevant et elle vint l'accueillir à bras ouverts. L'effusion entre ces deux femmes n'était pas

que politesses.

— Je n'ai pas pu résister ! Je voulais voir...

— Venez, Sarah. Ce n'est pas terminé mais...

— Ooooooh !

Sarah retrouva pour la centième fois l'émerveillement que suscitait chez elle l'immense talent de Rachel. La toile qui venait d'apparaître sous ses yeux faisait danser – se tordre de douleur, aurait-elle dit – des formes fantomatiques. Ces êtres, étranges par leur immatérialité et par leur force d'expression, Rachel les appelait ses « âmes ». Rachel Mendelsohn se livrait, selon l'expression d'un critique israélien, « à la création d'âmes ».

Rachel avait joint les mains dans son dos et se dandinait nerveusement derrière Sarah, attendant son verdict.

— Mais c'est incroyablement fort !

Elle baissa les paupières et inclina la tête en souriant, visiblement émue et ravie.

— C'est aussi plus sombre que d'habitude, non ? C'est lié bien sûr à ce que vous vivez...

Un voile tomba sur le regard de Rachel. Sarah s'approcha et lui saisit une main, fixant sur elle un regard grave :

— Il va bien.

— Oh !

Rachel avait porté l'autre main à sa bouche pour étouffer un cri.

— Où est-il ?

— En ce moment même, en route pour le Canada.

Les larmes, immédiatement, lui montèrent aux yeux.

— Non, non, ce n'est pas ce que vous croyez. Il ne vous abandonne pas pour toujours. Il est parti là-bas en mission pour moi. Il reviendra. Soyez-en sûre.

...

Devant un café, Sarah avait esquissé pour Rachel les grandes lignes des événements des derniers jours. En apprenant la mort du Canadien le lendemain même de sa visite inopinée, celle-ci avait été traversée d'un étrange sentiment de tendresse posthume.

J'aurais voulu, monsieur Boileau, vous accueillir plus

chaleureusement, dans d'autres circonstances, s'excusa-t-elle en pensée, comme si elle eut pu dialoguer avec les morts.

— Mais pourquoi cela vous préoccupe-t-il au point d'envoyer Paul là-bas ?

— Nous ne savons pas qui a tué Pierre Boileau, reprit Sarah, mais nous savons qu'il était en guerre ouverte avec certains de nos pires opposants au Canada. Ce sont des gens qui, tout en se proclamant officiellement pour la création d'un État indépendant pour les Palestiniens, feront tout pour faire échouer les efforts de paix avec eux. Or, j'ai décidé depuis longtemps de m'opposer à ces gens.

Rachel savait déjà cela. C'était pour travailler avec Sarah que Paul les avait conduits, elle et David, dans ce pays où elle se sentait étrangère malgré tout ce que l'on pouvait bien dire ou penser de l'appartenance des Juifs à cette terre.

...

— *Pourquoi, merde, sommes-nous venus vivre ici ?*

— *C'est toi-même qui l'as proposé ! Tu disais qu'il serait sain que David découvre l'autre part de son identité.*

— *Je ne pouvais pas savoir qu'il en deviendrait fou !*

— *Arrête, Paul ! Notre fils n'est pas fou. Il est désorienté. Comme tous les garçons de son âge...*

Leur querelle dure depuis que David a été arrêté par la police lors d'une contre-manifestation de jeunes nationalistes juifs venus provoquer des pacifistes israéliens à Jérusalem-Est.

La voix de Rachel se fait plus douce, comme une invitation à la trêve.

Mais Paul n'a pas fini.

— *Il est comme un homosexuel refoulé qui a si peur de lui-même qu'il collectionne les conquêtes féminines. Son ascendance goy le fait tellement vomir qu'il se prend pour Moïse.*

— *Ne sois pas injuste. Toi, à son âge, n'as-tu jamais été troublé ?*

Paul abdique. Pour cette fois.

...

— Où est David ?

— À l'école. Je devrai peut-être l'en changer, d'ailleurs. Je songe à déménager. Avec le départ de Paul, je ne veux pas rester seule ici.

Mon cousin Amos a une grande maison. Il est veuf depuis l'année dernière et il y aurait chez lui amplement de place pour David et pour moi.

— Où habite-t-il ?

— À Karmé Tsour.

— Vous n'y pensez pas ! C'est une colonie de sionistes religieux !

— Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je reçois des conseils de partout. David pourrait poursuivre l'école à Efrat. Il y a déjà des amis.

Rachel se détourna et entreprit de nettoyer et de ranger son matériel.

Je sais, bien sûr, ce que cela signifie. Toi aussi, tu désapprouverais, je le sais. Tu dirais que je vais là-bas pour agir contre toi, pour te provoquer. Mais ai-je vraiment d'autres options ? Que nous as-tu laissé comme choix quand tu es parti ?

— De toute façon, Sarah, je dois passer les deux prochaines semaines à Tel-Aviv pour préparer l'exposition. Je dois trouver une place pour David en attendant.

— Bon, oublions cela pour le moment. Je suis justement venue pour parler de l'exposition. La galerie Mohammed-Klein a bien avancé avec la presse et il y a une ouverture pour publier une interview avec vous dans *Haaretz* quelques jours avant le vernissage.

— Je n'aime pas ça, Sarah, vous le savez. Ce n'est pas moi que j'expose. Ce sont des toiles.

— Hélas, cela va ensemble, ma chère. Ces toiles sont le reflet de votre univers intérieur. Les gens veulent savoir qui vous êtes et, pour dire franchement, une curiosité très aiguisée prend forme à votre sujet. Ce n'est pas tous les jours qu'une femme issue des *haredim* apparaît sur la scène de l'art, et votre beauté ne vous dessert pas, bien entendu. Tout cela est très commercial, mais aussi tout à fait légitime.

— Je vais y réfléchir. Nous en reparlerons, voulez-vous ? Je n'ai pas les idées claires en ce moment.

Sarah prit un air franchement contrit.

— Pourquoi vous faire tant de mal tous les deux ? Vous ne voulez pas en parler ?

— Pas maintenant. Je ne peux pas.

Sarah partie, Rachel était restée seule dans son atelier à déambuler à travers la pièce inondée de la lumière pénétrant par les grandes fenêtres que Paul avait posées pour elle.

Je ne parlerai jamais de l'événement du Temple, je te le jure. Pas même à Sarah en qui j'ai une confiance absolue. Mais ce qui est arrivé ce jour-là restera toujours entre nous. On ne pourra jamais l'effacer, Paul. Nous devrions pouvoir le regarder en face, et essayer d'en parler pour l'exorciser.

Depuis que Paul était parti, elle n'arrivait pas à faire taire en elle le monologue intérieur obsédant de sa propre voix.

Je ne te demande pas de t'excuser. Je sais que tu es trop fier. « S'excuser, c'est s'avilir », me répètes-tu souvent...

Elle sourit malgré elle au souvenir de cette phrase. Mais c'était un sourire amer. Car son homme était prisonnier de son orgueil au point de tout détruire.

Rachel s'assit devant sa table de travail et défit son chignon. Ses cheveux retombèrent en cascade sur ses épaules. Devant elle était ouvert un long parchemin fixé à deux rouleaux. Sur le papier, un texte écrit dans les anciens caractères hébraïques. La Torah. Elle laissa courir sur le texte de la Bible ses longs doigts sculptés comme ceux d'une pianiste. La calligraphie des caractères, finement tracés à la plume d'oie, ne cessait de l'enchanter.

Elle saisit un petit pot de terre cuite, en retira le couvercle et en sortit un cube de résine brune. Du hachisch. Depuis qu'il lui avait fait découvrir cette drogue, elle l'avait adoptée. Et même si Paul lui disait qu'elle en abusait désormais, elle éprouvait en cet instant le besoin irrésistible de ressentir son effet euphorisant.

Lorsqu'elle eut fini d'égrener le hachisch et qu'elle l'eut délicatement roulé dans une cigarette avec un peu de tabac, elle la fit glisser sous son nez, fermant les yeux pour en apprécier le parfum et anticiper le goût subtil de sa fumée. Elle l'alluma et en tira une longue bouffée avant de renverser la tête pour l'expulser vers le plafond de l'atelier.

La drogue fit rapidement effet et Rachel s'en trouva apaisée.

Par la fenêtre ouverte, la mélodie plaintive d'un appel à la prière se fit entendre. Elle ferma les yeux pour s'en pénétrer.

Elle se voyait, dans ce passé encore si proche, nue contre son corps après l'amour, tous les deux ravis par la magie inquiétante du muezzin...

Il est étrange que ce soit toi, un athée, qui nous aies conduits dans cette terre de religion.

Nous sommes – ou devrais-je désormais dire « nous avons été » ? – une famille avant d’être juifs ou chrétiens. Je dis « chrétien » pour parler de toi, même si je sais depuis toujours que tu ne t’es jamais défini ainsi.

Mais oui, tu es « chrétien » par ta culture et par tes origines, si différentes des miennes. Si je dis « village », la première image pour toi est celle d’un clocher d’église de la campagne québécoise. Alors que pour moi, la croix du mont Royal a toujours suscité un certain malaise, le souvenir d’une menace obscure, jamais formulée mais présente. Celle qui vient de ces Autres qui pourraient de nouveau se retourner contre nous, juifs, et se déchaîner. Cela peut arriver.

Parce que oui, je suis juive et je le suis restée. Et que oui, pour nous, les Juifs, les Autres auront toujours quelque chose de menaçant.

J’ai longtemps cru avoir rompu avec ce que j’étais. Je suis allée vers toi, à l’encontre de tout ce que ma famille m’avait inculqué, à l’encontre de ce principe cardinal : rester entre nous, demeurer dans notre ghetto pour préserver notre héritage envers et contre tous.

Jamais je n’ai regretté d’être partie avec toi.

J’ai renoncé à beaucoup de choses, Paul. Mais je n’ai pas renoncé à Dieu. Jamais un seul instant tu ne m’as demandé de le faire. La liberté est ton âme et tu n’as jamais fait autrement que de me convaincre de prendre la mienne.

Je ne pourrai jamais faire autrement que de t’en être éternellement reconnaissante.

J’arrête de te parler parce que je pleure.

8

Les grandes orgues de la cathédrale d'Ottawa écrasaient l'assistance sous un déluge d'harmonies dramatiques. Une petite foule vêtue de couleurs grises se serrait sur les bancs autour du cercueil sur lequel on avait posé une gerbe blanche et le portrait d'un Pierre Boileau plutôt jovial compte tenu des circonstances.

Paul avait pris place à l'arrière, à la droite de la nef. Il reconnaissait, ici et là, quelques visages de l'époque universitaire. Pour le reste, il se trouvait en présence d'une majorité d'inconnus parmi lesquels une dame en noir dont il ne voyait pas le visage, assise au premier rang, manifestement la veuve de Pierre. Il ne l'avait jamais rencontrée, et cela soulignait à ses yeux le fait que l'amitié qu'il avait entretenue avec Boileau n'avait jamais franchi le seuil de l'intimité.

À côté de la veuve, Paul reconnut Peter Craig, le ministre des Affaires étrangères, titulaire par le fait même de l'Agence canadienne pour la démocratie, qu'avait dirigée Pierre Boileau. Il se tenait droit, le menton relevé, dans une pose de solennité accentuée. À ses côtés se trouvait une jeune femme blonde portant de fines lunettes, qu'il ne connaissait pas.

Debout à l'avant de l'église, un garde du corps qui avait fait son entrée avec le ministre dressait sa silhouette rectangulaire face à l'assistance. Un autre homme de la sécurité avait pris place derrière Craig.

Paul observait distraitement un cameraman au blouson à l'emblème de Radio-Canada en train de filmer quelques plans. Avec le ministre dans l'assistance, on en tirerait bien une brève pour les bulletins de l'après-midi. Un autre cameraman se baladait à travers les

allées en transportant une caméra légère montée sur un trépied. Au bout d'un moment, Paul remarqua la différence notable entre le travail des deux techniciens de l'image. Alors que celui de la télévision nationale s'affairait à collectionner les plans les plus divers de la foule, du cercueil, de l'autel et des symboles religieux, l'autre, qui ne portait pas d'identification visible, se contentait de fixer individuellement les participants avec son objectif, comme s'il avait voulu archiver les visages de chacun. Lorsque vint son tour d'être ciblé, Paul en ressentit un agacement mais ne broncha pas.

L'effet du décalage horaire lui rendit l'homélie insupportable, et il était sur le point de succomber au sommeil quand l'irruption d'un homme à ses côtés le tira de sa torpeur. Celui-ci s'assit. Il était vêtu d'une canadienne et tenait une tuque grise entre ses mains. L'homme, qui portait des lunettes aux montures dorées, avait la peau très sombre et mate des gens du sous-continent indien. Il tourna vers Paul un visage amène. Il lui tendit la main et se présenta en chuchotant :

— Je m'appelle Sami Ul Haq.

La main était froide. L'homme arrivait de dehors. Il s'agissait bien de celui qu'il était venu rencontrer. Le contact de Sarah Steinberg.

Ul Haq attendit que finissent les témoignages des parents et des collègues à l'endroit du défunt pour en dire plus. Lorsque l'orgue donna l'ordre du recueillement final, il se pencha vers Paul :

— Commençons par un absent. Il y a ici plusieurs employés et membres du conseil de l'Agence canadienne pour la démocratie mais non pas son président. La veuve a clairement fait savoir qu'elle ne voulait pas de la présence de Saul Hoffman. Elle sait ce que son mari a enduré à cause de lui. Mais la femme qui se trouve derrière le ministre est la vraie patronne de Hoffman. Elle se nomme Ronit Fogel.

Paul avait déjà remarqué cette élégante, une rousse flamboyante qui portait un rouge à lèvres écarlate et des lunettes de prix. Avant la cérémonie, elle avait salué le ministre Peter Craig comme un proche, prononçant son prénom assez clairement avant de l'embrasser et de lui chuchoter quelque chose. Elle avait aussi salué la jeune femme blonde qui accompagnait le ministre, provoquant chez elle un subtil raidissement.

— Fogel est Canadienne et Israélienne, poursuivit Ul Haq. Elle n'est pas étrangère aux malheurs de Pierre. Je vous expliquerai tout à l'heure.

Paul et Sami Ul Haq se retrouvèrent sur le parvis de la cathédrale avec la foule qui quittait la cérémonie. En aparté, le ministre Craig se préparait à parler aux quelques journalistes regroupés autour de lui. Les deux hommes s'approchèrent pour mieux entendre.

Le ministre, suivant le nouveau protocole en vigueur, parla d'abord en français.

— Pierre Boileau a toujours été un serviteur exemplaire de son pays. Il est aujourd'hui une victime du terrorisme. Le Canada condamne de manière non équivoque le régime de terreur mis en place par le Hamas et sous lequel vivent les Palestiniens de Gaza.

Une question fusa :

— Le Canada envisage-t-il de collaborer à une enquête avec les autorités de Gaza ?

— Aucune enquête crédible ne peut émaner de ce régime, et nous n'avons aucun accord de coopération policière avec lui. C'est une situation que nous déplorons et dont la responsabilité incombe entièrement au Hamas. Merci.

Le ministre recula, encadré de son escorte, tandis que son attaché de presse, le type filiforme aux cheveux gominés et au nœud papillon, lançait à la ronde :

— Est-ce que vous avez tous reçu le communiqué émis ce matin ?

Ul Haq entraîna Paul à l'écart.

— Vous avez déjà ce communiqué. Je vous l'ai fait suivre par courriel avant d'entrer dans l'église. Prenez le temps de le lire... Cela donne une idée du ton que prend cette affaire.

Paul alluma son appareil et déroula le texte :

« Le ministre des Affaires étrangères, monsieur Peter Craig, a tenu à condamner fermement le Hamas palestinien, qu'il tient pour responsable de la fin tragique du fonctionnaire canadien Pierre Boileau. M. Craig a fait la déclaration suivante :

« "Pierre Boileau supervisait une partie du financement canadien des programmes de l'UNRWA, l'agence des Nations Unies qui vient en aide aux réfugiés palestiniens. Comme il convient de le rappeler, le Canada soutient financièrement l'UNRWA depuis des décennies.

"Selon les autorités israéliennes, Pierre Boileau est entré sur le territoire de Gaza à partir d'Israël, par le passage d'Erez, muni de toutes les autorisations nécessaires pour les experts internationaux qui travaillent avec l'UNRWA.

“Malheureusement, le territoire de Gaza ne permet pas d’enquête criminelle indépendante. Ce territoire est sous la gouverne de terroristes. Nous condamnons sans équivoque l’absence de la règle du droit à Gaza sous le régime du Hamas, de même que le mépris de la vie humaine qui y prévaut.

“Je tiens à saluer la mémoire de Pierre Boileau qui a fréquenté cette région hostile au mépris du danger, et ce, dans le but d’y aider le peuple palestinien au nom du Canada et de promouvoir la démocratie. Mes pensées et celles de notre gouvernement vont à la famille.” »

...

La capitale canadienne en novembre semblait être restée figée dans la guerre froide. Sous la bruine, Paul et Sami Ul Haq croisèrent un groupe de militaires qui forçait le pas vers le QG du ministère de la Défense. Ils marchèrent un moment le long de la promenade du canal, cols relevés et mains dans les poches. Les feuilles roussies des chênes et des érables tapissaient les pelouses du parc. Les manoirs en grès rouge d’Écosse dressaient leurs silhouettes austères derrière les troncs noircis par la pluie.

Ul Haq s’était coiffé de son bonnet gris à pompon, et sa bouche exhalait de petits nuages quand il parlait.

— Je suis du Bangladesh. Demain, je repartirai pour Dhaka. En fait, j’ai retardé mon départ à la demande de madame Steinberg pour vous rencontrer.

— Comment êtes-vous lié à cette histoire ?

— Je fais toujours partie du conseil d’administration de l’Agence canadienne pour la démocratie. La charte de l’organisme prévoit que trois des sept membres du conseil proviennent de l’extérieur du Canada, en particulier de pays où l’on cherche toujours à instaurer ou à améliorer la démocratie. Mon mandat se termine dans six mois à peine. J’ai été nommé à une époque antérieure à la purge actuelle.

— Et pourquoi cette purge a-t-elle lieu maintenant, d’après vous ?

— D’un point de vue général, vous avez un gouvernement qui déteste la gauche et veut revoir toute la philosophie canadienne concernant l’aide à l’étranger, en particulier lorsque les intérêts d’Israël sont en jeu. Peter Craig, en passant, fait partie d’une cellule informelle de trois membres du Conseil des ministres voués à ce que les intérêts d’Israël ne soient jamais compromis par le Canada. Craig est un chrétien évangéliste : pour lui, le soutien envers Israël est un devoir prescrit par la Bible, dans laquelle les prophètes avaient prédit

le retour des Juifs en Israël après l'exode. La Bible est donc dorénavant une source de la politique étrangère du Canada. Fascinant, non ?

Ul Haq l'avait entraîné plus à l'ouest, dans une ancienne rue commerciale qui ne payait pas de mine. Une vieille maison en briques rouges avait été convertie en mosquée, selon un écriteau placé sur la façade. Ils passèrent par le côté de l'édifice et empruntèrent une porte latérale qui donnait sur un escalier menant au sous-sol.

Une intense bouffée de chaleur humide les enveloppa et un mur de buée se déposa sur les lunettes du Bangladais qui les enleva aussitôt. Devant eux se trouvait un petit réfectoire bondé, traversé par des femmes voilées qui servaient à manger à une foule majoritairement composée de musulmans venus, à en juger par les barbes, les couvre-chefs, les shalwar kamiz et la peau noire de certains Africains, de toutes les régions de l'*oumma*, du Maghreb au Pakistan.

— C'est une soupe populaire hallal, expliqua Ul Haq, énonçant une évidence.

Ils s'attablèrent. La présence de Paul déclencha quelques regards obliques aux tables voisines, mais il ne ressentit aucune hostilité.

Le lieu choisi par son compagnon pour se sustenter lui sembla incongru mais il ne le releva pas. Chose certaine, ce n'était pas la condition économique de Sami Ul Haq qui l'avait entraîné chez ces défavorisés. Paul remarqua les montures signées de ses lunettes lorsqu'il les posa sur la table pour les assécher, de même que la Rolex à son poignet. L'homme appartenait visiblement à cet aréopage de fonctionnaires internationaux qui gravitent autour des grandes agences mondiales et collectionnent les mandats au sein des conseils d'administration prestigieux. Ul Haq lui avait résumé une carrière parsemée d'acronymes rébarbatifs commençant généralement par les lettres U et N...

— La bataille à laquelle notre ami commun a dû faire face, poursuivit ce dernier, fait partie d'une guerre de propagande féroce et s'inscrit dans ce que les Israéliens appellent la *hasbara*. C'est un terme hébreu qui signifie « explication » – ou carrément « propagande ». Cela consiste à diffuser par tous les moyens imaginables le point de vue israélien dans l'opinion mondiale pour contrer l'influence de bien-pensants comme vous et moi qui sympathisons avec la cause palestinienne.

Paul se rebiffa devant le caractère inclusif de la tournure, mais il fit mine de l'ignorer, tenant pour acquis qu'Ul Haq serait plus enclin à parler à quelqu'un qu'il considérerait comme un allié idéologique.

— On peut dire qu'aujourd'hui, le Canada est, de tous les pays, le plus engagé dans la *hasbara*... Vous connaissez le rapport Goldstone ?

— Je vis en Israël...

Il était en effet impossible d'habiter Israël et d'ignorer la commotion provoquée dans ce pays par le rapport de ce juge juif sud-africain, mandaté par les Nations Unies pour enquêter sur l'opération militaire israélienne Plomb durci de 2008-2009 à Gaza.

— Bien sûr, excusez-moi. Tout de même, ne perdez pas de vue l'importance de ce contexte : après Plomb durci, le rapport de Richard Goldstone a créé une explosion d'indignation dans la droite israélienne. Vous savez pourquoi, évidemment : on y dénonce des crimes de guerre des deux côtés ; Israël se retrouve sur le même pied que le Hamas !

— Rapport qui a été renié depuis par le juge Goldstone lui-même...

— Vous savez comme moi à quel genre de pressions il a été soumis. Même sa synagogue à Johannesburg ne voulait plus l'y voir ! Mais l'important n'est pas là.

Sami Ul Haq s'interrompt pour interpellé une des femmes qui servaient. Ils attendirent que les assiettes de mouton et de riz fumant soient déposées devant eux.

— L'important, dit le Bangladais en baissant la voix, c'est que le gouvernement israélien a désigné le « phénomène Goldstone » – c'est-à-dire l'opinion mondiale accusatrice – comme une menace stratégique au même titre que la prétendue bombe nucléaire iranienne.

Le nettoyage idéologique en cours à l'Agence canadienne pour la démocratie, continuait-il, faisait partie d'une contre-offensive de la propagande israélienne à l'échelle de l'Occident ciblant tout ce qui avait inspiré Goldstone : l'attribution des ONG rangées derrière la cause palestinienne, la compromission et le financement par les pays occidentaux de ces mêmes ONG, les résolutions antisionistes des Nations Unies, etc.

— Ronit Fogel, la femme rousse que vous avez vue à l'église, est au cœur de cette lutte.

— Une belle et riche Israélienne...

— Une femme de pouvoir redoutable, en fait. C'est une vedette médiatique de la droite en Israël, commentatrice recherchée... Je suis sûr que vous l'avez déjà vue à la télévision.

Le visage avait effectivement paru familier à Paul, même s'il

regardait peu la télévision en hébreu.

— Elle est officiellement directrice d'une chaire sur l'éthique de la guerre au terrorisme ; vous devinez que ce n'est pas pour faire le procès de l'armée israélienne. Mais son vrai bébé, c'est un *think tank* baptisé Palestine Watch. C'est elle qui l'a mis au monde. Il coordonne les activités internationales de centaines de volontaires voués à enquêter sur les ONG et à diffuser des informations, vérifiables ou pas, qui peuvent nuire à ces groupes et détruire leur crédibilité. Ils inondent les médias sociaux de citations de la *hasbara*, mais là où ils sont le plus efficaces, c'est dans le lobbying auprès des gouvernements occidentaux. En particulier au Canada.

— Qu'est-ce que Myosotis ?

— Ah ! Vous connaissez déjà ce nom... Après la guerre à Gaza, Pierre Boileau a accordé un financement à ce groupe, et c'est ça qui a mis le feu aux poudres. C'est une ONG ancienne, siège social à Berlin, qui se consacre à l'assistance psychologique aux enfants qui ont vécu la guerre de près. Ils ont une réputation impeccable et ils ont des missions dans bien des pays. Ils ont déjà travaillé chez nous, au Bangladesh. Et bien sûr, ils sont intervenus dans la bande de Gaza après le coup de massue des Israéliens. Or, le groupe de Fogel, Palestine Watch, a transmis un rapport au gouvernement canadien – à Craig, en fait – accusant Myosotis de soutenir et de promouvoir le boycott d'Israël. Bref, d'être une organisation antisémite.

...

Ils avaient fini leur repas et la salle se vidait progressivement. Il leur faudrait bientôt quitter aussi les lieux.

— Pourquoi sommes-nous venus ici ?

Le Bangladais afficha un petit sourire.

— Je me demandais quand vous finiriez par le demander !

Il se retourna vers la cuisine et appela la femme qui les avait servis plus tôt. Celle-ci vint les rejoindre et demanda la permission de s'asseoir. Elle portait un hijab blanc très strict qui lui encerclait tout le visage, lui donnant l'air d'une lune un peu triste. Elle ne portait aucun maquillage.

— Je m'appelle Céline Boissonneault, dit-elle en français, sans tendre la main vers Paul.

Celui-ci ne cacha pas sa surprise. Il savait bien sûr que des

Canadiennes françaises s'étaient converties, la plupart du temps pour épouser un musulman. Mais jamais encore il n'en avait rencontré, et surtout pas qui soient vêtues de manière aussi sévère.

— Je sais que je suis une énigme pour vous et que, sans doute, vous me jugez...

Paul retint un geste de dénégation quand il se rendit compte qu'elle avait probablement raison.

— ... ce n'est pas important, conclut-elle en souriant, s'apercevant qu'il avait imperceptiblement rougi. Sami m'a demandé de vous rencontrer parce que je connais une femme qui s'appelle Amanda Speer.

Amanda Speer, dit-elle, était une Allemande qui avait monté pour le groupe Myosotis un projet d'assistance psychologique pour les enfants victimes de la guerre à Gaza. Elles s'étaient connues alors que Céline Boissonneault étudiait à Berlin en travail social. C'était elle qui avait suggéré à Amanda Speer de tenter d'obtenir du financement canadien. Elle avait lancé les premières démarches auprès de Pierre Boileau avec l'aide de son ami Sami Ul Haq.

— J'ai perdu le contact avec Amanda, dit la femme, qui paraissait maintenant inquiète. Elle ne répond plus à mes courriels. En fait, depuis la mort de monsieur Boileau, elle est introuvable.

— Elle est aussi une convertie ?

Céline Boissonneault s'esclaffa.

— Pas du tout ! C'est une libertaire. Vous savez, nous pouvons transcender nos différences et rester amies, ajouta-t-elle sur un ton condescendant qui irrita Paul. Mais nous sommes aussi unies derrière la cause palestinienne, oui. Et je suis convaincue que Pierre Boileau est une victime du sionisme.

— De gros mots un peu clichés, non ?

— Ne vous moquez pas. Le groupe Myosotis est pour les sionistes une cible prioritaire, pour des raisons que j'ignore mais qu'Amanda – et Pierre Boileau – ont peut-être découvertes.

Myosotis. Paul évalua de nouveau ce nom comme on s'attarde à celui d'un pays que l'on va visiter pour la première fois.

Il eut la forte impression que Myosotis serait bientôt une destination pour lui.

Ils étaient ressortis ensemble tous les trois et se préparaient à prendre congé à la sortie de la mosquée quand Paul les arrêta brusquement.

De l'autre côté de la rue, dans une voiture stationnée, il avait bien vu : un type était en train de les photographier.

— Hé !

Il cria dans sa direction en avançant et l'homme baissa son objectif. Il embraya et la voiture s'ébranla dans un crissement de pneus.

Paul se retourna vers les deux autres.

— Il ne faut pas s'étonner, dit la musulmane. Cet endroit est constamment surveillé. Ils disent que c'est un foyer de recrutement terroriste...

— Sauf que j'ai déjà vu cet homme.

Ils le regardaient, interrogatifs.

— Ce matin, il nous filmait à la cathédrale.

9

Sa mère conduisait nerveusement. David pouvait le sentir. C'était la première fois que Rachel traversait la Ligne verte, la frontière séparant Israël de la Judée-Samarie, que les Palestiniens et le reste du monde appelaient Cisjordanie et considéraient comme un territoire « occupé ».

David se moquait bien de l'opinion du monde. « Comment un peuple peut-il être “occupant” de son propre pays ? » répétait Amos, son oncle.

Une émotion d'allégresse habitait plutôt David lorsqu'il contemplait les collines arides de la région. « Nous sommes revenus chez nous. »

Contrairement à sa mère, il était déjà venu sur cette route. Son oncle lui avait fait découvrir le pays, et il avait ressenti une grande fierté devant toutes les constructions neuves qui essaimaient et dominaient le paysage. Tous ces toits rouges, bien alignés, créaient un contraste agréable avec les constructions pauvres des villages délabrés des Arabes. Le peuplement juif était non seulement légitime, il contribuait à civiliser le territoire.

Rachel et David se parlaient peu depuis le départ de Paul. Sa mère avait bien tenté d'ouvrir le dialogue avec lui, mais David s'était renfrogné. Cette page était pour lui tournée à jamais et il en éprouvait un sentiment de liberté. Il ressentait comme une émancipation le fait de venir aujourd'hui vivre de ce côté de la frontière. Lui aussi, désormais, faisait partie de ceux qui participent à la reprise de possession du sol.

L'idée de s'installer chez son oncle avait fait son chemin. Sa mère devait, de toute façon, passer les prochaines semaines à Tel-Aviv pour

y préparer son exposition. Il lui fallait habiter quelque part, et l'hospitalité sincère d'Amos avait finalement convaincu Rachel.

Ils venaient de dépasser l'immense colonie de Gush Etzion et roulaient en direction d'Hebron. Tandis qu'ils longeaient les habitations palestiniennes, un objet percuta soudain la voiture. Rachel poussa un cri. David fut tiré de sa réflexion et vit trois jeunes Palestiniens en bordure de la route, visages cachés par leurs keffieh, en train de les caillasser. Une autre pierre vint frapper le pare-brise, y laissant un éclat en forme de toile d'araignée.

— Accélère ! cria David à sa mère.

Mais une chèvre au milieu de la route lui fit plutôt appliquer les freins. La voiture fit une embardée et manqua de peu le fossé. Le moteur avait calé.

David se retourna et vit les Palestiniens qui accouraient.

— Vite ! Redémarre ! lança-t-il.

La main de Rachel tremblait et elle eut peine à se poser sur la clef du démarreur.

Une autre pierre frappa le toit.

C'est alors que David vit les lanceurs de pierres qui rebroussaient chemin et s'enfuyaient. Sur la route, le gyrophare bleu d'une jeep militaire fonçait vers eux. Ils étaient saufs.

...

Rachel et David s'étaient réfugiés auprès d'un mirador israélien qui gardait l'entrée du camp palestinien. Une bande de jeunes soldats se regroupaient autour d'eux, surtout autour de Rachel devant qui ils roulaient les mécaniques et s'efforçaient de paraître calmes et rassurants.

Alerté par téléphone, Amos avait appliqué en catastrophe et constatait les dégâts sur le véhicule. Rachel avait retrouvé son calme, mais elle avait accueilli son cousin d'un regard noir et accusateur.

— C'est de ma faute, dit Amos, s'efforçant de prendre un air contrit. J'aurais dû vous dire d'éviter de venir le vendredi après la sortie de la prière. C'est toujours le moment où ils perdent la tête.

— Je ne sais plus si c'est une bonne idée, Amos.

— Mais si ! David ne demande pas mieux, et à Karmé Tsour, nous sommes vraiment en sécurité, tu verras.

— Mais il devra prendre cette route tous les matins pour aller à

l'école !

— Le bus scolaire est blindé et le chauffeur est armé. Il n'y a jamais eu de blessés en vingt ans de transport scolaire. Allez, je vous conduis à la maison.

Amos renvoya sa voiture avec le chauffeur qui l'avait accompagné et prit place au volant de celle de Rachel.

Quelques minutes plus tard, ils gravissaient la pente menant vers le *yeshouv* (village) qui se trouvait, comme la plupart des colonies, au sommet d'une colline. À l'entrée, un garde armé actionna la grille électrique qui roula sur un rail pour leur ouvrir le passage.

Ils roulèrent dans Karmé Tsour qui, derrière les clôtures et les barbelés de son enceinte, ressemblait à un quartier de la banlieue californienne. Petits bungalows aux toits de tuiles rouges, jardins privés, parc et balançoires, enfants en tricycle dévalant la rue, rien n'y manquait.

— C'est curieux, murmura Rachel à mesure qu'ils progressaient vers le sommet de la colline. J'ai l'impression... d'un corps étranger.

Amos appliqua les freins et tourna vers Rachel un regard furieux, lui qui d'ordinaire se voulait affable envers elle.

— Ne dis jamais cela, Rachel ! C'est ce qu'affirment nos ennemis pour qui le Juif n'a aucun droit. Dois-je te rappeler que les nazis nous traitaient de cellules cancéreuses ? Que ces terroristes arabes se voient comme des anticorps chargés de nous anéantir ? *Tu es*, pour eux, un corps étranger et tu le resteras toujours quoi que tu fasses, où que tu choisisses de vivre.

David avait assisté à cette sortie en silence. Rachel n'en rajouta pas.

Ils arrivèrent chez Amos quelques instants après et descendirent avec les bagages du garçon.

L'intérieur de la maison était celui d'un homme qui vit seul. La table de la salle à manger était recouverte de livres ouverts et de journaux. La décoration murale se résumait à quelques affiches politiques. L'une réclamait la libération de Jonathan Pollard, l'espion israélo-américain détenu par les États-Unis. Il y avait aussi une affiche des Femmes en vert, le puissant mouvement des femmes des colonies, réclamant l'annexion pure et simple de la Judée et de la Samarie à Israël.

— Pose tes affaires dans ta chambre, David. Je l'ai préparée pour toi.

David passa dans cette chambre qu'il avait déjà occupée. Elle était austère, comme le reste de la maison. Mais cela lui était indifférent. Il allait commencer ici une nouvelle vie. Et la mission que lui avait confiée son oncle était tout ce qui comptait.

Il défaisait sa valise lorsqu'il entendit sa mère dire à Amos :

— Je songe partir au Canada. Revenir à temps pour l'exposition.

— Qu'irais-tu y faire ? Chercher un homme qui t'a abandonnée ? Ne te fais pas encore plus de mal, Rachel. Tu as une âme si belle mais si sensible. Tu dois te ménager.

Le silence de sa mère troubla David. Il savait combien elle souffrait, et cela ne fit qu'accroître son ressentiment envers son père.

Il resta dans sa chambre, gêné par l'idée de ressurgir devant sa mère, qu'il entendait maintenant pleurer.

...

— Bienvenue dans ma modeste demeure, Ô DavidHaMelech, le grand roi David !

Amos rayonnait.

Rachel était partie, prenant dans sa voiture une famille qu'elle avait accepté de conduire à Jérusalem pour le sabbat. L'homme était armé et connaissait bien la route. Il serait son escorte pour le trajet.

— David HaMelech ! Viens dans mes bras !

David, un peu gauche, accepta l'accolade de son oncle. Ce surnom le flattait. Et il y avait entre son oncle et lui une complicité qu'il ne ressentait plus avec son père.

Amos invita David à passer au sous-sol.

La pièce comptait plusieurs pupitres occupés par des ordinateurs. On pouvait travailler ici en groupe.

Ils s'installèrent tous deux à l'un des appareils. David fut en quelques instants sur une page Twitter. Cette fois, c'est lui qui s'anima.

— Voilà ma trentième identité ! dit-il en riant. Je m'appelle PlombDurci !

Amos éclata de rire. David se créait ainsi une série de pseudonymes qui intervenaient sur les réseaux sociaux et prenaient la défense d'Israël sous des identités diverses et fictives. Dans cette pièce même se tenaient les réunions du réseau de *hasbara* de Karmé Tsour.

De là partaient des chaînes de messages et de discussions qui faisaient le tour du monde. Comme David parlait et écrivait un excellent français, Amos l'avait mis en charge de diffuser tout ce qui pouvait miner la crédibilité de la télévision publique française, un des nombreux médias classés comme « hostiles » par le mouvement des colons.

— Regarde : PlombDurci a déjà 323 abonnés ! En moins de deux semaines, c'est excellent !

— Fantastique, mon champion. Tu es le meilleur ! Mais nous allons nous arrêter ici, car le sabbat va commencer bientôt et il faut nous préparer. Toutefois, avant toute chose, j'ai un cadeau pour toi...

Le visage de David marqua plus d'étonnement que de joie.

L'oncle Amos s'éclipsa un moment pour passer dans une pièce adjacente. Il en revint avec une boîte en carton. Elle n'était pas enveloppée comme on le fait habituellement pour les cadeaux. Ce n'était pas, de toute façon, dans les manières frustes d'Amos.

Il la tendit au jeune homme en disant simplement :

— Tu as désormais l'âge pour ces choses...

David saisit la boîte et en souleva le couvercle.

Au fond, il y avait un revolver.

La flamboyante Ronit Fogel trouva Saul Hoffman en train de se ronger les sangs. Elle l'avait rejoint au bureau des Amitiés Canada-Israël, rue Sparks, dans le quartier du parlement. Kippa sur la tête, Hoffman était assis derrière son bureau, l'air songeur ; il avait enlevé ses lunettes et lissait de sa main une barbe sculpturale.

— J'ai accepté de recevoir Carpentier. Il dit travailler pour la Fondation Steinberg.

— Je sais. Les relevés téléphoniques de Boileau montrent qu'il a tenté de joindre cet homme avant de se rendre à Gaza. Il a aussi communiqué avec cette vieille détraquée, Sarah Steinberg. Mais il ne semble pas qu'il les ait vus avant de mourir. Peut-être s'est-il dit qu'il se reprendrait après son incursion à Gaza...

— Pourquoi s'est-il tourné vers eux ?

— Sans doute voulait-il se trouver des appuis alors que son monde ici s'effondrait. Mais je ne crois pas que ce Carpentier, ni Sarah, n'aient eu le temps d'être mis dans ses petits secrets.

— Sauf qu'ils viennent ici pour tenter d'en savoir plus ! ajouta Hoffman, la voix presque agitée de trémolos.

Ronit Fogel cacha son agacement. Hoffman était trop émotif. Elle tirait plutôt un certain plaisir à voir évoluer la situation. Néanmoins, elle avait tout de même été mise en alerte par une information qu'elle gardait pour elle-même : Paul Carpentier communiquait avec un téléphone crypté de manière très sophistiquée et dont le brouillage ressemblait beaucoup à celui utilisé par la sécurité intérieure israélienne... Sarah Steinberg était redoutable.

Fogel portait un chemisier chatoyant de couleur crème et une jupe fourreau noire. Elle restait debout, le dos contre le mur, les bras croisés, ses cheveux roux se confondant avec les nervures des boiseries.

— Quelle menace représente-t-il ? Aucune en fait. Au pire, la presse pourrait faire ses choux gras de ton conflit avec Boileau. Il avait encore certains appuis et ceux-ci se feront certainement un plaisir de diffuser ce prétendu scandale. C'est peut-être déjà fait d'ailleurs...

— Je préfère ne pas y penser.

— Tu devrais t'y préparer, au contraire. Tu n'as rien à te reprocher, sinon d'avoir voulu t'assurer que l'argent des contribuables de ton pays n'était pas détourné vers des groupes qui fraient avec les islamistes.

— Ce sera plutôt présenté comme « la mainmise du lobby juif sur les institutions canadiennes » !

— Quoi qu'il en soit, tu dois profiter de cette rencontre avec Carpentier pour en savoir davantage sur ses intentions et sur celles de Sarah.

...

On fit entrer Paul Carpentier dans le bureau.

Ronit avait tenu à rester pour le jauger. Elle le salua, presque avec effusion, en français malgré la présence de Hoffman qui ne le parlait pas.

— Vous travaillez pour mon amie Sarah ? ! Comment va-t-elle ?

— Elle est encore capable de me faire faire tout ce qu'elle veut. La preuve, je suis ici...

— Vous êtes venu pour les funérailles, je crois, dit-elle – elle était repassée à l'anglais. Pierre Boileau était un ami à vous ?

— Oui. Il l'était.

— Quelle terrible histoire ! Ce n'est pas avec les autorités en place à Gaza que nous pourrions découvrir ce qui s'est passé. Je crois que le ministre Craig a très bien résumé la situation...

— Je n'en suis pas si sûr, rétorqua Paul, suscitant un regard oblique à la fois surpris et intéressé chez Fogel. Je connais le Hamas chez qui je compte quelques amis, poursuivit-il en ignorant l'expression consternée qui se dessinait sur le visage de Hoffman, comme si celui-ci avait aperçu un loup-garou. Le Hamas a soif d'une

chose : une reconnaissance internationale. Il voudra se montrer à la hauteur. Un étranger tué sur le sol où il prétend exercer une autorité de gouvernement est un événement assez grave pour que ses dirigeants veuillent faire la preuve de leur compétence. Ils refuseront toute coopération avec le Canada, certes. Mais ils voudront faire la lumière sur cette affaire... Ne serait-ce que pour leur propre compréhension de ce qui se passe chez eux.

Le silence de Ronit dura à peine une seconde, le temps qu'il lui fallut, sembla-t-il à Paul, pour méditer sur cette observation. Elle eut alors une petite moue approbatrice.

— Je comprends pourquoi Sarah travaille avec vous... J'aimerais bien poursuivre cette conversation, mais je dois vous laisser avec Saul.

Elle lui tendit la main.

— Quand rentrez-vous ?

— Je reprends l'avion demain, dit simplement Paul, sans préciser sa destination.

— J'espère vous revoir en Israël alors... J'y retourne dans deux jours. Je vous laisse ma carte. Si jamais vous avez besoin de quoi que ce soit...

...

Ronit Fogel partie, Paul se retrouva seul avec Hoffman dans son bureau au nationalisme rayonnant. Une grande *menorah*, le chandelier à sept branches, était posée sur une étagère derrière lui. Une série de photos le montraient en compagnie de Shimon Peres, du premier ministre Netanyahu et de quelques personnalités moins connues, toujours sur fond de drapeaux israéliens. Paul était habitué à cet étalage de fidélité patriotique. Encore une photo : Saul Hoffman et le ministre Craig avec cette fois, en arrière-plan, le Dôme du Rocher de Jérusalem brillant sous un ciel d'azur.

Paul se demandait ce qu'il était venu chercher ici. C'est Sarah qui avait insisté pour qu'il rencontre Hoffman. Il relisait mentalement un passage des notes rédigées pour lui par son bureau.

« Saul Hoffman est un théoricien du droit issu du courant nationaliste-religieux. Sa thèse de doctorat défendait le droit de propriété des Juifs sur la vieille ville de Jérusalem en s'appuyant sur le droit international. Il a étendu son travail à la justification du droit de propriété des Juifs sur la Judée et la Samarie – la Cisjordanie des Palestiniens –, toujours en se fondant sur une interprétation des traités

internationaux et, de ce fait, il rejette le concept d'Occupation. Il enseigne à l'Université de Calgary et fréquente assidûment l'Université d'Ariel, dans les territoires occupés, à titre de professeur invité. Sa famille possède une résidence secondaire dans cette colonie. »

Paul n'y alla pas par quatre chemins :

— Quel était votre problème avec Myosotis ?

Hoffman eut une petite moue étonnée, hochant la tête en signe de dénégation – de façon un peu trop appuyée, nota Paul.

— Ce groupe en particulier n'est qu'un de ceux sur lesquels nous nous sommes penchés et au sujet desquels nous avons demandé des explications à Pierre Boileau.

— Le cas de Myosotis a tout de même donné lieu à des échanges virils au conseil...

— Je ne sais pas qui vous informe. Le contenu de ces réunions est confidentiel. Mais soit, nous avons un problème avec cette ONG allemande.

— Une organisation qui est assez crédible, d'après ce que j'entends.

— *Était* crédible, rectifia Hoffman. C'est un groupe qui a eu son heure de gloire en travaillant auprès des enfants soldats en Sierra Leone. Psychologues, pédopsychiatres... Souvent, des gens très qualifiés. Tout s'est gâté quand ils ont sombré dans l'idéologie altermondialiste.

— Et qu'ils ont voulu intervenir auprès des enfants palestiniens...

— Les a-t-on vu offrir leurs services aux enfants israéliens de Sderot qui vivent dans la terreur des missiles lancés à partir de Gaza ? C'est le problème avec ces organismes : deux poids, deux mesures. La souffrance est toujours du même côté ! Celui des Palestiniens...

Hoffman s'animait. Paul tentait de résister à l'envie de polémiquer avec lui, sachant qu'il ne gagnerait rien d'un affrontement avec un tel personnage.

Mais Hoffman n'avait pas besoin de réplique pour s'emporter un peu plus.

— J'ai beaucoup documenté un nouveau phénomène que l'on appelle désormais le *lawfare*... comme dans *warfare*. Il s'agit de l'utilisation du droit comme tactique de guerre. C'est une perversion du droit. Les Palestiniens se servent des tribunaux du monde entier pour attaquer et délégitimer Israël, qui est ironiquement le seul État de droit au Moyen-Orient.

— Quel est le rapport avec Myosotis ?

— Ce groupe soi-disant d'assistance psychologique se sert de ses recherches pour alimenter les poursuites contre Israël. Ses membres ont transmis à Pierre Boileau des allégations calomnieuses sur ce qu'ils appellent « des crimes de guerre commis par Israël à Gaza ». C'est ce que j'appelle la peste Goldstone, et elle a contaminé l'ensemble des ONG. Vous connaissez le rapport Goldstone ?

Paul baissa les paupières.

— J'habite en Israël...

— Et moi, je suis Canadien, ne l'oubliez pas !

Le ton de Hoffman venait encore de monter d'un cran. Paul le considéra d'un air franchement interloqué.

— Et pourquoi sentez-vous le besoin de me le rappeler à ce moment-ci ?

Hoffman ne fit aucun effort pour paraître sympathique lorsqu'il enchaîna :

— Monsieur Carpentier, je sais que vous étiez un ami de Pierre Boileau. Et je sais que vous pensez qu'il a été victime, d'une manière ou d'une autre, de forces étrangères – incidemment juives – qui ont voulu s'immiscer dans la politique canadienne en remettant en cause le bien-fondé de ses décisions concernant le Moyen-Orient. Eh bien, sachez que c'est à titre de Canadien et uniquement à titre de Canadien que je me suis intéressé à la bonne gestion administrative de l'Agence pour la démocratie. Et je suis convaincu qu'une majorité de Canadiens, comme moi, ne sont pas d'accord pour que l'on investisse leur argent dans la cause palestinienne par l'entremise de groupes comme Myosotis.

— Mais nous parlons ici de mort d'homme...

— Je n'ai aucune idée de ce qui a pu lui arriver, je vous le jure. Je ne sais même pas ce qu'il allait faire à Gaza. En tant que président du conseil, j'aurais dû être informé de son départ. Or, Pierre n'a pas cru bon de m'en avertir, ce qu'il...

— Sa confiance avait été mise à rude épreuve, le coupa Paul en se levant pour prendre congé.

Saul Hoffman le retint.

— Votre femme et votre fils sont juifs...

Paul arrêta son mouvement.

— Prenez garde de ne pas creuser un précipice entre eux et vous.

Paul perçut la menace sourde derrière cet avertissement. Il réprima l'envie de lui mettre son poing sur la figure et sortit sans le saluer.

...

Ronit Fogel marchait en face du parlement, fonçant résolument à travers les lames de vent, lorsque le signal d'entrée d'un message texte la fit s'arrêter.

Elle ouvrit son sac et consulta son téléphone.

Cela venait de Saul : « Il est sur Myosotis. »

La voiture de l'inspecteur Mohammed Hanyeh longea la plage de Gaza et roula jusqu'à l'hôtel Al Deira. C'était une construction basse de style mauresque dont les murs étaient recouverts d'un crépi ocre usé par le vent et le sable. Le policier s'arrêta devant les arcades orientales de la façade. Il descendit et emprunta le passage fleuri de géraniums qui longeait l'édifice jusqu'à la salle à dîner, située face à la mer.

Cette salle immense, rendez-vous obligé du tout-Gaza, s'ouvrait sur une baie vitrée avec vue sur une Méditerranée impeccablement bleue sous le soleil de midi. Des groupes discutaient autour de tables recouvertes de nappes blanches, et l'éclat de leurs conversations résonnait dans l'atmosphère chargée de l'odeur douceuse de la fumée des *shishas*.

L'air était cru, les quelques radiateurs n'arrivant pas à lutter contre le vent froid que la mer projetait sur l'édifice mal isolé.

Un coup de canon retentit au large. Personne ne se retourna. La silhouette d'un croiseur israélien se dessinait sur l'horizon, et il venait de tirer un coup de semonce visant à rappeler aux marins palestiniens que s'éloigner des côtes en contravention du blocus maritime était un jeu dangereux.

La bande de Gaza était une prison gardée à partir de la terre, des airs et de la mer.

Hanyeh parcourut la salle du regard et aperçut, à l'écart des autres clients, les deux hommes qui l'avaient convoqué : Ziad al Tatari, le chef de la police, et Sherif Hamad, le ministre de l'Intérieur.

Ziad lui faisait un signe de la main. Hanyeh les rejoignit.

— *As salam aleykoug !*

— *Aleykoug salam !*

Les politesses d'usage échangées, l'inspecteur commanda un café et refusa, malgré l'insistance des deux autres, de goûter au poisson du jour.

Hanyeh savait que ses deux interlocuteurs voulaient entendre ce qu'il avait à dire sur la mort du Canadien. Il ne souhaitait pas s'attarder plus longtemps que nécessaire.

Le ministre offrit des cigarettes. Le chef de la police en prit une et l'inspecteur, qui ne fumait pas, déclina.

Hanyeh passa une main sur sa moustache, signe qu'il réfléchissait à ce qu'il allait leur dire. Il commença avant même leur première question.

— Cet homme était déjà venu ici dans le passé pour rencontrer la direction de l'UNRWA et visiter des écoles. Le gouvernement du Canada a laissé entendre qu'il était de nouveau en mission auprès de l'UNRWA. Mais nous avons vérifié et non seulement il ne s'est jamais rendu aux bureaux des Nations Unies, mais il n'y avait pris aucun rendez-vous. Ce qui est assez anormal pour un fonctionnaire prétendument en mission officielle.

Ses deux interlocuteurs étaient tout ouïe.

— Il est assez rare qu'un haut fonctionnaire canadien nous rende visite, n'est-ce pas ? Or celui-ci, visiblement, avait des choses à cacher. Et peut-être même des choses à cacher à son propre gouvernement...

— Que sait-on de ses allées et venues ? demanda le chef de la police, qui était déjà au courant mais voulait que l'inspecteur en informe directement le ministre.

— Il a passé le poste frontière de Beit Hanoun en fin d'avant-midi et s'est enregistré ensuite ici même, dans cet hôtel. Quelques heures plus tard – selon nos estimations, entre 23 h et 1 h du matin – il a été abattu à Jabaliya. Ce qu'il y faisait, cela reste à découvrir. Nous avons aussi passé en revue les entrées et les sorties du territoire et nous avons trouvé une piste : la veille de l'arrivée de Boileau, un Palestinien du nom de Rahmane Al Radjoub est venu par le *checkpoint* d'Erez à titre de membre du Croissant-Rouge. Or, nous avons vérifié au Croissant-Rouge et on n'y connaît personne de ce nom. Rahmane Al Radjoub était vraisemblablement une fausse identité. Le lendemain du meurtre, ce même Al Radjoub a quitté Gaza à la première heure, dès l'ouverture d'Erez.

L'inspecteur Hanyeh garda pour lui les informations supplémentaires qu'il avait glanées auprès de ses collègues de la police palestinienne à Ramallah. Compte tenu du schisme national palestinien, qui séparait le gouvernement du Hamas à Gaza et celui de l'Autorité palestinienne à Ramallah et dans toute la Cisjordanie, il préférait ne pas révéler ici qu'il avait toujours maintenu avec ses anciens camarades des liens de collaboration amicale, par-delà les guerres politiques.

— Si cet Al Radjoub est lié à la mort du Canadien, poursuivit-il, cela semble indiquer que le meurtre a été orchestré de l'extérieur de Gaza.

— Le Fatah..., laissa courir le ministre, comme une suggestion.

— Ou les Israéliens, reprit le chef de la police.

— Et pourquoi pas... les Canadiens ?

L'inspecteur Hanyeh prit congé sans avoir touché à son café.

La promenade Island Park serpentait parmi les propriétés bien tenues de l'ouest de la capitale canadienne. Quelques sapins de Noël précoces illuminaient les devantures des maisons dans l'attente des premières neiges. Paul Carpentier était arrivé en taxi et se trouvait face à un cottage tout blanc à l'exception d'une porte rouge encadrée d'un chambranle soigneusement ouvragé : la maison confortable d'un serviteur de l'État qui avait atteint les plus hauts échelons de la fonction publique.

Il sonna.

Une petite femme bien mise lui ouvrit.

Elle s'appelait Madeleine Charest. Veuve depuis une semaine à peine, elle portait une robe noire très sobre et un rang de perles pour seul bijou. Tout chez elle respirait la distinction.

— Je vous offre mes condoléances.

— Je vous remercie. Pierre m'a déjà parlé de vous... Je sais qu'il a cherché à vous joindre récemment.

Paul se demanda si cette remarque était porteuse d'un reproche.

Madeleine Charest le précéda dans un salon dominé par un magnifique Steinway noir. C'est alors que Paul aperçut dans un fauteuil un type qui paraissait si mal assorti au décor petit-bourgeois de la pièce qu'il se demanda spontanément, présumant qu'il s'agissait du fils Boileau, comment de tels parents avaient pu engendrer un tel descendant. Le jeune homme se leva gauchement comme si son corps était trop grand pour lui : il portait des jeans et un t-shirt jaune orné d'une tache psychédélique brune. Il avait des boucles aux oreilles et

des tatouages lui couvraient les avant-bras.

— Monsieur Carpentier, je vous présente Dany Saint-Onge. C'est un ami.

Cet attribut lui parut encore plus incongru que si elle lui avait confirmé qu'il s'agissait bien de leur fils. Paul lui serra la main et trouva dans son regard une lueur qui contredisait son aspect négligé.

Madeleine Charest n'en dit pas plus pour l'instant, laissant le temps à Paul de s'asseoir.

Celui-ci refusa toute consommation à l'exception d'un verre d'eau. Le jeune homme demanda une bière.

Quand Madeleine Charest revint dans la pièce, Paul se retrouva face à elle, gêné de devoir réveiller chez une veuve les souvenirs des derniers jours de son mari.

Elle balaya vite ses scrupules.

— Pierre doit être vengé.

Paul haussa un sourcil.

— Mon mari, monsieur Carpentier, a vécu un cauchemar éveillé pendant les dernières semaines de sa vie. Je n'accuse personne de l'avoir tué, mais je sais qui est responsable de sa mort.

— Hoffman ?

— Cet homme est une vipère, et je suis convaincue qu'il a été mis en place dans le but d'éliminer Pierre de son poste. Une semaine avant sa mort, j'ai trouvé Pierre assis là même où vous vous trouvez, au beau milieu de la nuit, regardant dans le vide. Il était épuisé par la lutte qu'il menait contre Hoffman et il en avait perdu le sommeil.

Cette image contredisait ce que Paul avait toujours considéré comme l'essence joviale et décontractée de Pierre Boileau. Il lui était souvent arrivé de penser que celui-ci avait trouvé en sa fonction une sinécure à vie.

— Je sais que Pierre avait une très haute idée du service de l'État, dit-il, comme pour se disculper d'avoir eu ce préjugé.

Sa veuve acquiesça.

— Un État, disait-il, est gouverné par des politiques, mais il ne peut fonctionner que grâce à des fonctionnaires... Dany, reprit-elle en désignant le jeune homme, travaille toujours pour l'Agence canadienne pour la démocratie. Il y est responsable du service informatique. Et il a eu accès à tous les fichiers électroniques de Pierre.

— Exact, enchaîna le jeune homme. En fait, et c'est le plus troublant d'après moi, c'est que le Juif y a eu accès.

Paul n'apprécia pas l'intonation dédaigneuse mais il passa outre.

— Hoffman est passé par vous ?

— Oui. Je n'ai pas l'habitude de fouiner dans les ordinateurs du personnel, qu'on se comprenne bien. Mais le Juif est venu me trouver il y a environ deux semaines et m'a demandé un accès illimité aux données de Pierre. N'oublions pas qu'il est président du conseil. Il m'a montré une procuration ministérielle et j'ai dû accéder à sa demande. Il en avait le pouvoir.

— Tout ça sans que Pierre ne soit au courant ?

La question resta sans réponse, Dany Saint-Onge regardant son verre de bière sans se compromettre.

— Qui l'a mis au courant ?

L'informaticien prit le temps de réfléchir encore avant d'avouer :

— Moi... J'ai toujours aimé Pierre. C'était un bon patron. Et pour tout vous dire, je n'aime pas les Juifs et leurs manières d'inquisiteurs dès qu'il est question d'Israël. Or, il était évident pour moi que ce qui intéressait Hoffman, c'étaient des échanges de courriels à propos d'Israël. J'ai prévenu Pierre, tout simplement. Si vous voulez mon avis, c'est ça qui a entraîné son départ. Le lendemain, il est parti. Et vous connaissez la suite.

— Et qu'y avait-il dans ces courriels ? Si vous me dites que vous ne les avez pas lus, j'aurai du mal à vous croire...

...

Ils se retrouvèrent tous les trois – la veuve, l'informaticien et Paul – attablés dans la cuisine devant un ordinateur portable. Saint-Onge avait fait une sauvegarde sur disque dur. Paul et lui passèrent l'heure qui suivit à décortiquer une centaine de messages.

Il y avait de nombreux échanges plutôt secs avec Saul Hoffman, notamment des requêtes de ce dernier qui demandait à Boileau de produire des informations destinées au conseil, concernant les ONG qui recevaient de l'aide financière canadienne.

Paul s'intéressa surtout à des courriels échangés avec des adresses se terminant par le nom de domaine myosotis.org. Le groupe de Berlin... La plupart des échanges se faisaient avec a.speer – assurément Amanda Speer, dont on lui avait parlé la veille à la mosquée. D'après

les échanges, Speer se trouvait à Gaza lorsqu'elle écrivait à Pierre Boileau.

Celui-ci lui avait expliqué la situation à Ottawa et avait annoncé à Amanda Speer qu'il n'y aurait plus de subventions émanant de l'agence destinées à son organisme. Mais l'argent déboursé jusque-là permettait de poursuivre le programme de Gaza, et Boileau encourageait Speer à continuer et à lui fournir son rapport final, prévu pour le printemps.

— On ne mentionne pas quel est l'objet de ce programme, dit Paul.

— J'ai des choses là-dessus, dit Saint-Onge, visiblement satisfait.

Il fit apparaître un fichier PDF.

La page titre annonçait, en anglais, le programme de Myosotis à Gaza : *Secours psychologique aux enfants de la bande de Gaza à la suite de l'opération Plomb durci*.

— Je vais vous l'imprimer...

Pendant que l'imprimante déversait ses pages, ils revinrent à l'étude des courriels.

— Celui-ci vient de madame Speer : c'est le dernier qu'elle lui a envoyé...

Elle avait, disait-elle, des informations nouvelles et hautement confidentielles à lui transmettre mais ne se sentait pas suffisamment en sécurité pour le faire par courriel. Connaissait-il une personne de confiance capable de les recueillir et de les lui remettre ?

Paul se sentit étrangement interpellé. Était-ce la raison pour laquelle Pierre Boileau avait tenté sans succès de le joindre avant de venir en Israël ?

À défaut, il avait choisi de se rendre lui-même à Gaza...

...

Dany Saint-Onge avait épuisé tout ce que ses données semblaient capables de révéler et il quitta la résidence des Boileau.

Paul resta encore un moment avec la veuve.

— Je peux visiter son bureau ?

«L'antre d'un érudit», se dit-il en pénétrant dans la pièce, à l'étage, en compagnie de Madeleine Charest.

Les murs étaient complètement occupés par des bibliothèques surchargées. Derrière une table de travail en verre, un pan de mur

était recouvert de livres anciens. Paul s'en approcha pour contempler les reliures de cuir embossées et les titres frappés en lettres d'or.

Il y avait là une profusion d'ouvrages d'histoire et de géographie – des matières dont Pierre Boileau avait souvent déploré le recul dans l'éducation. Le monde, son espace et sa durée s'étaient étalés à travers une collection qui se promenait entre la civilisation étrusque et la Chine des Ming.

Paul fut intrigué par un titre : *De Québec à Jérusalem*. La reliure était en cuir élimé.

Il retira le bouquin et l'ouvrit. Publié en 1884, à Québec, par l'abbé Léon Provancher, avec en sous-titre : *Journal d'un pèlerinage du Canada en Terre sainte*.

— Intéressant... C'est peut-être le plus vieux livre québécois jamais publié sur cette région du monde...

Il replaça le livre sur l'étagère.

— Vous savez où est son ordinateur ?

— Il voyageait avec, habituellement. Il ne m'a pas été retourné ou n'a pas été retrouvé. À vrai dire, je n'y avais pas pensé.

Paul examina le plan de travail. Il s'y trouvait une mince pile de dossiers papier qu'il examina sommairement.

Un titre retint son attention : «Ayalon». Il s'agissait d'un nom israélien, en outre celui de la grande autoroute qui traverse Tel-Aviv du nord au sud.

Paul ouvrit le dossier.

Il n'y avait qu'une photo d'un militaire non identifié. Israélien, à en juger par l'insigne de Tsahal – l'armée d'Israël – sur son épaule. L'homme était apparemment un haut gradé. Son visage était marqué par la vie, dominé par un nez proéminent et une lèvre inférieure qui suggérait une certaine sensualité. Il se tenait, souriant, devant un blindé.

Paul prit son téléphone et copia la photo. Il la fit immédiatement parvenir à Sarah Steinberg.

Il ne vit pas ce qu'il pourrait tirer d'autre de cette visite et annonça à la veuve de son ami qu'il comptait partir. Celle-ci se dirigea vers la bibliothèque et en retira le livre qui l'avait intéressé.

— Prenez-le, dit-elle en lui tendant le volume. Je sais que Pierre vous estimait. Cela lui aurait fait plaisir.

En l'acceptant, Paul fut traversé par une soudaine émotion au

contact du vieux cuir. Il était heureux de pouvoir emporter un souvenir de Pierre.

— Merci. Cela me fera de la lecture dans l'avion. Je dois d'ailleurs partir sans plus tarder.

— Où allez-vous ?

— À Berlin.

Sophie Boulé repoussa les draps, sauta du lit vêtue d'une petite culotte à pois et traversa le loft en se traînant doucement les pieds vers les rayons éblouissants qui inondaient le coin cuisine de son appartement. La lumière rendait sa peau translucide et faisait briller les furieuses mèches blondes de sa tignasse. Elle croisa machinalement les bras sur ses petits seins en s'approchant de la fenêtre.

Au loin, par-delà les tuiles des vieux toits de Kerem HaTeimanim, elle pouvait apercevoir un coin bleu de la Méditerranée. Le soleil était déjà haut, et Tel-Aviv, comme d'habitude, s'était réveillée bien avant elle.

Elle pivota et balaya la pièce du regard à la recherche de nicotine. Sous les draps, elle percevait la forme encore endormie de Josh...

La jeune femme enleva le timbre collé sur son épaule, le jeta sur le comptoir de la cuisine et alla fouiller dans la chemise de son compagnon pour s'emparer d'une Camel, puis se dirigea vers son bureau pour attraper son portable. Sa table de travail croulait sous la documentation. Le mur était tapissé d'une centaine de Post-it censés ordonner les idées de son mémoire de maîtrise – certains étaient collés là depuis plus d'un an. Cette vision, comme chaque matin, la découragea.

Sophie Boulé était venue en Israël afin d'y compléter les recherches pour son mémoire bravement intitulé : *L'influence de l'image de la pionnière israélienne dans la représentation changeante du rôle de la femme en Occident, 1920-1947*. Tel était son programme. Du moins à l'origine. Décrocher son diplôme en études féministes... ce qui la faisait rigoler désormais, elle qui s'était découvert ces dernières

années une attirance plutôt sans complexe pour les machos méditerranéens.

Celui qui se trouvait dans son lit, Josh Ben Ami – qui n'était pas le plus macho –, était un des membres de cette bande un peu dégénérée qui l'avait retenue prisonnière consentante de Tel-Aviv ces trois dernières années, bien au-delà de son plan initial. Une bande liée tantôt par le sexe et la vie hédoniste de la ville, tantôt par un penchant insatiable pour la guerre idéologique pro-israélienne. Ils appartenaient au réseau d'une demi-douzaine de jeunes, garçons et filles, tous séduisants, chargés d'encadrer les multiples visites officielles menées ici au nom des Amitiés Canada-Israël. La plupart d'entre eux partageaient leur vie entre Montréal et Tel-Aviv, toujours en train de préparer là-bas ou de guider ici des missions de sensibilisation aux réalités de l'État juif. Voyages de presse, délégations de parlementaires, troupes culturelles... ils savaient concocter à la carte des programmes de rencontres pour tous les goûts : dirigeants politiques, penseurs, écrivains, artistes et entrepreneurs high-tech avec, à la clef, une bonne dose de partys dans le Tel-Aviv *by night*.

Souvent, Sophie elle-même faisait partie du menu.

Elle était cette Québécoise intégrée que les visiteurs venaient rencontrer dans un café branché et qui conversait couramment en hébreu avec les serveurs. Image cool. Elle cliquait facilement avec tout le monde. Les chances étaient grandes pour que la dernière soirée d'une mission se termine en sa compagnie.

Comme disait Josh : « Tu es la fille idéale pour une première rencontre. Ce n'est qu'après qu'on découvre ton caractère de cochon ! »

Elle n'avait pas pour autant de fonction officielle au sein du groupe. Les autres étaient tous juifs, double citoyens, dûment embrigadés au service de l'image de l'État hébreu. Elle s'était greffée à eux comme pigiste et, l'argent aidant, elle s'était incrustée dans cette ville par inertie.

Elle enfila des jeans et un débardeur blanc fripé avant de sortir fumer dehors. Elle se retrouva directement sur le toit de l'immeuble. Son appartement n'était en fait qu'une cahute rudimentaire louée à prix fort dans une ville où la lutte pour se loger tenait du darwinisme social.

Sophie Boulé avait tout de même aménagé son extérieur avec panache : de grandes bâches colorées avaient été tendues au-dessus de vieux fauteuils, et des dizaines de plantes y créaient une ambiance tropicale. Le plancher de ciment lui chauffait agréablement les pieds,

lui donnant aussitôt une envie de sable et de plage. Les bruits de la ville avaient déjà atteint leur intensité maximum. Elle se laissa choir dans un des fauteuils, alluma sa cigarette et consulta son portable.

Un message texte de Daniel : « Appelle-moi. J'ai une commande pour toi. »

Daniel Shapiro, un autre membre de cette bande, était son rédacteur en chef à Montréal.

Les Amitiés Canada-Israël l'avaient repérée peu après son installation à Tel-Aviv, et son talent pour écrire avait fait le reste. À peine arrivée dans le pays, on lui avait offert de tenir un blogue, avec un salaire assez décent pour pouvoir prolonger son séjour bien au-delà de ce que lui aurait permis sa bourse d'études. Et depuis, elle bloguait régulièrement – voix d'une Québécoise bien dans sa peau (du moins, c'est ce qu'on devait croire) en terre d'Israël. Elle était consciente de participer à la *hasbara*, la propagande israélienne destinée au public d'outre-mer. Pourquoi pas ? Le réseau l'avait même alimentée en sujets exclusifs qu'elle avait commencé à vendre à un réseau de télévision privé du Québec, et elle était parfois invitée sur les plateaux de la nouvelle chaîne israélienne ultra-conservatrice Israel World 24.

Sophie appuya sur la touche de rappel et en quelques secondes fut en ligne avec Daniel. Elle lui parlait presque chaque jour et les formalités furent rapidement expédiées.

— J'aimerais que tu me fasses un portrait rapide de Moshe Ayalon... Comment ? Tu ne le connais pas ? ! Eh bien, ma grande, c'est un cadeau que je te fais en te permettant de le découvrir. Il est génial ! C'est un général de Tsahal, à la retraite depuis peu. Mais c'est surtout le plus grand arabiste d'Israël. Il parle évidemment la langue, il connaît la mentalité et la culture comme pas un. Il a écrit un livre qui est LA référence sur les Bédouins. C'est lui qui décode les comportements des Arabes dans les cellules de crise du cabinet de sécurité. Bref, c'est un grand. Et comme il va bientôt présider une chaire universitaire canado-israélienne, j'aimerais que tu en fasses le portrait sur ton blogue.

— Quel genre de chaire ? demanda-t-elle d'une voix rauque, étrangement basse pour une femme aussi frêle.

— Études moyen-orientales. On va jumeler l'Université Bar-Ilan de Tel-Aviv et le Collège chrétien de Sion, de Toronto...

Sophie tira la langue d'un air dégoûté vers son téléphone à l'évocation de cette institution évangéliste pendant que Shapiro, à l'autre bout, continuait :

— C'est Peter Craig, notre ministre des Affaires étrangères, qui va inaugurer la chaire. Il va se rendre en Israël en visite officielle. Ça se fera en présence de quelques ministres israéliens, de membres de la délégation canadienne... Les suspects habituels.

— Ouais... Et tu veux ça pour quand ?

— Tu as une semaine. Craig sera en Israël dans dix jours et on mettra en ligne un peu avant ; ça servira de *background* pour les journalistes qui couvriront l'événement. Allez ! Tu me fais quelque chose de bien senti. À la hauteur du bonhomme !

Sophie venait tout juste de couper la communication quand Josh, les yeux encore plissés par le sommeil, se pointa dans l'embrasure de la porte, cheveux noir Elvis, torse nu, basané comme un Arabe.

— C'était qui ?

— Daniel. Il veut que j'écrive sur Moshe Ayalon. Tu le connais ?

— Bien sûr ! Fiou ! C'est une grosse pointure. Mais te connaissant, toi et tes scrupules, je ne suis pas sûr que tu vas l'apprécier... C'est un colon !

Elle tira de nouveau la langue.

— Il habite Ariel.

— Ah ! Merde ! Tu le sais, je ne mets pas les pieds là...

— T'auras pas besoin. Va le trouver à un de ses cours. Il enseigne les études arabes à Bar-Ilan. Son cours est assez couru. Faut dire que le type a une sacrée connaissance du sujet.

— Bon. Je n'ai pas le choix, je crois... Et toi ? Tu as quoi au programme ?

Josh esquissa une moue amusée.

— Bah, encore des gais. Une délégation qui débarque de Montréal ce soir, *directly from the Village* !

— Je te connais, tu vas bien t'amuser..., lança-t-elle avec une oëillade et un sourire entendu.

— On verra bien. Mais depuis que les homosexuels sont devenus une clientèle-cible prioritaire de la *hasbara*, le boulot nocturne devient de plus en plus fatigant ! Je suis trop vieux pour ces missions à risque...

Sophie sourit et ne dit rien, se contentant de tirer sur sa cigarette.

Cibler le monde gai était devenu une routine pour la bande. Toujours le même programme : grandes soirées à Tel-Aviv, rencontre

d'homosexuels arabes venus se réfugier dans « la seule société du Moyen-Orient où l'homosexualité n'est pas persécutée »... Une belle carte de visite, en somme, auprès d'une clientèle réputée pour son influence sur les tendances, la mode et les médias en Occident.

Pourquoi pas ?

Elle se leva, aguicheuse, et passa ses bras autour du cou de Josh.

— Laisse-moi au moins vérifier s'il te reste encore un penchant pour l'autre sexe...

Elle le poussa en riant vers l'intérieur.

Le bureau de l'inspecteur Mohammed Hanyeh, qui se trouvait au commissariat central de la police de Gaza, se transformait périodiquement en salle d'audience, en gare de triage administratif ou en tribunal des petites doléances, dans une ville où ni les instances juridiques, ni l'administration civile n'arrivaient à ordonner un tant soit peu la vie quotidienne.

Une demi-douzaine d'hommes – policiers et civils – étaient assis sur des fauteuils alignés le long des murs et attendaient leur tour pour présenter leur requête ou recevoir les ordres de l'officier.

Le policier siégeait au bout de la pièce, sous un grand portrait de Yasser Arafat posé sur un drapeau palestinien. À titre de directeur adjoint, Mohammed Hanyeh pouvait en mener assez large, et sa signature signifiait quelque chose.

Les tables basses en verre, devant les fauteuils des visiteurs, étaient recouvertes de plateaux de biscuits et de tasses de café, vides pour la plupart. Mais pas de cendrier. Le bureau de l'inspecteur principal Hanyeh était le seul de tout le commissariat où on ne fumait pas. Cela présentait l'avantage d'inciter les quémandeurs qui y entraient à faire vite pour pouvoir ressortir en griller une rapidement.

Il était en train de signer une autorisation quand Mustafa, son second, entra, un dossier sous le bras.

Hanyeh demanda aux occupants de sortir et d'attendre à l'extérieur. Personne n'osa soulever d'objection.

Lorsqu'ils furent seuls tous les deux, Mustafa résuma à son patron le fruit de ses plus récentes recherches. Il avait passé en revue toutes les informations disponibles sur les activités canadiennes à Gaza. À

part le financement d'UNRWA, il n'y en avait pas tant que ça.

Les ONG travaillant à Gaza devaient se rapporter aux autorités et remettre une déclaration sur les projets qu'ils y menaient et sur les sources de leur financement. Cette procédure avait été menée de façon plutôt irrégulière ces dernières années, compte tenu des nombreuses crises de violence qui avaient éclaté sur le territoire, la dernière étant cette guerre opposant les Israéliens et le Hamas entre 2008 et 2009.

— Les déclarations sont quand même assez à jour, expliqua Mustafa. Quelques églises canadiennes et des groupes de soutien à la Palestine aident des projets éducatifs ou encore l'hôpital Al Shifa. Mais j'ai trouvé ceci qui est intéressant...

Mustafa tendit un formulaire administratif. L'enregistrement d'une ONG dont il n'avait jamais vu le nom auparavant : Myosotis.

— Ce groupe allemand mène, en collaboration avec le ministère de l'Éducation, un projet d'intervention auprès des enfants victimes de la guerre. Or, ce projet a été financé en partie par l'Agence que dirigeait le Canadien assassiné.

...

Une demi-heure plus tard, les deux policiers se trouvaient dans l'école de Jabaliya, fraîchement reconstruite à la suite de son bombardement dans le cadre de l'opération israélienne Plomb durci.

La directrice les avait conduits dans une classe aux murs tapissés de dessins d'enfants, les priant d'y attendre quelques instants. Mohammed Hanyeh s'approcha pour examiner l'exposition.

Tous ces dessins, sans exception, représentaient la guerre. Des bombes tombaient du ciel et incendiaient les maisons. Des soldats aux casques frappés de l'étoile de David tiraient à bout portant sur des hommes déjà par terre, la poitrine ensanglantée. Des femmes, bras levés au ciel, se faisaient fusiller. D'autres dessins se voulaient plus positifs et montraient les combattants des brigades Al-Qassam défendant ardemment leurs positions et levant le drapeau palestinien face à l'ennemi.

Hanyeh inclina la tête. Revivre ces événements lui était douloureux. Il avait encore fraîchement en tête l'image qui s'était offerte à lui lorsqu'il s'était rué vers le commissariat après son bombardement. Il s'en était absenté pendant une heure à peine quand l'aviation israélienne, qui considérait la police de Gaza comme une cible militaire, avait frappé, dès le début des hostilités. Dans les premières minutes de la guerre, presque tous les postes de police

avaient été bombardés, dont la centrale de Gaza. Devant l'édifice effondré où se précipitaient les secouristes, il avait heurté quelque chose sur le trottoir avant de s'apercevoir qu'il s'agissait d'un pied humain. Le pied d'un collègue, selon toute vraisemblance.

Il avait participé des heures durant à extraire les cadavres et à tenter de retrouver des blessés. Il en était ressorti abattu, couvert de sang, et s'en était allé vomir à l'écart.

Une femme corpulente vêtue d'une *abaya* et coiffée d'un hijab fit son entrée dans la classe. Elle était suivie d'une cohorte d'enfants de huit à douze ans, mobilisés pour venir commenter leurs œuvres au bénéfice des policiers.

L'inspecteur Hanyeh lui fit comprendre que tel n'était pas le but de sa visite. Les enfants furent renvoyés et la femme, une enseignante de l'école, resta avec eux.

Elle avait travaillé, expliqua-t-elle, avec ce groupe allemand. Ils avaient fait dessiner les enfants pour leur permettre d'exprimer ce qu'ils avaient vu et ressenti pendant la guerre. Il s'agissait d'une méthode de travail éprouvée de Myosotis. Une fois les enfants mis en confiance par le dessin, ils étaient amenés à parler davantage de leur expérience en présence de psychoéducatrices. Puis, au fil des conversations, on détectait ceux chez qui les traumatismes de cette période avaient laissé des blessures psychologiques profondes nécessitant une intervention plus poussée.

Cette phase de dépistage était maintenant terminée. Les ateliers de dessin avaient cessé et deux des psychoéducatrices – elles avaient été trois – étaient reparties. Les psychologues qui poursuivaient le travail étaient des Palestiniens. Seule la directrice allemande du projet était restée, pour consigner le rapport final. Elle se nommait Amanda Speer.

— Une femme admirable, dit l'enseignante.

— Où pouvons-nous la trouver ?

— À vrai dire, je ne sais pas. Amanda a disparu.

Les deux policiers se regardèrent.

— Que voulez-vous dire ? demanda Hanyeh.

— Nous sommes sans nouvelles d'elle depuis plusieurs jours.

— Depuis combien de temps, exactement ? C'est important.

L'enseignante les pria d'attendre et sortit, le temps de vérifier.

Elle revint rapidement, munie d'un agenda.

— Nous avons prévu une réunion avec elle lundi. Et elle n'est

jamais venue. Nous avons essayé de lui téléphoner mais nous n'avons pas eu de réponse. Une collègue s'est même rendue chez elle et elle n'y était pas. Nous sommes sans nouvelles depuis.

L'inspecteur se tourna vers son assistant :

— Lundi, c'est le lendemain du meurtre.

Celui-ci réfléchit un instant avant de conclure à la prochaine étape de ses recherches.

— Si elle est sortie de Gaza par les voies régulières, nous le saurons très rapidement. Si par contre elle se cache quelque part à Gaza, nous la retrouverons sans l'ombre d'un doute.

— *Yalla ! Vite !*

Il ne dormait pas. Les lumières de l'Airbus étaient éteintes depuis un moment, et les passagers s'étaient assoupis ou regardaient un film formaté pour la durée d'un vol transatlantique.

Dans la pénombre, Paul méditait sur le changement qui était en train de s'opérer en lui. Il venait de renouer avec une sensation familière : il était happé par un besoin de savoir et se sentait stimulé par les obstacles. Au-delà de toute dette morale envers son ami décédé, au-delà de sa fidélité et de ses obligations envers Sarah Steinberg, ce qui le mettait désormais en mouvement, c'était la dynamique propre de cette enquête, et cela, il le savait d'expérience, il ne pouvait pas s'en détacher. Lorsqu'il se trouvait dans cet état, il lui semblait percevoir le monde avec une acuité décuplée et une conscience très exacte de sa position dans le cosmos. Chaque molécule de son être lui paraissait à sa place, et il avait l'impression d'être projeté dans l'espace et dans le temps dans un sens précis.

Une passagère se leva, quelques rangées devant lui. De longs cheveux noirs. Une silhouette féline. Sa main, aussi finement sculptée que celle d'une pianiste, vint se poser sur l'appui-tête tandis qu'elle passait dans l'allée... Il ne pouvait pas voir son visage.

Le besoin de Rachel, tout à coup, le traversa jusque dans ses veines. Il se sentait terriblement seul. De Berlin, il lui fallait absolument la joindre, ne serait-ce que pour entendre sa voix au téléphone et pour s'excuser. Oui, s'excuser. Car il était allé loin. Beaucoup trop loin.

Ce qu'il avait fait avec le Temple ne pourrait se conclure sans une réparation de sa part.

Il se frotta les paupières, sachant qu'il ne dormirait pas, et il alluma sa lampe de lecture.

Dans la pochette devant lui, il avait glissé avant le décollage ce vieux volume relié de cuir que lui avait donné la veuve de Pierre Boileau : *De Québec à Jérusalem*. Il décida de se vider l'esprit en lisant le récit de ce pèlerinage d'un autre siècle, effectué au Moyen-Orient par un ecclésiastique de la région de Québec.

Parvenu en Égypte, le prêtre québécois rendait compte du grand émoi qui secouait à ce moment Alexandrie : des juifs étaient accusés d'avoir tué un enfant chrétien. Ce crime rituel visait, selon l'auteur, à utiliser son sang pour la confection du pain azyme, consommé lors de leurs pâques.

« Ce crime révoltant s'est déjà perpétré plusieurs fois à Alexandrie, et est toujours demeuré impuni, parce qu'ici comme ailleurs, les juifs sont les princes de la finance, et comme tout est vénal dans l'Empire turc, il suffit d'avoir des écus pour faire plier la justice dans ses exigences et obtenir l'impunité des forfaits les plus révoltants. »

Paul éclata d'un rire bref qui fit se retourner le passager voisin. Il s'excusa d'un geste de la main et poursuivit le récit qui racontait comment, le lendemain, la police avait conclu à un stratagème monté plutôt par des chrétiens, mutilant à coups de couteaux le corps d'un enfant décédé de mort naturelle, dans le but de soutirer des compensations aux « Crésus juifs ».

Cette pièce d'anthologie de l'antisémitisme ne faisait pas que l'amuser. Une fois de plus, elle l'avait ramené à Rachel à qui il ressentait l'envie de la faire lire, ne serait-ce que pour l'entendre rire à son tour et lui dire, une fois de plus, combien par ses propres racines il était l'héritier d'une psyché collective antisémite ! Elle s'était toujours montrée intéressée – voire trop troublée, lui reprochait-il parfois – par le fossé historique entre les Canadiens français et les Juifs. Mais surtout, ils partageaient ce goût de confronter leurs préjugés et l'excitation charnelle que chacun d'eux trouvait dans leur transgression. Lorsqu'ils évoquaient tout ce qui les séparait, ils se retrouvaient souvent au lit, goûtant jusqu'au paroxysme le viol de leurs tabous réciproques.

...

Dans la file du contrôle des passeports de l'aéroport de Berlin, Paul prit connaissance du dernier message de Sarah Steinberg.

« La photo que vous m'avez envoyée est celle de Moshe Ayalon, 63

ans. C'est un général récemment retraits de Tsahal. Il a fait la guerre du Kippour avec Ariel Sharon. Il a participé aux deux guerres du Liban et il commandait une opération de blindés à Gaza pendant Plomb durci.

« Que sa photo se soit retrouvée chez Pierre Boileau est à la fois très intéressant et terriblement intrigant. À Gaza, il y a eu des allégations contre lui concernant la mort d'une vingtaine de civils d'une même famille, les Shalabi. Cette affaire n'a pas été relevée dans le rapport Goldstone, qui n'avait rien d'exhaustif. Mais elle a fait certains remous au sein de l'armée et il y a eu une enquête interne, secrète évidemment. Ayalon en est ressorti exonéré de tout blâme.

« Je n'en sais pas plus. Pour le moment.

« Ah oui, un détail de nature un peu plus privée : Ronit Fogel, que vous avez aperçue au Canada m'a-t-on dit, a déjà été la maîtresse d'Ayalon. Cela ne me vient pas du renseignement israélien mais tout simplement du commérage dans lequel je suis, vous le savez, un peu experte...

« Amitiés,

« Sarah.

« P.-S. Je veux vous voir sans faute dès votre retour de Berlin ! »

...

Un taxi le déposa devant une allée de sorbiers aux grappes bien mûres. Le trottoir était jonché de baies orangées écrasées par les passants. Il se trouvait devant le bâtiment gris d'une ancienne école sur Senftenberger Strasse, dans un quartier résidentiel de classe moyenne de Berlin-Est.

L'entrée de l'édifice comportait une série d'écriteaux qu'il ne savait pas décoder mais qui indiquaient vraisemblablement les raisons sociales des organismes qui se partageaient ces locaux. Une jeune femme entra derrière lui et il lui demanda, en anglais, où étaient les bureaux de Myosotis.

— *Vergissmeinnicht* ?

Paul resta interloqué et la femme lui indiqua sur une des plaques le nom qu'elle venait de prononcer.

— « *Vergissmeinnicht* » means *Myosotis in German*, dit-elle.

Le bureau se trouvait au deuxième étage.

Paul y monta et traversa un long couloir où s'alignaient les

bureaux d'associations diverses, chacune arborant des affiches de campagnes de financement, les unes plaçant pour l'Afrique, d'autres pour la lutte anti-sida ou encore pour la sauvegarde des ours polaires du Canada.

Finalement, il trouva les locaux qu'il cherchait au bout du corridor. La porte en affichait le nom, francisé cette fois et sans doute plus vendeur, de *Myosotis*, bien en évidence avec, sous l'image d'un enfant amputé, le slogan : *Forget-me-not!* – le nom de la fleur en anglais.

— Nous avons adopté la traduction française pour sa consonance plus internationale, dit la femme d'une quarantaine d'années aux longs cheveux blonds bouclés qui s'adressa à Paul, assise derrière son bureau Ikea.

La pièce était à l'avenant : étagères modernes, sobres, bien dessinées. La fantaisie de cette Allemande s'exprimait par une profusion de figurines aimantées, aux formes diverses de coccinelles, de fleurs et de dinosaures, qui servaient à tenir des feuilles sur un tableau.

Marzella Heilbronner était directrice générale de *Myosotis* et elle avait accepté d'accorder une interview à Paul Carpentier, venu la voir à titre de journaliste canadien.

Celui-ci retrouvait avec un certain amusement les habits de son ancien métier.

Même au sein d'une organisation caritative, la méfiance envers la profession était désormais de mise, et la directrice ne lui cacha pas qu'elle avait pris des informations sur lui.

— J'ai consulté votre page Web, monsieur Carpentier. Je ne lis pas le français, malheureusement. Mais j'ai vu que vous avez publié abondamment sur l'Occupation israélienne...

Sarah Steinberg avait travaillé vite et bien. Elle lui avait fait concocter une fausse page Web au cours des dernières vingt-quatre heures. Il avait été émerveillé de la consulter dans le taxi le conduisant ici. Ses articles, tous des faux, étaient en ligne.

Et à la sortie de l'aéroport, un homme lui avait remis un petit paquet : des cartes de visite à son nom. Journaliste indépendant.

— Je suis en ce moment sous contrat avec la télévision canadienne, dit-il, évitant de donner l'occasion à son interlocutrice de trop s'attarder sur son passé fictif. Nous voulons réaliser un documentaire d'une heure sur les conséquences psychologiques de la guerre de 2008-2009 sur les enfants de Gaza. J'ai lu une ébauche de

votre programme là-bas...

— Ce programme est très important pour nous et il a accompli beaucoup sur le plan du secours psychologique aux jeunes de Gaza marqués par la guerre. Mais nous avons eu des difficultés de financement récemment, à cause du Canada, justement. Et si cela peut être mentionné, j'avoue que je n'en serais pas fâchée.

— Ah bon ? Je n'étais pas au courant, mentit Paul.

— Mais vous êtes sûrement au courant du changement d'orientation de la politique extérieure de votre pays qui ne s'intéresse plus vraiment au sort des Palestiniens. Je dirais même qu'il veut éliminer le financement de tous ceux qui, de près ou de loin, sympathisent avec la situation des Palestiniens. Heureusement, il nous reste un bon soutien de l'Union européenne, mais ce projet en particulier reposait en grande partie sur du financement canadien.

— Je vois. C'est un angle que je voudrai certainement creuser, mais avant, j'aimerais vous entendre sur les objectifs que vous poursuivez là-bas.

Pendant que l'Allemande lui exposait les grandes lignes de ce qu'il savait déjà, Paul faisait semblant de noter ses réponses dans un carnet posé sur son genou.

Au bout d'un moment, il en arracha une page et la posa devant elle, sur le bureau.

Il fit mine de poursuivre l'entrevue, enchaînant avec une autre question pendant qu'elle lisait.

« Je n'ai pas confiance en ces locaux pour une conversation confidentielle. Je ne suis pas journaliste. Je cherche Amanda Speer. Où pouvons-nous discuter sans aucun risque d'être entendus ? »

Elle reporta son regard vers lui, l'air abasourdie.

— Excusez-moi, dit-elle. Je dois m'absenter un moment. Attendez-moi, je reviens.

Paul resta seul dans le bureau où il n'y avait rien à regarder, que les feuilles roussies d'un érable par la fenêtre.

Le temps passait et lui parut interminablement long.

Que faisait-elle ? À qui parlait-elle ? Et surtout, que pensait-elle ?

Marzella Heilbronner réapparut finalement, faussement décontractée, et lorsqu'elle lui remit à son tour un message manuscrit, il vit que ses doigts tremblaient.

Elle reprit néanmoins place derrière son bureau en affectant une

attitude normale pendant qu'il lisait. Elle avait écrit : « Je préfère un lieu public. Rendez-vous à 17 h au 54 Oranienburger Strasse, Café Zapata. »

Leur entrevue se poursuivait pendant une quinzaine de minutes, comme si rien ne s'était passé, et se conclut par un échange de politesses et de promesses de collaboration lors du tournage du documentaire pour lequel Paul était censé travailler.

...

Le café se trouvait au centre-ville, au cœur d'un immense squat d'artistes. La façade, intensément bariolée, était recouverte de banderoles clamant la résistance à ce qui avait toutes les apparences d'une menace d'éviction. Deux types montés dans une échelle étaient en train d'en suspendre une au-dessus de l'arche centrale de l'édifice, proclamant la « victoire des banques ».

Des touristes chinois photographiaient abondamment la façade sur laquelle s'étalait un art multicolore, proche du graffiti. L'underground berlinois explosait autant qu'il s'exposait.

— C'est votre première visite au Tacheles ?

Une voix dans le dos de Paul le fit se retourner.

Marzella Heilbronner était là, accompagnée d'un type très grand aux longs cheveux noirs ramenés en queue de cheval.

— Laissez-moi vous présenter Hans. C'est un ami. Il va venir avec nous.

Paul lui serra la main, perplexe quant à la signification de l'irruption de cet inconnu.

— Tacheles est le plus grand squat de Berlin, enchaîna Marzella sans plus d'explications sur sa présence. Il est sous le coup d'un ordre d'éviction.

— Je ne connaissais pas, répondit Paul, sentant qu'il révélait ainsi son décalage d'avec l'univers underground.

— C'est une ancienne galerie marchande qui est devenue le quartier général des SS pendant la guerre. À la chute du Mur, les artistes des deux côtés de la ville en ont pris possession. *Tacheles* est un mot yiddish qui signifie « s'expliquer ». Je ne sais pas... peut-être en référence aux confessions que les nazis arrachaient aux juifs...

Il les suivit dans le Café Zapata, une salle bruyante traversée par le mouvement continu de grands plateaux de bière. Sa clientèle lui parut

aussi bigarrée que les jets de peinture qui en avaient éclaboussé les murs. Les coiffures rastas et les *piercings* avaient la cote, chez les Blancs comme chez les Noirs.

Paul prit place devant la femme et son compagnon, et ils commandèrent de la bière. Une musique techno rock résonnait et allait, songea-t-il avec irritation, rendre la conversation pénible et le forcer à parler plus fort, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Le bruit présenterait au moins l'avantage, cependant, de leur permettre de ne pas être entendus des tables voisines. Mais alors, pourquoi avait-elle emmené ce témoin ?

— Hans est quelqu'un de confiance. Je lui ai demandé de venir. Comme témoin, et aussi pour ma sécurité...

— Sécurité ?

— Puis-je faire confiance à quelqu'un qui s'est présenté chez moi en tant que journaliste pour ensuite m'avouer qu'il n'en était pas un ?

— Si j'avais voulu maintenir cette apparence, j'aurais pu vous bernier longtemps, dit-il, sachant qu'il lui devait des explications. Vous connaissez Pierre Boileau ?

— Je sais qu'il est mort à Gaza.

— C'était mon ami. Il a tenté de me joindre en Israël la veille de sa mort pour me confier quelque chose, alors qu'il était attaqué au Canada précisément parce qu'il avait appuyé Myosotis. C'est dans l'espoir de découvrir ce qu'il voulait me révéler que je suis venu vers vous.

— Vous me dites cela, mais je n'ai aucun moyen de le vérifier. Comprenez-moi : je voudrais vous croire, mais ce n'est pas simple. Qui plus est, vous étiez en Israël. Que faisiez-vous là ?

— Je vis là-bas. Du moins, j'y vivais. Pour des raisons professionnelles.

Il raconta son association avec la Fondation Steinberg.

— Je n'en ai jamais entendu parler. Je suis désolée, monsieur Carpentier – si tel est bien votre nom –, mais il m'en faudra davantage pour avoir confiance en vous. Nous sommes sous surveillance constante. De la part de Palestine Watch – un groupe israélien qui est, semble-t-il, voué à nous détruire – et même de la part des services secrets israéliens, ce qui est peut-être la même chose. Ceci n'est pas de la paranoïa. Nous avons beaucoup d'indices pour corroborer ce que j'avance.

La femme lui expliqua la crise que traversait Myosotis. La perte de

plusieurs donations, privées ou publiques, l'avait forcée à mettre du personnel à pied. Depuis un an, le tiers de ses projets avaient dû être abandonnés ou suspendus – « et ce, malgré une revue complète très favorable de nos programmes faite par l'UNICEF ».

Paul vit alors dans son regard qu'elle avait véritablement peur.

Le grand Hans écoutait tout cela sagement, en silence, sans même toucher à sa bière.

— Nous avons été suivis, laissa-t-il soudainement tomber. Ne vous retournez pas. Derrière vous, un homme jeune, qui fait mine de consulter son téléphone, a fait une photo de nous, j'en suis sûr.

— Personne ne risque de nous entendre ici – à moins que vous n'ayez un émetteur ou un magnétophone caché sur vous...

Paul sentit aussitôt une gêne dans le regard de Marzella, qui n'était visiblement pas capable de cacher ses émotions, malgré ses efforts trop évidents pour le faire, ou à cause de ceux-ci. Elle semblait déstabilisée et il en profita pour fixer sur elle un regard intense et interrogatif. Elle ne sut pas le soutenir et détourna les yeux avant de déclarer :

— Changeons d'endroit. Si nous sommes observés, je préfère aller ailleurs.

Les deux hommes hochèrent la tête et se levèrent. Hans appela la serveuse pour régler, et Paul en profita pour jeter un coup d'œil au jeune homme qui avait pris place à une table en retrait derrière lui et qui consultait toujours son téléphone. Jeune, blond et bien coiffé, vêtu d'un banal blouson en denim.

Ils furent dehors un instant plus tard et le grand Hans héla un taxi. Ils n'avaient pas roulé cent mètres que Paul vit en se retournant le jeune blond qui sortait à son tour dans la rue et levait la tête à la recherche évidente d'une voiture.

— Notre surveillant est après nous, lança-t-il aux deux autres.

— *Hauptbahnhof!* cria l'Allemand à l'adresse du chauffeur. Allons à la gare centrale des trains. Il est facile d'y semer quiconque essaierait de nous suivre.

Aucun d'eux ne parla plus pendant un moment.

Ils étaient tous les trois assis sur la banquette arrière, Marzella un peu à l'étroit entre les hommes. Elle se mit alors à fouiller sous son écharpe et en ressortit un fil. Celui-ci allait jusqu'à une poche intérieure de sa veste et elle en ressortit une enregistreuse. Le témoin lumineux rouge était allumé. Elle arrêta l'appareil et se tourna vers Paul.

— Je ne suis pas désolée. J'essaie simplement de nous protéger. De protéger Myosotis.

...

Le taxi les avait laissés à l'entrée principale de la gare.

Hans avait proposé un plan pour brouiller les pistes.

Aussitôt entrés dans le grand hall, chacun se lança dans une direction différente, pressant le pas pour se perdre dans la foule. La plus grande gare d'Europe était traversée en tous sens par les Berlinoises pressés de l'heure de pointe. Leur trio s'était dissous dans le torrent humain.

Il se reforma une dizaine de minutes plus tard au fond du Flammengrill – spécialité saucisses, un des nombreux restaurants *fast-food* de la gare.

Paul y entra en dernier. Marzella et Hans s'étaient visiblement consultés à son sujet.

— Hans est d'avis que si vous étiez « des leurs », ils ne se seraient pas donné la peine de vous faire suivre...

Elle avait dit cela en souriant, et Paul lui trouva un visage plus décontracté. Un minimum de confiance commençait à s'installer. Paul l'en remercia avant d'aborder la question plus délicate d'Amanda Speer, cette femme sur qui il ne savait rien si ce n'est que Pierre Boileau était allé à Gaza dans le but de la rencontrer.

— Nous avons perdu sa trace depuis une semaine, dit Marzella. Vous comprenez pourquoi je suis sur la défensive. Amanda est la directrice du projet portant sur les enfants victimes de l'opération Plomb durci. Elle travaille depuis presque un an dans les écoles du camp de Jabaliya. Je n'ai pas de détails sur ce qui s'est passé, mais la dernière communication que j'ai eue avec elle s'est déroulée le lendemain de la mort de votre ami. Elle m'a écrit pour me dire que cela était lié à des révélations qu'elle lui avait faites à propos d'un officier israélien qui avait fait partie des opérations à Gaza.

— Ayalon ?

— Donc, vous connaissez déjà ce nom. Mais elle ne voulait pas en dire plus par courriel car, si j'ai bien compris, elle veut protéger quelqu'un. Elle m'a alors annoncé qu'elle prenait le maquis et m'a demandé d'attendre un signe de sa part. Je crois qu'elle cherche à sortir de Gaza sans se faire repérer, ni par les autorités palestiniennes du Hamas, ni par les Israéliens. Ce qui paraît *a priori* impossible, car

Gaza est un camp de concentration. Quoi qu'il en soit, nous avons convenu de limiter nos communications pour des raisons de sécurité.

L'association de Gaza avec un camp de concentration avait fait tiquer Paul, mais il garda pour lui son agacement.

— Vous avez donc toujours la possibilité de communiquer avec elle ?

— Il y a une façon, en effet.

— Et je peux la connaître ?

Le regard de Marzella glissa vers Hans. Celui-ci approuva simplement d'un hochement de tête. La directrice continua :

— Nous avons un lien courriel secret. Chacune possède une adresse Hotmail sous pseudonyme, dont nous ne nous servons sous aucune considération à partir de nos ordinateurs personnels et jamais deux fois à partir du même appareil. Nous avons utilisé ce moyen pour communiquer des informations sensibles depuis que nous avons découvert que les Israéliens nous surveillent. Et leurs moyens sont apparemment très efficaces. Je pourrais toutefois vous présenter à Amanda dans le prochain message que je vais lui adresser. Ce sera à elle, bien sûr, de prendre contact avec vous si elle choisit de le faire. Quand comptez-vous aller à Gaza ?

— Dès mon retour dans la région.

Il s'aperçut qu'il avait évité de mentionner Israël, comme si ce seul nom pouvait venir brouiller l'eau alors que les choses étaient en train de s'éclaircir.

— Dans deux jours, je dirais.

— Vous prendrez donc aussi une adresse Hotmail. Choisissez un nom d'utilisateur, et je lui dirai qu'elle peut vous joindre à cette adresse.

Il déchira un bout du napperon en papier et y écrivit : « *Bezhentzi.* »

— Je ne crois pas qu'il y ait d'autre identifiant Hotmail avec ce nom, dit-il en lui tendant le papier.

— Et cela veut dire ?

— Réfugié. En russe.

David avait pris place sur le siège arrière de l'autobus qui, chaque matin, conduisait les élèves de Karmé Tsour vers les écoles secondaires se trouvant dans la colonie plus imposante de Gush Etzion. Les vitres étaient à l'épreuve des balles, avait dit son oncle. À l'avant, le chauffeur aux allures de rabbin vénérable portait un pistolet à la ceinture. Un walkie-talkie grésillait, et il s'en empara pour communiquer un itinéraire et confirmer son heure de départ.

Quelques élèves firent leur entrée dans le bus. Une jeune fille parmi eux leva une tête frisée vers David et le dévisagea un instant avec des yeux aussi noirs que perçants. Elle se dirigea vers lui. Elle portait un sac à dos et tenait dans ses mains une caméra vidéo.

— Je m'appelle Lia Lévy. Et toi ?

— David... David Schiff.

— Je peux m'asseoir, David Schiff ?

Elle s'installa à côté de lui sans attendre sa réponse.

Sans le regarder, elle mit sa caméra en marche tout en continuant à lui parler.

— Je peux te filmer ?

— Pour quoi faire ?

— Je documente ma vie à Karmé Tsour. Je filme tout. Un jour, je ferai un documentaire sur le village où j'ai vécu ma jeunesse.

David accepta.

— Donc : comment t'appelles-tu ?

— David Schiff.

— Tu as quel âge ?

— Dix-sept ans. Et toi ?

— C'est moi qui pose les questions. Mais disons que j'en ai dix-huit. C'est curieux, tu as un nom israélien et tu ne sembles pas très à l'aise en hébreu...

David esquissa le sourire gêné de ceux qui se font prendre en flagrant délit.

— C'est le nom que je veux prendre. Je ne suis pas encore Israélien. Mon nom de famille est Mendelsohn.

— Tu habites l'implantation depuis longtemps ?

— Quelques jours seulement. Je vis chez mon oncle.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Amos Ravid.

Lia arrêta l'enregistrement.

— C'est l'âme dirigeante, ici.

David acquiesça, un peu sur la défensive, car Lia lui avait semblé légèrement agacée.

— Tu le connais ? demanda-t-il.

— Pas personnellement. Mais il est proche du rabbin Dov Lior et de la bande d'Hebron. Ce sont des radicaux. Les plus radicaux, en fait.

— Si tu entends par radicaux le fait de revendiquer le droit de vivre pour les Juifs sur la terre des Juifs...

— D'où viens-tu pour être si sûr de ton droit ?

— Du Québec.

— Donc tu parles français ! lança-t-elle dans cette langue.

Depuis qu'il s'était mis à l'hébreu, David ne tenait plus à parler français, mais il accepta tout de même de poursuivre la conversation dans cette langue qu'il maîtrisait mieux.

Le bus s'était mis en marche et ils échangèrent sur leur passé respectif. Lia avait grandi, disait-elle, à Paris. Ses parents avaient fait leur *aliya* – le retour juif à Sion – trois ans auparavant et elle les avait suivis.

— On ne m'a pas demandé mon avis. Je m'ennuie terriblement de la France.

— Mais c'est une chance que nous avons d'être ici, en première ligne !

— En première ligne de quoi ? De la conquête des terres palestiniennes ?

— De la reconquête de *nos* terres.

— Tu verras à l'usage. Ce n'est pas si noble que tu le crois...

Lia se détourna pour plaquer sa caméra sur la vitre pare-balles et enregistrer un long *travelling* sur la campagne palestinienne. Elle croqua au passage un berger coiffé d'un *keffieh* guidant ses moutons sur la terre rocailleuse couleur de crème brûlée, si typique de ce pays. Elle arrêta son tournage, visiblement satisfaite.

— De quoi va parler ton documentaire ?

— Je collectionne les témoignages. Je filme aussi les situations. Les incidents. Si, par exemple, une voiture se fait tirer dessus ou caillasser par des Palestiniens, j'y vais et je capte les réactions des gens. Je les fais parler à chaud. Au bout du compte, je ferai un film qui montrera la mentalité qui anime ce village. Je pourrais t'interviewer ? Je veux dire, plus longuement ?

— Mais il n'y a rien dont je puisse témoigner. Je viens juste d'arriver.

— Justement. Tu es nouveau. Tu arrives avec une vision qui n'a pas encore été perturbée par les faits ou l'expérience. Ton évolution sera d'autant plus intéressante...

David se sentait un peu gêné. Qu'en penserait Amos ? Cette fille, avec son assurance, s'intéressait à lui. Ce n'était pas rien.

— D'accord ! Quand tu voudras !

Ils échangèrent leurs numéros de portables.

En entrant le prénom de Lia dans la liste de ses contacts, David prit conscience que c'était la toute première fois qu'allaient y figurer les coordonnées d'une fille de son âge.

Le cours était commencé. Sophie Boulé était entrée avec quelques minutes de retard dans un amphithéâtre universitaire bondé d'étudiants de premier cycle. Le professeur cessa de parler pendant qu'elle traversait la salle et tous les regards se posèrent sur elle. C'était des garçons pour la plupart, tous coiffés de la kippa – Bar-Ilan était une université religieuse. Mais la clientèle ratissait dans un public assez large, à en juger par les tenues vestimentaires : quelques colons, reconnaissables à leur kippa crochetée, plusieurs orthodoxes aux barbes adolescentes encore en jachère, et de nombreux jeunes en jeans et t-shirts.

Les filles étaient toutes habillées « modestement », comme on disait ici, et Sophie ne regretta pas d'avoir pris la précaution de mettre un tricot à manches longues.

Devant la classe, Moshe Ayalon avait commencé son exposé depuis un moment. Une fois assise, Sophie démarra son enregistreuse puis s'appliqua à l'observer. Ayalon portait une chemise blanche ouverte, à manches courtes ; il était plutôt bedonnant et arborait l'air solide et placide d'un sphinx. Les cheveux coupés ras étaient grisonnants. Il fixait l'assistance de ses petits yeux perçants, presque rieurs, aux contours ridés surmontés de gros sourcils. Il parlait d'une voix lente, apparemment désintéressée, comme s'il savait que la force provocatrice de son propos lui épargnait la nécessité de le livrer avec emphase.

— N'oublions pas que les Arabes appartiennent au désert, disait-il, et que c'est leur vie nomade ancestrale qui a forgé leur caractère. Or, la Bible ne nous donne pas pire image que celle de l'homme du désert... Pourquoi ? Parce qu'il ne respecte aucune loi. Parce que, dans

le désert, il fait tout ce qui lui plaît, il prend tout ce qu'il peut, quand il le peut. La tendance au conflit fait donc partie de l'essence de l'Arabe. Sa culture ne lui permet pas de faire des concessions. Lorsqu'il parle de compromis, c'est une forme de tromperie, une ruse pour conduire l'autre partie à baisser la garde et tomber dans son piège... C'est dans ce caractère hérité de la vie nomade – et non pas essentiellement dans le Coran qui n'est qu'une expression de ce mode de vie – qu'il faut chercher la source de l'attirance contemporaine pour le jihad chez les Arabes. Peu leur importe la résistance qu'on leur oppose. Peu leur importe le prix à payer, pour eux-mêmes comme pour leurs familles, leur existence en est une de guerre perpétuelle. Oui ?

Le militaire s'interrompt, le regard porté vers un étudiant à lunettes qui levait la main.

— Pardon, monsieur, mais ce sont là des stéréotypes et des préjugés. Ne devons-nous pas, justement, de manière générale, aller au-delà des préjugés ?

— Pas de lieu commun, s'il vous plaît ! Le préjugé est une des bases de l'intelligence. Sans préjugé, nous serions aveugles aux dangers du monde. Pendant toute l'Histoire, les savants se sont attachés à classer le monde : les plantes, les animaux, les hommes. Les genres, les espèces, les variétés... Cela s'applique aux taxons de la botanique comme aux cultures humaines. Connaître et classer, voilà une des toutes premières fonctions de la science naturelle et de l'esprit humain en général. C'est la base de tout ce qui nous permet de reconnaître à quoi et à qui nous avons affaire. Il permet au chasseur d'anticiper ce que fera sa proie comme il permet au soldat de prévoir ce que fera son ennemi. Sans préjugé, nous sommes tous morts !

Un murmure parcourut la salle. Il n'y eut pas d'autre question.

...

Le cours se terminait quand Sophie arrêta son enregistreuse. Elle hésitait entre le malaise que ces propos avaient fait naître en elle et la séduction charismatique qui émanait de cet homme. Était-ce son assurance physique ou sa logique brute qui lui faisait le plus d'effet ? « Sans doute la chimie des deux », se dit-elle alors qu'elle passait son sac fourre-tout en bandoulière et se dirigeait vers lui.

— *Shalom !* Je m'appelle Sophie Boulé. J'écris pour les Amitiés Canada-Israël, c'est moi qui vous ai téléphoné ce matin.

— Ah ! Mais bien sûr ! dit Ayalon en lui tendant une patte d'ours,

ses yeux marron la fixant avec une convoitise non dissimulée.

Sophie sut dès lors qu'elle avait affaire à un *womanizer*. Et à un macho, cela ne laissait planer aucun doute...

Cinq minutes plus tard, elle était assise devant lui, derrière la porte close de son bureau de professeur.

Il lui demanda d'éteindre son magnétophone avant de poursuivre.

— Les Juifs et les Arabes sont aujourd'hui comme deux chèvres qui se rencontrent au milieu d'un pont trop étroit qui enjambe un torrent. L'un des deux doit sauter, mais il risque de se tuer. Le plus fort fera sauter le plus faible... C'est ainsi que le pouvoir juif va l'emporter.

Ayalon savourait son énième formule choc sur les Arabes quand Sophie conclut qu'elle en savait assez sur l'idéologie du personnage. L'idée que ce type participe à la fondation d'une chaire d'études avec des évangélistes canadiens l'exaspérait. Elle connaissait la fascination messianique de ces chrétiens pour le retour des Juifs en Terre sainte, une confirmation éclatante, selon eux, des prophéties bibliques. Mais que ces illuminés viennent investir leur âme et leur argent dans la politique de colonisation israélienne lui laissait un goût amer. Elle n'en laissa rien paraître toutefois, préférant aborder le sujet de façon neutre.

— Pourquoi cette chaire d'études en association avec des évangélistes ?

Le général à la retraite lui décocha un sourire espiègle qui lui donna l'impression qu'il ne prenait guère cette entreprise au sérieux.

— Ce sont les amis les plus sincères d'Israël. Ils *veulent* nous aimer. Leur gouvernement les soutient. Comment refuser ? Avons-nous tant d'amis en ce monde ?

Elle ne voulait pas polémiquer avec lui sur ce sujet. Elle se pencha sur son carnet de notes avant de le relancer avec des questions de nature biographique.

— Vous étiez dans les blindés, je crois...

— Déjà dans le Sinaï, avec Ariel Sharon !

— Comme lui, vous semblez être un dur à cuire ! Est-ce le propre des hommes des blindés d'avoir eux-mêmes une cuirasse ?

— Ha ! ha ! Beau thème de psychanalyse, en apparence ! Mais il n'est pas besoin d'être un homme de ma carrure pour avoir de la carapace... Je suis certain que vous-même, vous savez tenir votre bout de territoire. Et quand deux blindés se frappent, le choc peut être

violent et spectaculaire.

Sophie sourit à la remarque suggestive, bien que l'image de l'accouplement des blindés ne suscite pas chez elle de fantasme particulier.

Elle laissa le général raconter la bataille du Sinaï, pendant la guerre du Kippour, celle qui avait assuré en son temps la survie de l'État d'Israël.

— Votre dernier fait d'armes, c'était en 2008-2009 à Gaza, non ?

— En effet. Nous avons pulvérisé le Hamas. Le plus cynique, c'est qu'ils ont eux-mêmes présenté cette défaite comme une victoire et que la presse internationale a donné crédit à cette fiction grotesque.

— Mais ils sont encore plus forts aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Ce ne sera jamais fini.

Sophie enchaîna avec ce qu'elle savait être sa question la plus délicate, tirée d'une recherche rapide qu'elle avait faite sur Internet :

— N'êtes-vous pas sous le coup d'une enquête pour la façon dont vous avez mené cette opération ?

Ayalon ne sembla nullement troublé.

— Là-dessus, je ne peux pas commenter. Cela relève du secret militaire. Par ailleurs, l'enquête de Tsahal est terminée, et rien n'a été retenu contre moi ni contre mes hommes. Ça, vous pouvez l'écrire.

Sophie savait qu'elle ne tirerait rien d'autre de lui à ce sujet. De toute façon, elle n'était pas payée pour faire du journalisme d'enquête. Elle allait renoncer à poursuivre dans cette veine, mais Ayalon lui-même avait trop envie d'en rajouter pour fermer complètement ce chapitre.

— Pour comprendre cet épisode, je vous recommande de chercher les réponses dans un livre que j'ai écrit il y a des années de cela...

Il se leva, passa derrière elle en posant sa main sur son épaule au passage et se dirigea vers sa bibliothèque. Il en tira un livre qu'il lui tendit. Sophie lut le titre et son sous-titre : *La loi du désert et le Code d'Hammourabi. La psychologie bédouine des représailles*.

— Cela vous aidera à comprendre la mentalité de la guerre qui dicte encore la réalité dans cette partie du monde. Une réalité que les Occidentaux, en particulier les chrétiens, ont tant de mal à comprendre et qui fausse leur jugement sur nous.

— Je ne suis pas chrétienne.

— De culture, vous l'êtes, forcément. Mais cela n'est pas un

reproche. Rappelez-moi quand vous l'aurez lu, ajouta le militaire avec un sourire suave. J'aimerais beaucoup en discuter avec vous...

Ils sont à Montréal. Ils marchent, rue Sherbrooke.

Elle serre le bras de Paul.

Rachel n'a que 21 ans.

Elle n'a pas encore conscience du pouvoir inouï qu'elle exerce sur lui. Depuis qu'ils sont amants, elle se laisse guider par lui sans réserve dans ce monde nouveau. Elle a rompu avec sa communauté hassidique des Laurentides ; il est aujourd'hui son seul ancrage.

Là-bas, dans sa famille, elle le sait, on a fait les prières du kaddish, les prières du deuil, qui font sombrer dans le royaume des morts la mémoire de ceux qui ont quitté la communauté.

Sans Paul, elle serait toute seule au monde.

Rachel s'est arrêtée et elle a retenu son bras. Une vitrine a retenu son attention. Ensemble, ils s'en approchent.

C'est la devanture d'une galerie d'art. Les toiles exposées sont très urbaines et le dessin est à la fois brut et hyperréaliste.

Rachel regarde avec une fascination évidente. Bien sûr, elle a déjà eu l'occasion auparavant d'apercevoir des œuvres modernes, mais jamais encore elle n'avait ressenti le besoin de s'y arrêter.

— Tu veux en voir davantage ?

Elle hoche la tête, les yeux grands ouverts, un sourire d'enfant sur les lèvres.

— Le musée est juste à côté. Viens !

Ils visitent toutes les salles et Rachel reçoit un cours accéléré d'art

pictural québécois, de Krieghoff à Pellan.

De retour à la maison, elle est toujours extatique et ne cesse de s'exclamer et de répéter à Paul combien il lui a offert un après-midi formidable.

— Je ne sais pas comment te remercier, mon amour, dit-elle en s'approchant de lui et en défaisant machinalement un bouton de son chemisier.

Le lendemain, Paul rentre à la maison avec un paquet pour elle. Elle le déballe et y trouve des pinceaux et du matériel d'artiste.

— Si l'art te fait un tel effet...

...

Les yeux cachés par des verres fumés, Rachel entra dans un café en face du théâtre Habima de Tel-Aviv. Elle les releva sur ses cheveux et aperçut, au fond de la salle, un homme qui lui envoyait la main. C'était forcément lui, Uri Elon, le critique d'art du *Haaretz*.

Rachel alla jusqu'à lui et se présenta.

Chose inhabituelle chez elle, elle portait un tailleur noir assez strict. Un foulard de soie violacé entourait son cou. Elle avait mis du rouge sur ses joues et foncé ses yeux d'une manière presque provocante.

Elon avait le look de sa fonction : cheveux en brosse, petites lunettes et bouc. Col roulé et veste noire.

— Je ne devrais pas commencer une entrevue ainsi, dit-il, mais je suis un de vos admirateurs !

Rachel rougit légèrement. Cette rencontre la rendait nerveuse. Jamais encore elle n'avait donné d'entrevue à la presse. Elle craignait par-dessus tout de devoir s'expliquer, car elle n'avait guère de mots pour décrire son art et, surtout, elle n'avait jamais réfléchi à ce que l'on appelle, de façon convenue, une « démarche artistique ».

Mais Uri Elon semblait doté d'assez de perspicacité pour saisir ce malaise dès les premières réponses de Rachel à ses questions, et il cessa aussitôt de la questionner sur l'aspect conceptuel de son œuvre.

— Ne vous en faites pas avec ces choses, dit-il. Je me chargerai de mettre des mots sur vos toiles. C'est un peu mon métier...

Rachel lui en fut d'emblée reconnaissante.

Il fit plutôt dévier l'entretien sur les aspects apparemment les plus anodins de son travail. Sur ses couleurs préférées, son matériel, l'heure

à laquelle elle peignait le mieux, et ainsi de suite. Elle en parla volontiers, amusée que ces détails puissent intéresser un journaliste. Lorsqu'il aborda le sujet de son atelier, Rachel se montra hésitante dans ses réponses. C'est Paul qui le lui avait construit et aménagé.

Uri Elon n'insista pas et changea plutôt de registre.

— Vous avez de la famille en Israël ?

— J'ai un fils. Il se trouve présentement chez son oncle, de l'autre côté de la Ligne verte. Je suis venue à Tel-Aviv le temps de préparer l'exposition. Il reviendra vivre avec moi après.

Ce disant, Rachel n'était pas si sûre que ce scénario se concrétiserait. Ne serait-ce pas plutôt elle qui accepterait l'invitation d'Amos et irait le rejoindre ?

— Pour une femme qui a vécu dans le monde tissé serré des *haredim*, vous voilà bien seule dans la vie, non ?

« Il est au courant », songea-t-elle en baissant les yeux et en serrant ses mains autour de sa tasse. Il venait de souligner d'un trait ce qui lui semblait se dessiner comme l'échec de sa vie.

Le journaliste, qui avait remarqué son trouble et l'avait même anticipé, posa une main sur son avant-bras.

— Madame Mendelsohn... Je suis désolé de ma maladresse. Ne vous en faites pas, je ne cherche pas à être indiscret.

Rachel releva la tête et se retrouva face à un regard empathique et à un sourire compatissant.

— Non, vous faites votre métier, monsieur Elon.

— Vous pouvez m'appeler Uri.

— Moi, c'est Rachel, dit-elle, semblant retrouver son aplomb.

— Peu de femmes issues des milieux ultrareligieux se sont retrouvées sur le chemin de la création artistique. Notre pays est en ce moment déchiré par le fossé qui se creuse entre les ultrareligieux et les autres. Cela va au-delà de la simple curiosité. Votre cheminement est, comment dire, exemplaire.

— Moi ! Un exemple ? ! Vous voulez rire.

— Pas du tout, Rachel. Il est exemplaire parce qu'il ouvre le champ des possibilités dans cette société. Le monde laïque auquel j'appartiens est en ce moment inquiet devant la religiosité croissante du pays. Et vous, vous êtes allée à l'encontre de cette tendance. Pour cette raison – et cela n'enlève rien à la qualité purement artistique de votre œuvre –, vous allez intéresser beaucoup de gens. Vous pourriez

devenir quelqu'un de très important. Dans cette ville en particulier.

Rachel se laissa aller. Elle raconta tout. Comment, encore toute jeune, elle avait quitté l'univers hassidique contre la volonté de son père pour suivre un homme – dont elle était désormais séparée. Comment elle avait ensuite cheminé dans ce monde moderne dont elle avait vécu à l'écart pendant les vingt premières années de sa vie.

— Je fréquente aujourd'hui les Femmes du Mur..., laissa-t-elle tomber.

Ce groupe féministe faisait pas mal parler de lui depuis que ses membres, des femmes orthodoxes pour la plupart, se rendaient prier au Mur des Lamentations et revendiquaient le droit d'y lire la Torah, une pratique réservée aux hommes.

— J'en ai entendu parler, bien sûr. Ce sont les femmes qui défient les ultrareligieux, non ?

— Si. Mais ce n'est pas pour « défier », comme vous dites. Simplement pour exercer le droit de prier et de lire la Bible. Ce lieu appartient à tous les Juifs. Pas seulement à des hommes qui croient détenir la vérité sur la manière dont les femmes doivent se comporter.

— Je ne suis pas religieux, dit le journaliste. Vous n'avez pas besoin de me convaincre !

Uri Elon savait écouter, et il y avait longtemps que Rachel ne s'était ainsi livrée. Ce fut à regret qu'elle l'entendit dire :

— Malheureusement, Rachel, nous devons nous arrêter ici. Je dois rentrer au journal. Mais ce fut un beau moment. J'interviewe des gens tous les jours, mais rares sont les entrevues aussi captivantes. Merci infiniment !

— Mais c'est moi qui vous remercie, Uri.

— Encore un détail : il nous faut une photo de vous. Le photographe pourrait vous retrouver mercredi à la galerie Mohammed-Klein. Est-ce que c'est bon pour vous ?

— Je n'aime pas beaucoup cette idée d'être photographiée...

Le journaliste s'engouffra dans cette porte ouverte.

— Si la séance photo vous intimide, je vous accompagnerai. Ne serait-ce que pour protéger l'équipement de notre photographe. Une belle femme comme vous ferait fondre même l'objectif de la caméra !

Le visage de Rachel s'illumina.

Paul Carpentier avait atterri à l'aéroport Ben-Gourion en début d'après-midi et patientait dans la file du contrôle des passeports, devant l'enseigne lumineuse rouge destinée aux étrangers.

Son tour arriva. L'agent frontalier consulta son passeport un moment avant de saisir un combiné téléphonique et de relayer une information qui semblait le concerner.

L'agent raccrocha et continua de tourner une à une les pages du document. Il ne s'écoula pas une minute avant qu'un autre agent apparaisse derrière lui et se fasse remettre le passeport. Il ressortit, fit le tour de la guérite et se présenta devant Paul.

— Monsieur Carpentier ? Vous devez venir avec moi, s'il vous plaît.

Paul le suivit et pénétra dans une pièce attenante tandis que l'autre lui tenait poliment la porte.

On le fit asseoir derrière une table. L'agent le pria d'attendre et disparut par une autre porte qui émit le claquement non équivoque d'un loquet électromagnétique. Il était enfermé.

Paul resta seul un bon moment dans cette pièce dénuée de toute décoration, hormis la présence évidente d'un miroir sans tain.

L'agent qui l'avait escorté revint dans la pièce, son passeport toujours en main, et prit place en face de lui. Il était jeune — la vingtaine —, une caractéristique générale du personnel de sécurité de première ligne dans ce pays. Il portait une veste sans manches sur sa chemise, et une carte magnétique pendait à son cou au bout d'un cordon en nylon.

— Pourquoi vivez-vous en Israël ?

Paul évoqua son travail pour la Fondation Steinberg.

— Et pourquoi n'engagent-ils pas un Israélien pour faire ce travail ?

— Entre autres parce que ce travail exige des déplacements à Gaza et que les Israéliens n'ont pas le droit d'y aller.

— Vous voyagez à Gaza ? !

L'agent parut aussi fasciné que contrarié.

Après ces années passées en Israël, Paul était devenu coutumier des interrogatoires. Ceux-ci lui étaient généralement imposés avant qu'il monte dans l'avion. C'était la première fois qu'il se faisait interroger à son arrivée.

Les questions fusèrent. Pourquoi avait-il voyagé au Canada ? Et pourquoi revenir par Berlin ? Comptait-il retourner prochainement à Gaza ? À Ramallah ? Pourquoi avait-il pris une chambre à Tel-Aviv alors que sa résidence se trouvait du côté de Jérusalem ?

Paul offrait des réponses laconiques, sans se démonter.

Au bout d'un moment, l'autre quitta la pièce.

Ce fut une jeune femme qui entra pour poursuivre l'interrogatoire. Elle avait de longs cheveux très noirs et le teint olivâtre, et elle affectait un air de grande lassitude.

— Monsieur Carpentier, vous comprenez que nous devons vous poser des questions pour des raisons de sécurité. Ces questions et les réponses que vous leur donnez sont très importantes pour la sécurité d'Israël.

— Bien entendu.

— Quelqu'un vous a-t-il offert un cadeau avant que vous veniez ici ?

— Non. Personne ne m'aime et je ne reçois jamais rien.

Elle sembla trouver cela drôle.

— Mais non ! Je suis certaine que l'on vous aime beaucoup !

Puis, plus sérieuse :

— Pourquoi êtes-vous allé au Canada ?

Cela recommençait. Les mêmes questions posées par deux agents différents, l'autre se tenant assurément derrière le miroir pour comparer les réponses.

Il n'y avait qu'une façon de se comporter avec les agents israéliens : montrer que l'on comprenait et que l'on appréciait leur souci pour la sécurité collective.

Malgré tout, cette procédure commençait à l'irriter profondément.

On le fit de nouveau attendre, seul. Quand on revint le chercher, ce n'était pas pour le libérer mais pour l'introduire dans une autre pièce.

— Vous avez d'autres bagages que ce sac ?

Il n'était parti au Canada qu'avec un sac de sport, une façon d'éviter les attentes aux carrousels à bagages. Mais ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait gagner du temps.

On plaça son sac sur une table en zinc, et les deux agents maintenant réunis entreprirent de le vider et d'examiner par le détail chacun des articles qui s'y trouvaient.

— Veuillez vider vos poches et déposer leur contenu sur ce plateau, dit l'agente. Votre cellulaire également.

La jeune femme fit passer ces objets sous les rayons X. Puis elle recommença ce manège à plusieurs reprises.

Voulait-on simplement jouer avec ses nerfs ?

Elle lui tendit le téléphone et lui demanda de le mettre en marche, ce qu'il fit. Elle observa l'appareil d'un air absorbé pendant qu'il se branchait sur un réseau. Puis elle quitta la salle, l'emportant avec elle.

« C'est mon téléphone qui les intéresse », songea tout à coup Paul.

On le fit attendre encore une fois.

Quand, au bout de longues minutes, la porte s'ouvrit de nouveau, il resta un instant bouche bée. Ronit Fogel, la rousse élégante rencontrée à Ottawa, entra, suivie de l'agente portant son téléphone.

— Monsieur Carpentier !

Son enthousiasme lui parut aussi étrange que sa présence en cet endroit.

— J'étais à quelques rangées de vous au contrôle passeport, dans la file des citoyens israéliens. J'ai vu qu'on vous emmenait. J'ai dit que je vous connaissais. Disons que j'ai mes entrées ici... J'y ai longtemps travaillé. Comment allez-vous ? Vous avez fait bon voyage ?

...

Paul traversait Tel-Aviv assis aux côtés de Ronit Fogel, aussi amusé

qu'intrigué par la situation. Elle conduisait une Audi à vive allure. Ils débouchèrent sur le bord de mer de la cité israélienne, qui alignait ses tours et ses hôtels face à une plage magnifique. Même si l'hiver approchait, on apercevait un rassemblement de planchistes au large et des joggers qui couraient au pied des vagues.

Elle avait insisté pour le raccompagner. Ils se dirigeaient vers la pointe de Jaffa, l'ancienne cité arabe aujourd'hui fusionnée avec la ville juive.

— Vous avez terrorisé Saul Hoffman à Ottawa, lui lança-t-elle, sourire en coin.

— Vous voulez rire ! Je n'ai rien fait pour ça.

— Disons qu'il vous a trouvé un peu inquisiteur. Mais ne vous en faites pas : Saul prend les choses très à cœur à propos d'Israël. C'est un juif paranoïaque. Il lui a semblé que vous faisiez une fixation sur un groupe qui s'appelle Myosotis...

— Je ne sais pas qui de nous fait cette fixation... Pourquoi ciblez-vous ce groupe en particulier ?

— Détrompez-vous. Myosotis n'est qu'un des organismes que nous surveillons sans relâche. Nous avons l'œil sur des centaines. C'est une guerre de propagande qu'ils nous mènent. Pour le moment, notre action consiste à mettre les gouvernements qui les financent devant les évidences : leurs discours haineux, leur acoquinement avec des terroristes palestiniens, leurs appels au boycott des produits juifs comme au temps des nazis, etc. Lorsque nous mettons les bailleurs de fonds devant ces faits, parfois on leur coupe les vivres. Le Canada est le pays qui jusqu'ici a adopté les meilleures positions de principe.

— Grâce à vous ?

— En partie, oui. J'en suis plutôt fière.

— Fière de faire avorter un projet de soutien psychologique aux enfants ébranlés par la guerre de Gaza ?

— Comme vous adoptez facilement leur langue de bois ! Monsieur Carpentier, vous croyez vraiment que Myosotis est une entreprise de soutien psychologique des éplorés ?

— Je réserve mon jugement.

— Ce groupe, comme des centaines, voire des milliers d'ONG gavées de l'argent de la bienfaisance occidentale, n'a qu'une chose en tête : discréditer Israël par tous les moyens. C'est leur obsession : « Boycottons Israël ! Israël égale apartheid ! » Je ne crois pas à votre naïveté. Ce que j'ai appris sur vous ne vous classe pas dans le camp

des naïfs. Alors ? Que cherchez-vous ?

— Vous en savez long sur moi ?

— Ce qu'il faut. Vous êtes célibataire, me semble-t-il.

Elle avait dit cela avec un sourire entendu.

— Vos fichiers sont bien tenus...

...

Elle l'avait invité à prendre l'apéritif chez elle et ils se retrouvèrent dans son salon, dont les grandes fenêtres panoramiques surplombaient le vieux port.

L'appartement de Ronit Fogel était à la fois sobre et très luxueux. Les toiles contemporaines sur les murs avaient beaucoup de tonus, et les objets décoratifs, aussi disparates qu'une statue de Lénine grandeur nature et une authentique armure de samouraï, communiaient pour dire qu'ils étaient hors de prix.

Elle lui tendit un verre de shiraz à la robe très sombre. Paul le porta à son nez puis en savoura une petite gorgée, retrouvant avec plaisir toute l'ampleur et la rondeur des meilleurs vins israéliens.

— Clos de Gat, 2006, dit-elle.

— Vous avez visiblement du goût pour tout.

— Votre ex-femme peint des toiles magnifiques...

Paul accusa le coup et se sentit déstabilisé par cette allusion inattendue. Jusqu'où Ronit Fogel avait-elle investigué sur lui ?

— Elle prépare une exposition à Tel-Aviv. J'y serai très certainement. Je suis amatrice d'art bien fait.

Elle changea aussitôt d'angle :

— Après Berlin, je présume que vous irez à Gaza. C'est dans l'ordre des choses, non ?

Paul ne chercha pas à nier. C'était bel et bien dans l'ordre des choses. Il ne put que constater que la surveillance que cette femme avait entreprise, sur sa vie comme sur ses allées et venues, n'allait pas se relâcher, au contraire.

Ronit se tenait tout près de lui. Elle posa son verre pour prendre dans un bol une grosse olive. Au lieu de la porter à ses lèvres, elle l'approcha de celles de Paul. Celui-ci entrouvrit la bouche et elle y glissa l'olive très lentement en laissant son index caresser sa lèvre.

Paul ne put résister et laissa sa langue glisser sur l'huile de son

doigt.

— Encore une ?

Il ne répondit pas, décontenancé par l'audace de son jeu.

Elle recommença son manège sans attendre sa permission. Cette fois, elle laissa son doigt plus longtemps encore dans la bouche de Paul, qui le suçait et le mordit délicatement.

Ronit baissa les paupières et, faisant glisser son bras autour de ses hanches, elle se serra contre son corps. Paul ne pouvait pas dissimuler l'excitation qui s'était emparée de lui. Il sentait le souffle de Ronit s'accélérer et comprit que l'envoûtement sexuel du moment était en train de balayer toute méfiance, voire toute prudence.

Il prit à son tour une olive très noire.

Il la tint entre ses doigts, devant ses lèvres, jusqu'à ce qu'elle les entrouvre à son tour et commence à la sucer. Elle la suçait avec une avidité croissante, le regardant droit dans les yeux. Elle mordit finalement dedans goulûment.

Ils s'embrassèrent et en échangèrent le goût douceâtre.

Elle se dégagea pour prendre une autre olive bien luisante. Elle souleva le bord de sa robe, écarta sa culotte et plaça l'olive à l'intérieur d'autres lèvres cette fois, puis l'enfonça en laissant échapper un petit gémissement.

— L'huile d'olive possède un très fort potentiel érotique, dit-elle en se dirigeant vers le comptoir de la cuisine.

Elle s'empara d'une longue fiole du liquide doré aux reflets verts et se dirigea vers la chambre à coucher.

Paul l'y suivit.

...

Au matin, Paul était parti avant le déjeuner, insistant pour qu'elle reste au lit.

Alanguie par l'amour, Ronit s'enroula dans les draps, le corps encore poisseux d'huile, tous les pores de sa peau portant encore la mémoire de ses mains et du passage de son sexe jusqu'entre ses fesses.

Elle resta ainsi un bon moment recroquevillée à se caresser.

Lorsque la jouissance lui arracha finalement un dernier son rauque, elle se laissa retomber sur le dos, repue, les bras en croix, les seins pointés vers le ciel.

L'effet de son maquillage s'était évanoui et de petites pattes d'oie griffaient les abords de ses yeux. Sans ses lunettes, les cernes y devenaient plus apparents.

Elle s'étira langoureusement et se leva pour se précipiter sous une douche brûlante.

Une fois ressortie, toujours imprégnée des images de la nuit, Ronit s'arrêta devant son miroir et laissa tomber son peignoir. Elle n'était pas peu fière de la conservation de son corps à cinquante ans. Bien sûr, la chirurgie y avait joué un rôle. Mais cela avait été exécuté par des maîtres. Ses seins se portaient toujours bien haut et ce petit grain de beauté sous le mamelon gauche était assez charmant. Elle avait poussé le souci jusqu'à faire teindre sa toison pubienne en roux – « un endroit où un seul poil blanc est un *turn-off* inexcusable », disait-elle. Son ventre était resté plat et presque ferme au prix de régimes tyranniques et de gym compulsive. Les ongles de ses orteils toujours écarlates, comme ceux de ses doigts.

Elle revêtit des sous-vêtements en dentelle noire et attacha un collier doré à son cou avant de se maquiller et de se peindre les lèvres en rouge.

Ses pensées allaient à Carpentier. Cette nuit ne devait pas lui faire perdre de vue l'essentiel : elle avait couché avec l'ennemi. Ce n'était pas la première fois, et cela ne l'avait jamais empêchée de le traiter comme il se devait.

20

Paul avait rejoint Jérusalem-Est à la première heure, filant à vive allure sur la 443, la « route des colons », qui piquait à travers la Palestine, protégée par des hauts murs sur plusieurs kilomètres. La nuit l'avait laissé fatigué, mais il se sentait tout à coup revivre après cette rupture de jeûne inattendue.

Il pénétra dans l'American Colony, le riche manoir qui se vantait d'avoir hébergé Lawrence d'Arabie, Winston Churchill et John le Carré. Un soleil automnal réchauffait l'enceinte du jardin clos, petit bijou d'orientalisme au milieu duquel roucoulait une fontaine. Sarah Steinberg y était déjà assise à une table recouverte de céramique palestinienne et lisait son *Haaretz*. Paul alla l'embrasser et se dirigea à l'intérieur, là où s'étalait un buffet matinal, poussé par le besoin d'engloutir un déjeuner de roi.

Il fit le tour des réchauds et se composa une assiette monstrueuse où le saumon fumé, le fromage à la crème frais et le beurre fermier occupaient une grande place. Puis, il ajouta des œufs et, véritable trésor dans cette région du monde, du bacon...

...

C'est dimanche matin et Rachel est assise à la table de la cuisine de leur petit appartement du quartier Mile-End de Montréal, tandis que Paul s'active à la cuisinière.

Il a préparé pour elle une table avec des fleurs, du jus d'orange et un plateau de fruits. La cafetière commence son gargouillement.

Il a fait chauffer les assiettes. Il est un peu nerveux.

Rachel, amusée, attend. Il y a dans l'air quelque chose de cérémonial.

— Je peux faire quelque chose ?

— Non ! Tu restes assise et tu attends.

Peu après, il lui demande de fermer les yeux. Il a dressé les assiettes et en pose une devant elle.

Elle regarde.

Elle dit combien cela a l'air bon.

Son amoureux lui a fait un déjeuner. Ils sont pauvres. Ils viennent d'emménager à Montréal. Ils n'ont que ce petit trois-pièces pour vivre. Mais jamais elle n'a été si heureuse.

Il lui a préparé des œufs et du bacon bien croustillant.

— Tu y goûtes ?

Elle hésite. Jamais encore elle n'a touché à de la viande de porc. Elle saisit un morceau entre ses doigts. Le porte à sa bouche et en prend une petite bouchée.

Elle mâche doucement et ferme les yeux. Elle l'avale, ouvre les yeux et lui sourit :

— C'est bon !

Paul est ravi. Il rit. Il a réussi. Quelque chose dans cette transgression l'excite terriblement. Il se demande s'il réussira à finir son déjeuner avant de lui faire l'amour.

Soudain, Rachel se lève. Il croit tout d'abord qu'elle vient l'embrasser. Mais elle passe à côté de lui et se précipite dans les toilettes où elle vomit.

Il se jette à ses côtés. Il est à genoux et l'entoure de son bras, ressentant les convulsions violentes de son corps.

La crise passe. Elle relève la tête, renifle et fond en sanglots.

— Je suis désolée ! Je voulais...

— Non, c'est de ma faute ! Je n'aurais pas dû. Plus jamais, je te le jure, je ne te demanderai ça.

Ils restent ainsi un moment, serrés l'un contre l'autre sur le plancher de la salle de bain trop étroite.

Il veut l'embrasser.

— Non, je goûte trop mauvais !

— Rien de toi ne me repoussera jamais.

Et ils s'embrassent.

Ils se relèvent et prennent le chemin de leur lit. Leur étreinte est la plus brûlante de toutes celles qu'ils ont connues. Ils se diront que c'est ce jour-là qu'ils ont conçu un fils.

...

Paul fit son rapport à Sarah avant de quitter Jérusalem. Il lui raconta notamment l'incident de l'aéroport et l'intervention impromptue de Ronit Fogel.

— Vous n'aviez qu'à me faire appeler et on vous aurait foutu la paix. Cette Fogel est une vipère. Je suis certaine que c'est elle qui a commandé votre interrogatoire.

Paul s'abstint de lui raconter la nuit qui avait suivi.

Ils récapitulèrent rapidement. Les troubles de Boileau étaient évidemment un résultat direct de son soutien au groupe Myosotis. Visiblement, ce groupe avait déterré quelque chose d'assez grave pour que Boileau soit mort et pour que la directrice du groupe à Gaza se terre. Paul devait inévitablement s'y rendre. Retrouver Amanda Speer était prioritaire, mais il n'allait pas attendre que celle-ci communique avec lui, comme l'avait suggéré à Berlin sa collègue Marzella Heilbronner. Il partirait dès maintenant.

Avant de prendre congé, Paul ouvrit son sac et en tira le livre dont la veuve de Pierre Boileau lui avait fait cadeau.

— *De Québec à Jérusalem*, lut Sarah. C'est votre autobiographie ?

Paul rit.

— Donnez-le à Rachel de ma part...

...

Deux heures plus tard, Paul gara sa voiture devant le terminal du passage d'Erez, le poste-frontière entre Israël et l'enclave palestinienne de Gaza.

Erez était dominé par un vaste édifice de verre et d'acier aux allures de gare moderne, planté en rase campagne. Le stationnement était pratiquement désert, mis à part quelques véhicules laissés là pour y attendre leurs propriétaires en mission de l'autre côté. Trois chauffeurs de taxi arabes attendaient d'improbables clients en fumant sous un abri de tôle.

Paul descendit du véhicule, passa son sac en bandoulière et traversa le stationnement d'un pas lent en direction de la première

barrière de sécurité. Parvenu à la guérite, il fit glisser son passeport et sa carte d'accès par une fente prévue à cet effet vers le garde qui se tenait de l'autre côté de la vitre blindée. Il alla ensuite s'asseoir au soleil sur le parapet en attendant qu'on daigne l'appeler.

Il repensait à la nuit qu'il venait de passer et s'en sentait renforcé. Il avait retrouvé une capacité de séduction, qu'il n'avait plus expérimentée depuis toutes ces années avec Rachel. Mais cette constatation lui fit mesurer combien il s'était éloigné d'elle et fit ressurgir le besoin de lui parler. Sa résolution de lui téléphoner était intacte, mais il ne se sentait pas capable au moment présent, car il savait qu'elle allait lui demander s'il y avait une autre femme. Il l'appellerait quand il aurait retrouvé ses esprits.

Il n'aimait pas l'idée d'aller à Gaza, mais il n'avait guère le choix. Il se savait désormais placé sous surveillance. Rien ne serait simple une fois de l'autre côté. Les yeux et les oreilles étaient partout et pouvaient servir aussi bien Israël que le Hamas.

Une voix dans un haut-parleur l'appela par son prénom. Paul revint vers le guichet, ramassa ses papiers, franchit la grille et s'avança vers le terminal.

À l'intérieur, le grand hall était absolument désert. Cet endroit avait visiblement été conçu pour permettre le transit de milliers de personnes par jour, sans doute dans la perspective désormais ensevelie de permettre à des ouvriers de Gaza de venir travailler en Israël. Une seule cabine de contrôle sur une demi-douzaine était en fonction, occupée par une employée des douanes. Paul pénétra dans l'espace sécurisé devant elle et entendit le claquement de la porte magnétique qui se verrouillait dans son dos. L'interrogatoire ne dura guère qu'une minute cette fois – privilège que lui octroyait sa carte de presse, il n'avait aucun compte à rendre.

Une deuxième porte se déverrouilla devant lui et il pénétra dans la zone de transit. Ce n'était pas son premier passage via Erez mais, comme chaque fois, il nota avec une certaine fascination à quel point cet endroit avait été sciemment dépourvu de tout signe de bienveillance et d'humanité. On y traversait des salles grises de béton et d'acier dépoli en franchissant, un après l'autre, des portillons dont l'ouverture était déclenchée à distance. Les ordres d'avancer étaient transmis par un témoin lumineux passant du rouge au vert au son d'une sonnerie agressive. Tout contact humain semblait ici prohibé.

On finissait par se retrouver dehors, entre des grilles et des barbelés, dans un couloir de près d'un kilomètre qui traversait le no man's land. Cette promenade permettait d'apprécier la masse de béton

imposante du Mur avec ses miradors, qui encerclait Gaza comme un pénitencier. Entre le Mur et les premières habitations palestiniennes, tout avait été rasé. S'aventurer dans cette zone au-delà des clôtures signifiait la mort par balles.

Paul avançait, inconscient d'avoir une lunette de tir braquée sur lui à partir d'un des miradors. Le collimateur suivait sa tête sans le lâcher. Dans le ciel, un hélicoptère faisait du surplace, son vrombissement incessant résonnant comme un rappel, à l'intention de ceux qui pouvaient en douter, de ce que la surveillance du territoire ne se relâchait jamais.

— Le voici alors qu'il assistait aux funérailles, dit Ronit Fogel à l'homme penché par-dessus son épaule tandis qu'elle lui montrait l'écran de son ordinateur.

Le visage de Paul apparaissait en gros plan.

Moshe Ayalon, à qui Ronit montrait cette photo prise à la cathédrale d'Ottawa, n'eut pas de réaction perceptible.

— Celle-ci est plus intéressante...

Paul apparut de nouveau à l'écran, cette fois en compagnie de Céline Boissonneault, la femme au hijab.

— Cette femme est une tête de pont du Hamas au Canada. Elle est sous la loupe du SCRS canadien. Et cette mosquée d'Ottawa, où la photo a été prise, est une pépinière islamiste.

— La culpabilité par association est une de tes spécialités, murmura Ayalon en souriant. Mais ne m'as-tu pas dit que cet homme était marié à une juive en plus d'être le protégé de Sarah Steinberg ?

— Mais il n'est plus avec cette femme, non ? Il y a sans doute là une faille à creuser. Fondamentalement, nous devons partir avec l'idée qu'il s'agit d'un instable. J'ai demandé que l'on cherche du côté psychiatrique. A-t-il déjà fait une dépression ? A-t-il consommé des médicaments ? Et n'oublions pas l'amour. Si nous lui découvrons une maîtresse palestinienne, cela expliquerait aussi pas mal de choses. Ce ne serait pas le premier homme dont l'idéologie changerait sous la gouverne de ses couilles...

Ronit Fogel appuya sa dernière observation d'un sourire entendu, et Moshe Ayalon lui rendit son sourire.

— Nous avons aussi une biographie intéressante de son passé au Canada, reprit Ronit. Il a été journaliste puis, à la suite de la publication d'un canular, sa réputation a été réduite à néant et il s'est retiré du métier. Il a ensuite vécu comme pigiste au Canada avant d'être recruté par Sarah Steinberg qui, de toute façon, a la réputation de s'associer avec n'importe qui. Si nous avons un rapport accablant sur Carpentier, ce sera une façon de discréditer la fondation de cette excentrique au cœur faible.

Elle lui fit un compte-rendu détaillé de la relation de Carpentier avec Pierre Boileau et de son rôle auprès de Sarah Steinberg.

— Sarah ! J'aime bien cette femme, dit l'officier. Elle est l'ennemie jurée de Netanyahu, mais quand elle prend le téléphone pour le joindre, il répond aussitôt !

— C'est le pouvoir de l'argent, répondit Ronit. À ce sujet, je veux te signaler quelque chose de grave : Paul Carpentier se balade avec un de nos téléphones...

— Que veux-tu dire ?

— J'ai tenté de faire le suivi de ses communications à partir d'Ottawa, et jamais les Canadiens n'ont réussi à décrypter ce qui sortait de son portable. J'en ai finalement eu l'explication à Ben-Gourion quand j'ai fait analyser son appareil : il se sert d'un cryptage qui n'est nul autre que celui du Shin Beth ! Tu te rends compte : quelqu'un lui a remis un portable de nos propres services de sécurité !

L'homme fronça cette fois les sourcils.

— Cela ne peut venir que de Sarah, reprit Ronit. J'ignore comment elle a réussi à se procurer ça, mais cela ne peut signifier qu'une chose : elle a des alliés à l'intérieur. Je crois que tu devrais y voir. Je m'inquiète pour toi, Moshe.

— C'est dans ta nature, dit l'autre, affectant un air paisible.

— J'ai une sale impression. On veut ta tête, Moshe. Tu t'es toujours moqué de ces activistes, mais cette fois, ils ont mis quelque chose en marche qui risque d'être très difficile à arrêter.

— L'Allemande est toujours introuvable ?

— Elle se terre quelque part à Gaza. Mais nous ne l'avons pas encore localisée. Sans doute est-elle très prudente depuis la mort de Boileau. Nous finirons bien par la trouver, mais ce qui m'inquiète, c'est que cet homme, Carpentier, ne la trouve avant.

— Tu voudrais devenir ministre de l'Intérieur ? laissa tomber Ayalon, un petit sourire aux lèvres. Je te verrais bien remplacer Ziv

dans mon cabinet !

— Quoi ? ! Cela veut dire que tu as décidé de te présenter ? !

Elle lui sauta au cou.

Depuis des mois, Ronit Fogel cherchait à convaincre Moshe Ayalon de sauter dans l'arène politique. En deux élections, elle en était convaincue, il pouvait devenir premier ministre.

Moshe et elle étaient des âmes sœurs depuis longtemps. Il avait passé sa vie dans l'armée. Elle était au renseignement militaire. Un jour, après une réunion d'information, il lui avait demandé de rester alors que les autres officiers de l'état-major quittaient la pièce. Tous deux avaient pris goût à la compagnie de l'autre. Ils avaient pris l'habitude de se rencontrer pour des *briefings* quasi quotidiens. Elle s'avérait une conseillère avisée, voire brillante. Ils étaient devenus alliés avant de devenir amants.

C'est vers elle qu'il s'était tourné après la mort de Samuel, son fils, lorsque sa relation avec sa femme Aviva était devenue trop lourde et que le climat de la maison lui était devenu insupportable.

Ils n'étaient plus amants. Mais leur alliance avait survécu à l'assoupissement de leur passion. Du moins, de sa passion à lui. Ronit, divorcée depuis longtemps, avait multiplié les conquêtes de manière prédatrice. Mais pour Moshe, elle avait accepté d'être la proie. Elle le suivait.

« Nous pouvons aller très loin ensemble, songea-t-elle. Et je ne laisserai pas tout s'effondrer à cause des *smolanim*, des gauchistes. »

— ... et voilà comment je vois notre village : une entreprise de pionniers venus vivre dans un esprit de paix malgré l'hostilité à leur endroit. Un jour, la raison prévaudra, et les Arabes et les Juifs vivront ensemble, ici, sans se faire la guerre.

David parlait depuis quelques minutes à la caméra de Lia, répondant à ses questions.

Ils étaient tous deux sur les hauteurs de la colonie. Derrière David s'élevait le gros village palestinien de Beit Ommar. Chacun sur son promontoire, les deux villages se faisaient face. Dans le ravin les séparant se trouvaient les clôtures et le no man's land censé protéger la colonie.

Toujours devant la caméra, David débitait candidement son appréciation des lieux.

— Le problème, c'est que les Arabes ne respectent pas la loi.

— Que veux-tu dire ?

— Regarde de l'autre côté : ces maisons en construction. Elles sont toutes mises en chantier sans permis. Ce sont des constructions illégales...

Lia cessa de filmer. Elle claqua rageusement l'écran-viseur sur l'appareil. David la dévisagea, interloqué.

— Tu es stupide ou quoi, David Schiff ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu décris ces constructions palestiniennes comme « illégales » ? ! Ne sais-tu pas que c'est le village où tu te tiens qui est illégal ? Il est

construit sur des terres privées palestiniennes et il a même été fondé en contravention des lois israéliennes. Depuis, on l'a tout simplement légalisé, et la terre des fermiers qui se trouve entre nos deux villages a été expropriée pour créer une zone de sécurité. Quant aux Palestiniens, il leur est impossible d'obtenir des permis de construction. On leur envoie plutôt des avis de démolition. Ce qui se passe ici, ça s'appelle de l'épuration ethnique, David soi-disant Schiff !

Elle rangea sa caméra et tourna les talons, laissant David hébété.

Celui-ci tenta de la rattraper.

— Non ! Laisse-moi et va-t'en retrouver ton oncle !

David resta seul au beau milieu de la rue, regardant Lia s'éloigner d'un pas furibond.

Il savait que cette fille avait été qualifiée de gauchiste à l'école. Mais il la voyait disparaître à regret.

Lorsque Paul entra dans la ville, les derniers photons de lumière semblaient en train d'être aspirés par un sombre brouillard venu de la mer, qui rendait les ombres fuyantes. La tombée du jour à Gaza n'avait rien de semblable à celle des villes fonctionnelles où s'allument les réverbères et les néons colorés. Ici, la ville semblait plutôt s'éteindre et ses habitants se transformer en fantômes.

Un taxi l'avait déposé près de la place du Soldat inconnu, devant une grande murale des brigades Ezzedine Al-Qassam, les Forces du Hamas, représentées ici armées jusqu'aux dents. Les murs alentour étaient quant à eux couverts de cœurs peints à l'aérosol : ces graffitis, de plus en plus populaires, défiaient le régime islamiste qui avait interdit quelques mois auparavant les célébrations de la Saint-Valentin.

Il entendait démarrer les génératrices qui faisaient s'allumer, ici et là, de rares néons aux fenêtres et aux devantures des commerces. Sur le trottoir, devant un portail métallique, Paul aperçut deux étudiants assis dans le noir, leurs visages éclairés par la lueur bleue des écrans d'ordinateurs posés sur leurs genoux ; ils étaient en train de capter gratuitement le signal Internet sans fil qui irradiait jusque dans la rue à partir des bureaux d'une ONG.

Il lui vint à l'idée que ces types pouvaient lui rendre un grand service...

Il s'approcha.

— *As salam aleykoum !*

— *Hi ! How are you ?*

L'un des deux parlait un peu anglais et Paul lui fit comprendre qu'il aimerait bien louer son ordinateur l'espace de quelques minutes.

L'étudiant lui céda sa place avec empressement, refusant obstinément d'être payé.

Paul se brancha sur le compte anonyme qu'il avait créé après son passage à Berlin. Il y trouva ce qu'il espérait : un message provenant d'une adresse, anonyme elle aussi, composée d'un amalgame de lettres et de chiffres. Il l'ouvrit.

« Prévenez-moi dès que vous serez à Gaza », disait le message signé A.S.

Il se signala aussitôt et, à sa grande surprise, il reçut une réponse immédiate d'Amanda Speer.

« J'attendais votre venue. Soyez à 21 h au troisième étage de l'édifice de béton bombardé qui se trouve face à la place Al Katiba. Assurez-vous de ne pas être suivi. »

Cela lui laissait peu de temps. Deux heures à peine.

S'assurer de n'être pas suivi à Gaza pouvait s'avérer difficile. L'endroit grouillait d'indicateurs, et un étranger n'y passait pas facilement inaperçu.

Au bout de trois minutes, il avait élaboré son plan.

...

Son homme de confiance à Gaza s'appelait Marwan. Celui-ci agissait comme *fixer* de presse. Sa spécialité était de guider les journalistes et les étrangers de passage dans la bande de Gaza. Paul l'avait recruté deux ans plus tôt.

Il se pointa chez lui, au rez-de-chaussée d'un petit immeuble situé près du centre-ville. Marwan lui ouvrit. Il était chauve et portait une grosse moustache noire qui lui donnait l'air d'un Turc.

Il fit une accolade chaleureuse à Paul tout en le sermonnant pour ne pas l'avoir prévenu de sa visite.

Paul eut bien du mal à lui faire comprendre qu'il n'avait pas le temps de s'attarder, ni de manger, ni même de prendre un café. Cela n'empêcha pas la table basse devant lui de se garnir de boissons, de biscuits, de pain, d'olives et de cacahuètes pendant qu'il expliquait à son ami ce dont il avait besoin : un moyen de se déplacer jusqu'au rendez-vous sans être suivi.

Pendant que Marwan passait des coups de fil sur deux portables en

même temps, sa femme continuait de déposer des victuailles devant Paul en dépit de ses gestes pour signifier qu'il ne pourrait pas faire honneur au repas.

— OK, c'est arrangé, dit Marwan. Suis-moi. Je vais t'accompagner au rendez-vous. Je ne veux pas que tu ailles seul dans un endroit comme ça.

Commença alors une longue joute entre les deux hommes. Paul dut user de tout son pouvoir de persuasion pour faire comprendre à l'autre que sa présence ferait avorter ce rendez-vous capital.

Marwan finit par céder. Il passa rapidement dans sa chambre et revint avec un vieux veston trop grand et un *keffieh* dont il couvrit la tête de Paul.

Il le fit passer par la porte arrière de son immeuble et Paul se retrouva dehors, dans la ruelle sans éclairage, où une voiture attendait, tous phares éteints.

Marwan le fit monter dans le véhicule et donna ses instructions au chauffeur.

— Ghassan va te conduire. Il va s'assurer que vous n'êtes pas suivis avant de te déposer près d'Al Katiba. Après, tu iras à pied.

...

Dix minutes plus tard, Paul se trouva en vue de l'édifice abandonné au bout de la place, un grand terrain vague en terre battue, plongé dans l'obscurité et complètement désert pour ce qu'il pouvait en voir. L'imposante structure de béton devant lui faisait quatre étages, et sa silhouette sinistre se dressait dans la nuit, à peine découpée par un rayon de lune.

«L'endroit n'est guère rassurant», songea-t-il, tout en concédant que, pour ce genre de rendez-vous, l'obscurité constituait une arme protectrice.

En évitant de se trouver à la portée de l'éclairage venant des rues avoisinantes, il s'approcha de l'édifice et parvint au pied des escaliers en ciment brut.

Il ôta son *keffieh* et le replaça en écharpe autour de son cou pour se protéger du froid qui tombait. Il monta. Au bout de la dizaine de marches, il n'y avait qu'un espace béant, sans porte, donnant sur le grand trou noir du ventre des ruines. Il regretta aussitôt de n'avoir pas pris au moins une petite lampe de poche.

Le bruit d'une sourde pulsation l'alerta dès qu'il eut posé le pied à

l'intérieur. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser que c'était celui de son propre cœur.

« Qu'es-tu venu faire ici ? N'est-il pas encore temps de faire marche arrière ? »

En se posant la question, il se rendit compte qu'il ne saurait rebrousser chemin, par peur de se retrouver face à lui-même. Cette prise de conscience de l'emprise tyrannique de son propre orgueil fit naître en lui une étrange angoisse.

Il s'avança dans la pénombre.

Il entendait crisser ses baskets sur le plancher recouvert de gravats. Il tâta un mur et s'y adossa, le temps de laisser ses yeux s'adapter à l'obscurité. Une faible lumière pénétrait par les grands carreaux des fenêtres et les formes se précisaient. Il repéra au centre de la pièce ce qui ressemblait à la cage de l'escalier central de l'édifice.

L'idée lui vint d'utiliser l'écran lumineux de son téléphone. Et c'est ainsi qu'il monta, très lentement, en éclairant chacun de ses pas. Les marches étaient recouvertes de débris et de tessons de verre. Pour l'approche silencieuse, il faudrait repasser... Il se voyait mentalement marcher en douce dans une érablière recouverte de feuilles sèches à l'automne et tenter en vain de la traverser sans faire de bruit...

L'escalier n'avait pas de rampe. Une chute dans le vide l'aurait entraîné jusqu'au sous-sol.

Juste avant d'arriver au troisième étage, lieu du rendez-vous, il éteignit l'écran de son portable et attendit.

En principe, il venait rencontrer ici une pacifiste allemande ; pas de quoi avoir peur. Son contact, normalement, devait déjà être sur place et l'avoir entendu arriver. Il éprouva une vive envie d'allumer une cigarette, même s'il avait cessé de fumer des années auparavant.

Puis il comprit : une odeur de tabac fraîchement brûlé. On avait fumé en cet endroit il n'y avait guère plus de quelques minutes...

Paul appela, en anglais :

— Ça va, je suis arrivé. Je suis seul.

Aucune réponse. Seule la rumeur de la ville autour pénétrait par les fenêtres sans vitres en suivant la brise qui soufflait de la mer.

Il décida de faire quelques pas en direction de la fenêtre.

— Attention ! Ne bougez plus !

L'avertissement, lancé en anglais par une voix de femme, le fit sursauter.

— Il y a un trou, un mètre devant vous – gracieusement d’une bombe israélienne. C’est une chute de deux étages si vous avancez.

À ce moment, le rayon d’une torche électrique balaya le sol, et Paul aperçut le cratère de plus de deux mètres de diamètre.

— Madame Speer, je présume...

— Bonsoir, monsieur Carpentier. Restez où vous êtes. Une arme est pointée sur vous.

La lampe électrique s’éteignit. L’obscurité se fit encore plus dense. Paul éprouvait un profond malaise à se tenir ainsi devant le trou béant sans le voir.

— Merci de votre hospitalité, dit-il. C’est ici que vous habitez ?

— Nous n’avons pas le temps de plaisanter. Qui vous envoie ?

Paul expliqua sommairement ses liens avec Pierre Boileau, son travail auprès de Sarah Steinberg.

— Je sais que Pierre était venu à Gaza pour vous rencontrer. C’est de cela que j’aimerais parler avec vous. Ailleurs me conviendrait.

— Je dois prendre mes précautions. L’endroit où je vis doit rester secret, et je suis sûre que vous comprenez pourquoi...

— En gros, on peut présumer que si Pierre a été tué à cause d’informations que vous lui avez communiquées, vous êtes vous-même une cible. Pourquoi êtes-vous restée à Gaza ?

— Ce serait trop compliqué à expliquer ici et maintenant... Silence !

Elle s’arrêta net de parler.

Lui aussi avait entendu un bruit. Un crissement dans les débris. Un rat. Ou un homme.

Un vertige s’empara de lui. Le trou devant, invisible, l’attirait irrémédiablement. Il fit un bond vers l’arrière et se laissa choir par terre. Un coup de feu retentit.

Qui avait tiré ? Speer ? Ou quelqu’un d’autre ?

— Ils ont la vision nocturne ! s’écria l’Allemande.

— Ne tirez pas, je viens vers vous !

Paul roula en direction de la voix et se retrouva aux pieds d’Amanda Speer qui se tenait contre le mur, près de la descente d’escalier.

— Votre arme ? chuchota Paul en se relevant.

— Je n'en ai pas. C'était du bluff...

Il fallait penser vite. Des pas approchaient. Le mur les protégeait mais plus pour très longtemps.

— Vite ! Dans l'escalier !

Paul poussa Amanda Speer devant lui et, lorsqu'elle se fut engagée dans la descente, il resta sur le palier, plaqué contre le mur.

Il perçut plus qu'il ne vit la silhouette d'un poursuivant qui s'engageait derrière la femme.

Par-derrrière, il lui sauta au cou et l'enserra avec toute la violence dont il était capable. L'homme laissa échapper une rafale vers le plafond et des éclats de béton tombèrent sur leurs corps qui roulaient sur le sol. Paul continuait de serrer tant qu'il le pouvait pendant que l'autre s'agrippait désespérément à son avant-bras et lui assénait des coups de pied. Puis, l'énergie de l'homme se dissipa.

Paul relâcha son étreinte. Il espérait ne pas l'avoir tué.

Il ramassa l'arme. Poids et volume d'une kalachnikov, l'arme la plus facile à utiliser au monde. Il tâta le crâne de son assaillant et en dégagaa les lunettes de vision nocturne.

Qui que soit cet homme, il doutait qu'il soit venu ici seul. Où étaient les autres ? Ils avaient trois étages pour se cacher en embuscade. Et Paul n'avait plus la moindre idée d'où pouvait se trouver Amanda Speer... Son principal avantage résidait dans le fait que les autres ne pouvaient pas deviner qui, de lui ou de son assaillant, était hors d'état de combattre.

La priorité, de toute façon, était de quitter cet édifice.

Il descendit à son tour en suivant les ombres vertes et noires des escaliers que lui renvoyait l'imagerie électronique.

Parvenu au deuxième palier, il avança prudemment dans l'embrasure de la porte pour s'assurer que la voie était libre.

Une voix retentit, preuve qu'on venait de l'apercevoir ou de l'entendre.

— Mohammed ? !

Il perçut de la tension et de l'inquiétude dans cette question.

Il répondit, utilisant un des seuls mots d'arabe qu'il connaissait :

— *Yalla !* On y va !

L'autre mordit à l'hameçon et s'avança à découvert. Paul tira une rafale aux jambes et l'homme tomba en criant.

Paul dévala le reste des marches à une vitesse folle.

Au loin, des sirènes se faisaient entendre. « Après tout, songea-t-il, Gaza a bien une police. S'il se trouvait d'autres assaillants, ils sont assurément en train de fuir. »

Il arriva enfin au rez-de-chaussée et se dirigea vers la sortie arrière de l'édifice. Avant de sortir, il se débarrassa des lunettes et de la kalachnikov.

Il déboucha dans une ruelle sans éclairage et la suivit en direction d'une grande mosquée, dont il apercevait la silhouette au bout de l'allée.

Une vieille Mercedes dont les phares étaient éteints sortit de l'arrière de la mosquée et s'avança, lui barrant le chemin. Son cœur s'arrêta.

— Carpentier ! Montez vite !

Amanda Speer avait baissé la vitre côté passager. Quelqu'un d'autre était au volant. Paul courut, ouvrit la portière arrière et se jeta sur la banquette. La voiture s'engagea dans la grande artère et fila en direction de la mer, tandis qu'elle croisa des jeeps aux gyrophares bleus remontant en sens inverse.

Ils roulaient vers une destination inconnue. Un chauffeur arabe conduisait avec un flegme qui contrastait avec les émotions qu'ils venaient de vivre. L'Allemande se débarrassa d'un hijab qui lui couvrait la tête, ce que Paul n'avait pas eu le loisir de remarquer dans l'obscurité.

Elle se retourna vers lui. Elle était blonde et avait les cheveux très courts, rasés même sur la tempe gauche et sur la nuque.

— Vous avez été suivi..., laissa-t-elle tomber comme un reproche.

— Ou peut-être que c'était vous...

— Vous avez un téléphone ?

— Oui.

— J'aurais dû vous prévenir. Il fallait soit le laisser à la maison, soit en enlever la puce. Ce ne sont pas des Palestiniens avec leurs armes de Pierrafeu qui sont après nous. Ce sont les Israéliens, et dites-vous qu'ils vous suivent à la trace à partir de leurs écrans à Tel-Aviv.

— Désolé. Je ne suis pas très fort en techno...

Paul entreprit de retirer la pile et la puce de son appareil, se maudissant de sa négligence. Il revit les sbires de la sécurité israélienne analysant son téléphone à l'aéroport...

Speer alluma une cigarette.

— Désolée, vous en voulez une ?

— Je ne fume plus, mais... après ces émotions...

Il se cala dans son siège, regardant défiler la ville. Il ressentait une intense sensation de bien-être. « Étrange, songea-t-il, combien risquer sa vie permet d'en saisir l'essence... »

— Où allons-nous ?

— Je vous emmène au Centre culturel de Gaza. À cette heure, il n'y a personne et j'ai la clef.

...

Les rideaux avaient été tirés et Amanda Speer avait allumé. L'Allemande avait laissé tomber l'*abaya* qui la couvrait. Elle ne portait qu'un t-shirt gris, des pantalons kaki coupés à mi-jambe et des sandales.

— Vous voulez un café ?

Elle s'activa à le préparer sans attendre la réponse.

Ils se trouvaient dans une salle d'arts plastiques. De grandes tables tachées de gouache, des chevalets, des pots de couleur sur les tablettes... Un rappel de Rachel.

Les murs étaient couverts de dessins d'enfants dont la thématique était on ne peut plus claire : la guerre punitive que les Israéliens avaient menée contre les Palestiniens moins de deux ans auparavant. Les soldats s'y livraient à des actes de pure barbarie, exécutant des familles entières, répandant le sang et le feu grâce à leurs chars frappés de l'étoile de David.

Paul fut irrité par ces œuvres juvéniles, dégoulinantes de propagande à son avis.

— C'est votre projet ?

— Oui, bien sûr.

— Vous trouvez ça sain de faire participer des enfants à la propagande ?

Amanda Speer le fusilla du regard.

— Que savez-vous de notre travail ?

— Peu de chose sinon que vous traitez les enfants victimes de traumatismes de guerre.

— Notre méthode consiste à faire dessiner les enfants qui ont vécu la guerre de près. Nous utilisons le dessin pour leur permettre d'exprimer ce qu'ils ont vécu. J'ai une fillette de huit ans qui a vu son père se faire fusiller à bout portant alors qu'il avait les mains levées. Nous avons reçu un garçon qui a passé plus de trente-six heures sous les décombres de sa maison et qui en est ressorti seul survivant de sa famille. À partir de ce qu'ils dessinent, nous pouvons leur parler, les faire verbaliser plus facilement. Ce n'est que la phase de dépistage. Après, lorsque nous avons relevé des indices de perturbations majeures, nous dirigeons l'enfant vers un spécialiste pour qu'il reçoive une véritable assistance psychologique. Cette approche a été utilisée avec succès dans de très nombreux conflits. Ce n'est pas, comme vous dites, une opération de propagande !

Il y eut un moment de silence froid entre eux.

— Excusez-moi, dit Paul, conscient que ces mots ne franchissaient pas souvent ses lèvres.

Elle éteignit et l'entraîna dehors. Elle posa les tasses de café dans les marches de l'escalier qui donnait sur la cour intérieure et l'invita à s'asseoir. Seule la lune les éclairait.

— Au bout d'un moment, j'ai réalisé que ces dessins avaient une autre valeur. Une valeur documentaire. Ces témoignages valent à mes yeux bien des photos de presse et ont bien davantage de poids que les vidéos qui passent en boucle aux nouvelles télévisées. Ces enfants *ont vu* les choses. Et ce n'est pas parce qu'ils sont des enfants que leurs témoignages ne veulent rien dire. Au contraire.

— Et ils vous ont permis de découvrir quelque chose qui dérange, visiblement.

— Oui.

— Quelque chose que vous avez communiqué à Pierre Boileau, et qui a déclenché la réaction en chaîne qui a conduit à sa mort.

— J'en suis persuadée. Il n'y a pas l'ombre d'un doute.

Paul resta silencieux, attendant la suite, pendant qu'Amanda Speer sortait deux cigarettes. Il accepta de nouveau, conscient de jouer avec le feu.

— Je suis tombée sur un garçon qui est un véritable artiste. Il a treize ans. Il en avait onze au moment de Plomb durci. Toute sa famille a péri lors du bombardement de la maison où on les avait rassemblés dans le camp de Jabaliya. Il est le seul survivant. Or, ce garçon a pu documenter par ses dessins, avec une précision quasi photographique, tout ce qui s'est passé lorsque les soldats israéliens

ont arrêté sa famille et qu'elle a par la suite été bombardée. En clair, il a documenté image par image le récit d'un crime de guerre.

— Le général Moshe Ayalon ?

— Oui.

— Et c'est ça que vous avez révélé à Pierre Boileau...

— J'ai agi imprudemment avec lui. Je me sens coupable. En fait, lorsque je l'ai mis au courant de mes recherches au début, j'ignorais que nous étions à ce point sous la loupe des services secrets israéliens – ils agissent à travers un groupe appelé Palestine Watch, qui mène une campagne internationale de sabotage des ONG jugées anti-israéliennes.

— Et pourquoi Pierre devait-il venir ici ?

— Pour me rencontrer, bien sûr. Nous devions partager le fruit de nos recherches, que nous ne pouvions plus laisser transiter par Internet compte tenu du niveau de surveillance auquel nous étions soumis des deux côtés. Il a donc décidé de venir. Il savait que ses jours à l'Agence étaient comptés et il ne voulait pas perdre de temps. Essentiellement, il voulait monter un dossier criminel à charge contre Ayalon en vue de le faire traquer par la justice internationale. C'est devenu la grande peur obsessionnelle des responsables militaires israéliens : se faire arrêter lorsqu'ils voyagent à l'étranger.

— Pourquoi alors restez-vous ici ? Vous êtes menacée au même titre que Pierre.

— J'ai pensé partir quand j'ai appris qu'on l'avait tué. J'aurais pu traverser à Erez dès le lendemain matin et prendre l'avion le soir même pour Berlin. Mais il y avait tout ceci, dit-elle avec un geste désignant le Centre culturel derrière elle. Je ne peux pas partir et laisser ces dessins à l'abandon derrière moi. Ils constituent un témoignage qui doit franchir la barrière du temps et je veux en faire une exposition à Berlin. Et puis... j'aime quelqu'un ici. J'ai donc décidé de rester, de me cacher en attendant d'avoir trouvé un plan. Et vous voici...

...

Marwan lui avait prêté un petit studio dans le nord de la ville. Quatre murs, un matelas à même le sol, un réchaud, l'eau courante, du café et du pain. C'était tout ce dont il avait besoin pour le moment.

Marwan avait aussi bricolé le détournement de ses communications téléphoniques. Son téléphone, expliqua-t-il, devait

rester dans l'appartement, et le relais se ferait automatiquement vers un autre appareil qu'il lui avait prêté et qu'il pouvait emporter avec lui. Ainsi, les risques qu'il soit repéré dans ses déplacements étaient minimisés.

— C'est un truc que j'ai appris des terroristes, dit-il en décochant un clin d'œil à Paul.

— Tu es le meilleur *fixer* de Gaza !

— Ne sois pas trop confiant... Ce ne sont que de petits trucs. Tu sais que les Israéliens ont la capacité d'activer le microphone d'un cellulaire à distance pour le transformer en micro-espion à l'insu du propriétaire de l'appareil ? Dans la bande de Gaza, nous sommes comme des rats de laboratoire qui se déplacent dans un labyrinthe et se font observer par des scientifiques. Ne l'oublie pas.

...

Paul devait maintenant attendre qu'on vienne le chercher. Amanda Speer lui enverrait un chauffeur.

Marwan parti, il s'étendit sur le matelas, se demandant comment tuer le temps mais sachant fort bien, au fond, ce qu'il finirait enfin par faire.

Il prit son portable et le considéra longuement avant de finalement composer le numéro de Rachel.

La rue Shabazi du quartier Neve Tsedek était le rendez-vous de la bourgeoisie bohème de Tel-Aviv. Elle serpentait en descendant vers la mer, avec ses façades de couleur crème à même le trottoir, à l'européenne. Rachel la parcourait pour la toute première fois et fut immédiatement enchantée par les vitrines des boutiques de mode.

Se vêtir et se parer selon son goût intime avait sans doute tracé la plus profonde des lignes de démarcation entre sa vie d'antan, chez les ultrareligieux, et sa vie actuelle. Elle avait immédiatement, sans hésiter, conquis et embrassé cette liberté, et ce, avant même de fusionner sa vie à celle de Paul Carpentier.

Les bijoux, les écharpes, les couleurs et les textures s'accrochaient à elle comme par magie et elle possédait un don inné pour les mettre en valeur – et non pas l'inverse, ce qui est rare.

Elle était aujourd'hui vêtue d'une robe gitane très colorée et d'un châle à longues franges. De lourds bracelets en argent tombaient sur ses poignets fins. Ils tintèrent en même temps que la clochette de la porte de la boutique lorsqu'elle la poussa pour y entrer. Quand elle en ressortit plusieurs minutes plus tard, un collier torsadé de cuivre et d'argent pendait à son cou.

C'est à regret qu'elle dut abandonner le lèche-vitrines pour presser le pas vers son rendez-vous. Elle traversa Eilat Road et se retrouva du côté de Florantin, dans la rue Abarbanel, au milieu d'édifices industriels décati pris d'assaut par des vignes agressives et des murales fantaisistes.

Ce quartier, qu'elle avait découvert ces derniers jours en même temps que la galerie où elle devait exposer, était une friche urbaine à

mi-chemin entre le bidonville et l'atelier d'artiste. Ce monde lui était encore grandement étranger, mais s'y retrouver soudainement lui procurait une sensation de liberté.

Elle se trouva bientôt devant la galerie Mohammed-Klein, où l'attendait le photographe du *Haaretz*. Le photographe et aussi le journaliste, Uri Elon, qu'elle avait hâte de retrouver.

...

Contrairement à ce qu'elle craignait, la séance photo lui plut. Si elle appréhendait d'apparaître dans les pages du journal, le fait d'être mitraillée par un photographe professionnel qui ne cessait de lui répéter combien elle était magnifique ne lui procurait aucun déplaisir.

Uri Elon était là, qui observait la scène en souriant, discret. Il prenait occasionnellement des notes dans un petit cahier.

— Que faites-vous, Uri ?

— J'essaie de vous capter... à ma manière. Ce n'est pas l'aspect le plus désagréable de mon métier !

Elle rit de bon cœur, ce qui déclencha une succession de flashes de la part du photographe.

— Superbe ! s'exclama ce dernier. Je crois que j'ai terminé.

Uri s'approcha de Rachel en rangeant son carnet de notes dans une poche de son veston.

— Je peux vous inviter à luncher ? Je pourrais prétexter que j'ai encore des questions à vous poser pour mon article, mais ce n'est pas le cas. C'est seulement pour le plaisir de votre compagnie...

— D'accord ! Où irons-nous ?

Il proposa la plage.

Pendant qu'elle se retirait un instant pour se préparer, le photographe lança au journaliste une œillade de complicité masculine qui le fit rougir.

...

— J'aime cette ville, disait Uri quand ils furent installés à une table avec vue sur la mer, finissant une bouteille de chardonnay. Nous, les Israéliens, avons créé ici le meilleur endroit au Moyen-Orient. C'est un lieu de liberté, de vie artistique et intellectuelle. Il y a eu des Juifs dans toutes les parties du monde et ils ont amené ici les

influences, la cuisine et les idées du monde entier.

Rachel, qui buvait peu, se sentait grisée et aimait entendre parler cet homme dont l'enthousiasme était communicatif.

— Vous êtes né ici ?

— Oui, je suis un sabra. Un « pure laine de souche », comme vous dites chez vous !

— Ainsi vous connaissez Montréal ?

— Bien sûr. C'est une autre des quelques villes intéressantes du monde. Mais trop froide pour moi !

Le téléphone de Rachel sonna.

— Excusez-moi...

Elle répondit. Il y eut de longues secondes de silence à l'autre bout avant que finalement elle entende :

— C'est moi. Comment vas-tu ?

— Mon Dieu, mais où es-tu ? !

— À Gaza.

Elle ne saisit même pas la réponse tant elle était confuse. Sa lèvre inférieure se mit à trembler. Elle cherchait ses mots et vit, devant elle, Uri Elon qui fronçait les sourcils, visiblement intrigué.

Elle lui fit signe de la main de rester assis alors qu'elle se levait et se précipitait dehors.

Le journaliste resta attablé à l'intérieur tout en observant par la baie vitrée Rachel qui paraissait bouleversée et hurlait dans l'appareil, les cheveux en furie face à la mer.

— Mais pourquoi ? Pourquoi m'as-tu fait ça ? !

Des larmes coulaient sur ses joues pendant qu'elle écoutait sans l'entendre Paul, qui bafouillait des explications à l'autre bout.

— Calme-toi, Rachel, dit-il au bout d'un moment.

— Comment ? Me calmer ! Il faudrait que je sois calme ?

Elle tremblait. Elle se sentait surtout déboussolée. Cet appel, qu'elle n'attendait plus. Qui venait gâcher cette journée agréable. Elle ne savait plus si elle devait se réjouir de cette interruption ou la maudire. Il lui fallait retrouver ses esprits.

Elle inspira profondément avant de déclarer :

— Écoute-moi, Paul. Ce n'est pas le meilleur moment. Je suis en train de donner une entrevue à un journaliste. Je ne peux pas te

parler. Je te rappellerai plus tard. Ton numéro ne s'affiche pas. Donne-le-moi.

Paul s'exécuta.

— Comment va David ? eut-il tout juste le temps de demander.

— Il va bien. Il est chez Amos. Je t'expliquerai quand je te rappellerai.

Elle raccrocha et essaya de retrouver son calme, sans y parvenir. Ses mains tremblaient encore quand elle sentit une main se poser doucement sur son épaule.

— J'ai réglé la note, dit Uri. Allons marcher sur la plage.

Elle serra les lèvres, fixant le vide. Puis elle hocha la tête, acquiesçant silencieusement.

...

Paul fut submergé par l'impression de se trouver à l'autre bout du monde. Il resta de longues minutes gisant sur le dos à fixer le plafond de l'appartement minable où il avait échoué.

« Ce n'est pas le meilleur moment. »

Ces mots l'avaient transpercé comme une lame. Après toutes ces semaines, ce n'était pas le bon moment...

Il venait de la perdre.

C'était entièrement de sa faute.

Et son fils était chez Amos.

Il était perdu lui aussi.

Ils courent tous les deux après le ballon. Paul y arrive le premier. David est sur ses talons et tente de le lui enlever. Tous les deux bataillent joyeusement.

Paul cherche à donner du fil à retordre à son fils, encore mal dégauchi dans son corps d'adolescent. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ses quinze ans. Comme d'habitude, Paul le pousse à se dépasser dans les épreuves physiques, tout en dosant ses propres efforts pour ne pas le dominer et pour lui laisser la possibilité de gagner.

David n'est pas vraiment doué pour le sport. Il est un enfant de l'ordinateur. Mais il se mesure à son père et fait tout pour lui soutirer le ballon, ce qu'il réussit finalement en déjouant une feinte de Paul.

À l'autre bout du jardin, Rachel applaudit.

Il fait un temps magnifique sur le quartier de la Colonie allemande de Jérusalem. Sous les parasols, un petit groupe d'invités sont venus fêter David.

— C'est lui, ma nouvelle recrue, dit Sarah Steinberg à un ami, tout en désignant Paul.

Rachel a rejoint Ruth et s'est assise près d'elle. Ruth porte sur la tête le foulard des femmes qui subissent une chimiothérapie. Elle est la femme de son cousin Amos. Leur couple a été accueillant et les a aidés à s'installer et à se familiariser avec les usages bureaucratiques de leur nouveau pays. Amos est un cousin lointain, que Rachel ne connaissait pas vraiment avant de venir en Israël. Mais il a eu vent de son arrivée et s'est fait un devoir de l'aider à s'intégrer.

Paul, Rachel et David ont débarqué en Israël à peine deux mois plus

tôt. Ils sont tous les trois sous le charme de cette nouvelle vie. Le climat, l'histoire, la découverte, tout leur sourit. Ils ont visité ensemble la presque totalité du pays. David s'est montré le plus motivé. Lui qui, à Montréal, vivait souvent reclus dans sa chambre est désormais prêt à toutes les sorties et à tous les déplacements. Avant d'arriver au Golan pour une visite la semaine précédente, Paul et Rachel ont pu constater avec plaisir que David avait lu une abondante documentation sur l'histoire de cette montagne, prise à la Syrie, et sur son importance stratégique pour la défense du pays.

— Venez ! crie Rachel. C'est l'heure des surprises !

Paul et David rejoignent les autres, attablés devant une table toute blanche débordant des plats obligés des barbecues israéliens : houmous, falafels, salade d'avocats, brochettes d'agneau... Les carafes de jus de grenade et de vins de Galilée étincellent.

Un gâteau est apporté et tout le monde chante.

Puis, ce sont les cadeaux.

Sarah Steinberg lui offre un atlas d'Israël richement illustré et David, visiblement content, l'embrasse.

Le cadeau de Paul et de Rachel n'est pas une surprise. David le réclamait depuis leur arrivée : un téléphone intelligent.

— Et ça me vient d'une mère qui refuse toujours d'utiliser le courriel ! lance David, déclenchant les rires.

— J'ai aussi autre chose pour toi, lui dit son père, en lui tendant un paquet qui semble cacher un gros livre.

David le déballe et semble perplexe en découvrant le titre : Gaza.

— C'est une bande dessinée politique, explique Paul. L'auteur, Joe Sacco, est devenu célèbre pour ça. Ça te fera découvrir une autre dimension du pays...

David le remercie non sans laisser transparaître un certain embarras.

Puis, c'est au tour du cadeau d'Amos et de Ruth.

Le grand paquet est recouvert d'un papier frappé de menorahs que David déballe avec application. Apparaît alors une boîte illustrant une immense construction fortifiée de l'Antiquité. David ne peut encore en déchiffrer la description en hébreu, mais il y a aussi sa traduction anglaise : « Second Temple. Do it yourselfkit. »

— C'est le temple du roi Hérode, commence Amos, tandis que Paul capte le regard de Sarah, devenu sévère. Ce temple a été détruit par les Romains, et cela a marqué le début de l'Exode. C'est notre symbole le plus sacré. Notre retour en Terre sainte, disent les prophètes, marquera la

...

— Je me dis parfois que nous avons tout gâché en venant en Israël. Peut-être parce que je suis sa mère, que je savais d'instinct que ce serait dur pour David. Dur de mesurer le fossé entre ses deux identités. Je pressentais ce schisme en son âme...

Rachel et Uri, assis sur un banc, faisaient face aux vagues de la Méditerranée. La mer, comme le ciel, était passée au gris. Derrière eux se trouvait le front de mer orgueilleux de Tel-Aviv.

Rachel lui avait raconté l'essentiel. Elle s'était sentie spontanément en confiance avec lui. Et elle ressentait un immense besoin de parler.

Uri Elon savait écouter.

— Tout ça est de ma faute. Je suis sa mère et c'est par moi qu'il est juif. J'ai l'impression de lui avoir transmis une tare héréditaire.

Le journaliste rit.

— Nous sommes plusieurs tarés par ici ! C'est pour ça que ce pays est insupportable !

Rachel rit aussi.

— Merci de m'avoir écoutée, Uri. Je l'apprécie beaucoup. Je vous connais à peine...

— C'est un honneur pour moi de bénéficier de votre confiance.

Il se leva et proposa de faire un dernier bout de chemin avec elle en direction de Jaffa. Ils marchèrent un moment vers la jetée et les remparts de la vieille cité arabe.

— Vous allez vivre un moment extraordinaire avec cette exposition, Rachel. Vous devez vous détacher des événements moins heureux afin d'en profiter. Je crois que vous êtes une grande artiste. Ne l'oubliez pas.

Elle se retourna pour lui faire face. Les longues mèches noires fouettaient son visage et soulevaient son châle. Le temps était venu de se quitter et un silence gêné s'était installé entre eux.

Uri approcha son visage du sien.

Rachel lui tendit la joue, consciente qu'il désirait ses lèvres.

Il l'embrassa.

Elle se blottit contre lui et ils restèrent ainsi de longues secondes avant de se séparer.

— Je vous laisse, mon amie. Vous avez, je crois, un appel téléphonique à passer.

Après deux changements de voiture, Paul fut déposé dans la cour d'une petite maison de ferme. Il ignorait où il se trouvait exactement. On lui avait fait faire la dernière portion du trajet les yeux bandés et, lorsqu'on lui retira son bandeau, il aperçut des poules qui couraient sur la terre battue devant un apprentis. Un vieil homme, la tête couverte d'un bonnet de laine, l'attendait à la porte de la maison et l'invita à entrer.

À l'intérieur, une jeune femme l'accueillit. Elle dit s'appeler Leila Habib. Elle portait un hijab fleuri, une marque de coquetterie assez peu répandue à Gaza, et avait de grands yeux très surlignés de khôl.

Elle recula pour le laisser entrer, sans lui tendre la main, et Paul se demanda si cette marque de conservatisme était sincère ou si elle était dictée par la présence du vieil homme.

— Nous sommes chez mon oncle Omar, dit-elle. C'est sa ferme. Mon oncle, malheureusement, ne parle pas anglais. Amanda est en route et ne devrait pas tarder, annonça-t-elle.

Elle le fit passer au salon, là où se trouvait un adolescent qu'elle lui présenta comme Ibrahim.

— Amanda m'a demandé de vérifier si vous aviez pris vos précautions avec votre téléphone. Je veux dire, pour ne pas être suivi, cette fois...

Paul lui montra son téléphone dans une main et la puce, retirée de l'appareil, dans l'autre. Il s'était résolu avec déchirement à cette procédure en venant ici, craignant de rater un appel de Rachel. Mais il n'avait pas le choix.

Leila Habib tendit une main, et Paul remarqua ses petits ongles peints en rouge lorsqu'il lui donna le téléphone. La jeune femme prit le temps de l'inspecter et d'en ouvrir le boîtier pour s'assurer elle-même qu'il était bel et bien hors d'usage.

« La confiance ne règne pas », se dit Paul. Mais cela lui paraissait tout de même compréhensible, compte tenu des circonstances.

Leila Habib fit un signe de tête en direction du vieil homme qui se tenait près de la porte et celui-ci sortit.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit de nouveau. Une femme entièrement couverte de noir, le visage caché par un *niqab*, fit son entrée. Elle retira son voile et Paul, sans être véritablement surpris, reconnut la jeune Allemande. Une fois débarrassée de son accoutrement, elle vint s'asseoir à côté d'Ibrahim contre qui elle se serra et à qui elle fit une bise qui arracha un sourire heureux au garçon.

— C'est d'Ibrahim que vous me parliez hier soir ?

Ibrahim tourna vers Amanda Speer des yeux effarouchés en entendant prononcer son nom. Il paraissait plus vieux que ses treize ans. Plus mûr en fait, avec des traits qui perdaient déjà leur rondeur juvénile.

Elle lui expliqua quelque chose en arabe, langue qu'elle maîtrisait apparemment très bien. Ibrahim se leva et passa dans une autre pièce. Il en revint avec un cahier qu'il remit à l'Allemande.

— Je vous résume l'histoire d'Ibrahim. Son clan, les Shalabi, occupe – je devrais dire *occupait* – un secteur précis du camp de Jabaliya. Ici à Gaza, vous le savez peut-être, les gens d'un même clan familial habitent souvent dans un même quartier. Et un soir, pendant l'opération Plomb durci, les chars israéliens sont entrés dans leur secteur. Les soldats ont vidé toutes les maisons et ont procédé à l'identification des habitants. Ceux qui étaient recherchés par Israël pour une raison ou une autre ont été arrêtés et envoyés en prison. Les autres, tous des Shalabi, ont été regroupés dans une même maison, à l'écart. Ibrahim était avec eux. Au bout d'un certain temps, on a fait sortir Ibrahim de la maison pour le conduire au commandant de l'opération : Moshe Ayalon.

— Comment sait-on que c'était lui ?

Amanda Speer ouvrit le cahier d'Ibrahim. Elle lui montra un des dessins qu'il contenait. Il s'agissait de Moshe Ayalon. La ressemblance avec l'homme de la photo trouvée chez Pierre Boileau était hallucinante.

Paul tendit la main et elle lui remit le cahier. Il tourna les pages. À chacune d'entre elles, il y avait des soldats. Des gros plans, la plupart du temps. Avec force détails. La qualité des dessins était remarquable.

— Ibrahim, dit Amanda Speer en l'entourant de son bras et en le serrant contre elle, est un dessinateur exceptionnel. Ces dessins ont été réalisés quand il n'avait que onze ans, vous vous rendez compte...

Paul en poursuivait l'examen. Il y avait quelque vingt-cinq dessins et croquis, et chacun d'eux était une illustration réaliste, bourrée de détails. Il y avait quelques fautes de perspective mais l'ensemble était frappant de vraisemblance. Plusieurs dessins étaient des gros plans de militaires, et l'on pouvait y voir jusqu'au nom des soldats écrit sur leur poitrine.

— Félicitations, Ibrahim. Tu as vraiment un talent exceptionnel !

Le garçon sourit et hocha la tête de satisfaction en entendant la traduction.

— Ibrahim a passé toute une journée sous la garde de ces soldats. Ils le traitaient bien, ils partageaient leur nourriture avec lui et ceux qui parlaient arabe conversaient avec lui. Quand ils ont découvert son talent, plusieurs d'entre eux lui ont demandé de faire leur portrait. Ils lui donnaient quelques shekels en échange. Ibrahim faisait divers croquis de chacun d'eux et il leur vendait les portraits les mieux réussis, que plusieurs ont sans doute accrochés chez eux par la suite... Souvenirs de guerre.

Paul tournait les pages machinalement, se demandant ce à quoi tout ceci pouvait le conduire.

— Ces dessins sont intéressants, soit. Mais ils ne constituent pas une preuve. Que comptez-vous en faire ?

— Éventuellement, les diffuser et poursuivre avec d'autres le travail commencé avec Pierre. Je vous les enverrai.

— Qui en a une copie ?

— En Israël, il y a des gens qui sont décidés à ce que les criminels de guerre soient poursuivis. S'ils sont d'accord pour vous rencontrer, je vous fournirai leur contact sur l'adresse Internet que nous avons utilisée. Comme vous l'avez vu, certains soldats sont identifiables par leur nom sur ces dessins. Ibrahim ne lit pas l'hébreu, mais sa capacité de reproduire les détails ne se dément pas, et quand il a recopié ces caractères, il ne s'est pas trompé. J'ai fait vérifier ces noms et ils sont tous authentiquement israéliens. Il y en a six. Ce sont tous des témoins potentiels. Si on les retrouve.

Paul restait dubitatif. Ces éléments, bien qu'intéressants, lui paraissaient peu probants, et l'accusation contre Ayalon très hypothétique. Bien sûr, le général israélien et ses hommes s'étaient trouvés dans le secteur du drame. Ils avaient regroupé tous les membres du clan dans une maison. Mais cela n'en faisait pas les responsables du bombardement.

Speer comprit son scepticisme et enchaîna.

— Je n'en suis pas restée là. J'ai colligé beaucoup de témoignages sur ce qui s'est passé à Jabaliya. J'ai rencontré des survivants du quartier et j'ai reconstitué la séquence des événements. Un document résume tout, vous le trouverez dans un courriel que je vous ai fait parvenir ce matin.

— Pourquoi n'avez-vous pas diffusé cette information ?

— Nous l'avons fait en partie. L'an dernier, j'ai coulé certaines infos à un journaliste israélien. Il y a eu un article dans *Haaretz*. Et puis, quelques questions posées dans d'autres journaux. Mais en Israël, il n'y a pas un grand appétit public pour les révélations sur Gaza. Par contre, Ayalon est un héros de guerre, un ex-protégé de Sharon, et on lui prête des ambitions politiques. Alors, il y a eu demande d'enquête. L'armée israélienne a ouvert un examen interne duquel rien n'a filtré sauf la conclusion : incident regrettable, erreur d'identification de la cible.

— C'est peut-être tout à fait le cas, remarquez.

— Alors, expliquez-moi pourquoi cette guerre contre nous et contre Pierre Boileau s'est déclenchée dès que nous avons commencé à documenter cette affaire...

La conclusion était tentante, mais Paul se sentait étrangement insatisfait. Il se leva et se mit à arpenter le salon, les mains dans les poches. Il pressentait que sa présence ici n'éluciderait rien et ressentait le besoin de quitter cette pièce, de rebrancher son téléphone et de recevoir l'appel de Rachel. Et enfin, de quitter Gaza pour la retrouver. C'était là sa priorité désormais.

...

Rachel était attablée seule devant un café, sur une terrasse de Tel-Aviv.

Ses doigts étaient affectés d'un léger tremblement alors qu'elle composait le numéro. Cet appel, qu'elle espérait depuis des jours, la terrifiait maintenant. Ses sentiments envers Paul étaient confus. Tant

de regrets, tant de colère paraissaient difficiles à effacer. Pouvaient-ils encore s'aimer ?

Il y eut, à l'autre bout, une première sonnerie. Puis une autre.

Elle attendait, anxieuse, sans pouvoir comprendre que cette sonnerie résonnait dans une pièce vide d'un studio décati de Gaza et que l'espoir d'une réponse était vain.

...

— Attendez, relança Paul, toujours face à Amanda Speer. Pierre Boileau a été tué et vous vous cachez. Ce n'est certainement pas parce que vous avez déniché une collection de dessins d'enfants. Quelles sont les informations que vous avez échangées lors de sa visite, qui soient si graves qu'il en soit mort ?

Elle se tourna vers Ibrahim et, sur un simple signe de sa part, l'adolescent se mit à débiter un récit comme s'il s'agissait d'une déclaration sous serment qu'il avait déjà répétée de nombreuses fois.

L'Allemande traduisait au fur et à mesure.

— Mon frère était Ahmed Shalabi et il est mort en martyr. Le général m'a dit qu'il connaissait mon frère. Lorsque les soldats sont entrés chez nous, la première chose qu'ils ont faite, ç'a été de voler les deux portraits de mon frère pour les remettre au général. Il faisait chercher la maison d'Ahmed. Il a interrogé beaucoup de gens de la rue. Il voulait savoir qui était membre de sa famille.

— Donc, conclut l'Allemande, nous avons la preuve qu'Ayalon visait le clan des Shalabi. Cette opération était préméditée.

...

Rachel tenta une nouvelle fois de téléphoner. Elle avait regagné sa chambre à l'hôtel Intercontinental. Assise sur le bord du lit, elle regardait sans le voir l'immense panorama de la mer qui s'agitait au-dehors. Cela faisait cinq essais en deux heures, et chacun d'entre eux faisait ressurgir chez elle un stress oppressant.

Elle essayait une dernière fois.

...

Pourquoi un général israélien aurait-il sciemment organisé le massacre d'un clan palestinien ?

Paul ruminait cette question tandis qu'il se faisait reconduire par le chauffeur qui l'avait transporté jusqu'à cette maison de ferme. Au bout de quelques minutes, on lui avait permis d'enlever le bandeau qui lui masquait les yeux et il vit qu'il se trouvait déjà dans les faubourgs du nord de la ville.

Son premier geste fut de remettre la puce dans son cellulaire. Il était de nouveau dans l'orbite de Rachel.

La question qu'il se posait demeurait sans réponse et elle dépassait l'entendement, même si les faits étaient accablants.

Pourquoi cette guerre contre nous et contre Pierre Boileau s'est-elle déclenchée dès que nous avons commencé à documenter cette affaire ?

Boileau et la fille de Myosotis en avaient donc trop appris. Lui-même en savait-il trop désormais ? Il n'arrivait cependant pas à s'en convaincre. Il lui manquait clairement une pièce du casse-tête.

Il se fit déposer à quelques pâtés de maisons de son appartement. Il entra dans un magasin d'alimentation pour faire quelques provisions quand la vibration de l'appareil dans sa poche l'arrêta.

Son cœur se mit à battre fort.

— Allo !

Il n'y avait que des parasites sur la ligne. Il ressortit promptement dans la rue pour améliorer la réception.

Mais rien n'y faisait.

Que de la friture.

— Rachel !

Il pressait le pas vers l'appartement en criant son nom dans le combiné, faisant tourner les têtes des passants.

— Rachel...

Merde. Les tests de ce foutu relais téléphonique avaient pourtant été concluants quand il les avait faits avec Marwan.

Il courait maintenant vers son studio, le téléphone collé à l'oreille, en criant son nom.

Il aperçut l'édifice au bout de la rue. Encore trente secondes et il y serait. Si elle avait raccroché, il pourrait au moins la rappeler. Ce ne pouvait être qu'elle...

Woush...

... et l'édifice éclata devant lui.

Une détonation formidable de feu, de fumée et de poussière le propulsa en arrière et il tomba à la renverse dans la rue, reculant de plusieurs mètres tandis que pleuvaient les débris de béton. L'un d'entre eux le frappa à la tête mais il ne le ressentit pas. Il n'avait rien entendu. Ou plutôt, il n'entendait plus rien. Un intense silence dans ses oreilles semblait l'abstraire de la réalité. À travers la poussière qui obstruait complètement la rue, il n'apercevait que des jambes qui couraient autour de lui.

Des bras passés sous ses aisselles, d'autres sous ses jambes le soulevèrent et le tirèrent à l'écart. On le porta dans une boutique de cordonnier et on l'étendit sur le plancher. L'air devenait plus respirable.

Son ouïe recommençait à capter des sons, mais les voix d'hommes s'adressaient à lui en arabe et il ne comprenait rien. Il tenta de se relever mais un homme penché sur lui lui fit signe de rester couché.

Il s'assit tout de même. Il porta une main à son front qui lui faisait mal. Il vit qu'elle était poisseuse. Une longue traînée de sang avait coulé jusque sur son menton.

Son secouriste revint avec une bouteille d'eau et des papiers-mouchoirs. Il se mit en devoir de nettoyer sa plaie et son visage avec délicatesse. C'était un jeune qui semblait heureux de lui porter secours.

— *Choukran*, le remercia Paul, qui aurait bien voulu connaître un peu plus d'arabe.

— Je suis Ahmed, dit l'autre en anglais. Quel est ton nom ?

— John.

Paul avait répondu instinctivement. Son identité en cet endroit devait désormais passer complètement sous le radar. Peu importe à qui il avait affaire.

— Américain ?

— Oui. Américain.

Le silence s'estompait dans ses oreilles et il entendit distinctement le bruit des sirènes.

— *Thabib !* dit Ahmed. Des médecins.

Eh bien, il n'avait justement pas envie de voir un médecin ni d'être transporté en ambulance. Et surtout pas envie de répondre à des questions ou de voir se remplir des rapports sur son compte.

Il se leva péniblement, sans tenir compte des objurgations

d'Ahmed.

Il prit la bouteille d'eau, quelques papiers-mouchoirs supplémentaires et sortit. Dans la rue, il entendit des cris d'enfants et des lamentations tandis que des curieux affluaient. On s'affairait, poussant de grands cris, à transporter des corps en dehors des décombres.

Paul s'engagea dans une rue perpendiculaire et, péniblement, se mit à courir.

...

Rachel avait raccroché. Elle avait bien tenté de relancer l'appel, mais un message enregistré lui avait répondu que le numéro qu'elle tentait de joindre n'était pas en service.

Si la perspective d'appeler Paul l'avait angoissée, elle ne ressentait pas moins un immense vide de n'avoir pas réussi à lui parler.

La communication était morte. À l'image de leur amour.

Les deux femmes étaient attablées au restaurant de la Cinémathèque de Jérusalem. Sarah Steinberg parcourait le menu nouvelle cuisine, tandis que Ronit Fogel observait par les fenêtres panoramiques les murailles de la vieille ville qui se découpaient sous la lumière dorée des projecteurs. Ambiance contemporaine. Vue sur l'Antiquité...

Chacune était absorbée par Paul Carpentier mais ni l'une ni l'autre ne pouvait aborder de front les questions qui les hantaient à son sujet.

Les rapports reçus par Fogel indiquaient qu'aucun étranger ne faisait partie des victimes du bombardement de Gaza. Selon la rumeur, un Américain traînait dans les parages ; c'était possiblement de lui qu'il s'agissait. D'une façon ou d'une autre, il s'en était tiré.

Cette perspective taraudait Ronit Fogel. Carpentier avait forcément vu l'Allemande. Or, avec ce qu'il savait, cet homme à l'air libre était une bombe à retardement. Il lui fallait désormais trouver un moyen de la désamorcer à distance, et ce, sans savoir où elle se trouvait. Toutefois, il n'y avait guère de limites à sa capacité de renseignement sur les terres du Hamas, et ce n'était qu'une question d'heures avant qu'il ne soit repéré.

Sarah Steinberg lisait distraitement la liste des entrées. Elle était tout aussi inquiète, mais pour des raisons opposées. Paul avait disparu de son radar. Il ne communiquait plus avec elle, et elle n'avait cessé de se buter à un cellulaire déconnecté chaque fois qu'elle avait essayé de le joindre. Se pouvait-il qu'il soit mort ?

— Vous avez un agent secret, Sarah ?

Celle-ci, intriguée, leva un œil par-dessus le menu.

— De quoi parlez-vous ?

— J'ai eu l'occasion de croiser à Ottawa votre envoyé spécial, aux funérailles de ce Canadien mort à Gaza.

— Paul Carpentier n'est pas un agent secret. Agent discret serait plus exact.

— Il a un peu fait le procès de Saul Hoffman en lui reprochant de demander des comptes à des ONG, notamment un groupe allemand du nom de Myosotis.

— Et alors ? La chasse aux sorcières menée par ce nationaliste religieux est ignoble, à mon avis. Vous avez de bien drôles d'amis, Ronit.

— C'est une autorité en droit international...

— Cela ne m'impressionne guère. Nous, les Juifs, sommes experts pour créer du droit là où il en faut pour servir nos intérêts. Nous sommes imbus de notre bon droit.

— Faudrait-il s'en excuser ? C'est ce qui nous distingue des terroristes. Je préfère jouer sur le terrain de l'éthique et du droit.

— Je sais que ceux qui lancent des missiles sur nos villes agissent de façon criminelle. Mais cela ne justifie pas que nous fassions passer pour une menace envers l'existence d'une des grandes puissances militaires du monde ces bandes armées qui fabriquent des roquettes dans leur cave avec des bouts de tuyaux d'égouts.

— Vous niez notre droit de nous défendre contre ces gens ?

— Je nie notre droit de nous défendre à la Saddam Hussein, en répandant la terreur collective comme un châtiment. Avant Plomb durci, nous avions pour règle – qui n'était pas écrite, bien sûr – de tuer dix Palestiniens pour chaque mort israélien. Pendant Gaza, nous avons fait passer ce ratio « acceptable » à cent pour un.

La sortie de Sarah fut interrompue par l'arrivée d'un serveur un peu trop exubérant qui leur débita la liste des spécialités du jour, en nommant chaque ingrédient de chacun des plats. Ronit avait déjà fait son choix et elle n'écoutait que distraitemment, se préparant plutôt à changer de sujet.

— Ce Paul Carpentier n'est-il pas en ménage avec l'artiste-peintre dont vous m'avez parlé ?

— En effet, répondit Sarah, omettant de mentionner leur séparation.

— J'ai suivi votre conseil, Sarah : j'ai acheté une toile de Rachel

Mendelsohn...

— Vraiment ! Vous verrez : cette femme ira loin. Il y a chez elle une intégrité sans aucune prétention. Son art est à la fois spontané et révélateur de sa vie, de sa spiritualité libérée.

— On me dit qu'elle fréquente les Femmes du Mur...

— Oui. Ce sont des femmes un peu bizarres, mais elles lancent un véritable défi à l'*establishment* religieux, et ça me plaît.

— Tout de même, porter des *teffelins*, des kippas et des châles pour prier au Mur, c'est un peu trop iconoclaste à mon goût. Elles se prennent pour des hommes ou quoi ?

— Ce n'est pas mon champ de bataille, mais ces femmes remettent en question le pouvoir des rabbins. Elles vont prier au *kotel* sans se plier à l'autorité de ces vieillards ultrareligieux qui veulent tout régir à Jérusalem, et elles s'estiment libres de suivre les rites qui leur conviennent. Elles font partie de ceux qui rejettent le conservatisme dans lequel s'enfonce notre pays. Conservatisme religieux et conservatisme politique...

Cette dernière pique la visait, mais Ronit Fogel se contenta de sourire et de lui décocher un coup d'œil malicieux.

— Au fait, le ministre canadien Peter Craig sera ici dans quelques jours, et son séjour va coïncider avec le vernissage de l'exposition de Rachel Mendelsohn. J'ai proposé qu'il en profite pour y assister...

Sarah lui jeta un regard amusé. Ronit Fogel semblait prendre un malin plaisir à faire se chevaucher des gens et des situations conflictuels. Il y avait chez cette femme une propension provocatrice qu'elle aimait bien, en dépit des divergences entre elles.

— Craig est le fils d'un pasteur évangéliste, reprit Sarah. Mon mari et moi avons connu son père lorsqu'il était missionnaire auprès des Indiens des Territoires du Nord-Ouest canadien. Mon défunt mari avait des visées sur le diamant de cette région et il s'était servi de cet homme pour accéder aux chefs des Indiens Dénés et gagner leur confiance. Je me souviens que ce pasteur nous avait aidés du seul fait que nous étions juifs. Personnellement, je me suis toujours méfiée de ces évangélistes conservateurs qui se proclament « chrétiens sionistes ». Ces soi-disant amis d'Israël ne sont que des gens dont la cupidité a transcendé l'antisémitisme : ils sont persuadés que les juifs et leur argent mènent le monde et ils veulent s'associer à eux pour en retirer des bénéfices. S'allier aux juifs leur procure une sorte d'ivresse où la transe biblique se mêle à l'appât du gain.

— Vous êtes très drôle, Sarah !

— Vous vous associez à ces gens qui sont le miroir du messianisme juif. Ne voyez-vous pas la pente dangereuse sur laquelle nous glissons ? La religion fait mainmise sur notre politique.

— Israël a besoin d'alliés et n'est pas en situation de choisir ses amis...

Ronit voulait laisser tomber cette polémique. Elle n'avait pas proposé cette rencontre pour affronter Sarah. Bien au contraire.

— Santé ! Sarah...

Sarah leva son verre. Bonne joueuse, elle appréciait ce rendez-vous inattendu qui, elle ne pouvait en douter un instant, lui apporterait quelque surprise.

Elle regardait cette femme belle et brillante et lui enviait sa jeunesse et son dynamisme. Elle-même n'avait plus beaucoup d'années devant elle, et sa capacité d'influencer le monde pourrait se tarir bientôt.

— Nous serons bientôt en élections...

— Nous sommes toujours en élections, Ronit.

— C'est un peu pour ça que je voulais vous rencontrer.

— Hmm, je commence à me méfier !

— Vous avez tort. Je veux simplement que vous commenciez à réfléchir aux alliances qui ne manqueront pas de se tisser.

— Moshe veut se présenter ? C'est ça ?

Ronit lui répondit par un silence tout en la regardant droit dans les yeux.

— Si Moshe Ayalon se lançait dans la course, finit-elle par insinuer, je crois que ce serait une excellente chose...

— Moshe n'en a que pour la sécurité à tout prix ! Il est pire que Netanyahu. Je ne vois pas ce qu'il y a d'excellent dans cela. C'est contraire à ce que je défends.

— Mais vous vous rejoignez sur d'autres enjeux. Oubliez un instant la question palestinienne, Sarah : elle n'est plus à l'ordre du jour. Personne ne va voter sur des négociations impossibles avec les Palestiniens. Cette époque est révolue. Il n'y a pas dix pour cent de la population qui y attache encore de l'importance. Le temps est venu pour les Israéliens de se pencher sur leurs propres problèmes. Pas sur ceux des autres...

— J'entends de plus en plus ce discours, en effet.

Sarah avait depuis longtemps passé l'âge de la naïveté et elle savait fort bien que ce dans quoi elle avait investi son temps et son argent – la solution de la question palestinienne – n'avait plus la cote.

— À quelle alliance songez-vous ?

— Vous avez de l'influence à gauche, Sarah.

— N'en croyez rien.

— Vous avez *beaucoup* d'influence à gauche. Et si Moshe Ayalon devait fonder un parti et se lancer dans la campagne, il ne pourrait gagner qu'en s'alliant avec la gauche et le centre. Contre les partis religieux.

— Bien sûr ! Moshe n'a rien à gagner chez eux. Mais pourquoi s'unir spécifiquement contre eux ?

— Les modérés de toutes tendances sont furieux contre les *haredim* qui sont exemptés du service militaire et vivent comme des assistés sociaux. Ces fous de Dieu veulent des lignes d'autobus ségréguées pour les hommes et les femmes. La majorité en a assez. Croyez-moi, ce sera l'enjeu des prochaines élections. Notre « Bibi » Netanyahou s'est toujours associé à eux pour former ses coalitions. Or, Moshe ferait voter une nouvelle loi pour les contraindre au service militaire. Et puis... entre femmes, nous savons que ces religieux doivent être endigués.

Sarah ne répondit pas. Elle savait que, d'un strict point de vue israélien, ces questions étaient incontournables. Et elle se sentait concernée par cet enjeu. Elle savait aussi que si Moshe Ayalon s'engageait dans ce genre de politique, ce ne serait qu'une étape dans sa marche pour devenir premier ministre.

Il lui faudrait réfléchir.

— Sarah, même si cela peut sembler surprenant, nous allons toutes deux dans la même direction.

Il était parvenu à Rafah, une petite ville au sud de la bande de Gaza, à la frontière de l'Égypte.

Marwan – encore lui – lui avait déniché une voiture, et il s'était mis en route à la nuit tombée au volant d'une vieille Mercedes frappée du logo des Taxis Beirut. Traverser le minuscule territoire palestinien ne lui avait pas pris une heure. Il stationna la voiture près du centre, à un lieu convenu avec son *fixer* qui se débrouillerait pour la récupérer. Il plaça les clefs sous le siège et verrouilla les portières en sortant.

Il se dirigea ensuite discrètement vers un édifice à logements de quatre étages. Il entra et gravit les marches sans hésiter jusqu'au dernier palier, comme un homme déjà venu en ces lieux. Il sonna.

Une jeune femme lui ouvrit et le dévisagea, bouche bée, avant de lui sauter au cou.

— Paul ! Que fais-tu ici ? ! Tu m'as tellement manqué ! s'écria-t-elle avec cette emphase très palestinienne.

— Raïna. Ça fait plaisir de te voir. Laisse-moi entrer. Personne ne doit savoir que je suis ici.

Il pénétra dans l'appartement.

— Que t'est-il arrivé ? Tu t'es battu ?

Elle se retourna vivement :

— Zoubida ! Retourne te coucher !

Une fillette était apparue dans l'embrasure d'une porte. Elle n'avait pas plus de quatre ans et se frottait les yeux.

— Attends-moi ici, Paul. Je vais la rassurer et l'endormir.

Paul la vit disparaître à la suite de l'enfant.

Raïna Hamad était une femme hors norme dans la société ultraconservatrice de Gaza : célibataire et monoparentale, elle vivait seule avec sa fille. Elle faisait partie de l'infime minorité de celles qui refusaient de porter le voile. Son esprit rebelle en avait fait la bête noire des autorités du Hamas, et elle prenait un malin plaisir à les provoquer. Elle était journaliste indépendante, collaborait à de multiples publications sur le Web et se distinguait en particulier par un blogue iconoclaste dans lequel elle se riait du gouvernement islamiste. Son récit sarcastique d'une visite à la plage – seule, en maillot très pudique –, de l'affluence des voyeurs et de son arrestation avait fait le tour du monde. Les autorités du Hamas l'avaient fait arrêter bien des fois, mais elle bénéficiait d'une protection contre les peines trop sévères : son oncle, Sherif Hamad, était ministre de l'Intérieur. Il la détestait cordialement mais ne pouvait rester indifférent aux pressions familiales et l'avait fait libérer plus d'une fois.

Raïna revint avec une serviette, de l'eau et un désinfectant. Elle vint se placer à côté de Paul sur le canapé, les jambes repliées sous elle. Et elle commença à nettoyer sa plaie qui en fait n'était que superficielle.

— Tu es affreux.

Il se laissait faire de bon gré. Il lui raconta l'explosion. Et lui expliqua qu'il avait besoin de se cacher.

— Tu peux rester ici même si ce n'est pas grand... L'armée israélienne n'a pas encore émis de communiqué pour justifier cette frappe. Mais une femme est morte et il y a six blessés à l'hôpital.

— Je ne comprends pas cette attaque, dit Paul. L'armée ne peut pas lancer une telle opération sans un feu vert politique. Il faut un motif, des preuves qu'il y a des armes ou que des combattants préparent un attentat.

— Et alors ? Crois-tu que chaque frappe israélienne soit le résultat d'une décision éthique ? Ne sois pas si naïf ! Ce ne serait pas le premier règlement de comptes exécuté par un bombardement aérien...

— Ce que je veux dire, c'est que je ne vois pas comment une tentative d'assassinat contre moi – puisque c'est de ça qu'il s'agit – ait pu recevoir l'aval de l'échelon politique.

— Cela peut vouloir dire que tu as touché à une corde très sensible qui vibre jusqu'au sommet...

Paul se leva.

— Je ne peux pas rester. Je vous mets en danger, toi et Zoubida. Ce n'est pas raisonnable.

— Non, Paul. Tu restes ici pour cette nuit. Tu ne t'es pas fait voir en venant ?

— Je pense que non.

Elle fixa sur lui ses grands yeux sombres avec une expression de défi. Raïna possédait cette arrogance naturelle du regard, si typique des beautés arabes.

— Personne ne peut donc te chercher ici. Car personne ne connaît notre lien.

...

Ils s'étaient connus quelques mois auparavant chez le ministre Sherif Hamad, au cours d'une réception que l'oncle de Raïna donnait pour les étrangers, y compris les journalistes. Ils avaient flirté pendant la réception avant de s'éclipser en douce. La soirée s'était terminée chez Raïna. Elle avait sorti une bouteille de scotch, une denrée rare à Gaza. Ils avaient parlé longuement. Sans aller plus loin. Tant qu'il était avec Rachel, jamais Paul ne lui avait été infidèle. Raïna avait accepté cette résolution, avec un regret non dissimulé.

Ce soir, Paul n'avait guère le choix. Il devait rester. Pour la suite, il verrait.

— Quel est ton plan ?

— Je n'en ai pas. Pas encore.

— Nous allons y travailler... Mais tu dois rester très discret. Ceux qui t'en veulent ont des yeux et des oreilles partout. Les Israéliens ont occupé Gaza assez longtemps, ils y ont conservé un réseau d'indicateurs. Ils en ont même dans la direction du Hamas.

Paul prenait conscience du cul-de-sac dans lequel il se trouvait. Il avait à ses trousses une machine extrêmement sophistiquée. Le renseignement israélien avait la réputation d'être le meilleur au monde. Et, sans aucun doute, il était en train de s'activer pour le retrouver.

Un frisson le parcourut et il vit que ses mains tremblaient.

— Sortons sur le toit, dit Raïna. Depuis que j'ai Zoubida, je ne fume pas dans la maison.

Ils se retrouvèrent quelques instants plus tard au-dessus des lumières de la petite ville, sur un toit traversé par les cordes à linge

des différentes familles habitant l'immeuble. Raïna sortit un paquet de Marlboro et lui en offrit une, qu'il accepta en lui prenant le paquet des mains.

— Je n'ai jamais compris pourquoi les Palestiniens de Gaza fumaient des cigarettes israéliennes alors qu'il y en a de moins chères qui arrivent d'Égypte par les tunnels de contrebande.

— L'Afrique, dit-elle en désignant d'un mouvement du bras l'espace vers le sud, au-delà de la nuit.

Paul haussa les sourcils, ne comprenant pas la remarque.

— C'est ainsi que nous désignons l'Égypte. Chez nous commence l'Asie. Les Palestiniens méprisent ce qui vient d'Égypte, quitte à préférer les produits israéliens. C'est un peu ridicule, mais nous nous sentons supérieurs aux Égyptiens. En avance sur eux. Ils ont eu leur supposé « Printemps arabe ». Ici les gens disent qu'ils ont déjà vécu ça avec deux intifadas. Et pour ce que ça a donné... Ce sera la même chose en Égypte.

— Je te trouve plutôt cynique.

— Non. Réaliste. Tu verras : il y aura bientôt des élections en Égypte, et les Frères musulmans vont prendre le pouvoir et tenter de ramener le pays à l'âge des cavernes.

Il ne répondit pas, plutôt convaincu qu'elle avait raison.

— Si tu as un matelas et une couverture, je peux dormir sur le toit. J'ai envie de coucher à la belle étoile.

Raïna ignore sa requête et tira son portable de sa poche. Elle actionna quelques touches et il en sortit de la musique, une berceuse des années 1920 qui transporta soudainement cet espace dans un autre lieu, en un autre temps. Elle posa l'appareil sur la rampe de ciment au bord du toit et se tourna vers lui.

— Tu veux danser ?

Elle colla ses hanches contre les siennes et se laissa enlacer.

Ils se bercèrent ainsi dans l'obscurité, entre les vêtements qui séchaient autour d'eux.

Paul se sentait gagné par une douce euphorie. Le corps de Raïna contre le sien, il ressentait l'intense sentiment de vivre qui surgit inmanquablement quand on a échappé à la mort, ce sentiment que Winston Churchill a déjà résumé en une phrase : « Rien au monde n'est plus excitant que de se faire tirer dessus sans être atteint. »

Raïna se serra davantage contre lui. Il sentait ses seins pressés

contre sa poitrine. Il glissa sa main derrière sa nuque et lui caressa doucement les cheveux.

— Es-tu devenu célibataire ?

— Je le crains, oui.

Elle s'éleva sur la pointe des pieds pour rapprocher ses lèvres des siennes. Ils s'embrassèrent doucement tandis que la valse se poursuivait.

— *M'nourah...*, murmura Paul.

Elle se recula et le dévisagea, apparemment surprise et comblée.

— Tu ne parles presque pas arabe, dis-tu ? Mais tu sais les mots qui comptent pour parler à une femme !

— On dit qu'il n'y a qu'en arabe que l'on trouve ce mot intraduisible qui décrit une femme en pleine possession de sa force de séduction.

Des pas dans l'escalier les forcèrent à s'interrompre. En se retournant, Raïna, inquiète, se distança de lui. Des torches électriques les aveuglèrent tandis qu'ils entendaient crier qu'il s'agissait de la police.

Quatre policiers barbus, bâton à la main, furent bientôt autour d'eux. Ils s'adressèrent à Raïna qui traduisit aussitôt pour Paul :

— Ils disent qu'ils m'arrêtent pour prostitution, et toi pour comportement indécent !

Bientôt, deux femmes voilées par un *niqab* blanc étrangement surmonté d'une casquette de police arrivèrent à leur tour sur le toit pour emmener Raïna. Celle-ci eut le temps d'informer Paul qu'elles la laisseraient appeler sa mère pour qu'elle vienne s'occuper de sa Zoubida. Paul, quant à lui, fut escorté par les quatre autres policiers dans l'escalier jusqu'à la rue, où on le fit monter dans une voiture.

Même si elle émanait d'une console de plastique informe posée au centre de la table, la voix assurée de Ronit Fogel dominait la réunion en cours dans une pièce-bunker d'Ottawa, dépendance de l'ambassade d'Israël.

Frédéric Cormier, l'attaché de presse de Peter Craig, écoutait l'analyse que faisait la Canado-israélienne des dommages politiques potentiels incarnés par Paul Carpentier, et calculait mentalement les conséquences pour son ministre.

Cormier se sentait à la fois grisé par cette dynamique conspiratrice – l'initiation aux secrets étant la drogue absolue de la politique – et un peu déstabilisé par la confiscation de son téléphone, son autre source de toxicomanie. Jamais encore il n'avait pénétré dans une enceinte aussi solidement gardée. Il s'était soumis à la traversée d'un sas aux ouvertures télécommandées, s'était senti criblé par des rayons pénétrants et avait franchi les différentes étapes de son passage en obéissant à des ordres crachés par un haut-parleur. C'est ainsi qu'il avait dû accepter de se départir de son appareil, renoncement qu'il aurait jugé inconcevable si on le lui avait annoncé préalablement.

Se trouvaient aussi autour de la table Nigel Strong, chef de cabinet, Saul Hoffman, président du conseil de l'Agence canadienne pour la démocratie, et un homme plus jeune qu'on lui avait présenté comme Daniel Shapiro, agent de communication des Amitiés Canada-Israël. Enfin, se tenant coi depuis le début, la tête carrée aux cheveux en brosse de l'officier Tom Gallagher qu'avait délégué le Service canadien du renseignement de sécurité.

La réunion, censée porter sur la planification de la visite

ministérielle prochaine de Peter Craig en Israël, avait par la suite bifurqué.

— Récapitulons, disait la voix de Ronit Fogel à partir de Tel-Aviv. Myosotis a fait circuler un rapport chez des avocats en droits humains dans le seul but de salir Moshe Ayalon – et à travers lui, bien entendu, Israël dans sa totalité. Ils veulent lui rendre impossible tout déplacement international sans risque de se faire arrêter et traduire devant des tribunaux étrangers.

— C'est leur nouvelle tactique de guerre ! s'exclama Hoffman.

— Paul Carpentier s'est mis en tête de joindre cette cabale. Ses amis du Hamas se font un plaisir de l'aider. En ce moment même, selon nos informations, il se trouve à Rafah. Il est en compagnie de gens du ministère de l'Intérieur. Nous en avons désormais la certitude, Carpentier collabore avec le Hamas.

— Cela ne correspond pas aux informations que nous avons sur lui, précisa Nigel Strong avant de trancher : Si c'est le cas, c'est illégal au Canada. Le Hamas est classé comme organisation terroriste. Point.

— Nous vous avons fait parvenir une photo de lui en compagnie de cette Canadienne convertie devant une mosquée d'Ottawa ?

Gallagher, l'officier des services secrets canadiens, approuva silencieusement d'un hochement de tête en direction de Strong.

— Oui. Elle a été transmise au SCRS.

Daniel Shapiro entra dans la discussion :

— Nous avons une biographie de Carpentier de mieux en mieux documentée. C'est le genre de personnalité extrémiste qui va d'une cause à l'autre, même lorsque celles-ci s'opposent comme le feu et l'eau.

— Tout à fait, enchaîna Fogel au bout du fil. C'est une tête brûlée qui a toujours voulu provoquer l'ordre établi. Il semble qu'il se soit fait une maîtresse palestinienne. Ceci expliquerait cela, en quelque sorte...

— Il s'est séparé de sa femme juive, dit Hoffman, et nous avons de très bonnes raisons de croire que leur séparation est liée à son antisémitisme. Tant qu'il prenait son pied avec cette fille superbe, il pouvait transgresser son aversion. Mais il a déraillé une fois plongé en Israël et entouré de juifs, et surtout à force d'entendre ses amis palestiniens tenir leur discours haineux contre nous.

Frédéric Cormier encaissait ces révélations avec un intérêt soutenu. Il devait se mettre au parfum en vue de coordonner avec les

Israéliens une éventuelle communication politique sur un Canadien gênant.

— Je connais bien un lointain cousin de sa femme, ajouta Hoffman, mesurant l'effet de ses phrases, prononcées de plus en plus lentement. Il exerce une certaine influence sur leur fils. Or, selon lui, Carpentier aurait eu une altercation violente avec ce fils, une scène de rage débridée dans laquelle il aurait profané le Second Temple. Notre ami Carpentier, je le crains, a perdu la boule et il est pris d'une sorte de délire antisémite pouvant aller jusqu'à la profanation... Cela devrait se savoir, non ?

Il avait dit cela en regardant Daniel Shapiro.

— Excusez mon ignorance, intervint Frédéric Cormier, les mains ouvertes sur la table. Mais qu'est-ce, exactement, que le Second Temple ?

Tous les yeux se tournèrent vers lui. Hoffman ouvrit la bouche et sembla réprimer une envie de lever les yeux au ciel. Daniel Shapiro lui expliqua charitablement l'importance du saint des saints dans le judaïsme.

Ronit Fogel, au bout du fil, les ramena à l'ordre.

— Cette information vaut de l'or, Saul. Daniel, comment pouvons-nous exploiter ça ?

Shapiro, l'homme des relations publiques, avait déjà commencé à échafauder mentalement un plan d'action.

— J'ai sur place une journaliste pigiste du Québec qui collabore régulièrement avec nous. C'est avantageux à double titre : si c'était elle qui sortait le *scoop*, cela nous donnerait une bonne voix *québécoise*...

Shapiro avait prononcé ce dernier mot avec l'accent, ce qui provoqua des ricanements dans la pièce.

— ... pour donner à l'histoire une impression de proximité. Et puis, signer le reportage à partir de Tel-Aviv, en citant des sources du renseignement israélien, lui assurerait une crédibilité énorme. Les réseaux de *hasbara* pourraient soutenir l'opération et donner du vortex à la nouvelle. Si cette histoire du Temple a de la viande, la crédibilité de Paul Carpentier est quant à moi déjà anéantie.

— *Yehud* ?

Carpentier était obligé d'affronter la gueule de tortionnaire d'un barbu assis derrière une table en bois sale qui paraissait lilliputienne sous la masse musculeuse de ses avant-bras. Il répétait sa question en feuilletant le passeport de Paul avec dédain.

— *Yehud* ?

Le vocabulaire arabe de Paul était limité, mais il avait assez fréquenté les islamistes pour avoir entendu ce mot à profusion, et pour comprendre que l'autre voulait savoir s'il était juif.

— *La. La yehud.* Non.

Les militants du Hamas palestinien ne désignaient jamais les Israéliens par leur nationalité. Toujours par leur religion. Ils se battaient contre les *yehudi*.

Son vis-à-vis, qui ne pouvait guère être considéré comme un interrogateur car il ne parlait apparemment qu'arabe, portait, malgré ou à cause de sa mine patibulaire, un uniforme de police. D'après sa couleur noire, il appartenait à la sécurité intérieure, c'est-à-dire les brutes désignées du Parti de Dieu. Il avait au front la marque calleuse de ceux qui s'inclinent avec ostentation sur le tapis de prière. « Joyeux personnage », se dit Paul.

La porte s'ouvrit et un autre sbire fit son entrée. Il était taillé dans la même matière que le premier.

Les deux eurent un échange que Paul ne pouvait pas comprendre mais au cours duquel ils s'échangeaient son passeport et répétaient inlassablement « *yehud* » entre eux et, parfois, « *Yisrail* » en roulant le

« r ». Des mots qui, dans leur bouche, n'étaient normalement pas synonymes de « gentil ».

— Mon commandant veut savoir si vous êtes juif, demanda, en anglais, celui qui venait d'arriver.

— Je lui ai dit que non.

Ils se remirent à parler rapidement.

— Mais vous vivez en Israël. C'est écrit dans votre passeport.

— Je vis en Israël pour mon travail. Mais je ne suis ni juif ni israélien.

Nouvelle traduction pour son commandant. Nouvelle discussion.

— Vous serez accusé de fréquentation d'une prostituée.

— Mais c'est ridicule. Raïna Hamad n'est pas une prostituée. Elle est journaliste.

— Nous savons qui est cette femme ! répondit l'autre en écarquillant les yeux d'un air indigné. Elle a déjà été arrêtée à demi nue sur la plage.

— Cela vous excite juste d'y penser ?

— Pardon ?

— Je n'ai rien dit.

Quelques instants plus tard, d'autres policiers entraient pour le traîner dans une cellule.

...

Paul resta assis sur un banc de bois au fond d'une cellule faiblement éclairée ; la lueur d'une lampe, venant de l'extérieur, projetait l'ombre des barreaux sur le mur de ciment en face de lui. Il était adossé au mur et méditait. Dormir, après les événements des dernières heures, lui paraissait impossible et, de toute façon, la banquette de bois dur sur laquelle il se trouvait n'invitait guère à se bercer dans les bras de Morphée.

Il hésitait entre rire et s'accabler. D'une certaine façon, le fait de se trouver dans cette cellule en ce moment lui permettait de disparaître provisoirement du radar de la surveillance israélienne. Encore que cette éclipse ne serait sûrement que de très courte durée, car sa détention ne pourrait pas passer inaperçue bien longtemps.

Il s'inquiétait toutefois pour Raïna, car c'était lui qui l'avait placée dans cette situation.

Mais au fond de lui, une petite voix murmurait *inch Allah* (à la grâce de Dieu !), le mantra des Arabes. Le Moyen-Orient, décidément, déteignait sur lui.

Il avait appuyé sa tête sur le mur et sentait le sommeil le gagner quand les verrous de la porte tournèrent. Un policier lui fit signe de se lever et de sortir.

On le conduisit dans ce qui semblait être l'antichambre d'un bureau où plusieurs policiers étaient assis. Il fut prié de s'asseoir à son tour et il reconnut, en face de lui, ceux qui l'avaient questionné un peu plus tôt. Ceux-ci se levèrent et se mirent à le traiter avec une déférence inattendue, accumulant devant lui des boissons et des plateaux de biscuits. L'un d'eux fit mine de porter une cigarette à ses lèvres en signifiant d'un geste de la main que c'était interdit.

Il fallut environ une heure avant que la porte qui donnait sur le bureau s'ouvre et qu'il soit invité à entrer.

L'officier derrière son bureau se leva. Celui-ci portait un uniforme marine – la police régulière et non pas celle des fous de Dieu, un signe encourageant – et les insignes de son rang sur des épaulettes frappées de l'aigle palestinien.

— *As salam aleykoum !*

— *Aleykoum salam !*

— Vous voulez du café ? enchaîna l'officier en anglais.

Paul déclina.

L'autre se présenta comme le commandant Mohammed Hanyeh, inspecteur de la police criminelle de Gaza.

— Une petite question, si je puis me permettre, demanda Paul.

— Oui ?

— Suis-je en état d'arrestation ?

L'inspecteur sembla considérer la question avec étonnement avant de conclure :

— Nous verrons cela.

— Et Raïna ?

— Ne vous en faites pas pour cette dame. Elle a un oncle dans la direction du Hamas. Elle lui a donné par le passé des raisons de la faire exécuter. Elle s'en tirera donc encore bien.

— Ce qui veut dire ?

— Quelques coups de fouet...

Paul grimâça.

— Non. Je blague ! Nous ne sommes pas en Arabie saoudite. Pas encore !

Cette boutade détendit l'atmosphère.

— Que faites-vous à Gaza ? demanda Hanyeh, redevenu plus sérieux.

Paul hésitait. Refuser de répondre était-il une option ?

— Je cherche à savoir pourquoi mon ami Pierre Boileau a été tué...

Cet aveu sembla intéresser vivement le Palestinien.

— Votre « ami »... Expliquez-moi.

« J'ai le doigt dans l'engrenage », songea Paul. Mais son instinct lui disait de faire prudemment confiance à ce policier.

Il lui résuma succinctement les événements qui l'avaient entraîné dans cette affaire. Les tentatives de Boileau pour le joindre. Son implication dans les activités d'une ONG, Myosotis.

— Vous connaissez une femme nommée Amanda Speer ? demanda le policier, levant un sourcil en prononçant ce nom.

Le terrain paraissait plus glissant, mais Paul évalua que le fait d'ignorer où l'Allemande se terrait lui épargnait de cacher qu'il l'avait vue.

— Oui. Je l'ai rencontrée.

— Où et quand l'avez-vous vue la dernière fois ?

Paul lui raconta les divers stratagèmes auxquels il avait dû se plier pour rencontrer Amanda Speer et ainsi garantir qu'il ne pourrait pas identifier l'endroit de leur rendez-vous.

— Donc, vous reconnaissez avoir rencontré cette ressortissante allemande pas plus tard qu'hier matin ?

Paul acquiesça.

— Vous allez devoir rester en notre compagnie pendant un certain temps... Vous êtes la dernière personne à avoir été en contact avec elle.

— Qu'est-il arrivé ? !

— Elle a été retrouvée assassinée à Gaza cet après-midi. Vous êtes donc témoin et suspect de son meurtre.

À peine eut-elle garé sa Focus de location dans le stationnement de l'aéroport Ben-Gourion que Sophie Boulé passa une main sous son chemisier, vers son épaule, pour en détacher un timbre de nicotine. Elle le colla ensuite à même le miroir de poche de sa trousse de maquillage, en profita pour y jeter un œil et replacer machinalement une mèche d'une coiffure qui ne suggérait pourtant aucune organisation.

Elle sortit de la voiture et plongea dans la brise tiède du soir en allumant une cigarette. Elle pressa le pas en direction du terminal. Elle était en retard. Daniel Shapiro l'attendait déjà dans le hall des arrivées.

Elle y pénétra et l'aperçut au guichet bancaire. Parvenue dans son dos sans qu'il ne s'en aperçoive, elle lui glissa tendrement la main sur la nuque pendant qu'il retirait une liasse de shekels.

— Ah ! Bon Dieu ! Ce que tu m'as fait peur !

Sophie éclata de rire et ils se firent l'accolade de vieux complices. Daniel Shapiro était celui qui l'avait repérée, peu après son installation à Tel-Aviv. Et ils étaient restés amis.

Du genre bavard, Shapiro lui avait déjà esquissé les grandes lignes du nouveau sujet qu'il voulait lui confier quand ils arrivèrent à la voiture.

Ils furent bientôt sur l'autoroute de Jérusalem, se joignant à la rivière de phares des voitures qui montaient vers la « Ville sainte ».

— Et tu crois que ce jeune...

— David, oui.

— ... que ce David voudra vider son sac comme ça, à la caméra ?

— Son oncle a, dit-on, une grande influence sur lui et lui a fait comprendre qu'il y avait là un impératif majeur pour la sécurité d'Israël.

— Mais quand même : nous allons lui demander de témoigner contre son père !

— C'est ici que ton charme et ton pouvoir de persuasion vont opérer !

Il la gratifia d'une œillade et d'un sourire.

Elle l'aimait bien, et il y avait déjà eu entre eux plus que de la camaraderie. Depuis qu'il dirigeait ses activités de journaliste indépendante à partir de Montréal, elle avait été plutôt bien servie, côté sujets. Elle s'était habituée à s'en remettre à lui. Mais cette commande suscitait en elle un malaise.

— Dis-m'en plus sur Carpentier.

— On n'en est pas sûrs, mais il semble qu'il soit en train de se convertir à l'islam. C'est une réaction irrationnelle qui s'expliquerait, selon les psychologues que nous avons consultés, par un sentiment de rejet et de difficulté de s'intégrer dans le monde juif.

— On ne peut pas le blâmer !

— Tout à fait ! Pour le reste, nous ne connaissons pas les détails de ce qu'on lui reproche. Il nous suffit de savoir que le SCRS et le Shin Beth, deux des services secrets les plus sérieux du monde, ont de bonnes raisons de vouloir l'intercepter.

— Mais je ne comprends pas ce que nous venons faire là-dedans.

— Je te dis ce qu'on m'a expliqué : ils veulent le forcer à sortir de sa tanière. Nous, nous avons le *scoop*, et c'est génial.

...

L'autoroute grimpait les collines à l'approche de Jérusalem.

— Je nous ai pris deux chambres à l'American Colony, dit Sophie.

— Pourquoi pas le King David ?

— Parce que le Colony est beaucoup plus charmant.

— Parle pour toi. Moi, ils vont vouloir me couper la gorge !

Sophie rit. L'American Colony se trouvait dans Jérusalem-Est, le secteur palestinien de la ville, et la plupart des Juifs n'aimaient pas y aller même s'ils n'y couraient pourtant aucun danger.

— Et à quoi peut bien nous servir un hôtel « charmant » alors que tu y as pris *deux* chambres ? !

— Cela t'apprendra à me prévenir que nous sommes ici pour une affaire sérieuse et que nous devons commencer dès ce soir à travailler dur pour mettre la table de cette histoire...

Sophie riait encore en engageant sa voiture le long des murs de pierre de Naplouse Road, avant de la faire tourner dans la cour intérieure de la « colonie américaine ».

La procession scandait : « *Yachtilal yabnel kalb echna sha'ab raqam saab !* – L'Occupation est un fils de chien, nous sommes une nation obstinée ! »

Quelques dizaines de manifestants faisaient onduler un immense drapeau palestinien rouge, blanc, vert et noir en descendant les pentes du village de Beit Ommar vers le ravin qui le séparait de la colonie de Karmé Tsour. Le soleil était au zénith et plombait sur les membres du défilé. On y voyait flotter diverses bannières dont celle du mouvement gai, et les drapeaux de la France et des Pays-Bas. Une bonne moitié des participants faisaient partie de ce qu'il était convenu d'appeler « les internationaux », des militants du monde entier, y compris des Israéliens, mobilisés pour épauler les Palestiniens dans leur résistance à l'Occupation.

Chaque vendredi après-midi, après la prière, les manifestants descendaient vers les clôtures de barbelés du no man's land pour défier les colons et l'armée. Cette barrière leur interdisait désormais l'accès à une partie de leurs oliviers, confisqués par la création d'une zone de sécurité autour du village des colons.

Derrière le premier rang de soldats, une demi-douzaine de barbus en chemises, fusils mitrailleurs en bandoulière, kippas sur la tête et franges de châles de prière sur les hanches, regardaient la scène. Ces groupes d'autodéfense des colons faisaient la pluie et le beau temps, se permettant même de crier des ordres aux soldats.

David et son oncle Amos, qui étaient venus en spectateurs, se tenaient un peu plus haut sur les pentes de la colonie. David assistait à ce spectacle pour la première fois.

Il reconnut alors une silhouette familière qui descendait vers l'action, caméra au poing. Lia poursuivait son travail documentaire. Elle s'arrêta à deux pas de la ligne de soldats et commença à les filmer en très gros plans, sans que ceux-ci ne semblent perturbés par sa présence.

Lia tourna ensuite sa caméra vers des troncs calcinés. Ces oliviers avaient été brûlés durant les jours précédents. Une vague de destruction des oliviers des Palestiniens par des colons avait cours dans toute la Cisjordanie. Elle n'avait pas épargné ceux de Beit Ommar.

— Hé ! fille ! Que viens-tu faire ici ?

— Je fais ce qui me plaît où je veux ! rétorqua Lia au colon armé qui venait de l'interpeller.

— Va-t'en chez B'Tselem ! cria un autre.

B'Tselem était un groupe israélien de défense des droits des Palestiniens.

Sans se démonter, Lia braqua sa caméra sur ces deux agressifs, ce qui eut pour effet de les faire se ruer vers elle. L'un d'eux, parvenu à sa hauteur, tenta de lui arracher son appareil pendant qu'elle se débattait.

Des sifflements traversèrent l'air au même moment et les grenades lacrymogènes de l'armée se mirent à pleuvoir du côté des manifestants.

David, qui avait tout vu de la scène avec Lia, se mit à dévaler la pente en courant.

— David ! Reviens ! cria Amos, sans pouvoir le retenir.

David s'interposa entre les deux agressifs et Lia, leur criant de la laisser tranquille. Il ne faisait pas le poids et fut repoussé sans ménagement sous les hurlements furieux de la jeune fille.

La bousculade s'envenimait quand Amos arriva sur les lieux et ordonna aux deux sbires de se calmer. Son autorité morale sur eux suffit pour qu'ils s'arrêtent et s'écartent.

Le vent tourna et le gaz revint soudain vers eux, rendant la situation insupportable. De l'autre côté de la clôture, de jeunes Palestiniens, le visage masqué par leurs *keffieh*s, revenaient en bandes lancer des pierres par-delà la clôture, où elles rebondissaient sur les boucliers et les casques des soldats.

— Partons d'ici, intima Amos à David qui lui emboîta le pas.

Celui-ci réalisa alors que Lia était restée en contrebas et continuait à filmer.

— Lia ? !

Elle se retourna vers lui. Ses yeux pleuraient. C'était l'effet du gaz. Mais David ne put s'empêcher d'y lire une tristesse qui semblait bien réelle.

Elle lui fit un signe de la main. Il eut le temps de voir ses lèvres articuler *toda* (merci).

...

L'oncle et le neveu se retrouvèrent chez Amos.

Ce dernier cacha son agacement à propos de la scène qui venait de se dérouler. Il enseignait à des adolescents depuis assez longtemps pour savoir que la confrontation n'était pas le meilleur moyen de les raisonner.

— Tu as bien fait, David, de défendre cette jeune fille.

Cette approbation fit s'illuminer le visage du garçon.

— Deux hommes armés n'ont pas à intimider une femme de la sorte, continua-t-il. Que l'on soit ou non d'accord avec ce qu'elle pense ou avec ce qu'elle fait.

— Pourquoi les a-t-elle mis si en colère ? Elle ne faisait que filmer...

— Elle ne faisait pas que filmer en touriste, vois-tu. Comme beaucoup de ces militants que tu as vus et qui sont à leur place de l'autre côté de la clôture, elle cherche à faire des images qui seront montées d'une façon négative et qui iront nourrir leur propagande. En fait, cette jeune femme n'a pas sa place de notre côté, je le crains.

— Je crois qu'elle ne demanderait pas mieux que de quitter le *yeshouv*.

— Je la connais. Du moins, je connais ses parents, qui ont maille à partir avec elle. Elle fait partie des Juifs qui s'auto-détestent. Malheureusement, il y en a beaucoup. Cela fait mal quand on sait que tout ce que nous voulons, c'est mettre en valeur une terre qui nous a été donnée par Dieu pour y faire couler le lait et le miel au bénéfice de tous, Juifs ou non-Juifs. Mais la haine que nous provoquons ce faisant nous cause une souffrance réelle. J'ai pleuré, tu sais, quand j'ai appris ce que ton père avait fait. Mais je lui ai pardonné.

David baissa les yeux. Une larme coulait sur sa joue. Amos

s'approcha et lui posa une main sur l'épaule.

— Ta peine est normale, David. Mais tu n'as pas à avoir honte où à te mortifier. Tu es un homme désormais et ta vie t'appartient.

David éclata en sanglots et Amos l'attira contre lui.

Il fallut un moment à David pour surmonter ses émotions. Lorsqu'il fut calmé, Amos l'emmena au salon et s'assit face à lui, les avant-bras sur ses genoux, les mains jointes comme pour une prière.

— Je dois te parler d'une affaire délicate...

David opina de la tête sans dire un mot pour montrer qu'il avait repris possession de ses moyens.

— J'ai reçu un appel d'amis au Canada qui se posent des questions sur ton père. Je ne sais pas exactement ce qu'ils lui reprochent, mais ils craignent qu'il n'ait décidé de passer dans l'autre camp. Enfin, nous savions qu'il avait des sympathies, mais le Canada s'inquiète de sa proximité grandissante avec des éléments terroristes. Ils voudraient te rencontrer et te poser quelques questions, notamment sur ce qui est arrivé avec le Temple.

Amos vit son neveu se concentrer avec le sérieux d'un homme qui s'apprête à prendre une décision bien mûrie. Il sut alors qu'il venait de gagner.

— Tu dois te sentir libre de le faire ou pas.

Paul avait passé la nuit dans une cellule froide.

Au réveil, sur la banquette de bois, il resta couché sur le dos, tentant de faire le point sur les événements. Le meurtre d'Amanda Speer, après l'attaque à laquelle il avait miraculeusement échappé, venait lui confirmer qu'aucun moyen n'était épargné par ceux qui voulaient étouffer le récit du massacre de Jabaliya. Son intuition lui disait que si ces gens agissaient ainsi, c'est peut-être qu'ils étaient en proie à la panique. Mais cette idée ne réussissait pas à atténuer le sentiment de terreur qui s'insinuait en lui.

Pour le moment, son incarcération paraissait comme une parenthèse salvatrice. Mais la suite n'était guère reluisante : il était aux mains de la police d'un régime totalitaire. Sur le plan légal, il ne pouvait compter sur aucune aide : ni assistance consulaire – le Canada se glorifiait de son absence à Gaza – ni avocat, sauf peut-être celui que lui assigneraient les autorités islamiques. De toute façon, aucune procédure n'était encore engagée contre lui. Il était en situation de détention arbitraire, un point c'est tout.

Des pas, dans le couloir, l'alertèrent.

La serrure claqua et la porte s'ouvrit.

Deux policiers entrèrent. Ils avaient le même look de catcheurs que ceux de la veille, cheveux ras, barbes longues. Tous deux portaient un blouson marine et des bottes militaires noires, et avaient une matraque à la main.

Paul fut tout de suite sur ses gardes. Mais l'arrivée derrière eux du commandant Hanyeh le rassura quelque peu.

— Nous allons vous transférer à la prison centrale de Gaza.

Les sbires s'approchèrent. L'un sortit une paire de menottes et l'autre tenait à la main des chaînes destinées à lui asservir les chevilles.

— Un instant ! s'écria Paul.

L'idée d'être ainsi entravé le révoltait.

— Ce sont les procédures, dit l'inspecteur qui fit signe à ses hommes de procéder.

Paul se débattit, mais il ne faisait pas le poids devant les colosses qui eurent tôt fait de lui attacher les mains dans le dos avant de lui passer les chaînes aux pieds.

On le poussa sans ménagement vers l'extérieur de la cellule puis dehors, où un étrange comité d'accueil l'attendait.

Une demi-douzaine de types en tenue de camouflage, cagoulés, le front ceint du bandeau vert des brigades islamistes Al-Qassam et tous armés de kalachnikovs, l'accueillirent à l'air libre.

— Halloween, c'était il y a deux semaines, leur lança Paul, peu impressionné.

Il se tourna vers l'inspecteur Hanyeh pour tenter de savoir à quoi rimait cette mascarade. Et il lut tout de suite dans le regard du policier que ce déploiement de force n'était pas son idée et que la présence de ces hommes le contrariait gravement.

Un échange commença entre Hanyeh et celui qui paraissait être le chef des miliciens. Paul n'y comprenait rien, si ce n'était qu'une vive altercation avait lieu et qu'elle le concernait.

Le ton montait rapidement. Celui qui commandait la brigade criait avec agressivité devant Hanyeh qui ne voulait pas céder ni, surtout, perdre la face.

L'homme masqué brandit alors son cellulaire dans un geste de défi qui signifiait clairement que si l'inspecteur voulait s'adresser à des instances supérieures, il en subirait les conséquences.

Le policier se retourna vers ses deux assistants qui, contre toute attente, prirent leurs clefs et délestèrent Paul de ses chaînes.

— Vous les suivez, dit simplement Hanyeh, l'air franchement découragé, avant de retraiter dans le poste de police.

Paul fut aussitôt encadré par des miliciens qui lui firent signe de monter à l'arrière d'une jeep. Il aimait de moins en moins la tournure des événements, mais il n'avait d'autre choix que de suivre. Le

commandant de la brigade vint prendre place à ses côtés. Derrière eux se trouvait un pick-up et trois hommes masqués sautèrent dans la boîte. Le convoi se mit en branle.

Une fois partis, le commandant releva sa cagoule sur un visage barbu et joufflu qui transpirait.

— Abu Al Ghoul ! s'écria Paul dans un sursaut de surprise. Que fais-tu ici ?

Il n'en revenait pas. L'autre éclata d'un gros rire et prit Paul par les épaules.

— Content de te revoir ! lança-t-il en anglais. Dans quelle merde t'es-tu fourré ? !

— C'est une longue histoire. Mais toi ? Comment m'as-tu trouvé ?

— Tout le monde dans la direction du Hamas sait que tu es venu à Gaza à cause du meurtre de cet autre Canadien et que tu as été arrêté.

Abu Al Ghoul était un des chefs des brigades Al-Qassam, les soi-disant « fous de Dieu » qui formaient le bras armé du Hamas. Paul l'avait connu un an auparavant au cours d'une mission de repérage de la Fondation Steinberg auprès des militants les plus modérés du Hamas, ceux qui pourraient un jour s'avérer prêts à discuter avec les Israéliens. Al Ghoul – son nom de guerre – faisait partie du groupe.

Ils avaient consacré plusieurs rencontres à se jauger surtout. La méfiance s'était progressivement estompée et Abu Al Ghoul était devenu le guide de Paul, celui qui lui apprenait à décoder les forces en présence au sein des militants de Gaza – les militaires pragmatiques comme lui, les fanatiques religieux, les politiciens classiques et les mafieux.

La jeep de la brigade les déposa dans l'entrée d'une grande maison privée de construction récente, au bord de la mer. Devant, les palmiers se balançaient au vent et la mer déroulait de puissantes vagues sur le sable.

...

Une demi-heure plus tard, Paul Carpentier et Abu Al Ghoul se retrouvèrent à genoux sur le tapis, autour d'un gargantuesque repas composé de poulet rôti, de pain, d'houmous et d'une immense variété de salades que des femmes venaient porter devant eux.

Paul expliqua sa situation sans omettre aucun détail, depuis la mort de Pierre Boileau et les pressions que celui-ci avait subies de la part du lobby pro-Israël au Canada en raison de ses contacts avec une

ONG du nom de Myosotis, jusqu'au dossier incriminant, monté par celle-ci, sur des crimes de guerre israéliens commis pendant l'opération Plomb durci.

Abu Al Ghoul écoutait cela avec amusement.

— Le monde parle de « crimes de guerre » pour oublier qu'à la base, il y a un autre crime : celui de l'occupation de la terre des Palestiniens par les sionistes, dit-il. Le reste, ce sont des détails. Ce sont les conséquences de ce crime originel. Alors, pourquoi s'éterniser à disséquer tel ou tel geste commis au cours de la guerre ? Ce qu'il faut réparer, c'est le crime originel. *Inch Allah !*

Paul n'avait pas envie de débattre de cette rhétorique, qui avait sans doute l'avantage bien commode de faire oublier à Al Ghoul ses propres crimes.

— Pourquoi es-tu venu me chercher ?

— Pour nous, l'affaire est entendue : le Canadien a été tué à Gaza par des gens qui voulaient éviter une enquête de police dont les résultats pourraient être reconnus par le Canada. Quant à l'Allemande, elle a été retrouvée la gorge tranchée. On ne se cache pas longtemps du bras vengeur d'Israël, même à Gaza. Désormais, c'est plutôt *ton* histoire qui m'intéresse. Tu connais cette journaliste, Sophie ?

— Je ne vois pas de qui tu veux parler.

— En tout cas, elle, elle parle beaucoup de toi.

— Que veux-tu dire ?

Abu Al Ghoul cria quelque chose et, quelques instants plus tard, un des miliciens, maintenant à visage découvert, entra dans la pièce avec un ordinateur allumé.

Le commandant Al Ghoul le posa par terre devant lui et exécuta quelques commandes avant de faire apparaître une page YouTube. Il tourna l'écran vers Paul et lança le visionnement.

Paul vit son propre visage apparaître sur la vidéo. Il ne comprit tout d'abord pas d'où pouvait sortir cette image, puis vit que le flou derrière lui était celui d'une église... Ottawa. Les funérailles de Pierre Boileau.

« Les autorités canadiennes ont lancé un mandat d'arrêt international contre ce Canadien, en vertu de la Loi antiterroriste », commençait une voix féminine plutôt rauque, presque masculine.

Suivait un montage de photos de lui, certaines plutôt anciennes, d'autres dont le grain suggérait un agrandissement à partir d'un cliché beaucoup plus large... assez pour lui faire comprendre que rien n'avait

été ménagé sur le plan de la recherche iconographique.

« Selon des sources israéliennes, Paul Carpentier s'est rendu en Israël il y a deux ans pour travailler auprès d'organisations non gouvernementales palestiniennes dont certaines sont proches du mouvement Hamas. »

Paul fut étonné de se voir apparaître, sortant de la mosquée d'un camp de réfugiés en compagnie d'officiels du Hamas, dont le premier ministre Ismaïl Hanyeh. Ces images avaient été tournées par une télévision palestinienne un an plus tôt, alors qu'il était venu à Gaza à la demande de Sarah Steinberg, porteur de propositions visant à rouvrir les négociations avec Israël dans le dossier du soldat Gilad Shalit.

« Le Canadien serait devenu proche des dirigeants de l'organisation islamiste palestinienne que le gouvernement du Canada considère toujours comme terroriste. »

— *Bullshit!* s'exclama Paul, renversé par l'amalgame de demi-vérités en train de se former sous ses yeux.

Mais il n'était pas au bout de ses surprises. Il se vit sortant d'une autre mosquée, à Ottawa cette fois.

« Ces images le montrent sortant de la mosquée Abou Ayoub El Ansari à Ottawa, un lieu de culte de la capitale canadienne considéré par les autorités comme une pépinière de recrutement pour les jihadistes au Canada. »

Le reste était un montage d'images repiquées de films de propagande du Hamas, dans lesquelles on voyait des militants masqués lancer des roquettes artisanales vers des cibles se trouvant selon toute vraisemblance en Israël. Le commentaire rappelait combien le Hamas était voué à l'éradication complète de l'État juif.

Une blonde aux yeux fatigués apparaissait à la fin du reportage qu'elle signait : Sophie Boulé.

— Qui est cette connasse ? murmura Paul pour lui-même.

Il resta un moment sonné. L'audace de ceux qui voulaient l'éliminer était incommensurable. Mais surtout incompréhensible. Pourquoi lancer une telle ânerie sur son compte ? Cela ne tiendrait pas la route. Il suffisait que Sarah Steinberg intervienne pour rectifier les faits. Voire que lui-même communique avec les médias sans tarder...

Il s'arrêta sur cette pensée. Et si c'était justement cela qu'« ils » voulaient ? Le faire sortir de sa tanière pour parvenir à se débarrasser de lui ?

— Tu es dans la merde, mon ami...

Abu Al Ghoul leva son verre de thé à sa santé.

— Bienvenue dans notre club ! Nous avons tous et en tout temps un canon de fusil sioniste sur la tempe. Ceux qui, parmi nous, vivent passé l'âge de trente ans sont soit très prudents, soit très chanceux.

— Je dois sortir d'ici. Je dois quitter Gaza. Mais je ne peux pas me montrer au grand jour.

— Il existe un moyen de sortir d'ici, et le monde entier est au courant...

Paul fronça les sourcils, réfléchissant à ce qu'il venait de dire.

— Les tunnels !

Sophie Boulé avait revêtu un tailleur-pantalon crème, tenue qu'elle ne portait pour ainsi dire jamais. Elle avait pris place sur la banquette arrière de la camionnette qui les transportait de l'autre côté de la « Ligne verte », séparant Israël de la Cisjordanie palestinienne occupée.

Yuval, le cameraman pigiste qu'elle avait embauché, conduisait. Daniel Shapiro occupait le siège du passager.

Sophie consultait ses notes en prévision de l'interview qu'ils se préparaient à faire avec le fils Carpentier. Daniel était difficilement venu à bout de sa résistance à cette démarche. Il l'avait convaincue en faisant valoir qu'il s'agissait de la suite logique de son reportage de la veille, reportage qui avait été repris partout au Canada. Le sujet d'aujourd'hui, disait-il, était déjà vendu, en français comme en anglais, au Réseau canadien des nouvelles, la plus grande chaîne privée au Canada, de même qu'à Israel World 24, qui diffusait mondialement en anglais, en français et en arabe.

Le fait de devoir réaliser l'entrevue chez les colons ajoutait à son irritation. Elle avait beau écrire des blogues pour le service de propagande de Shapiro, la question des colonies était un sujet qu'elle avait l'habitude d'éviter, car elle savait qu'aucun terrain d'entente ne pouvait exister entre elle et lui à propos de ce qu'elle considérait comme le vol armé des territoires palestiniens.

L'arrivée de leur véhicule devant la guérite fortifiée de Karmé Tsour et sa sentinelle d'emblée hostile ne fit rien pour corriger cette impression.

Yuval baissa la vitre côté chauffeur, mais c'est Daniel Shapiro qui se pencha vers la sentinelle pour expliquer qu'ils avaient rendez-vous

avec Amos Ravid.

L'évocation de ce nom sembla rassurer immédiatement le gardien qui les fit se ranger sur le côté et téléphona, vraisemblablement à l'oncle de David.

— Tu verras, ça va bien se passer, dit Shapiro en se tournant vers Sophie. Le fils Carpentier est prêt à tout raconter. Selon ce que j'ai su, c'est un garçon un peu timide mais rempli de bonne volonté.

— Ce sera facile, encore, de faire parler un adolescent boutonneux ! Ça me fait pas mal chier, cette histoire.

— Tu dois utiliser ton charme et mettre le couvercle sur ton sale caractère. N'oublie pas que tu tiens une très bonne histoire. RCN jubile : pour une fois, ils peuvent planter la télévision publique avec une exclusivité internationale.

— Et à très faible coût..., maugréa Sophie.

Le gardien leur fit signe qu'ils pouvaient y aller et donna au chauffeur les indications pour trouver la maison d'Amos.

...

L'intérieur de la maison acheva de la déprimer. Aucun goût pour la décoration, d'infâmes affiches politiques sur les murs et une odeur de renfermé.

« C'est ainsi que vivent ces fanatiques », se dit-elle tandis qu'elle buvait une première et dernière gorgée du café insipide que l'oncle lui avait servi.

Daniel et le cameraman avaient choisi de s'installer dans le jardin pour l'entrevue. Elle était restée avec David et Amos à l'intérieur, cherchant à établir un contact pendant qu'on ajustait la caméra.

— Votre mère est toujours en Israël ? demanda-t-elle en hébreu à David.

C'est Amos qui répondit :

— Elle se trouve à Tel-Aviv où elle prépare une exposition de ses toiles. C'est une artiste.

— Je pourrais vouloir lui parler. Vous avez son numéro ?

Amos se leva et alla chercher son téléphone. Sophie profita de cette interruption pour s'adresser à David en français.

— Je peux voir ta kippa ?

Elle était passée au tutoiement sans prévenir. Les voies de la

complicité québécoise étaient ainsi faites.

David sourit.

— Pourquoi ?

— Juste pour voir. Pour que tu m'expliques le sens de ces kippas crochetées que vous portez dans les colonies et qui ne sont pas les mêmes que celles de la plupart des autres Israéliens...

— Ce ne sont pas des colonies, dit David. Nous parlons de communautés. Ici, c'est le *yeshouv*. Le mot « colonie » vient des Palestiniens et il vise à faire croire que nous sommes des étrangers sur cette terre.

Sophie l'écoutait, comme une bonne élève, sans chercher à le contredire.

— Et ce genre de kippa, poursuivit David en tournant sa tête pour la lui montrer, ce n'est qu'une tradition parmi ceux qui vivent dans le *yeshouv*. Un signe de reconnaissance, en quelque sorte.

Amos était revenu avec le numéro de Rachel et le dicta à Sophie qui l'entra sur son propre portable.

Elle reprit, toujours en français, ignorant la présence d'Amos.

— Qu'est-ce qui te manque de Montréal ?

— Le Canadien !

— Oh wow ! Moi aussi ! Tu sais la dernière ?

— Non.

— Ostie ! Scott Gomez n'a pas encore marqué !

Les deux s'esclaffèrent, sous l'œil intrigué d'Amos qui n'avait rien compris de la conversation. Sophie ouvrit la main et la leva devant David qui vint la frapper de bon cœur avec la sienne.

Le courant passait avec ce garçon.

Ils parlèrent hockey encore un moment, jusqu'à ce que Daniel vienne les chercher. La caméra était prête à tourner.

...

— J'avais reçu un modèle réduit du Temple pour mon anniversaire. Je l'avais construit. Il était complètement terminé...

David débitait son histoire d'une voix monocorde. Ses yeux fuyaient ceux de Sophie. Son malaise était palpable.

— Que s'est-il passé par la suite ? Je veux dire, avec ton père ?

— Mon père un jour s'est mis en colère et a brisé mon modèle réduit.

— Tu as ressenti quoi ?

— J'étais en colère.

— ...

— ...

— Tu peux m'en dire plus ?

Les paupières du garçon se baissèrent.

— Non. C'est tout.

Sophie fit signe à Yuval de cesser de tourner. Elle se retourna vers Daniel Shapiro en affichant une moue de profonde déception.

Le récit de David n'avait rien de convaincant et il ne s'en dégageait aucune émotion, sauf sa gêne apparemment insurmontable.

— Bon, écoutez-moi, lança Sophie. Il y a trop de monde ici ! Daniel et Amos, rentrez dans la maison et laissez-nous. David et moi allons continuer seuls tous les deux.

Les deux hommes lui obéirent sans rechigner.

D'un geste discret, elle fit tourner son doigt devant le cameraman pour lui signifier qu'il fallait remettre la caméra en marche.

Elle se pencha vers David jusqu'à être tout près de lui et posa sa main effilée sur son avant-bras.

— C'est pas facile, hein ?

— Ce n'est pas grave. Si vous voulez, on peut recommencer.

— Tu peux me tutoyer...

— Si... Si tu veux.

— Écoute-moi, David, on va scorer tous les deux ! Comme on dit en séries, c'est le moment où on sépare les hommes des enfants !

— Et toi ? Tu seras avec qui ? Les hommes ou les enfants ?

Elle éclata de rire et David aussi.

Quand leur rire s'apaisa, ils se regardèrent encore un moment, en silence, en se souriant mutuellement. Sophie, étrangement, se sentait touchée par cet adolescent et au-delà de toutes les conséquences, n'avait qu'une envie : l'aider à réussir son entrevue.

— Dis-moi...

— Ça s'est passé le jour de la libération de Gilad Shalit, commença

David.

Son débit était encore lent, mais ses inhibitions semblaient s'être évaporées.

— Mon père regardait les scènes de réjouissances des Palestiniens à la télévision. Nous avons commencé à discuter. Le ton a monté. Lui et moi, ça fait longtemps que nous avons des querelles sur la politique. Et puis, nous nous sommes vraiment engueulés. Il m'a traité de raciste parce que je comparais la valeur d'un seul soldat israélien à celle de plus de mille Palestiniens. Pour moi, c'était la preuve qu'Israël est prêt à faire de grands sacrifices pour sauver une vie. Je suis parti dans ma chambre. Il m'a suivi, toujours très en colère contre moi. Et là, il a fracassé la maquette du Temple devant moi.

— Ce Temple avait une grande signification pour toi ?

— Pas seulement pour moi ! Pour les Juifs. C'est pour le reconstruire un jour que nous sommes revenus en Israël ! J'avais reçu ce modèle réduit en cadeau. Je l'avais assemblé et j'en étais fier...

Sophie avait ressenti l'émotion étranglée dans cette dernière phrase. Elle savait qu'elle approchait du but, mais il manquait toujours à ce récit une puissance d'évocation capable de passer l'écran de la télévision. Elle eut alors une intuition...

— Ton père, David, est québécois. Je suis certaine qu'il ne s'est pas contenté de crier « saperlipopette ! » Qu'est-ce qu'il a dit et qu'est-ce qu'il a fait en brisant *ton* œuvre—ce que tu avais construit de tes mains ? Tu peux mimer son geste, si tu veux.

David sembla plonger dans un souvenir douloureux, puis il continua, mordant cette fois dans chacune des syllabes.

— Il est entré dans ma chambre. Nous avons continué à crier tous les deux. Et là, il a semblé perdre le contrôle de lui-même. Il a pris la maquette du Temple à bout de bras et il a crié : « Tiens ! Regarde ce que j'en fais de ton câlisse de Temple ! » Et il l'a fracassé contre le mur !

Yuval, le cameraman, fit un discret signe de tête à Sophie en baissant les yeux pour signifier que le clip qu'ils recherchaient était en boîte. Il ne comprenait pas le français, mais il avait suffisamment d'expérience en communication non verbale pour savoir que quelque chose de percutant venait de s'enregistrer sur le disque dur de sa caméra...

Lorsqu'un des hommes d'Abu Al Ghoul lui enleva son bandeau quelques heures plus tard, Paul se retrouva dans une immense cave creusée à même la terre. L'espace était éclairé par des ampoules nues qui pendaient au bout de leurs fils, et il lui apparut que cet endroit servait d'entrepôt. Des caisses de marchandises y étaient empilées. Et, bien visibles contre un mur, une trentaine de tubes métalliques flanqués d'ailerons : des roquettes Qassam.

Paul s'approcha pour les examiner. Il n'avait encore jamais vu ces armes de près. Elles étaient encore plus primitives qu'il l'avait imaginé : des bouts de tuyaux d'un mètre cinquante chacun, grossièrement découpés, sur lesquels on avait greffé par de mauvaises soudures des plaques de fer servant d'ailerons de guidage.

— Tu connais l'histoire de la roquette israélienne qui croise une roquette palestinienne dans le ciel au-dessus de Gaza ? demanda Al Ghoul.

— Non.

— La roquette palestinienne demande : « Où vas-tu ? » « Tuer des terroristes à Gaza, répond l'autre. Et toi ? » « Pas la moindre idée ! »

Paul éclata de rire.

— Celles-ci ont été fabriquées avec des poteaux de lampadaires de nos rues, dit Abu Al Ghoul en montrant les Qassam. Un seul de ces poteaux peut nous donner trois roquettes. Mais hélas !, nous manquons de lampadaires !

Un groupe de soldats cagoulés arriva près d'eux.

— Ils doivent prendre quelques roquettes pour les apporter sur

leur site de lancement. Nous avons une livraison sur Israël ce soir qui va venger l'attaque qui était dirigée contre toi.

Son visage se fendit alors d'un large sourire.

— Je n'en demande pas tant, dit Paul, qui ne croyait pas un instant que cette opération ait quoi que ce soit à voir avec lui.

— Tu veux nous aider à les charger dans le camion ? demanda l'autre, malicieux.

— Non merci. Cela pourrait être mal interprété...

...

Paul resta dans la cave à siroter un thé en compagnie d'un combattant qui refusait de se départir de sa cagoule.

Abu Al Ghoul revint au bout d'un moment.

— Voilà. On t'attend au tunnel. Prêt pour l'Express de Minuit ?

Paul fit signe que oui, se leva et suivit Abu Al Ghoul.

Ils se trouvèrent quelques minutes plus tard dans le secteur des tunnels. Malgré la nuit, une activité fébrile régnait sur cette vaste zone adossée à la frontière égyptienne. Partout s'élevaient de grandes tentes marquant chacune l'entrée d'un puits. Ils gravirent un terril d'où on pouvait voir des centaines de ces installations alimentées par une armée de génératrices. On se serait cru dans un camp minier de la ruée vers l'or.

Ces tunnels étaient désormais la principale industrie de la bande de Gaza. Des camions reculaient auprès des puits en attendant d'être chargés de caisses de cigarettes, de carburant, d'appareils électriques, de matériaux de construction et de tout ce qu'il était interdit d'importer légalement à Gaza, y compris des voitures, des chèvres et de la drogue.

On fit descendre Paul dans l'une de ces tentes. Il y entra en compagnie d'Abu Al Ghoul et trouva trois types aux vêtements terreux assis sur des chaises de plastique, en train de fumer à l'entrée d'une galerie. Le trou noir descendait en oblique dans la terre. Destination : l'Égypte.

Il y eut de brèves présentations. Mais Paul n'écoutait plus. Il se trouva soudainement enfermé en lui-même, un tremblement incontrôlable s'étant emparé du bout de ses doigts.

Abu Al Ghoul poursuivit les palabres avec les ouvriers du tunnel qui versèrent du thé fumant dans de petits gobelets de plastique. L'un

d'eux en offrit un à Paul qui mit de longues secondes à réagir avant de l'accepter.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Al Ghoul. Tu es tout pâle.

Paul prit le temps d'avaler une gorgée, tentant de se ressaisir avant de répondre d'une voix blanche :

— Je suis claustrophobe.

...

Trois cigarettes plus tard, Abu Al Ghoul tentait toujours de le raisonner.

— Nous ne pouvons pas te faire passer par les plus gros tunnels où tout le monde te verra. Celui-ci est parmi les plus discrets. Le passage dure tout au plus quinze minutes. Tu fermes les yeux et tu te laisses tirer. Tu n'as rien à faire...

— Justement...

— Alors tu penses à ta femme. Ou encore, tu fais le vœu de te convertir à l'islam !

Cela le fit rire et le détendit quelque peu.

Il profita de cet instant de chute de son stress et se leva prestement.

— D'accord ! On y va !

Abu Al Ghoul avait compris que ce moment ne durerait pas éternellement et fit signe aux autres de s'activer.

On apporta une planche d'un mètre sur deux, sommairement capitonnée. Dessous, des roues en fer. Elle fut posée sur des rails de confection artisanale qui s'enfonçaient vers la galerie. Un câble d'acier muni d'un crochet fut attaché sur le devant de ce chariot de fortune.

On enjoignit à Paul de se coucher dessus. Il y avait une corde sur le devant pour se tenir et un bout de bois posé en travers pour retenir les pieds. Il roulerait les pieds devant.

Paul vit à son grand soulagement que l'on allumait des ampoules électriques et que la traversée du tunnel ne se ferait pas dans le noir absolu. Cela lui fit aussi constater qu'au-delà de l'entrée, où un homme pouvait se tenir debout, le conduit rétrécissait et ne permettait pas de se lever. Il s'efforça de chasser cette pensée.

Abu al Ghoul lui posa une main sur l'épaule, ce qui contribua à le calmer. Un des ouvriers du tunnel se mit en communication radio avec

son vis-à-vis qui, selon toute vraisemblance, se trouvait à l'autre extrémité, du côté égyptien.

L'attente commença. Paul se retrouva tout à coup en sympathie étroite avec les condamnés à mort qui, une fois sur la chaise électrique ou sur la potence, doivent subir le rituel carcéral et patienter dans l'attente du grand saut. Curieusement, il sentit une certaine sérénité le gagner.

— Ils attendent que la sécurité soit OK de l'autre côté, expliqua Al Ghoul.

Enfin, ce fut le départ.

Le chariot s'ébranla, tiré par le câble d'acier, emportant Paul dans les entrailles de la terre au rythme désespérément lent d'un mètre par seconde.

...

Il lui fallait penser. Penser à tout prix à autre chose. C'était la seule façon de chasser l'angoisse.

Il ferma les yeux et se laissa bercer par le roulement plutôt doux de sa planche à roulettes. Il s'imagina sur un chemin de fer, traversant une plaine d'Europe. Il ne savait pas pourquoi ce décor était né ainsi, spontanément, dans son imagination.

C'était l'hiver et le train passait devant un clocher en forme de bulbe d'oignon. On se trouvait en Europe de l'Est, assurément. En Hongrie peut-être. Pourquoi pas. Allons-y pour la Hongrie – qu'il n'avait jamais visitée.

Dans le wagon, il remarqua tout de suite une femme très belle, vêtue à la mode des années 1920, avec un chapeau cloche. Elle lisait un livre.

Paul vint s'asseoir en face d'elle. Son regard allait alternativement du paysage de fermes hongroises qu'ils traversaient à la femme assise devant lui. Mais plus le temps passait, moins le paysage l'intéressait et plus il s'attardait à cette femme. Ses paupières baissées sur le roman qu'elle lisait étaient délicieusement ombrées et portaient de longs cils recourbés. Elle avait une peau très lisse et un petit grain de beauté sur le côté gauche du visage, près de la lèvre supérieure.

Elle leva les yeux sur lui et vit qu'il la regardait.

Elle lui sourit.

Il vit dans ce sourire une complicité instantanée. Il en fut

immédiatement touché et lui retourna ce sourire.

Elle dit alors quelque chose qui le troubla encore davantage :

— Ainsi, nous partons à l'aventure ?

Non. Elle n'avait pas dit « Nous partons ensemble », mais cela semblait néanmoins si implicite qu'une joie intense l'envahit.

— Je m'appelle Martha. Je suis Autrichienne...

Son visage devint alors plus grave. Inquiet. Il se passait quelque chose.

— Je crains que nous n'allions nulle part, car notre train est en train de s'arrêter.

Paul constata avec effroi que la traction de son chariot avait cessé.

Il ouvrit les yeux et se trouva devant une opacité totale. Une obscurité si dense qu'il était impossible d'imaginer même s'y habituer.

Il leva le bras pour s'apercevoir que le plafond du tunnel ne se trouvait qu'à un mètre au-dessus de sa tête. Des grains de sable lui tombèrent dans les yeux et dans la bouche.

La panique le gagnait. Enterré vivant ! Cela avait toujours été son pire cauchemar. Il voulut crier mais au prix d'un effort qui lui parut surhumain, il réussit à ralentir sa respiration et à ne pas s'emballer.

Soudain, il perçut une secousse dans le sol. Et une autre, encore plus forte.

Israël était en train de bombarder les tunnels.

«Le Temple de Jérusalem, dont il ne reste de nos jours que ces fondations, celles du Mur des Lamentations, est le lieu le plus sacré du judaïsme... »

Le zoom arrière fit apparaître le visage de Sophie Boulé qui poursuivait de sa voix basse la conclusion de son reportage devant le Mur, offrant à la caméra une expression grave, presque peinée.

«La profanation d'un tel symbole donne une dimension nouvelle – celle de l'antisémitisme – au parcours de Paul Carpentier, un homme soupçonné de liens avec le terrorisme islamiste... »

...

« ... *Sophie Boulé, à Jérusalem.* »

Rachel, les yeux exorbités, fixait l'écran du téléviseur de sa chambre, une main plaquée contre sa bouche pour ne pas crier.

L'appel alarmé de Sarah lui avait annoncé la nouvelle. Mais voir le reportage qui tournait en boucle sur Israel World 24 le lui avait confirmé avec la violence d'une gifle : il s'agissait d'une catastrophe !

DEUXIÈME
PARTIE

1

Il voyageait de nuit dans une fourgonnette en compagnie d'une demi-douzaine de barbus, entassés à ses côtés sur la banquette avant ou agglutinés sur le siège arrière. Ensemble, ils traversaient le Sinaï vers le Caire.

Paul Carpentier n'était pas du genre à attacher de l'importance aux symboles. Mais il ne lui échappait pas qu'ils allaient à contresens de la route empruntée jadis par Moïse et les Juifs, ce qui soulignait sa situation avec ironie : il fuyait le bras armé d'Israël, et ses sauveurs étaient des ennemis jurés de l'État juif.

« Me voici avec les antisémites », songea-t-il. Cette pensée lui arracha un sourire.

Les militants qui l'accompagnaient étaient des islamistes, tous vêtus de longues jaquettes, coiffés de calottes blanches et portant des barbes hirsutes. Leur véhicule était encombré de banderoles en tissu roulées sur elles-mêmes et de dizaines d'affiches électorales. Leur pays, l'Égypte, allait vivre ses premières élections libres, et ces types revenaient d'une tournée des villages du Sinaï.

Il baissa soudainement la vitre. L'air froid lui fouetta le visage et fit couler des larmes sur ses joues. Après les tunnels, il avait un besoin irrépressible d'air frais. Face au vent qui s'engouffrait, il hurla dans la nuit :

— Je suis antisémite !!

Il venait à sa propre stupéfaction de crier cela dans le désert...

Il se retourna et vit que le chauffeur le devisageait avec beaucoup d'inquiétude. Celui-ci ne parlait pas dix mots d'anglais et ne pouvait

rien avoir compris. Mais le comportement de Paul en aurait étonné plus d'un.

Le chauffeur lui marmonna quelque chose en faisant signe de la main de relever la vitre.

Il la releva.

Ses mains étaient toujours affectées d'un tremblement qu'il n'arrivait pas à réprimer. Ce cri, malheureusement, n'avait pas réussi à l'en libérer. Il ne pouvait fermer les yeux sans se retrouver dans l'obscurité du tunnel. Son passage sous terre avait laissé en lui un traumatisme émotionnel qui avait pénétré son esprit jusqu'au bulbe rachidien.

...

Lorsque le chariot qui le transportait s'était arrêté, il avait souhaité que la mort vienne le délivrer.

À défaut, il lui fallait sortir de là.

De quel côté aller ? Quelle distance avait-il parcourue ? Combien en restait-il encore ? Il n'avait aucune idée de la direction de la sortie la plus proche. Il ne savait pas non plus si elle était encore libre.

Une violente secousse ébranla de nouveau la terre. Paul sentit d'autres gravats tomber sur lui. L'aviation israélienne continuait de pilonner les tunnels.

Cette dernière frappe eut le mérite de le ressaisir. Il fallait prendre une décision : ce serait l'Égypte.

Il se trouvait toujours dans la position qu'il avait prise au départ : couché sur le dos sur une planche à roulettes, les pieds devant alors qu'il se faisait tirer par un câble d'acier.

Il lui fallut se livrer à des contorsions violentes pour se libérer du chariot et se retourner dans ce conduit qui faisait à peine plus d'un mètre de haut. Il étouffait et se sentait gagné par une panique indicible qui lui arracha un cri désespéré. Il réussit finalement à se retrouver étendu de tout son long, la tête par devant.

Cette prouesse lui donna un surcroît de courage et il commença à ramper, toujours dans l'obscurité totale, s'efforçant de ne penser qu'à la prochaine seconde de son calvaire.

Il rampa ainsi, s'écorchant les mains et les genoux à mesure qu'il progressait dans la galerie de gravier.

Il avançait en tentant de se concentrer uniquement sur la

mécanique de ses gestes. Il lui fallait absolument chasser de ses pensées toute estimation de la distance à parcourir et toute notion de l'endroit où il se trouvait.

Sa pensée se focalisait sur ses genoux endoloris. Sur cette douleur qu'il chérissait maintenant comme le point d'ancrage de sa réalité, comme un bien précieux qui lui épargnait de penser à autre chose. La texture du gravier frais, sous ses paumes, était une autre réalité sur laquelle il devait se concentrer. « SE CONCENTRER », se répétait-il.

Chaque fois qu'une de ses épaules frôlait la paroi, cela lui rappelait son enfermement et générait une nouvelle bouffée d'angoisse qui ne s'apaisait qu'avec l'idée qu'il progressait néanmoins et que le salut devait se trouver devant.

Puis, le miracle se produisit.

La lumière fut.

Il sentit presque aussitôt le câble d'acier se remettre en mouvement sous ses pieds. La traction venait de recommencer. Il était sauvé.

Le chariot suivit bientôt. Paul roula sur le côté et se colla contre la paroi pour le laisser passer. Lorsque la planche fut à sa hauteur, elle entra en collision avec lui et quitta les rails. Il s'agrippa désespérément au câble près du point d'attache et se retrouva traîné dans le gravier, s'écorchant les mains et les genoux, chérissant malgré tout ces douleurs salvatrices qui le ramenaient à l'air libre et à la vie.

Des mains le hissèrent par un puits à l'intérieur d'une maison, dans ce qui semblait avoir déjà été une chambre à coucher et dont le centre était percé d'un grand trou carré plongeant sous terre.

Il était en Égypte.

Il s'affala par terre contre un mur tandis qu'on lui apportait de l'eau. Il resta ainsi une éternité, hébété autant qu'épuisé mais savourant chaque goulée d'air qui pénétrait dans ses poumons.

Jamais encore il n'avait autant joui d'être en vie. Jamais encore il ne s'était senti aussi proche d'éclater en sanglots.

Un des opérateurs du tunnel s'accroupit devant lui et le tira de sa torpeur pour lui présenter l'assemblée de barbus qui attendaient son arrivée pour se mettre en route vers le Caire, là où on prendrait soin de lui. Ils étaient Frères musulmans. Abu Al Ghoual avait assuré la liaison avec ces Égyptiens. Son parti, le Hamas, n'était après tout que la succursale palestinienne de la fraternité islamiste née en Égypte. Aucun d'entre eux ne parlait anglais à l'exception du chauffeur, qui le

baragouinait, mais ils avaient reçu des ordres et ils le conduiraient à bon port.

Paul les salua d'un geste de la main, sans pouvoir ni vouloir se relever tant il était encore sous le choc de la traversée.

L'opérateur lui expliqua que l'interruption de service à laquelle il avait été soumis n'avait rien à voir avec les bombardements israéliens, ceux-ci survenant toutes les nuits ces derniers temps. L'arrêt de son transport n'avait été causé que par une panne d'essence de la génératrice, ces choses arrivaient de temps en temps, *inch Allah*. Paul était sidéré. Il avait envie d'exploser et de le frapper.

Mais il n'avait ni l'énergie mentale, ni la force suffisante pour se relever.

Un curieux bruit se fit alors entendre. Une sorte de raclement rythmique, semblable à celui de maracas. Ce bruit se rapprochait rapidement. Il y eut quelques cris, et tous ceux qui se trouvaient dans la pièce se précipitèrent pour fermer les lumières, tandis qu'au fond du puits on fermait la génératrice.

On lui chuchota de se taire – « Les soldats ! », reçut-il pour explication – et chacun observa le silence pendant qu'on entendait, venu de la rue, le bruit d'un véhicule motorisé – camion ou jeep. Le véhicule vint passer juste sous la fenêtre du salon, fermée par un volet, puis il s'éloigna. Au bout d'un moment, on ralluma les lumières.

L'opérateur revint vers Paul avec, dans les mains, une grosse bouteille de Seven-Up en plastique dans laquelle on avait mis une poignée de pois chiches séchés. Il l'agita, provoquant un bruit similaire à celui qu'il avait entendu quelques minutes auparavant. Une ribambelle d'enfants, lui expliqua-t-il, faisaient le guet dans les rues de la ville et, quand une patrouille militaire approchait, l'alarme passait de rue en rue en quelques secondes. L'économie des tunnels faisait vivre la ville, et tous y participaient...

...

« Je suis antisémite. »

Paul se répétait cette phrase comme un mantra en regardant la route du Sinaï défiler sous l'éclairage des phares de la fourgonnette. Il finit par conclure que la répétition de ces mots, dont il testait la résonance en lui-même, ne lui procurait aucune satisfaction.

Rien.

Non. Rien de ce qui s'était brisé en lui n'était de cet ordre. Il

n'était pas homme à respecter les tabous, et si violer celui-là lui avait été nécessaire, il n'aurait pas craint de le faire. Mais cette incantation ne trouvait pas d'écho en lui.

Quoi qu'en pense David, son propre fils, il n'était pas antisémite...

Il n'avait jamais été séduit ni inspiré par les rites étranges de l'orthodoxie. Le joug des *mitzvot*, ces centaines de règles et de préceptes qui régentaient la vie des juifs, cette nourriture fade, ces accoutrements... Tout ça n'était à ses yeux que les variantes juives des bizarreries propres à chaque religion et à tous les paganismes. Il n'était pas religieux, voilà tout.

Le minibus freina en vue d'un embranchement. Le chauffeur emprunta la route qui prenait vers la gauche et leur véhicule quitta l'asphalte pour un chemin de terre.

— Pas d'armée, dit le chauffeur en montrant la route devant.

Ils devraient rouler toute la nuit pour atteindre le Caire. Là, selon le scénario que lui avait dépeint Abu Al Ghoul, l'organisation des Frères musulmans le cacherait, l'aiderait à obtenir une nouvelle identité et tenterait de le faire sortir d'Égypte pour regagner le Canada. Tout cela lui paraissait profondément irréaliste. Mais cette fuite était pour le moment la seule perspective qui s'ouvrait devant lui.

Et son but principal, en cet instant précis, était simplement de trouver un lit.

Sa tête cognait des clous et il se réveillait à tout bout de champ. Son siège avait perdu son appuie-tête depuis longtemps et les soubresauts du véhicule rendaient illusoire toute tentative de dormir.

Il pensa à David...

...

La libération du soldat israélien Gilad Shalit a plongé Israël dans une sorte d'allégresse. Ce jeune qui vient de sortir de cinq années de captivité apparaît sur les écrans de télévision, blême mais vivant. Il vient d'être échangé contre mille prisonniers palestiniens. Les Palestiniens aussi sont en liesse.

Paul est au salon et regarde cette foule immense rassemblée sur la place Al Katiba qui accueille à Gaza les prisonniers libérés. Des milliers d'hommes et de femmes qui scandent leur dévotion au Prophète, leur foi dans le jihad et leur soumission au Hamas.

David choisit ce moment pour faire irruption dans le salon et laisse

tomber une phrase méprisante envers ce « peuple sauvage ».

Paul répond. C'est son erreur. Mais il ne supporte plus la dérive raciste de son fils.

Depuis qu'il fréquente l'école, David devient obsédé par le destin historique d'Israël et la supériorité juive dans cette région du monde.

Il a eu de nombreuses altercations avec lui, car David lui reproche sa fréquentation des Palestiniens – « qui veulent nous détruire et nous rejeter à la mer ».

Paul ne peut pas lui parler du rôle modeste mais totalement secret qu'il a joué dans cet échange de prisonniers. Ni des messages qu'il a fait passer à Gaza pour le compte de Sarah et qui ont permis de renouer certains fils de la négociation.

À la télévision pendant qu'ils se querellent, la foule scande « Hamas ! Hamas ! », ce qui semble avoir pour effet de ragaillardir David qui lui lance qu'il n'est qu'« un étranger qui se mêle des problèmes d'Israël ».

Paul est hors de lui.

— Étranger toi-même ! Tu oublies que tu n'es pas plus Israélien que moi !

David se tait. Les mots ne veulent plus franchir ses lèvres, mais Paul les lit tout de même dans son regard. Il n'ose pas lui dire que lui, au moins, il est juif.

David se détourne et prend la direction de sa chambre. Avant de claquer la porte, il laisse tomber :

— Boged (traître) !

Paul le poursuit jusque dans sa chambre.

— Traître ? Tu me traites de traître ? ! Traître de quoi encore ? Traître au Messie ? !

C'est alors qu'il aperçoit la maquette du Temple. Ce Temple que son fils a patiemment construit de ses mains. Même s'il n'avait pas apprécié ce cadeau, Paul l'avait félicité pour sa réalisation.

Il s'en empare. Il le détruit avec une rage dont il ne s'estimait pas capable.

...

Paul porta les mains à son visage et resta ainsi longuement, face au pare-brise et à la route éclairée par les phares qui défilait devant lui.

Il était submergé par la honte.

C'était la honte qui l'avait tenu depuis des semaines loin de chez lui. Loin de Rachel et loin de David.

Et il s'en allait plus loin encore, sa fuite ne faisant que creuser davantage le fossé et rendre plus irréparable ce qui avait été brisé. Il tombait dans un trou noir.

Soudain, il se trouva aveuglé. Un projecteur sorti de nulle part éclaira violemment la route devant eux, et le chauffeur lança en arabe ce qu'il n'était pas difficile de traduire par un juron.

Des gyrophares s'allumèrent.

Des silhouettes militaires leur faisaient signe de s'arrêter. Le chauffeur appliqua les freins. Derrière lui, les autres passagers s'agitaient et se mirent tous à parler en même temps.

Leur minibus s'arrêta sur le côté de la route tandis que des soldats égyptiens l'encerclaient. On leur fit signe de descendre.

Ils étaient tous dans la merde. Paul encore plus que les autres.

2

Rachel ne comprenait pas pourquoi Sarah lui avait donné rendez-vous dans Mea She'arim, ce secteur de Jérusalem où, par principe, elle ne mettait jamais les pieds. En plus, c'était jour de sabbat et il était impossible de pénétrer dans les rues de ce quartier ultrareligieux en voiture sans risquer d'y être lapidé.

Elle stationna sa voiture en périphérie, près du marché Mahane Yehuda, et continua à pied à travers les petites rues du ghetto où les *haredim* pouvaient pratiquer leurs rites sans faire de compromis. Rachel se retrouva rapidement au milieu d'une foule où elle détonnait par sa tenue colorée, ses bijoux et ses cheveux libres. Elle portait une robe de couleur pêche qui flottait au rythme de ses pas et une longue écharpe de soie rouille autour du cou. Les enfants en particulier la regardaient avec étonnement. Il y en avait partout, qui criaient, couraient et jouaient au milieu de la rue. Les hommes déambulaient par petits groupes, jetant des coups d'œil furtifs dans sa direction, puis se donnant l'air d'être trop absorbés par leurs échanges talmudiques pour l'avoir remarquée. Les femmes par ailleurs étaient pratiquement absentes, occupées à cette heure à préparer le repas sabbatique.

Malgré l'animation matinale joyeuse de la rue, Rachel ressentait comme une bouffée oppressante. Elle replongeait dans cette société si particulière avec laquelle elle avait rompu depuis longtemps. Cette oppression se fit encore plus forte lorsqu'elle parvint à l'intersection de la rue Mea She'arim, l'artère principale, sur laquelle s'écoulait une rivière humaine de caftans, de chapeaux noirs et de têtes couronnées par des *schtreimels* de fourrure. Des centaines d'hommes avaient pris possession de la grande rue commerciale dont les boutiques, fermées pour le sabbat, proposaient en vitrine les articles de première nécessité

de la vie hassidique : objets du culte, nourriture cachère et couches pour bébés.

L'austérité et la pauvreté s'affichaient aux fenêtres, habillées de mauvais tissus en lambeaux, leurs vitres parfois grossièrement tenues en place par du ruban adhésif. La rue était sale et monochrome, et les façades de pierre étaient placardées d'affiches annonçant les dernières injonctions rabbiniques et les appels à la modestie vestimentaire.

Rachel emprunta une petite rue perpendiculaire et, contente de laisser cette foule derrière elle, continua jusqu'à l'adresse qui lui avait été indiquée. Celle-ci s'avéra être celle d'un édifice délabré, presque en ruine. Il s'agissait apparemment d'une ancienne synagogue, à en juger par une rosace, au-dessus de la porte d'entrée, qui laissait voir les restes éclatés d'un vitrail au motif de l'étoile de David. Des échafaudages avaient été hissés sur le mur de la façade et un panneau peint annonçait de prochains travaux de restauration. Elle poussa la porte et entra.

La grande salle était vide et son sol était couvert d'une épaisse couche de poussière de ciment. Elle avança vers le centre, là où le soleil projetait par terre des carrés de lumière vive. Ses pas faisaient écho dans la pièce froide.

— Bonjour, Rachel...

Elle sursauta et se retourna.

— Sarah !

Celle-ci était assise sur une chaise droite dans la pénombre. Elle paraissait avoir vieilli. Elle avait sur les épaules un épais manteau de laine au col de fourrure.

— Venez vous asseoir.

Une seconde chaise semblait être apparue soudainement. Rachel obéit. Elle voyait Sarah à contrejour.

— J'attends mon architecte, expliqua celle-ci. Vous vouliez me voir vite, mais j'avais déjà pris ce rendez-vous. Je finance la restauration de cette vieille synagogue...

— Sarah, je vous remercie. Je suis venue vous demander...

— Je sais pourquoi vous êtes ici. Mais malheureusement, je ne pourrai pas vous satisfaire.

Rachel se contenta de lui jeter un regard surpris.

— Vous êtes venue me demander de prendre la parole publiquement pour rectifier les faits concernant Paul. Vous voudriez

que je convoque des journalistes pour déclarer que Paul travaille pour moi, qu'il se trouve dans la bande de Gaza à ma demande et que tout ce que cette fille a dit et écrit sur lui n'est que pure fabrication. Je suis désolée, Rachel, mais ce ne sera pas possible.

— Mais pourquoi ? !

— Tout d'abord parce que l'association entre Paul et moi ne doit pas être publicisée. Surtout pas en ce moment. Paul le premier le comprendrait.

— Mais Sarah, Paul est victime d'une campagne visant à briser sa réputation et à le rendre infréquentable, et...

— Je sais, coupa Sarah. Mais, entre vous et moi, il mérite ce qui lui arrive. Vous m'aviez caché cette histoire du Temple. Je ne vous en blâmerai pas. Je sais bien que vous avez cherché à le protéger, car vous saviez que cette ignominie était inacceptable. Mais c'est votre homme – la preuve, vous êtes ici. Et on ne peut pas vous reprocher de vouloir le défendre. Même contre lui-même...

Le ton de Sarah devenait amer. D'une dureté que Rachel ne lui connaissait pas et qui lui faisait aussi réaliser à quel point elle avait, comme bien d'autres, été heurtée par le récit télévisé de David.

Rachel se leva et se mit à arpenter la salle, comme si elle cherchait un argument qui traînerait dans cette grande pièce vide.

— Peut-être avez-vous raison de lui en vouloir, Sarah. Mais il est tout de même victime d'un mensonge !

— Lorsqu'une personne se trouve en situation de responsabilité comme je le suis, il lui arrive de devoir laisser ses sentiments de côté au nom de l'intérêt supérieur. Cela peut vouloir dire tourner le dos à des gens que l'on croyait être des amis. Malheureusement, c'est Paul qui a trahi. Qui *nous* a trahis, devrais-je dire...

— Mais c'était un geste impulsif dicté par la colère...

— Une colère dirigée contre les juifs !

Sarah se leva à son tour. Elle vint se placer devant Rachel dont elle pouvait lire, dans le regard, le désarroi et la souffrance.

— Vous n'allez pas me dire que vous ne comprenez pas... Vous et vos amies allez prier sur le Mur de ce Temple dont vous avez fait l'objet d'une conquête féministe. Vous le faites parce que vous savez que ce lieu est au cœur de ce que nous sommes. Que des générations de juifs attendent le jour de sa reconstruction – et je ne parle pas seulement de ceux qui sont prêts à le reconstruire à n'importe quel prix, même celui d'une guerre. Et vous voudriez que je passe

publiquement l'éponge sur un tel sacrilège, comme s'il s'agissait d'une banalité ! ? !

Des larmes roulèrent sur les joues de Rachel. Elle regardait Sarah, comprenant et refusant tout à la fois ce qu'elle venait de dire. Elle se détourna et sortit de la vieille synagogue.

Sarah s'approcha de la porte laissée ouverte par Rachel et regarda la jeune femme s'éloigner dans la rue en essuyant ses larmes du revers de la main.

« Tu me trouves dure, ma pauvre Rachel... »

Elle ne savait pas pourquoi mais elle la tutoyait mentalement, comme si elle parlait à sa fille, ce qu'elle ne faisait jamais de vive voix.

« Mais je n'ai pas le choix et ce n'est pas pour les raisons que je viens de t'expliquer.

« Tu ne peux pas savoir combien je me moque de cette maquette du Temple ! Il peut bien les fracasser à la douzaine si ça lui chante. Ce n'est pas très malin de sa part, mais ce ne sont que des jouets.

« Je laisse Paul dans le brouillard où il se trouve, parce qu'il est dans une position rêvée pour forcer la machine à se dévoiler et ainsi nous révéler ce que Myosotis avait découvert. Tant qu'il est dans l'ombre, ils vont tout faire pour le retrouver et le neutraliser. Paul doit donc servir d'appât pour les faire sortir de leur tanière.

« Cela peut sembler cruel. Mais Paul Carpentier est par essence un survivant, et c'est aussi pour ça que je le paie. »

Sarah retourna à l'intérieur de la synagogue.

Ce lieu lui plaisait par sa simplicité. Il n'y avait rien d'ostentatoire ici. Tout au plus des *menorahs* dans le motif des tuiles du plancher et, au bout de la pièce, les restes simples d'une arche en bois ouvré. Ce lieu de culte avait appartenu aux juifs du temps jadis. Ceux qui vivaient ici avant la naissance d'Israël. Avant même la naissance de l'idée sioniste.

Sa restauration faisait partie des dizaines de projets patrimoniaux qu'elle finançait dans ce pays.

Elle se trouvait au centre de la salle de prière. Elle se sentait gagnée par la mélancolie alors qu'elle voyait en esprit le peuple modeste regroupé ici près de cent cinquante ans auparavant, alors que personne ne pouvait imaginer l'histoire tumultueuse qui s'apprêtait à déferler sur les Juifs.

Un bruit venu du fond de la pièce retint son attention. Cela

ressemblait à un frottement de tissu, derrière l'arche.

Elle n'eut guère le temps de s'y attarder. Derrière elle, la porte d'entrée s'ouvrait, faisant pénétrer plus de lumière à l'intérieur. Son architecte arrivait. Il était en avance.

Elle se retourna et vit l'homme en train de refermer la porte derrière lui. Il tourna la clef qui se trouvait déjà sur la serrure...

Il lui fit face et elle ne le reconnut pas.

Derrière elle, où se trouvait maintenant l'arche, de nouveau le bruit.

Un autre homme apparut.

Cette fois, elle comprit.

Deux hommes costauds, dans la force de l'âge. Elle, vieille et sans défense.

Il n'y avait pas d'issue.

Les deux hommes s'approchaient doucement, l'un par-devant, l'autre par-derrière, sans rien précipiter. Celui qui était entré par la porte principale portait une canadienne et des gants, et c'est lui qui prit l'initiative.

De sa main gantée, il indiqua l'arrière de la synagogue, en direction de l'arche. Il était étrangement calme et, même s'il ne les avait pas dits, il sembla à Sarah que les mots « s'il vous plaît » lui avaient été adressés.

Il lui paraissait superflu de crier. Ils l'auraient fait taire. Sarah obtempéra donc. « Ainsi, songea-t-elle, c'est comme ça que ça finit. »

Elle passa derrière l'arche.

Lorsque le canon froid se posa sur sa nuque, elle ferma les yeux et essaya d'imaginer où se trouvait Paul Carpentier, constatant qu'il était désormais seul au monde et que des forces démesurées s'élevaient contre lui.

3

Le fonctionnaire canadien Marc Thibault s'émerveillait devant la véritable antiquité posée derrière le préposé du comptoir d'EgyptAir : une imprimante à points en plastique gris sale crépitait sans relâche depuis qu'il était entré dans la pièce, quinze minutes plus tôt, et noircissait un papier sans fin qui se dévidait en accordéon dans une boîte en carton posée à même le sol. Ses petits-enfants, songea-t-il, seraient incapables de concevoir la fonctionnalité d'un tel objet, aussi étrange pour eux qu'un bélinographe ou une machine à écrire à tête sphérique pivotante.

Thibault se trouvait dans un petit salon attenant à la porte des arrivées VIP de l'aéroport du Caire. L'homme du SCRS, celui qu'il était venu attendre, serait là d'une minute à l'autre. Son vol venait d'atterrir.

L'ambassade du Canada en Égypte était son dernier poste consulaire avant la retraite. Au cours de sa carrière, il avait traité des milliers d'affaires inextricables de Canadiens pris dans les griffes de systèmes de justice, du Bangladesh au Maroc. Mais l'urgence qui avait atterri sur son bureau ce matin n'était pas banale. Un Canadien détenu en Égypte devait faire l'objet de procédures dites de « déportation extraordinaire ».

Depuis l'affaire Maher Arar **2**, le Canada n'avait pas été impliqué dans ce genre de manœuvres commises au nom de la lutte antiterroriste post-11 Septembre. Et ce serait sans doute la toute première fois que l'objet de la déportation n'était pas un musulman avéré mais bien un authentique « CF » – un Canadien français pure laine. Quoi qu'il en soit, les prérogatives de l'antiterrorisme devaient

l'emporter sur toute autre considération. L'Égypte, en principe, le comprenait. Les deux pays n'avaient pas de traité d'extradition, ce qui, dans les circonstances, pouvait paradoxalement accélérer les procédures...

...

Une voiture de l'ambassade les conduisait maintenant dans les rues anarchiques du Caire.

— L'équipe du Challenger doit arriver dans le courant de l'après-midi, annonça Tom Gallagher, l'homme que les services secrets canadiens avaient envoyé superviser le transfert. Nous devrions pouvoir appareiller dès ce soir.

— J'aime votre optimisme, monsieur Gallagher. Mais nous sommes en Égypte, et nous n'échapperons pas à la bureaucratie et à la lenteur généralisée. Il faudra nous armer de patience. Et cela commence ici...

La voiture était prisonnière d'un embouteillage monstre provoqué par une foule d'hommes portant des bannières. Il régnait au Caire une effervescence nouvelle depuis la chute de Hosni Moubarak, au printemps. Maintenant, c'étaient les élections qui animaient les Égyptiens, et jamais encore la capitale n'avait-elle vu autant de barbus déferler dans ses rues. Il semblait en arriver de partout, de Haute-Égypte comme du Sinaï, tous venus participer aux grands rassemblements électoraux des Frères musulmans ou des salafistes.

Le diplomate commença son *briefing* :

— L'armée considère que Paul Carpentier est entré clandestinement sur le territoire égyptien. Qui plus est, il est entré par le Sinaï, là où les actes de sabotage se multiplient. Le fait qu'il se soit fait prendre en compagnie de membres des Frères musulmans n'est pas pour l'aider. Les militaires tolèrent les Frères mais ne les aiment pas. Tout de même, le mandat lancé contre lui par notre pays les a conduits à nous prévenir rapidement de son arrestation. Ils veulent maintenir de bonnes relations avec le Canada.

— Ils ne voudront tout de même pas le garder ? !

Thibault se contenta de regarder l'homme du renseignement en haussant les épaules.

2. En 2002, l'ingénieur canadien d'origine syrienne Maher Arar fut déporté en Syrie par les autorités antiterroristes américaines. Il resta emprisonné en Syrie plus d'une année avant d'être finalement rapatrié au Canada.

4

Rachel conduisait, perdue dans ses pensées. À ses côtés, sur le siège du passager, se trouvait l'article qu'Uri Elon lui avait consacré dans le *Haaretz* de vendredi. Une photo d'elle, très flatteuse, ornait la première page de la section culturelle, et le texte dressait un portrait élogieux qu'elle avait eu beaucoup de mal à lire jusqu'à la fin tant elle se sentait gênée d'être ainsi exposée au regard public. Elle était aussi embarrassée par l'accent que le texte et son titre avaient mis sur sa « spiritualité libérée » et sur son émancipation de l'univers hassidique. L'article était juste, chaleureux et sensible. Il lui avait cependant été difficile d'apprécier un tel éloge au milieu des sentiments contradictoires qui l'assaillaient.

Elle traversait à présent les collines boisées où se faufilait la petite route 367. Revenir chez elle à la campagne pour une pause après ces journées harassantes à Tel-Aviv lui ferait du bien. Il y avait si peu de forêts dans ce pays que le moindre coteau avec ses cyprès dressés comme des pics dans la rocaille suffisait à l'émouvoir. Elle avait grand besoin de cet apaisement.

La rebuffade que Sarah lui avait fait subir, la façon dont elle l'avait justifiée, tout cela lui paraissait invraisemblable. Et même si elle s'y refusait, le mot « trahison » s'insinuait dans ses pensées. Comment Sarah avait-elle pu laisser tomber Paul en invoquant un sacrilège ?...

Mais sa vieille amie avait tout de même touché en elle un point précis, capable de déclencher la résurrection de ses angoisses.

« Ce lieu est au cœur de ce que nous sommes... »

Pourquoi, Sarah, faut-il me rappeler qui je suis ? Pourquoi cette oppression ? Comme si je n'étais pas moi-même capable de me laisser

obséder par ces questions existentielles...

Rachel rétrograda en tirant avec une certaine rage sur le levier de vitesses. La voiture gronda en amorçant une descente.

Depuis que je suis venue en Israël, je ne sais plus où passe la ligne de démarcation entre la religion et la maladie mentale. Je voudrais maintenant vivre loin d'ici et retrouver un pays où ces obsessions ne viennent pas sans cesse me menacer et dresser mon fils contre son père.

Rachel se gara devant chez elle, descendit de voiture et marcha vers la maison en faisant ondoyer sa robe et danser les franges de son châle.

Elle entra. La maison était vide, sans surprise.

Il faisait froid entre ces murs de pierre, et l'absence de toute vie ici depuis tant de jours rendait ce froid hostile. Presque sinistre. Transie, elle resserra le châle sur elle.

Rachel sentit passer un courant d'air. La porte d'entrée, derrière elle, était restée ouverte et elle claqua subitement avec violence, la faisant sursauter. Elle fronça les sourcils. Ce courant d'air supposait en effet que la maison était ouverte : une autre porte, une fenêtre peut-être, était restée béante ? Cela était difficile à imaginer.

Elle entra dans la cuisine. Au fond se trouvait la porte ouverte sur l'appentis qui lui servait d'atelier. Elle traversa la cuisine et entra dans l'atelier en cherchant l'interrupteur d'une main.

Aussitôt, un cri s'échappa de sa gorge en voyant l'état des lieux.

Son atelier avait été vandalisé.

Tout avait été renversé ; son chevalet gisait par terre. Partout, le sol était jonché de feuilles déchirées ou froissées : ses croquis. Les pots de peinture étaient renversés et les tubes, éclatés sur la table, avaient giclé sur le plancher. Sur le mur en face d'elle, des graffitis horriblement tracés de noir et de rouge. Avec ses propres pinceaux.

Elle avait été élevée en yiddish et sa connaissance de l'hébreu était encore rudimentaire. Mais elle en savait assez pour lire ces mots d'une rare méchanceté : « Putain », « Fille de Satan »...

Elle n'était pas la première des Femmes du Mur à être ainsi victime des fanatiques religieux.

Elle s'empara de son téléphone pour appeler ses consœurs du groupe. Puis elle se ravisa et composa un autre numéro : celui de son ami journaliste, Uri Elon.

5

Restée songeuse depuis la diffusion de son reportage sur le fils de Paul Carpentier, Sophie Boulé conduisait sans mot dire, en suivant sur l'asphalte les taches de lumière au mercure en direction de l'aéroport international Ben-Gourion.

Elle avait gardé le silence pendant tout le trajet, laissant planer la musique de la radio. Daniel Shapiro, à ses côtés, n'avait pas été plus bavard, se contentant de pianoter sur son téléphone.

— Tu *feel* pas *cheap* ? demanda soudainement Sophie en baissant le volume.

Daniel ne répondit pas immédiatement. Une manière d'acquiescer, songea-t-elle.

— Ç'a été émotivement difficile pour toi et je t'en suis d'autant plus reconnaissant. Tu dois prendre le temps de te reposer. Ou de t'envoyer en l'air, de te changer les idées...

— Je te parle sérieusement, Daniel ! Je n'ai pas besoin de ta bienveillance administrative. Je me demande simplement quand la fin cesse de justifier les moyens.

— Une vie d'études talmudiques ne te permettrait pas de répondre à ça. Tu fais simplement face à ce que vivent les Israéliens. C'est le destin de ce pays dans lequel, pour survivre, il faut parfois accomplir des gestes désagréables. C'est pour ça sans doute que la majorité des jeunes vont s'éclater à mort en Inde ou ailleurs à la fin de leur service militaire... Il faut des soupapes.

Sophie se gara devant la zone des départs. Ils descendirent tous les deux, lui pour prendre sa valise, et elle pour le saluer.

Mais Daniel n'avait pas fini.

— Tu as du talent, commença-t-il, se tenant debout face à elle. Je l'ai dépisté chez toi il y a longtemps...

Sophie savait ce qu'elle devait à Daniel Shapiro. Oui, il avait cru en elle, et ça, ça ne s'oubliait pas.

— Tu n'as pas à t'inquiéter : tu es du bon côté de l'histoire. Tu es avec la démocratie...

— Oh ! Épargne-moi ça.

— OK. Tu es avec nous. Ton avenir est avec nous. Penses-y.

Il n'y avait ni menace, ni avertissement dans ce conseil, nota-t-elle. Plutôt comme une invitation amicale. Shapiro était un vrai. Même quand il se salissait les mains, il croyait en ce qu'il faisait.

— Bon retour et prends soin de toi.

— Merci, Sophie. C'est à moi de te dire ça.

Elle lui fit une bise et le regarda entrer dans le terminal en présentant son passeport à l'agent de sécurité.

La sécurité. Elle oubliait parfois combien elle était partout. Israël avait inventé l'État à sécurité maximum. Des centaines de kilomètres de clôtures et de murs de béton. Des *checkpoints* partout, jusqu'aux entrées des bars, des bureaux et des grands magasins. Un parapluie antimissile, baptisé « Dôme de fer », pour se garder du ciel. En plus, une capacité d'atteindre et de faire disparaître chacun de ses ennemis, réels ou imaginaires, grâce à l'assassinat ciblé. Et, enrobant tout ça, un dispositif de propagande unique au monde. Dont elle faisait désormais partie.

...

Efrat Gosh tournait à la radio lorsque Sophie arriva en vue du quartier des affaires et qu'elle aperçut les grandes tours Azrieli, nimbées d'une lumière soyeuse. Elle emprunta Kaplan Road pour entrer dans Tel-Aviv en se laissant bercer par la chanson triste de la diva pop israélienne.

Lerot et haor...

Voir la lumière... Aucun objectif ne lui semblait en ce moment davantage hors de son atteinte.

Elle roula jusqu'à la mer pour rendre sa voiture de location. Puis elle repartit à pied. Elle avait envie de marcher.

Elle erra sans but précis sur les trottoirs défoncés jonchés de feuilles mortes, à travers les petites rues de la ville originelle, curieuse création du modernisme architectural allemand des années 1930. Les rues étaient calmes et l'air était doux. Les chats se faufilaient entre les murets et disparaissaient entre les constructions cubiques.

Il lui fallait comprendre et surmonter ce dégoût d'elle-même qui l'habitait à présent. Ce qui la troublait le plus demeurait flou. Avoir amené David à se livrer à la caméra avait exigé d'elle un savoir-faire et un doigté dont elle tirait une certaine fierté. Elle avait dépeint un de ses compatriotes du nom de Paul Carpentier comme un illuminé. Mais ce n'était pas son problème si ce fou avait adhéré à la cause des islamistes et viré antisémite. Si le Canada avait lancé un mandat international contre lui, c'est que ce type était véritablement dangereux...

Malgré tout, elle n'arrivait pas à se défaire du sentiment d'avoir été instrumentalisée.

Une odeur vint la surprendre. C'était une odeur familière, si chargée de sens qu'elle s'arrêta pour mieux la sentir. Les feuilles mortes de l'automne qui se décomposaient sur le sol dégageaient une senteur âcre et puissante. Pour la première fois depuis qu'elle vivait ici, elle réalisait que ce parfum était identique à celui des feuilles de l'automne québécois.

Elle resta longtemps plantée sous le gros arbre et huma profondément, les yeux fermés. Elle se revit, écolière sage de Baie-Saint-Paul, marchant dans les feuilles d'érable sèches... Cela était si loin. Mais le souvenir de cet âge la submergea. En particulier celui de son ambition d'enfant d'accomplir quelque chose de grand, de beaucoup plus grand que ce que son univers immédiat lui permettait d'entrevoir. Et elle se sentit très, très loin de cet idéal.

Lerot et haor...

Sa gorge se noua.

Sophie se remit à marcher, sentant les larmes couler doucement sur ses joues tandis qu'elle arrivait en vue de la jonction de King George et d'Allenby, carrefour de grands cafés. Elle savait que, où qu'elle se pointe dans ce petit monde telavivien, elle rencontrerait des connaissances et des gens auprès de qui elle pourrait se changer les idées.

Mais elle passa tout droit. Elle fut bientôt sur l'avenue Rothschild et se retrouva sous la canopée du terre-plein. Elle repéra un banc public et s'y arrêta. Elle croisa les jambes et alluma une cigarette.

La sonnerie d'un message texte, dans sa poche, interrompit sa réflexion.

Elle le lirait plus tard...

Cette résolution ne dura pas plus de trois secondes. Elle prit son portable.

Un tremblement s'empara d'elle dès qu'elle se mit à lire le message, aussi bref qu'accablant : « Le temps est venu de vous expliquer. J'attends votre appel. Rachel (la mère de David) »

Sophie Boulé se mordit le poing et resta interdite un long moment, le regard posé sur l'écran éteint de son téléphone.

6

Deux de ses geôliers égyptiens entrèrent dans la cellule où on le retenait, seul, depuis son arrestation de la nuit précédente.

On avait eu la délicatesse de lui préciser qu'il se trouvait à Ismaliya, sur une base militaire à proximité du Caire. Sinon, rien n'avait filtré.

Après les photos d'usage, une brève procédure d'interrogatoire lui avait fait comprendre que l'avis de recherche antiterroriste lancé contre lui par le Canada s'était rendu jusqu'à l'Égypte. Il ne voulut pas demander d'assistance consulaire, compte tenu des circonstances.

Il avait cru percevoir que les Égyptiens n'étaient pas tellement intéressés par son cas.

On l'avait renvoyé en cellule.

Cette fois, on revenait le chercher, visiblement pour le transférer. Un des gardes lui remit un paquet de vêtements pliés et lui fit signe de les enfiler.

Il déplia l'ensemble pour s'apercevoir qu'il s'agissait d'une combinaison orangée.

— Ça alors ! On joue à Guantanamo ? !

Les geôliers comprirent et s'esclaffèrent.

— Guantanamo ! *No. No* Guantanamo !

Et ils riaient encore, comme on rit parfois de blagues qui n'en sont pas simplement pour le plaisir communicatif de partager un mot par-delà le mur d'une langue étrangère.

Ils mimèrent de nouveau et lui firent comprendre qu'il devait se

déshabiller et enfiler ce nouveau vêtement.

Ils le laissèrent seul quelques minutes puis revinrent le chercher, ramassant du même coup son pantalon et son t-shirt qu'ils placèrent dans un sac. On lui passa des menottes aux poignets et on lui entrava les chevilles. Une troisième chaîne reliait les deux premières par leur milieu.

On le fit sortir de cellule, et il s'avança en émettant un bruit métallique.

— Où va-t-on ?

Personne ne lui répondit.

...

Gallagher n'en pouvait plus. Ils étaient finalement arrivés à la base militaire d'Ismaliya après une longue journée de procédures et d'attentes dans des salons ministériels. Thibault et lui détenaient une demi-douzaine de formulaires dûment signés et estampillés.

On les pria d'entrer dans un nouveau salon.

L'effigie du président déchu, Hosni Moubarak, n'avait pas encore été décrochée du mur derrière une estrade. Il s'agissait d'une murale sur laquelle le général apparaissait triomphant à la suite de la victoire – du moins, selon la rhétorique nationale égyptienne – contre Israël dans la guerre de 1973.

Une fois de plus, un officier leur demanda de patienter.

...

Paul Carpentier arriva près d'une porte blindée devant laquelle on le fit s'arrêter.

Un militaire se posta devant lui, déroula une étoffe que Paul identifia bientôt comme une cagoule. Il se rebiffa et constata qu'il ne pouvait pas lever les bras au-dessus du torse. On lui passa la cagoule noire sur la tête et il fut pris d'une vive sensation d'étouffement.

De nouveau, il était replongé dans le tunnel. Il paniquait et se mit à se contorsionner dans tous les sens pour tenter d'arracher cette cagoule. Mais il lui était impossible de l'atteindre.

Plusieurs mains s'emparèrent de lui et il se retrouva immobilisé, cherchant son souffle avec angoisse.

Il entendit la porte s'ouvrir et comprit, par la bouffée d'air brûlant

qu'il reçut, qu'on l'emmenait à l'extérieur. On le força à monter à l'arrière d'un camion et à s'asseoir sur un banc latéral. Puis ils roulèrent, traversant un air chargé d'odeurs de mazout.

...

À l'intérieur, les deux Canadiens attendaient, la veste tombée, la cravate défaits et l'air abruti.

Un soldat ouvrit et vint vers eux.

Enfin, on allait pouvoir procéder.

Le soldat tendit plutôt la main vers la porte du fond et cria un ordre. Un petit homme grisonnant, vêtu d'une veste de cuisine, entra dans la pièce chargé d'un plateau de boissons et de sandwiches.

Thibault vit alors Gallagher faire ce qui, pour lui, ne pouvait se décrire que par une seule expression : « péter une coche ». Gallagher se mit à hurler. Cela n'avait aucun sens, disait-il. C'était un manque de respect, une insulte envers la collaboration entre les deux pays.

Thibault tenta de le calmer, mais l'agent de renseignement n'en avait pas fini. Il voulait voir le commandant de la base ! Immédiatement !

...

Paul descendit du camion. L'odeur du kérosène était omniprésente et il en déduisit qu'il se trouvait sur le tarmac d'un aéroport, à une heure indéterminée de la nuit.

Cette observation lui fut confirmée quelques minutes plus tard lorsqu'on le fit monter à bord d'un aéronef. On le sangla dans un siège. Un brouhaha avait lieu autour de lui mais il ne saisissait rien des conversations.

Le moteur fut mis en marche.

Il entendit le démarrage lent du rotor au-dessus de sa tête et comprit qu'il se trouvait à bord d'un hélicoptère. Les pales accéléraient leur rotation. Bientôt, il ressentit le vrombissement qui ébranlait toute la carlingue.

Il s'était calmé.

Curieusement, sa suffocation l'avait quitté. Il ne savait pas pourquoi, mais il se trouvait au-delà de la peur des événements à venir. Une curiosité l'emportait sur toute autre émotion. Quoi qu'il advienne, les choses étaient en train de bouger.

Il en était là de ses pensées lorsqu'il sentit l'hélicoptère s'élever et l'emporter vers une destination inconnue.

...

La porte s'ouvrit de nouveau sur le salon où les Canadiens attendaient toujours.

Gallagher avait apparemment eu raison de perdre patience... L'officier qui entra dans la pièce portait un uniforme bardé de couleurs et de galons témoignant de lourds états de service. Il émanait de sa personne une quiétude et une noblesse que Thibault aurait assimilées à un sphinx si cela n'avait pas paru excessivement cliché.

Il se présenta en leur serrant la main : général Cherif Ahmed, commandant de la base.

Gallagher, redevenu poli, tendit au général la liasse des autorisations qu'ils avaient récoltées.

L'officier chaussa des lunettes de lecture et examina tranquillement cette documentation. Quand il eut terminé sa lecture, il baissa les feuilles, enleva ses lunettes et les remit dans un étui placé dans la poche de poitrine de son veston.

— Messieurs, j'ai le regret de vous informer que monsieur Paul Carpentier a déjà quitté l'Égypte, laissa tomber le général.

La mâchoire de Gallagher sembla se détacher alors qu'il réalisait qu'on l'avait fait marcher.

— Comment est-ce possible ? demanda Thibault. Où est-il donc, alors ?

Le général s'efforça de conserver un air placide et avenant :

— Même si je voulais vous le dire, messieurs, je ne le pourrais pas. Il s'agit d'un secret militaire.

7

— Je sais que je suis folle...

— N'emploie pas ce mot, Rachel. Nous en avons déjà discuté...

La voix de Macha Cohen était posée et rassurante, ce dont Rachel avait intensément besoin.

Elle était assise dans un confortable fauteuil face à cette psychothérapeute qu'elle fréquentait depuis son établissement en Israël.

« Je suis quand même folle, pensa Rachel pour elle-même. Folle de cette culpabilité qui ne me quitte jamais, jamais. »

Le saccage de son atelier était venu jouer sur cette corde sensible. Non pas qu'elle éprouvait du regret d'avoir quitté le monde des ultrareligieux. Mais coupable, si, elle l'était. De tout ce qui avait dérapé dans sa vie et dans celle de sa famille.

L'attaque qu'elle venait de subir était sans nul doute une conséquence de la publicité que l'article d'Uri Elon lui avait faite en la présentant comme une artiste émancipée de l'orthodoxie, membre des Femmes du Mur. Elle devenait un symbole aux yeux des fanatiques. Ce matin, le journal avait publié une photo de son atelier vandalisé. Les réactions en chaîne entraînées par ses gestes d'apprentie sorcière la dépassaient.

Elle tenta de mettre ses idées en place, car jamais encore elle n'avait raconté ce qu'elle s'apprêtait à raconter. Et la seule personne au monde vers qui elle savait pouvoir se tourner était cette femme.

Macha aimait elle-même se qualifier d'« orthodoxe pas très orthodoxe », une définition qui se reflétait dans sa tenue

vestimentaire : survêtement de sport et baskets. Elle jouait au tennis vêtue d'un t-shirt ample et de shorts coupés à mi-jambe, une distinction que ses voisins de Jérusalem-Ouest désapprouvaient généralement mais qu'elle assumait pleinement.

Elle avait fait sa spécialité thérapeutique de servir une clientèle de femmes qui avaient grandi dans l'orthodoxie et vivaient de ce fait des conflits particuliers. Elle ne manquait pas de clientes.

Rachel brûlait tout de même à ses yeux d'un feu exceptionnel. Le désespoir qui, comme en ce moment, semblait l'habiter ne la rendait que plus vraie. Même dans le malheur, elle semblait toujours embellir. Et ses tourments, voire ses névroses, étaient les conséquences de choix courageux et authentiques qu'elle avait faits. Comme celui de quitter sa communauté pour vivre avec cet homme.

— Comme d'habitude, David et Paul s'étaient accrochés, commença Rachel. Cette fois, c'était au sujet de Gilad Shalit. Leur discussion avait commencé quand on l'a échangé contre plus de mille prisonniers palestiniens. Tu te rends compte : *un* soldat israélien contre *mille* des leurs... Paul regardait les images de cet échange à la télévision quand David est entré dans la maison. Sur l'écran, on voyait des dizaines de milliers de Palestiniens qui appelaient à la destruction d'Israël. C'était très impressionnant et même terrifiant. David cherche toujours à provoquer son père. Et quand il a vu ces images, il lui a dit : « Tu te rends compte qu'un seul de nos soldats vaut plus de mille des leurs ? ! » Paul a répondu, apparemment calme, mais très agacé : « Oui. C'est la façon raciste de présenter ça... » Et ç'a été le début. Le ton a monté. Ils se sont engueulés. J'étais dans la cuisine et j'entendais tout. Ce n'était pas beau. Je tremblais. C'était comme s'ils étaient en train de crever l'abcès de tout le ressentiment qui s'était installé entre eux depuis un an au moins. David accusait son père de fréquenter les ennemis de son peuple. Paul lui criait, cruellement, que jusqu'à nouvel ordre, ce n'était pas son peuple. Qu'il était Canadien, pas Israélien. J'ai voulu intervenir pour essayer de les calmer... Non. Je mens. Je savais très bien que je n'avais pas la capacité de les arrêter. Alors, pourquoi suis-je venue m'interposer ?

Rachel s'arrêta de parler. Les mains plaquées sur les yeux, elle n'arriva pas à étouffer un lourd sanglot. Elle éclata en pleurs, hoquetant, sous le regard tendre et expérimenté de Macha, dont le cabinet avait vu couler des torrents de larmes.

La crise s'estompa. Rachel, le regard défait, tentait de se recomposer une attitude apaisée, même si elle savait que Macha ne laisserait pas passer cette occasion de creuser plus profondément en elle.

— Tu te demandais pourquoi tu étais venue retrouver ton homme et ton fils alors qu'ils s'agressaient verbalement. Tu connais la réponse ?

Rachel se moucha avant de reprendre.

— J'étais venue défendre mon fils !

Et elle se remit à pleurer.

Il lui fallut encore un long moment avant de se reprendre. Macha n'eut pas besoin de la remettre à son récit.

— Ce n'était pas juste pour Paul, je le sais. Car c'est David qui l'avait provoqué et lui avait dit des choses horribles. Mais c'était plus fort que moi. J'ai pris parti contre l'homme de ma vie. Je lui ai dit de se calmer. Je me tenais alors physiquement du côté de David. Je craignais soudainement la violence de Paul, et pourtant il n'avait jamais porté la main sur son fils. Et c'est de me voir ainsi me ranger contre lui, je le comprends maintenant, qui a mis Paul dans cet état de fureur absolue. C'est alors qu'il s'est emparé d'une maquette du Second Temple que David avait assemblée. C'était un modèle réduit tout en bois, très détaillé, et dont il était très fier. Même Paul, qui abhorrait ce genre de symbole, l'avait complimenté pour son travail... Il s'est donc emparé du Temple et l'a projeté de toutes ses forces contre le mur. La maquette a éclaté en mille morceaux. David a été comme giflé. Les larmes ont monté à ses yeux et il est sorti en claquant la porte. J'ai crié : « David ! » Puis, je me suis tournée vers Paul et j'ai prononcé ces mots que je vais regretter jusqu'à la fin des temps : « C'est aussi *mon* Temple. Tu as tout détruit. Tout. Va-t'en. »

...

Rachel avait fini de sécher ses larmes.

— Merci, Macha. Tu es celle à qui il me fallait raconter tout ça.

— Je suis touchée que tu sois venue vers moi, dit Macha. Mais dis-moi... Tu dis que tu regrettes. Quelle a été ta faute ?

— J'avais pris position pour David contre Paul, même si je savais que c'était lui qui avait raison.

— Malgré sa dérive maladroite, certes, on peut dire ça, acquiesça Macha. Mais alors, pourquoi as-tu réagi ainsi ?

Rachel resta un moment songeuse, cherchant en elle les vraies raisons, la vérité suprême.

— Parce que je vis avec un non-juif et que cela, même si je l'ai

voulu, même si je l'ai choisi, une partie de moi s'en trouve encore coupable.

Macha jeta un coup d'œil à sa montre pour indiquer que la séance touchait à sa fin.

— Je vais prendre le temps de te poser une dernière question, et après ce sera terminé pour aujourd'hui. Tu as dit que Paul désapprouvait ce Temple en modèle réduit. Alors, d'où vient-il ?

— C'est un cadeau que David a reçu de son oncle Amos. Amos est un de mes cousins qui est très proche de David.

— Eh bien, il te faut désormais répondre à cette question : qui est vraiment Amos ? Et quelle est sa place dans votre vie ?

La jeune femme revenait chez elle à pied dans une rue des faubourgs nord de Gaza. Elle portait un hijab en soie fleuri et serrait sa petite main aux ongles peints de rouge sur un sac de provisions.

La rue était animée et les regards des *shababs*, les adolescents qui flânaient sur le trottoir les mains dans les poches, se tournaient sur son passage. Elle faisait mine de les ignorer et regardait droit devant. Aussi n'aperçut-elle pas l'homme qui lui emboîta le pas en la voyant arriver à proximité de chez elle.

Elle pénétra dans un édifice à logements de trois étages et monta l'escalier en direction de son appartement, qui se trouvait au premier. Elle y entra et se retrouva dans un étonnant décor qui semblait surgi d'une banlieue nord-américaine. Dans une pièce aux murs de couleur bourgogne, de petits sofas fuchsia se faisaient face, séparés par une moquette à longs poils blancs et une table basse de verre noir parfaitement lustrée. Un téléviseur à écran plat de bonne dimension, des vases remplis de fleurs séchées extravagantes et une lampe sur pied en tubulure chromée complétaient ce décor.

La jeune femme eut tout juste le temps d'enlever ses chaussures ; on frappait à la porte.

— Qui est là ? demanda-t-elle d'un ton inquiet sans ouvrir.

— Police, reçut-elle pour toute réponse.

Une voix d'homme.

Elle entrouvrit et, par l'entrebâillement, elle aperçut un homme moustachu vêtu comme un policier qui attendait.

Elle ouvrit.

D'un geste de la main qui indiquait l'intérieur, l'homme lui fit comprendre sans dire un mot qu'il n'avait pas l'intention de rester debout sur le palier. Elle s'écarta et le laissa entrer.

Aussitôt la porte franchie, l'inspecteur Mohammed Hanyeh s'arrêta, examinant la pièce avec la même curiosité que s'il s'était trouvé dans une maison close.

— C'est à quel sujet ? demanda timidement la jeune femme restée derrière lui en resserrant machinalement son voile.

— Vous vous appelez bien Leila Habib ? demanda le policier.

— Oui.

En répondant, Leila se mit à trembler et elle joignit ses mains pour le cacher. Hanyeh garda le silence, ce qui ne fit qu'augmenter la tension tandis qu'il détaillait la composition du mobilier.

— Influence occidentale, laissa-t-il tomber comme un verdict sans se retourner.

Elle ne répondit rien, se contentant de rester debout près de la porte.

Elle était toute petite à côté de lui.

Hanyeh se tourna enfin vers elle, plantant son regard dans ses yeux de biche. « Très jolie », constata-t-il.

— Je suis l'inspecteur Mohammed Hanyeh, de la police criminelle. J'enquête sur la mort de madame Amanda Speer... Est-ce que vous la connaissiez ?

— Oui. Nous avons travaillé ensemble à l'école de Jabaliya.

— Travaillé...

Nouveau silence.

Puis, la jeune femme se mit à parler rapidement. Elle avait travaillé pour l'organisation allemande Myosotis à titre de puéricultrice. Elle avait connu Amanda Speer, sa collègue, par l'entremise du programme qu'elle menait auprès des enfants...

— Je sais.

L'ignorant soudainement, il se détourna et avança dans l'appartement, promenant de nouveau son regard inquisiteur sur les objets. Il s'arrêta devant une photo encadrée posée sur une table.

Les deux jeunes femmes y étaient photographiées ensemble, visiblement sur une plage de Gaza au coucher du soleil. L'Allemande avait passé un bras autour des épaules de la Palestinienne et elles

souriaient de bonheur toutes les deux.

— Vous étiez de très bonnes amies, non ?

— Je l'aimais comme ma sœur.

— Comme une sœur, vraiment ? répliqua le policier en se retournant vivement et en la considérant de haut.

Elle sembla faire un effort pour mobiliser son courage avant de dire :

— Il n'est pas convenable que vous soyez seul en présence d'une femme.

Il eut un petit rire et haussa les épaules.

— Lorsque nous en aurons terminé, vous me remercirez d'être venu seul.

Cette réponse énigmatique la laissa sans voix.

— Assoyez-vous.

Leila Habib s'avança timidement dans le salon et prit place sur un des sofas. L'inspecteur considéra ses souliers et décida de rester debout, à l'écart de la moquette.

— Est-ce que vous fumez ?

— Non, répondit-elle.

— Pourtant, ça sent la fumée ici. Vous ne vivez pas seule ?

Sa voix avait pris un ton inquisiteur.

— Amanda venait parfois ici...

— Parfois ? ! D'après nos informations, elle *vivait* ici !

— Non ! Je vous le jure ! Elle avait son appartement dans Al Mina Ettanih, dans le quartier des ONG.

— Nous connaissons cet endroit. Il a été fouillé de fond en comble. C'est vous et votre relation avec madame Speer qui nous intéressent aujourd'hui. Croyez-vous un instant que nous ne connaissons pas vos relations immorales avec elle ?

Leila Habib parut dévastée et plongea sa tête entre ses mains pour pleurer.

L'inspecteur Hanyeh la regarda sans parler. Il n'avait aucune sympathie pour la moralité intégriste que le Hamas tentait de faire régner à Gaza. Mais la terreur que celle-ci générerait le servait très bien en ce moment...

— Nous ne faisons rien de mal ! se mit-elle à crier à travers ses

larmes. Je le jure au nom d'Allah !

— Putain.

Elle se remit à geindre de plus belle.

Cette fois, il haussa le ton.

— Je peux t'arrêter et tu répondras de tes péchés au poste de police ! Où te crois-tu ? *Là-bas* ?

Il avait insisté sur les dernières syllabes, utilisant l'euphémisme désigné à Gaza pour éviter de prononcer le nom d'Israël.

— Tu as couché avec une espionne juive !

— Non ! répondit la femme avec horreur. Amanda n'était pas juive ! Ce sont eux, les sionistes, qui l'ont tuée !

Le policier aperçut une chaise contre le mur et l'agrippa. Il la posa près de Leila Habib en prenant soin de ne pas marcher sur les poils soyeux de la moquette blanche. Il s'assit et déclara :

— Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

...

Plusieurs minutes plus tard, l'inspecteur Mohammed Hanyeh se sentait assez satisfait de sa prestation d'agent de l'autorité morale de Gaza.

Leila Habib était tellement terrorisée par la perspective d'être accusée et condamnée, sans l'ombre d'un doute, pour avoir eu une relation homosexuelle avec une étrangère qu'elle se montra coopérative.

La jeune Palestinienne ne connaissait visiblement pas tous les détails des secrets politiques de son amoureuse, mais elle en savait assez pour comprendre qu'Amanda avait découvert des faits pouvant incriminer un officier israélien dans l'affaire du massacre de Jabaliya.

Cette information était précieuse. Elle permettrait au policier, quoi qu'il advienne, de justifier la poursuite de son enquête aux yeux des autorités politiques. Depuis que les islamistes lui avaient enlevé la garde de Paul Carpentier, il faisait cavalier seul. Il n'avait avisé personne de sa visite chez cette jeune femme. Il était venu à sa rencontre en dehors de ses heures de travail. Ce qu'elle lui révélerait, il serait seul à le savoir.

Leila Habib n'avait jamais rencontré le Canadien Pierre Boileau. Mais elle savait qu'Amanda avait eu un rendez-vous avec celui-ci peu avant qu'il ne soit assassiné. À partir de ce jour, Amanda n'était plus

retournée à son appartement, venant se réfugier ici même, chez son amante. Elle ne sortait de cet appartement qu'à la nuit tombée, usant de mille précautions.

— Où est son ordinateur ? demanda finalement le policier.

Leila Habib se leva, se rendit à sa chambre et en revint avec l'ordinateur portable de Speer.

Intérieurement, Hanyeh jubilait. Depuis des jours, des policiers sans formation avaient tenté sans succès de forcer l'ordinateur de Boileau, appareil de toute évidence bien verrouillé par les services du gouvernement canadien. Percer les secrets de celui de l'Allemande serait sans aucun doute un jeu d'enfant en comparaison.

Il accepta l'ordinateur et se leva en le glissant sous son bras.

— Oubliez cette visite, dit-il. Et j'oublierai aussi les charges d'immoralité contre vous. Considérez que je ne suis jamais venu ici.

Il sortit de l'appartement, la laissant seule, interdite.

• • •

Plus tard, une fois retourné dans la tranquillité de sa maison, où il vivait seul, Mohammed Hanyeh releva le couvercle de simili-métal de l'ordinateur et commença son exploration.

9

Un cavalier druze conduisait ses moutons sur la route peu fréquentée du haut-plateau, au-delà de la jonction de Ziwan. Des nappes de brume se déplaçaient vers la Syrie en se traînant sur les terres plates qui s'étendaient vers le nord.

Les curieux ne s'aventuraient pas sur ce territoire, prévenus, par des affiches accrochées tous les trente mètres sur les barbelés en bordure de la route, qu'il s'agissait d'un champ de mines. Au loin, entre les arbres, on distinguait la forme bétonnée d'un ancien bunker de l'armée syrienne du Golan.

Le cavalier leva la tête vers le ciel à l'approche du ronflement d'un hélicoptère. Un Dolphin venant du sud apparut au-dessus des arbres. Son flanc était frappé de la cocarde de l'armée de l'air israélienne. Il traversa la route et alla virer au-dessus du champ de mines avant de s'immobiliser dans le ciel, plusieurs centaines de mètres plus loin, surplombant un point qui se trouvait au-delà de l'ancien bunker. Il amorça alors sa descente, puis disparut complètement du champ de vision du cavalier.

...

Le terrain sur lequel l'appareil israélien s'était posé était encadré par quatre petits bâtiments bas, de style maisons de ferme.

Le rotor cessa tranquillement de tourner. La porte côté passager s'ouvrit et un homme vêtu d'une saharienne beige en descendit. Il n'était pas très grand. Son visage basané contrastait avec sa moustache blanche et son crâne n'était traversé que par quelques mèches, soulevées par le vent aussitôt qu'il eut posé le pied à terre. Un homme

armé d'un fusil s'avançait vers lui. Il le salua et le gratifia d'un sourire de grand-père affectueux.

Ensemble, les deux hommes se dirigèrent vers le plus grand des bâtiments et y entrèrent.

Leur arrivée fit se lever la demi-douzaine de jeunes qui se prélassaient dans la pièce. Garçons et filles dans la vingtaine, ils vinrent chacun leur tour saluer poliment celui qu'ils appelèrent alternativement « monsieur Danker » ou, pour les plus vieux, « Barak ».

Barak Danker demanda que l'on prépare le détenu. Il voulait commencer l'interrogatoire sans tarder.

...

Quarante-cinq minutes plus tard, Paul Carpentier était décomposé.

Il fixait un écran de télévision noir.

Il venait d'y voir son fils raconter la... chose.

Et la conclusion moralisatrice de cette connasse de journaliste ! Jamais il n'employait ce qualificatif, pourtant c'était le seul qui s'imposait à lui quand il la voyait. Quelque chose clochait avec cette Québécoise, surgie de nulle part pour le crucifier. D'où sortait-elle ?

— Pour nous, les Canadiens français ont toujours été la pire race antisémite, laissa tomber sentencieusement Danker, assis parallèlement à Paul face au téléviseur dont il tenait la télécommande dans la main droite.

Paul se retourna, pas encore trop sûr de ce qu'il venait d'entendre.

— On parle des Allemands, des Russes, des Polonais et aujourd'hui des Arabes... Mais j'ai un frère qui vit au Québec, et je sais ce que vous pensez des Juifs là-bas...

— Vous êtes ignorant ou simplement idiot ?

Barak Danker éclata de rire.

— Je me moque de vous !

Il se tapa sur une cuisse et se leva.

Ils se trouvaient dans un petit salon au mobilier désuet, ouvertement kitsch, fait de fauteuils rétrofuturistes des années 1970, et de tables basses ornées de vieux cendriers en céramique et de paniers chargés de pommes rouges et jaunes. Vêtu de sa combinaison de style Guantanamo, Paul se sentait détonner dans ce décor. Il faut dire que peu d'endroits hormis un camp de prisonniers auraient

convenu à son allure. On lui avait tout de même ôté ses chaînes.

— Où croyez-vous être en ce moment ? demanda Danker.

— En Israël.

— Et qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Des conversations en hébreu, à travers la cloison... Le temps de vol depuis l'Égypte... L'air glacial quand je suis sorti de l'hélico cette nuit me ferait opter pour les hauteurs du Golan. Et les pommes sur la table sont une spécialité régionale.

— Pas mal...

— Mais encore faut-il se demander si le Golan fait partie d'Israël...

Le vieil homme gloussa, puis se recomposa un visage qui donnait à penser que s'il était capable de rire, il était également capable de cruauté. Il dévisagea Paul de ses petits yeux foncés.

— Vous êtes sous le coup d'un mandat d'arrêt international à la demande du Canada. Nous n'avons pas de raison de ne pas vous transférer à nos amis...

— Alors, pourquoi ne pas avoir laissé faire les Égyptiens ?

— Je connais assez les Égyptiens pour les convaincre de me laisser me servir en premier. Le Canada n'est rien pour eux en comparaison d'Israël, cela dit sans vanité. Cela fait quarante ans que nous travaillons étroitement avec l'armée et le renseignement égyptiens. Ils ont une révolution sur les bras et n'ont pas le temps de s'occuper sérieusement de vous. Alors que nous...

— J'en frétille déjà d'impatience !

Danker eut un nouveau rire.

— Je ne sais pas si nous allons vraiment nous amuser. Cela dépend de vous...

Rachel se trouvait face à une meute hurlante d'hommes qui la conspuaient. Ils étaient peut-être deux cents, tout de noir vêtus, à se bousculer devant elle. Ceux qui se trouvaient en première ligne criaient des insultes à travers leur barbe. Et un cordon de police tentait de les tenir à distance.

Autour de Rachel se tenaient une douzaine de femmes réunies devant le Mur des Lamentations pour dénoncer publiquement le vandalisme dont elle avait été victime. L'affaire avait été signalée à la une du *Haaretz* le matin, et des camarades de Rachel avaient insisté pour qu'un geste de condamnation publique soit fait le jour même.

Elles s'étaient réunies promptement autour d'une leader du groupe, Ruth, qui tenait dans ses bras les rouleaux de la Torah, ce qui représentait une provocation pour les ultrareligieux. Aux yeux de ces derniers, une femme ne pouvait pas toucher la Bible. Le groupe auquel Rachel appartenait cherchait à défier ces dogmes et réclamait le droit pour les femmes de venir prier comme bon leur semble devant ce haut lieu du culte. Ainsi que le droit d'y lire la Bible. Elles s'y réunissaient périodiquement, déclenchant la colère des ultraconservateurs.

Chaque fois, leur présence au Mur se faisait sous supervision policière. En ce lendemain du saccage de l'atelier de Rachel, une rage contagieuse traversait les deux camps. Plusieurs des femmes du groupe avaient fait l'objet d'attaques dans le passé – principalement des graffitis peints sur leurs maisons. Rachel était devenue une cible.

Ses sœurs de combat l'enlaçaient et formaient une chaîne face aux contre-manifestants. Les caméras se régalaient. Rachel était bien sûr au centre de leurs objectifs.

Une telle attention l'aurait auparavant effrayée. Mais en participant aux activités de ces femmes, elle avait mis le doigt dans un engrenage, et elle devait maintenant en accepter les conséquences. Les autres femmes scandaient des slogans tandis qu'au milieu d'elles, elle restait silencieuse, curieusement détachée et introspective au cœur de ce brouhaha. Elle prenait conscience du changement en train de s'opérer en elle. L'absence de Paul, sa tragédie, était aussi devenue une occasion d'autonomie. Face à cette foule qui la menaçait, elle se sentait forte. Sûre de ce qu'elle était. Ou plutôt, *sachant* qui elle était.

Elle était Rachel Mendelsohn, une femme, une artiste, une amante, une mère, et une partie d'elle venait d'une tradition religieuse. C'était à elle et à elle seule de décider comment elle allait en disposer.

Elle releva la tête et se mit à son tour à scander des slogans avec les autres. Un sourire heureux se dessinait sur ses lèvres.

À ce moment, un jeune religieux de l'autre côté du cordon de police projeta vers les femmes le contenu d'une tasse de café. Plusieurs furent aspergées. Quelques gouttes avaient atteint la robe blanche de Rachel.

Elle se détacha des autres et s'avança, furibonde, vers l'adolescent qui avait lancé le café. Celui-ci recula d'un pas. Elle fusilla du regard les autres fanatiques qui se trouvaient à ses côtés et, malgré les policiers qui les séparaient, ceux-ci eurent collectivement un mouvement de recul et leurs cris s'estompèrent. Les caméras étaient toutes rivées sur la scène. Rachel semblait prête à les agresser.

Elle cracha aux pieds des hommes.

Ce geste déclencha une hystérie dans leur camp. La police eut peine à les contenir. Ils hurlaient collectivement comme si le défi de cette femme venait d'ébranler leur entendement de l'ordre du monde.

Des renforts de police arrivèrent.

Il fallut encore de longues minutes pour que le calme se rétablisse et que les manifestants des deux côtés brisent leurs rangs.

...

Les femmes avaient quitté les lieux. Sauf Rachel, qui avait dit devoir rester pour rencontrer quelqu'un. Elles s'étaient embrassées et Rachel les avait vues partir en chantant.

L'esplanade devant le Mur retrouvait son rythme normal, marqué par le va-et-vient des croyants et des touristes. Rachel vit alors apparaître, derrière un groupe de religieux qui s'éclipsaient vers la

sortie, la silhouette d'une femme qui n'avait pas besoin de présentation.

Le vent balaya des papiers devant elle.

Rachel fit quelques pas, bras croisés, la fixant de ses yeux noirs. Puis, elle s'arrêta.

L'autre femme semblait pétrifiée, les mains dans les poches d'un caban. Sa tignasse blonde était soulevée par des rafales de vent. Elle avait les yeux fatigués.

Une trentaine de mètres seulement les séparaient. Au milieu de l'agitation du lieu, elles paraissaient néanmoins seules sur Terre.

La blonde avançait finalement vers Rachel, puis se planta devant elle.

— Je suis Sophie...

— Je vous ai vue à la télé, coupa Rachel.

Un long silence succéda à cette réplique caustique.

— Allez, venez, lança finalement Rachel. Partons d'ici. Je n'aime pas cet endroit.

Elles traversèrent la place côte à côte, sans dire un mot.

...

Elles avaient pris un taxi jusqu'au café terrasse du YMCA et, malgré le froid, elles s'étaient assises dehors, au soleil, autant pour pouvoir parler discrètement que pour permettre à Sophie de griller une cigarette.

— Vous l'aimez ?

— Pardon ?

— Vous aimez Paul Carpentier ?

Rachel se figea.

— Je ne vois pas en quoi ça vous regarde !

— Vous avez raison. Mais en venant vous rencontrer, c'est la question que je me suis posée.

— Et vous ne vous êtes pas posé de questions avant d'interviewer mon fils ? Il est encore mineur, que je sache. Je pourrais vous poursuivre.

Sophie s'inclina. Elle ne se sentait ni la force ni l'envie de se défendre. Rachel sembla le saisir.

— Ça va. Je ne veux pas vous menacer. Mais je veux comprendre. Prenons un thé. Nous devons au moins essayer de nous parler. Je crois.

Sophie acquiesça d'un signe de la tête.

...

— Je suis venue vivre ici comme étudiante et j'ai fait des piges pour les Amitiés Canada-Israël. Après, ils m'ont proposé de collaborer à différents médias. J'ai pris goût au journalisme. Quand on m'a proposé le sujet sur Paul, j'ai dit oui car je savais que ce serait une exclusivité qui aurait un certain retentissement.

— Vous en êtes satisfaite ?

— Non. En fait, je ne sais plus où me cacher. Je reçois des appels et des courriels de journalistes du Canada et je ne réponds pas. Tout cela a pris des proportions avec lesquelles je ne suis plus à l'aise. Vous êtes la seule à qui j'ai répondu...

— Pourquoi ?

— Parce que je me suis sentie manipulée. J'ai pensé vous téléphoner avant d'aller en ondes. J'avais même demandé votre numéro de téléphone. Mais mon rédacteur en chef, si je peux lui donner ce titre, m'a dit que nous n'avions pas le temps, que nous allions rater le *deadline* et que, de toute façon, nous avions une corroboration de vive voix – celle de David – de ce que les dossiers du SCRS avaient avancé et que ça suffisait pour aller en ondes...

— Que vient faire le renseignement canadien dans tout ça ?

— Je ne suis pas dans le secret des dieux. Je travaille pour des gens pro-Israël qui ont leurs entrées au gouvernement canadien.

La conversation resta en suspens. Sophie prit une cigarette et l'alluma.

— Je peux aussi vous poser des questions maintenant ?

Rachel acquiesça en silence.

— Qui est votre mari ?

— Ce n'est plus mon mari.

— Votre ex, alors ?

— Paul travaille pour une fondation privée ici, en Israël. Vous pouvez vérifier. La directrice est une dame que j'estime beaucoup. C'est elle qui nous a convaincus, Paul et moi, de venir vivre ici

quelque temps. Vous pouvez l'appeler en disant que c'est moi qui vous ai donné son numéro. Elle s'appelle Sarah Steinberg.

— Sarah Steinberg ?

— Oui.

— La femme du diamant ?

— Oui. C'est bien elle.

— Attendez un instant. En venant vous retrouver, j'ai vu quelque chose sur le fil de presse... Laissez-moi vérifier.

Sophie Boulé fouilla dans son sac pour prendre son portable et se lança dans une recherche rapide.

Elle s'immobilisa devant ce qu'elle lisait.

— Tenez...

Rachel prit à son tour le portable et lut : « L'impératrice du diamant retrouvée assassinée. »

...

— Je veux retrouver Paul.

Rachel refoulait péniblement ses larmes. Les deux femmes avaient quitté la terrasse du YMCA et s'étaient arrêtées à quelques pas, dans les jardins de la rue King David.

Sophie était confuse. Elle se sentait gênée par la peine de cette femme, qu'elle avait envie de serrer dans ses bras malgré la froideur assez légitime avec laquelle celle-ci venait de l'accueillir.

Elle risqua timidement une main sur son épaule.

Rachel la regarda à travers ses yeux qui se mouillaient. Son visage était ravagé par la douleur. Puis elle fondit en larmes dans les bras de la jeune femme. Sophie la berça tendrement, sentant les vagues de la détresse secouer tout le corps de celle devant qui, quelques minutes auparavant, elle était elle-même près de s'effondrer.

Le fait d'avoir consolé Rachel donna à Sophie une contenance nouvelle. Tandis que Rachel reprenait ses sens, elle alluma une cigarette et fit un effort pour analyser froidement la situation.

— Visiblement, Paul se cache et ne peut pas communiquer avec vous. Croyez-vous que l'on vous surveille ?

— Je n'en sais rien.

— Nous sommes en Israël. Peu de choses échappent aux services

de renseignement. Si on traque votre mari, il doit éviter de se mettre en contact avec vous, ça c'est sûr.

— Donc, si on surveille mes communications, on sait que vous et moi nous nous rencontrons en ce moment...

— Logique, répondit Sophie avec une petite moue approbatrice. Je n'y avais pas pensé.

Elle réfléchit avant de reprendre :

— Je peux vous proposer quelque chose... Nous ne pouvons pas effacer notre rencontre. Il nous faut donc lui donner un sens plausible mais qui ne les menace pas. Je vais leur proposer un nouveau reportage sur vous. Je vais dire que je vous ai rencontrée, que vous répudiez Paul et que vous corroborez le récit de David. Ils seront ravis d'entendre ça. Puis, je leur dirai qu'il me faut du temps pour vous convaincre de dire ça publiquement. Ils n'y verront que du feu. Vous serez la bonne maman juive qui se range inconditionnellement du côté de son garçon.

— Hélas... c'est un peu ça, la vérité.

La déléguée du Canada en Palestine, Barbara Fowler, envoya valser ses souliers dans le salon. La journée avait été longue, et elle était fourbue. La jeune diplomate dénoua ses longs cheveux blonds retenus en queue de cheval, enleva ses petites lunettes, alla se servir un verre de vin et en but une gorgée avant de se laisser choir sur le canapé, les pieds sur l'accoudoir.

À deux jours de la venue de son ministre dans la région, elle n'avait cessé de négocier avec les Palestiniens afin de donner une apparence d'harmonie à une visite officielle en territoire hostile. Au bout du compte, l'argent que déversait son pays dans les coffres de l'Autorité palestinienne avait fini par faire entendre raison à Ramallah. Une réception officielle, avec décorum, aurait lieu. Le ministre Peter Craig aurait même droit aux salutations courtoises du président Abbas.

« Je suis devenue metteuse en scène d'une immense comédie », songea-t-elle. Elle fixait le plafond. « Non. D'une tragédie », rectifia-t-elle.

Fowler habitait seule dans Wadi el-Joz, le quartier huppé de Jérusalem-Est où vivaient bon nombre d'expatriés. Le secteur, malgré l'occupation israélienne, demeurerait aussi le lieu de résidence de plusieurs notables palestiniens.

Son propre salon commençait à ressembler à une caverne d'Ali Baba, collection de toutes les poteries accumulées au cours de ses tribulations à travers le monde arabe. Après son passage à Harvard en études moyen-orientales, elle avait servi dans diverses missions canadiennes, notamment en Irak et en Jordanie, avant d'hériter du

poste de chef de la mission canadienne auprès de l'Autorité palestinienne. Une ambassade, sans le nom...

Le plus difficile, au cours de cette visite ministérielle, ne serait pas de jouer le jeu des apparences auquel elle était rompue. Ce serait plutôt de voir son ministre cautionner publiquement la création d'une chaire académique conjointe entre l'Université israélienne Bar-Ilan et le Collège chrétien de Sion, une institution canadienne évangéliste. Pour Barbara Fowler, qui tenait en haute estime l'indépendance universitaire, ce mariage idéologique et politique était dur à avaler. Heureusement, à titre de déléguée auprès des Palestiniens, elle n'aurait pas à se farcir la cérémonie et laisserait l'ambassadeur du Canada en Israël se faire un plaisir d'y accompagner Peter Craig.

Craig... Sous ses dehors policés et modérés, son ministre voyait tout en termes apocalyptiques. « Vous est-il déjà arrivé de penser que si Israël devait disparaître, lui avait-il dit un jour, ce serait le signe le plus évident de l'effondrement du monde judéo-chrétien et de la fin de l'ère de l'Occident sur cette Terre ? »

— *Inch Allah !* clama-t-elle à voix haute en s'étirant les bras.

Le fatalisme arabe avait pour immense avantage, songea-t-elle, de faire tomber la pression devant les situations inextricables. Elle but une gorgée de vin. Elle commençait à relaxer quand le téléphone sonna.

Elle se leva pour répondre et, le combiné à l'oreille, traversa le vaste salon aux fenêtres panoramiques en arches, ouvertes sur les collines de la ville auxquelles s'accrochaient des chapelets de lumières.

— *Habibi !*

Cela voulait dire : Ma chérie.

— Tarek ! Comment vas-tu ?

Tarek Naji était officier du renseignement palestinien. Malgré l'opprobre général envers le gouvernement canadien qui sévissait du côté de Ramallah, il avait gardé de bonnes relations avec le pays où il avait reçu sa formation et où il comptait bon nombre de parents et d'amis.

Il entretenait aussi des liens officieux avec le chef de la criminelle de Gaza, Mohammed Hanyeh, avec qui il avait longtemps travaillé.

— La police de Gaza se fonde sur la théorie selon laquelle Pierre Boileau a été tué par Israël.

Fowler fut à peine surprise par cette déclaration. Absolument tout, chez les Palestiniens, relevait du complot israélien. Néanmoins – par

déformation, peut-être, pour avoir trop mariné dans cette région du monde –, elle devait bien s'avouer qu'elle-même s'était laissée aller à cette hypothèse. Pierre avait joué avec le feu depuis assez longtemps.

...

Elle est en tête-à-tête avec Pierre, après un meeting à Montréal auquel ils ont participé tous les deux. Le souper est agréable. Pierre est charmant et il aime lui confier des informations croustillantes. Cela fait partie de sa campagne de séduction et cela renforce son statut de mentor à son endroit. Le vin aidant, il se laisse aller.

— Les élections approchent et le gouvernement va changer. Et le prochain ministre des Affaires étrangères sera Peter Craig. Ses appuis financiers et ceux du premier ministre viennent des plus riches donateurs torontois aux colonies israéliennes, et ceux-ci ont fait promettre au futur premier ministre que Craig serait son ministre des Affaires étrangères.

En clair, résume-t-il, le lobby pro-Israël de Toronto – sa branche la plus nationaliste du moins – s'est acheté un ministre des Affaires étrangères.

Comment sait-il ça ? Il a un informateur au sein du lobby. Un type avec qui il est lié depuis longtemps et qui assiste, impuissant et déprimé, à la montée du courant messianique parmi les membres les plus influents de la diaspora au Canada. Craig, l'évangéliste, est leur homme de confiance. Un jour, qui sait ?, il sera premier ministre.

...

— Le complot israélien ? Quoi d'autre, Tarek ? Quels sont les faits ?

— Tu es sceptique, habibi ! Pourtant, cela me paraît très sérieux. Viens me retrouver au Snowbar demain midi et je te dirai tout ce que je sais...

Fowler accepta le rendez-vous. À la veille de l'arrivée de Craig, elle n'avait objectivement pas le temps de s'y rendre. Mais sa curiosité était en éveil, et toute avancée dans ce dossier lui permettrait de prouver sa capacité d'obtenir ce qu'elle voulait des Palestiniens.

Paul avait retrouvé avec soulagement des vêtements normaux. Il marchait en compagnie du vieil espion – c’est ainsi qu’il avait fini par se représenter son geôlier, Barak Danker – sur un sentier qui traversait des vergers abandonnés depuis très longtemps. Des pommes pourries jonchaient le sol et il en restait quelques-unes accrochées aux arbres. Ils s’y étaient servis et mordaient tous les deux dans la chair froide et juteuse des fruits.

Ils en étaient à leur troisième entretien depuis la veille et l’air frais, malgré le temps gris, leur permettait de s’oxygéner l’esprit après les heures passées enfermés.

— Nous ne devons pas nous éloigner au-delà de la ligne des pommiers, expliquait Danker. Il s’agit d’un ancien champ de mines que les Syriens avaient installé avant que nous leur prenions le Golan. En principe, un déminage a été fait, mais nous maintenons l’ambiguïté à ce sujet... Cela assure une certaine intimité à ce site.

Apprendre la mort de Sarah Steinberg avait été un autre coup dur pour Paul, mais il avait vite constaté que cet homme partageait entièrement son deuil. Et c’est par l’entremise de souvenirs partagés de Sarah qu’une confiance réciproque s’était installée entre eux.

— Je connaissais la mission qu’elle vous avait confiée. En fait, nous vous avons accordé un certain soutien logistique à sa demande...

Paul repensa au téléphone crypté, à la fausse couverture qu’on lui avait livrée à Berlin...

— Vous avez eu le mérite de faire ressortir le lien entre la mort de votre ami Boileau et le massacre de ces Palestiniens de Jabaliya. Or, je crois que cette affaire est au pinacle des dérives que Sarah combattait,

c'est-à-dire la culture de l'impunité qui est en train de s'implanter partout. Il y a chez nous un fort courant voulant que le caractère juif doive primer sur le caractère démocratique du pays. En pratique, cela signifie que si vous pouvez convaincre un juge que vous avez agi en fonction de la défense des intérêts supérieurs juifs en portant préjudice à des non-juifs, vous pouvez échapper aux lois qui gouvernent aujourd'hui les sociétés fondées sur les droits égaux. Nous n'en sommes pas là. Mais nous sommes attirés vers ce gouffre.

...

Paul avait fini par comprendre que Danker l'avait exfiltré d'Égypte à la demande de Sarah.

Il lui avait cependant été difficile de faire confiance à cet homme de la sécurité intérieure israélienne, alors qu'il avait fui une bombe de son armée lâchée sur sa planque à Gaza.

— C'est impossible, trancha Danker, confronté à cette idée. Et vous devriez le savoir. Aucun assassinat sélectif impliquant un bombardement aérien n'est possible sans qu'au moins quatre niveaux de la chaîne de commandement aient donné leur approbation sur la foi d'une analyse de renseignement. Et sans que vous ayez besoin de savoir où je me situe dans cette chaîne, sachez que j'aurais à tout le moins vu passer le rapport. Or, ce n'est pas le cas. Et il faut, au sommet, une décision politique. N'allez pas croire qu'un ministre israélien va approuver l'élimination d'un Canadien par l'armée de l'air !

— On m'a pourtant bombardé...

— Donnez-moi quelques minutes et je vous prouverai que la Défense israélienne n'a rien à voir là-dedans.

Ils se retrouvèrent devant une image satellite d'une zone urbaine.

— C'est Gaza, dit Danker. Et voici la maison où vous habitez.

Une quinzaine de secondes s'écoulèrent, puis une explosion souffla la maison.

— Revenons en arrière..., dit Danker. Nous avons fait l'analyse de cet incident il y a déjà plusieurs jours – peu de choses arrivent à Gaza que nous ne comprenions pas. Or, ceci comporte quelques difficultés.

Il fit reculer la vidéo jusqu'à la frappe, arrêta l'image, puis recula encore d'une fraction de seconde.

— Là, voyez !

Paul se pencha sur l'écran et put distinguer un trait minuscule qui venait d'apparaître sur le toit d'un édifice planté de l'autre côté de la rue.

— C'est de là qu'a été tiré le missile qui a frappé votre maison, expliqua l'officier de renseignement. Et regardez la direction des éclats de l'impact ; ils concordent avec l'origine du tir. Donc, la frappe n'est pas venue des airs comme vous le soupçonniez. Elle est venue d'une position fixe de laquelle on attendait l'ordre de tirer, soit au moment où on vous croyait bien à l'intérieur. Cet ordre est peut-être venu d'Israël, mais le tir n'est pas israélien. Compte tenu de la force de l'impact et de l'armement disponible à Gaza, il s'agit d'un missile Grad. Or, qui sont les seuls dépositaires de missiles Grad à Gaza ?

— Les brigades Al-Qassam, du Hamas.

— Oui. Cela signifie qu'une branche du Hamas a tenté de vous tuer sur la foi de renseignements israéliens. C'est un fait en apparence extraordinaire auquel j'ai longuement réfléchi ces dernières heures...

Danker se cala dans son fauteuil avant de poursuivre :

— Je suis un expert de la langue et des cultures arabes de la région. Nous sommes plusieurs en Israël à avoir acquis cette connaissance pour notre propre survie. Mais je ne connais qu'une seule personne dans le domaine de la sécurité militaire qui ait développé suffisamment ces liens pour avoir gardé des amis dans le Hamas. Et cette personne s'appelle Moshe Ayalon.

...

À la session suivante, les deux hommes avaient passé en revue la séquence des événements des deux dernières semaines.

— Selon Sarah, il y a eu une enquête interne de l'armée...

— En effet. Mais n'allez pas imaginer une vaste commission d'enquête où toutes les parties impliquées auraient été appelées à témoigner. L'enquête n'a pas touché l'opération au sol. Elle s'est limitée à examiner comment avait été prise la décision de bombarder la maison. Donc, elle a visé le commandement du centre des opérations de l'Armée de l'air, qui a ordonné le bombardement sur la foi de photos aériennes montrant des hommes entrant dans la maison en transportant des roquettes de type Qassam.

— Ce fait s'est avéré exact ?

— Comment serait-ce possible de le vérifier ? C'est une scène de guerre sur un territoire qui nous est toujours hostile. Ce n'est pas

comme dans la vie civile où on peut retourner sur une scène de crime, poser des rubans et interdire l'accès aux curieux. D'autant plus que les ruines de cette maison ont par la suite été passées au bulldozer par le génie militaire.

— Une pratique assez généralisée et plutôt... commode.

— Quoi qu'il en soit, l'ordre de bombarder cette maison n'est pas venu des troupes au sol. Et donc, Ayalon n'est pas incriminable.

Barak Danker passa à plusieurs reprises ses doigts sur sa moustache. Paul et lui se trouvaient toujours dans le petit salon rétrofuturiste et pigeaient chacun leur tour dans les bols d'olives et de pistaches posés entre eux sur une table basse.

— Il y a de cela des années, reprit l'homme du renseignement, j'ai été le professeur d'études arabes des jeunes officiers de Tsahal. Moshe Ayalon était un de mes élèves... Je me souviens d'un travail qu'il avait fait et qui portait sur la culture des représailles chez les peuples nomades du monde arabe. Il montrait comment aucun des différents codes moraux de l'Antiquité, le Code de Hammurabi, la Loi du Talion ou même l'Islam, n'était parvenu à éradiquer les pratiques de la vendetta des tribus du désert. Ces pratiques, selon lui, reposaient sur la conviction profonde que pour porter fruit – c'est-à-dire pour donner une leçon mémorable à ceux et à celles qui la reçoivent –, le châtiment doit être plus terrible que la faute. Selon lui, le monde arabe était encore imprégné de cette pensée. Son travail s'intitulait : *La démesure du châtiment : persistance de la loi du désert dans les populations arabes contemporaines*. Et selon lui, c'était ainsi qu'il fallait traiter les Arabes.

— Selon les termes du droit international contemporain, dit Paul, c'est ce qu'on appelle « imposer une punition collective ».

Il se surprit à répéter ce que Pierre Boileau, son professeur de droit, lui avait naguère enseigné.

La vue du campus universitaire de Bar-Ilan donna un peu plus les bleus à Sophie Boulé en lui rappelant le projet inachevé qui l'avait fait venir dans ce pays : son mémoire de maîtrise. Ses études appartenaient désormais à une autre vie vers laquelle elle soupçonnait qu'elle ne retournerait jamais.

Sa rencontre avec Rachel l'avait certes remise au diapason de sa propre morale, mais elle ne se sentait pas pour autant libérée. Elle éprouvait un sentiment d'impuissance et n'avait aucune idée de la voie à prendre pour parvenir à sentir qu'elle avait de nouveau prise sur la réalité. Elle avait trouvé refuge, comme souvent, dans le ménage domestique.

Tout nettoyer avait été son obsession dès son réveil, comme si elle cherchait à se laver d'une faute – processus qu'elle assimilait à ses « névroses judéo-chrétiennes ». Elle s'était levée à l'aube et avait récuré son appartement de manière frénétique. Les Post-it sur son mur avaient été arrachés. Elle avait tout rangé et lavé le plancher. Et c'est au cours de cette épuration générale qu'elle avait remis la main sur le livre qu'elle venait rapporter ici.

Sophie se retrouva au département des études arabes de Bar-Ilan. Elle traversa le long couloir des bureaux des professeurs et, parvenue au numéro qu'elle cherchait, frappa à la porte qui portait une plaque au nom de Moshe Ayalon.

— Entrez !

La jeune femme fut surprise de trouver l'officier retraité vêtu d'un costume gris anthracite, cravate jaune sur une chemise bleu ciel. Ces habits inattendus lui donnaient une belle prestance, et elle lui en fit le

compliment.

— Je n'aime pas trop les cravates, mais je reçois bientôt votre délégation.

— *Ma* délégation ?

— Celle du Canada. Enfin, vous le savez. Votre article a été préparé en vue de cette annonce que nous ferons après-demain : nous allons fonder une chaire canado-israélienne d'études sur le Moyen-Orient.

— Ah oui... Bar-Ilan et ce collègue canadien évangéliste...

— Le Collège chrétien de Sion, exact. Votre article était très bien, en passant. J'ai vu qu'il a déjà servi de base à plusieurs autres articles à mon sujet.

— Merci.

Sophie fouilla dans son sac et en ressortit le livre qu'il lui avait prêté.

— Je suis venue vous rendre ceci.

— Vous l'avez lu ?

— Parcouru serait plus juste. La période des Hasmonéens, ça dépasse un peu mon niveau d'érudition ! Mais je pense que j'en ai saisi les grandes lignes.

— Résumez-moi, chère élève...

En disant cela, Ayalon s'était calé dans son fauteuil, le visage rayonnant d'un sourire malicieux.

— Essentiellement, commença Sophie de sa voix rauque, vous y analysez comment aucun des codes moraux apparus au Moyen-Orient, depuis le Code de Hammurabi jusqu'au Coran, n'a réussi à changer les lois antiques de la vendetta chez les peuplades du désert. Et les représailles ont toujours eu pour but, chez les nomades, d'imposer aux ennemis un châtement démesuré, tant par son ampleur que par sa cruauté.

— C'est ça. Mais il y a plus. Même dans le monde moderne, même après l'urbanisation, la structure tribale est demeurée omniprésente chez les Arabes. Et cette propension à la démesure est un langage qui persiste et qui transcende les groupes. Même les Arabes christianisés en sont les héritiers. Comme on l'a vu au Liban.

— Vous pensez aux massacres perpétrés dans les camps de Sabra et Chatila ?

— Exact.

Sophie n'était pas venue pour argumenter. Elle était saturée de ce genre de rhétorique. La construction d'une logique rationnelle du conflit était un sport intellectuel national, pour ne pas dire une industrie. Son amertume se décupla au souvenir de son article qui avait fait la promotion de Moshe Ayalon.

En se levant pour prendre congé, son regard s'attarda sur une photo posée sur un classeur derrière lui. On y voyait Moshe Ayalon, en uniforme, le visage radieux sous le soleil, entourant de son bras un jeune garçon qui tournait vers lui un regard admiratif.

— C'est votre fils, là ?

Le visage d'Ayalon sembla tourner au gris. Il se retourna, prit la photo dans ses mains et la contempla de façon recueillie avant de la poser cérémonieusement sur son bureau, entre Sophie et lui.

La jeune femme se rassit.

Le garçon n'avait pas plus de quatorze ans. Il était beau, bronzé. L'incarnation du jeune *sabra* – l'enfant du pays. Il portait un t-shirt noir arborant, en jaune, les armoiries de Tsahal, l'armée israélienne. Derrière l'homme et l'enfant, on distinguait la carapace métallique d'un blindé.

— Cette photo a été prise dans les années 1990, à la frontière du Liban. J'avais emmené mon fils visiter nos défenses. À cette époque, Samuel rêvait d'une carrière militaire...

Sa voix était devenue douce et triste. Sophie comprit qu'elle venait d'entrer dans une zone douloureuse de sa mémoire.

— En 2001, poursuivit Ayalon, qui fixait la photo, Samuel avait enfin commencé son service militaire. Il venait d'avoir dix-huit ans. Pour sa première permission, il est allé à Tel-Aviv faire la bringue avec ses camarades...

Il leva alors les yeux vers Sophie qui le regardait gravement, anticipant le dénouement.

— Il a fallu un test d'ADN pour identifier ses restes. Il se trouvait à côté du kamikaze qui s'était glissé parmi les jeunes à l'entrée d'une discothèque. Voilà comment ont pris fin les rêves de Samuel. Et ceux que son père entretenait pour lui.

— Je suis désolée, murmura Sophie, avalant sa salive, déçue par la banalité de sa réplique.

— Le soir de sa mort, poursuivit Ayalon d'une voix devenue amère, les Palestiniens ont dansé dans le camp de Jabaliya.

Le rabbin Goldman lui avait envoyé un autre message. David lui en fut reconnaissant avant même de l'avoir ouvert.

Le fils de Paul se trouvait devant son ordinateur, dans le sous-sol de la maison de son oncle Amos, et se consumait dans sa dépendance de plus en plus chronique aux médias sociaux. Il passait plusieurs heures par jour enfermé dans son monde virtuel, monde dans lequel il avait développé des dizaines de relations sous de multiples pseudonymes. Il menait ces conversations – des dialogues dans la plupart des cas – avec des gens qui ne connaissaient pas son identité véritable.

Depuis quelques jours cependant, certains de ces échanges avaient pris une tournure schizophrénique. Car c'était *de lui*, David Carpentier-Mendelsohn, que l'on parlait, sans savoir que c'était *à lui* que l'on parlait.

Les réseaux sociaux de la *hasbara* s'étaient enflammés après sa prestation télévisée, et son père était devenu un sujet de controverse dans les médias du Québec. Selon une chroniqueuse habituellement proche du point de vue du gouvernement israélien, cette affaire démontrait jusqu'où les sentiments pro-palestiniens de nombreux Québécois pouvaient dériver, au point de sombrer dans « un antisémitisme abject ».

Mais tous ne faisaient pas que s'intéresser à son père. Lui aussi en avait choqué plus d'un. Et parmi ses correspondants, même chez ceux qui adhéraient à la propagande qu'il distillait chaque jour, on s'indignait devant ce fils qui trahissait son père.

Ce vent de critiques était venu s'ajouter au coup de fil enflammé

de sa mère, le soir de la diffusion, qui lui avait crié – ce qui n’était pas dans ses habitudes – toute son horreur au téléphone.

Le rabbin Goldman, lui, ne le condamnait pas. Dans ses messages sur Twitter, il faisait plutôt preuve de compassion et d’empathie pour ce « jeune David » qu’il ne connaissait pas mais dont il avait partagé le drame.

David lui avait envoyé un message privé pour le remercier.

Puis ils avaient échangé leurs adresses courriel et s’étaient mis à s’écrire plus longuement. Il émanait des textes de ce religieux une bonté qui lui faisait du bien. David s’ouvrit à lui. Pour la première fois de sa vie, il ressentait un besoin de réconfort spirituel.

Il lui avait soumis la question qui l’angoissait le plus à présent : que faire des nombreuses demandes qui lui étaient parvenues de journalistes qui souhaitaient l’interviewer ?

Le rabbin Goldman lui déconseilla fortement d’y donner suite.

...

David entendit Amos qui rentrait à la maison. Ils s’échangèrent des *shalom* ! à distance, Amos au rez-de-chaussée, David au sous-sol.

— Je descends te rejoindre dans quelques minutes ! lui cria Amos.

Son oncle enseignait à l’école secondaire d’Efrat, que lui-même fréquentait. Il y restait souvent plusieurs heures après les cours, heures pendant lesquelles il animait des activités parascolaires. Il s’agissait d’études, de visites ou de jeux liés au sionisme religieux. Ce jour-là, les adolescents avaient été conduits sur le site de fouilles archéologiques d’un aqueduc datant des temps bibliques.

David, qui voulait éviter de discuter de sa prestation télévisée avec ses camarades, avait demandé à en être exempté. Amos s’était montré compréhensif.

Le jeune homme ouvrit le message du rabbin Goldman.

Le texte, des plus laconiques, disait : « Cher David, je t’invite à ouvrir ceci et à regarder. » Un fichier vidéo était joint au courriel. Il portait le titre de *Terrorisme en Palestine*.

David, intrigué, cliqua et attendit.

La vidéo s’ouvrait sur une oliveraie filmée à partir d’un promontoire. Un paysage typique de la région. David passa en mode plein écran.

L’image était chevrotante, filmée de toute évidence sans trépied,

sans doute avec un téléphone. On y voyait des jeunes qui s'activaient sous les oliviers. On ne les distinguait pas très bien car la lumière était faible. On était probablement à la tombée du jour.

Ces jeunes avaient la tête recouverte de foulards et leurs visages étaient dissimulés, comme le font typiquement les *shababs*, les jeunes Palestiniens, quand ils décident de lancer des pierres sur des innocents.

On vit alors ces jeunes se pencher au pied de certains oliviers et y mettre le feu. Rapidement, une dizaine d'arbres furent en flammes. La combustion avait été favorisée par un accélérateur, de l'essence – David porta alors attention aux jerricans qui se trouvaient par terre.

Les oliviers brûlaient, et une épaisse fumée noire montait vers le ciel.

Le plan de caméra changea. On se trouvait visiblement à proximité du lieu précédent. Les mêmes jeunes cagoulés, cette fois, faisaient face à d'autres – des Palestiniens, identifiables par le *keffieh* à damier noir et blanc que l'un portait à son cou – qui leur lançaient des pierres.

C'est alors que David réalisa que les jeunes qui avaient mis le feu n'étaient pas des Arabes mais bien des Juifs. Il en ressentit un malaise instantané, mais il ne se doutait pas de ce qui l'attendait.

Les jeunes Juifs étaient bien préparés et ils étaient munis de bâtons. Ils étaient supérieurs en nombre : six contre deux. Ils se ruèrent sur les Palestiniens. L'un d'eux réussit à s'enfuir. Le second n'eut pas cette chance.

On l'attrapa. Il fut projeté au sol et quatre assaillants se mirent à le ruer de coups de pied et de coups de bâton.

L'un de ceux qui étaient restés à l'écart avait abaissé son foulard et haranguait ceux qui frappaient.

L'image s'arrêta sur lui.

La lumière était meilleure – David comprit qu'on n'était pas le soir mais plutôt au lever du jour et que les premières images avaient été tournées dans l'aube naissante.

On pouvait dès lors très bien voir que celui sur lequel l'image s'était immobilisée n'était en fait pas si jeune. Le montage zooma par saccades sur son visage, flou, au grain sableux, mais dont on ne pouvait douter de l'identité : c'était Amos.

Amos qui vociférait, le regard haineux. Et Amos que David entendait au même moment s'engager dans l'escalier menant au sous-sol.

— Tu aurais dû venir à cette visite avec nous, disait-il en descendant les marches. L'aqueduc de Biyar coule directement sous Efrat et il alimentait Jérusalem au temps du Second Temple. Si cela n'est pas une preuve supplémentaire que nous sommes ici chez nous...

Amos s'arrêta.

David le dévisageait. Derrière lui, il pouvait voir sa propre image gelée sur l'écran encore ouvert de l'ordinateur. Une image où il paraissait en gros plan, en train de s'époumoner de manière aussi disgracieuse qu'agressive.

Paul fut relâché en soirée dans le stationnement d'un McDonald's en bordure de l'autoroute 4, près de Netanya.

Debout devant lui sous l'éclairage au mercure d'un lampadaire, Yonatan, un jeune associé de Barak Danker qui parlait parfaitement anglais, lui remit les clefs d'une grosse Ford blanche. Paul la déverrouilla et ils y montèrent.

Yonatan s'était installé du côté passager. Il avait avec lui une mallette qu'il posa sur ses genoux et ouvrit.

Paul vit tout de suite qu'elle contenait un pistolet. Il s'y trouvait plusieurs autres objets, mais il était difficile de s'y attarder sans être distrait par l'arme.

L'Israélien prit un passeport et le lui remit.

C'était un passeport canadien. Il l'ouvrit à la page où apparaissait sa photo, prise le matin même.

— C'est le nom que vous avez demandé. Nous avons vérifié, il n'y a aucun avis de recherche associé à ce nom.

Paul lut son nouveau patronyme : Éric Dubreuil. Un nom qui était né de son imagination lorsqu'on lui avait demandé d'en trouver un spontanément, qui soit facile à retenir. On lui avait fait par la suite exécuter plusieurs signatures à ce nom.

Yonatan lui tendit ensuite un sachet de plastique transparent renfermant permis de conduire du Québec, carte de crédit et carte professionnelle, toutes à son nouveau nom. Il était désormais, pour les fins de sa couverture, un agent de publicité en voyage d'affaires.

— Évitez de trop vous montrer. Votre photo a pas mal circulé ces derniers temps. La possibilité qu'on vous reconnaisse est réelle.

Il y avait une enveloppe, contenant vingt mille shekels en coupures variées.

Puis un téléphone avec un numéro préprogrammé. Le seul, pour le moment, qui pouvait lui être utile. Il permettait de joindre Danker. « Communications minimales, avait prévenu celui-ci. Je vous lâche dans la nature à vos risques et périls. Je ne pourrai en aucun cas vous venir en aide de façon publique. Et vous ne pourrez pas vous réclamer de moi. Si vous êtes pris ou tué, ce numéro mourra en même temps. Je n'existerai plus. »

Il restait l'arme, que venait de lui tendre Yonatan : un Glock. Calibre 45.

...

Resté seul dans le stationnement de la halte routière, Paul écoutait par la fenêtre ouverte de la voiture le long sifflement des pneus sur l'asphalte de l'autoroute tandis que le flot des voitures évacuait Tel-Aviv vers les banlieues nord.

Pour la première fois en cinq jours, il était maître de ses mouvements et de ses décisions. Il était passé successivement des mains de la police palestinienne de Gaza à celles du Hamas. Puis d'une cellule égyptienne à une *safe house* du Shin Beth dans le Golan...

Car c'était bien au Shin Beth, le renseignement intérieur israélien, qu'appartenait Barak Danker, il en avait désormais la quasi-certitude.

Danker ne l'avait pas confirmé, se contentant d'insinuer que deux services secrets distincts se faisaient la lutte, et il apparaissait clairement que Moshe Ayalon et Ronit Fogel étaient protégés par l'Aman, le renseignement militaire, et même qu'ils en tiraient les ficelles. « Les services de renseignement du pays ne sont pas monolithiques, avait-il dit. Et la question de l'impunité face aux crimes de guerre est en ce moment une des lignes de fracture... Le révélateur, en somme. »

Paul éprouvait un furieux besoin de joindre Rachel. Il était prêt à tout pour retrouver son étreinte et obtenir son pardon. Il était prêt à s'excuser, à assumer ses erreurs.

Mais il devait aussi tenir compte de l'avertissement de l'Israélien : « Les autres surveillent votre femme et votre fils en permanence. N'essayez pas de les joindre, car ils vous retrouveront

instantanément. »

Paul syntonisa une station de radio musicale et, sous le rythme joyeux d'un air gréco-moyen-oriental comme seule la radio israélienne peut en diffuser, il embraya vers la bretelle de l'autoroute, direction Tel-Aviv. Quelques minutes plus tard, il vit au loin se découper la silhouette des tours Azrieli dans la nuit.

...

— En résumé, ce que je dis, Yaron, c'est que l'armée israélienne demeure la référence éthique pour toutes les armées du monde, en dépit de la propagande des militants de la gauche.

D'un studio de la chaîne 10, Ronit Fogel débattait en direct avec un opposant de gauche sur le plateau de Yaron London.

— C'est malheureusement tout le temps que nous avons, conclut l'animateur. Je vous remercie et à la prochaine...

Ronit enleva la pince de son micro et se retira du plateau. Elle était une habituée des actualités télévisées, une des membres de l'intelligentsia universitaire politisée que l'on aimait recevoir à titre d'analyste vedette du courant nationaliste.

De retour dans la loge des invités, elle réalisa que son portable recelait un message urgent de Moshe Ayalon et elle le rappela illico.

— Moshe ? Qu'est-ce qui se passe ?

— L'oiseau vient de sortir de sa cage.

Ronit n'avait pas besoin de plus d'explications : Barak Danker avait remis Paul Carpentier en circulation.

— Tes intuitions étaient bonnes, poursuivit le général. C'est le clan Danker qui l'avait subtilisé aux Canadiens en Égypte.

Ronit Fogel accueillit le compliment avec un sourire satisfait. Mais cette victoire fut ternie par la remarque subséquente de son allié :

— Tu as tout de même joué à l'apprentie sorcière avec ce type. Je crains que la visibilité que tu lui as donnée ne se retourne contre nous. Comment allons-nous le neutraliser maintenant ?

— Tu oublies que sa crédibilité est réduite à néant.

— Qu'importe. C'est un électron libre. Il peut causer beaucoup de dégâts.

Ayalon paraissait véritablement inquiet. Ronit n'aimait guère se sentir remise en question de la sorte. Il lui semblait injuste de devoir

encore prouver sa compétence. Elle ne se démonta pas et reprit, d'un ton assuré :

— Moshe, il ne s'agit pas de défaire ce que nous ne pouvons pas défaire. Il faut simplement passer en vitesse supérieure, montrer à Carpentier qu'il n'a encore rien vu avec nous. D'ici douze heures, le ministre Peter Craig sera en Israël. J'ai mon plan et il en fait partie. Fais-moi confiance.

— Puisses-tu avoir raison. *Inch Allah !*

...

Paul laissa sa Ford blanche dans le stationnement souterrain du Centre Dizengoff et monta faire une razzia dans les boutiques du centre commercial. En moins d'une heure, il était habillé de la tête aux pieds et il avait pris deux sacs de voyage. L'un pour y mettre quelques vêtements de rechange. L'autre pour tous les vêtements que Danker et son service lui avaient laissés, y compris les chaussures. Mieux valait, pensait-il, appliquer le principe de précaution : la voiture qu'on lui avait confiée était inévitablement truffée de tout ce qui était nécessaire pour révéler sa position. Et il était fort probable que les vêtements qu'on lui avait remis aient aussi été munis de puces pour le suivre à la trace.

Revenu à la voiture, il ouvrit le coffre arrière et y jeta le sac contenant les vieux vêtements. Il conserva sur lui l'argent, le passeport, le permis de conduire et le Glock. Il mémorisa le numéro pour joindre Danker et se débarrassa aussi du téléphone. Il jeta la clef dans le coffre et le referma.

Il se sentit plus léger en sortant dans la rue. Il était un homme libre.

Libre et traqué.

Traqué, mais chasseur en même temps.

Il avait une idée assez précise de son premier objectif.

David avait entendu son oncle Amos faire les premiers pas dans l'escalier. Et, pendant une fraction de seconde, il avait songé à faire disparaître son visage de l'écran de l'ordinateur.

Amos y était immobilisé, la bouche ouverte sur son cri et les yeux brûlant d'une méchanceté ouverte...

Tandis que son oncle descendait les marches, David avait instinctivement posé le curseur sur la croix qui ferait s'évanouir l'image. Mais quelque chose l'avait retenu. Et cette voix venait de son propre passé. C'était celle de son père.

« Tu ne peux pas être libre si tu ne fais pas face à ce qui te fait peur. »

Le sort en était jeté...

Le visage d'Amos en gros plan sur l'écran.

Et Amos qui s'arrêtait en le découvrant.

Amos interloqué qui ne comprenait pas cette image, car il ne l'avait jamais vue. Mais qui saisissait au regard effaré de David que quelque chose de grave était en train de se passer.

Il demanda d'une voix conciliante :

— Que se passe-t-il, David ?

Celui-ci ne répondit pas. Il était paralysé par l'énormité de la situation.

— David ?

David puisa en lui-même assez de force pour murmurer :

— Tu es un terroriste.

— Quoi ? ! Mais qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? !

David se retourna vers l'écran et remit la vidéo en marche, depuis le début.

Il revit alors les mêmes scènes, interminables, sentant monter la tension insupportable qui s'installait à mesure que son oncle regardait défiler les images de son crime.

Amos fixait l'écran, son visage n'exprimant aucune émotion sinon, à la toute fin, un petit sourire vite réprimé.

— D'où viennent ces images ?

Que la première préoccupation d'Amos en cet instant soit l'origine de la vidéo consterna David.

— David ! D'où viennent ces images ?

— Un inconnu me les a adressées par courriel.

Amos se précipita sur l'ordinateur et se mit à fouiller dans les messages de David.

— Nous allons le retrouver, crois-moi.

David ne comprit pas ce que signifiait ce « nous », mais il savait d'ores et déjà qu'il n'en ferait pas partie.

— Je m'en vais, annonça-t-il en se dirigeant vers l'escalier.

Amos bondit et l'arrêta en lui saisissant le bras.

— Un instant ! Où vas-tu ? Qu'est-ce qui te prend ?

— J'ai vu ce que tu as fait, mon oncle. Tu agis comme ceux que tu dénonces.

— Ne mêle pas tout. Cette opération était une juste punition.

— Une punition ?

— Des jeunes Arabes de ce village avaient lancé des pierres sur des voitures qui sortaient du *yeshouv*.

— Et vous avez décidé de punir tout le village en brûlant leurs cultures et en battant quelqu'un qui les défendait ?

— Ils partagent tous la même haine envers nous, et ce langage est le seul qu'ils comprennent.

— Mais vous êtes des terroristes !

— David ! Tu n'as pas le droit d'employer ce mot contre les tiens ! hurla Amos. Ne comprends-tu pas que nous sommes en guerre ? Que si nous n'avançons pas dans la reprise de notre terre, nous sommes condamnés à reculer ? Nous n'avons pas le choix !

— Je m'en vais !

Amos se dressa devant lui.

— Tu n'iras nulle part !

David le repoussa. Mais Amos ne renonçait pas. Il empoigna son neveu par le col de sa chemise et le tira vers lui.

Le combat s'engagea entre les deux, puis, d'un geste d'une force qui le surprit lui-même, le garçon frappa avec son poing. Les lunettes de son oncle volèrent. Il perdit l'équilibre et bascula, allant s'écraser par terre sur le dos.

David grimpa les marches et s'enfuit.

...

Il avait couru loin de la maison et il marchait maintenant d'un pas rageur dans les rues de la colonie, vides à cette heure.

Pour la première fois depuis son arrivée à Karmé Tsour, il ressentait amèrement ce vide, cette absence... absence de vie, d'animation ou de commerce. Pour la première fois, il réalisait l'aspect artificiel de ce quartier barricadé, qui n'était traversé par aucun axe de communication normal avec l'extérieur. Un cul-de-sac derrière une grille.

Et dans ce vide, il ne savait que trop bien qu'il n'y avait qu'un seul endroit où il pouvait aller. La maison de Lia Lévy et de ses parents se trouvait au bout de la rue...

Il n'osait pas s'y rendre et il s'arrêta, comme pétrifié, sous le lampadaire qui éclairait l'intersection des deux allées de bungalows.

— *Shalom !*

Il se retourna et vit, de l'autre côté de la rue, un patrouilleur de la milice locale qui venait vers lui, fusil en bandoulière, le canon dirigé vers le sol.

— Tout va bien ?

David lui dit que oui. Le patrouilleur lui souhaita une bonne soirée et s'éloigna.

Mais cette rencontre fit comprendre à David qu'il ne pouvait rester indéfiniment à errer comme un rôdeur dans la colonie. Si Amos mettait la sécurité à ses trousses, on aurait tôt fait de le ramener chez lui.

Il prit son courage à deux mains et s'avança vers la maison de Lia.

C'est elle qui ouvrit. Elle semblait surprise.

— Oui ?

— Bonsoir, Lia...

— Que veux-tu ?

— Je... je voudrais te parler.

— Pourquoi ? Tu as des remords à présent ?

Le sarcasme était perceptible dans sa voix. Elle ajouta :

— J'ai vu ton déballage sur YouTube.

David baissa les yeux.

Il avait envie de parler. Pas de s'excuser. Pour ça, songea-t-il aussitôt, il tenait de son père. Le même orgueil absurde et obstiné. Pour la deuxième fois ce soir-là, il venait de se comparer à son père. Le fait de le réaliser augmenta encore son mal de vivre.

— Tu peux entrer, David. Mes parents ne sont pas là. Ils sont en France.

...

Dans le salon, David fut surpris de voir le téléviseur ouvert sur *HaAh HaGadol*, la télé réalité de l'heure, version locale des *Big Brother* et *Loft Story*. Cela ne cadrerait pas avec la Lia qu'il connaissait ou croyait connaître, intellectuelle vaguement ombrageuse.

Elle se dirigea vers le frigo.

— Je te sers un coca ?

Il accepta.

— C'est mon plaisir coupable, dit-elle en revenant vers lui et en désignant le téléviseur. Tu aimes ?

— Je n'ai jamais regardé, en fait.

— *Loser !*

Lia rit de sa pique. David ne l'avait jamais imaginée ainsi. Pieds nus, vêtue d'un simple survêtement de jogging.

Elle posa les verres sur la table à café et se cala sur le sofa, à côté de lui, les pieds réfugiés sous ses cuisses. Elle éteignit la télé d'un geste légèrement théâtral et se tourna vers lui, un coude sur le dossier, la main enfoncée dans sa chevelure rebelle.

— Alors, tu me racontes, David... machinchouette ?

Lia Lévy s'avéra douée pour l'écoute. Et longtemps, très longtemps, elle écouta David raconter ce qu'il avait vécu ces derniers temps.

Puis, par ses questions, parfois posées à demi-mot ou par un simple « pourquoi ? », elle l'amena à lui révéler bien davantage que les événements récents.

La parole de David était devenue un fleuve qu'il laissait couler. Ses inhibitions semblaient se lever les unes après les autres. Il parla de son enfance, de sa mère et de son père.

— C'est curieux, mais ce soir, j'ai senti qu'il existait en moi. Que j'avais hérité de lui des choses qui m'appartenaient désormais, et que je ne pourrais jamais le renier.

Une larme roula tout à coup sur la joue de Lia.

— Mais tu pleures ?

— Ça va. Je ne peux pas l'expliquer, dit-elle en essuyant la larme du revers de sa main. Ou plutôt si, je pense... Tu sais ce qui m'a choquée dans le geste de ton père ?

Elle essuya de nouveau une larme.

— Ce n'est pas qu'il s'en soit pris à ce damné Temple qui est le symbole même de la folie religieuse—David, ce sont des *pierres* ! Seulement des pierres ! Ce qui m'a vraiment fait mal c'est... c'est qu'il t'a blessé en faisant cela.

Ce fut au tour de David de sentir ses yeux se remplir d'eau.

Lia l'attira vers elle et le serra de toutes ses forces. Il fondit et se blottit contre elle, son corps secoué de violents sanglots. Ils restèrent ainsi, leurs corps unis par une peine et par le soulagement délicieux de cette peine qu'ils partageaient.

Lorsque l'émotion s'apaisa, Lia se leva et s'éclipsa. Elle réapparut avec des mouchoirs, et ils rirent tous les deux en se mouchant.

David se sentait tout à la fois heureux et épuisé. Lia était revenue s'asseoir près de lui. Un peu de gêne s'installait après le déluge d'émotions.

Lia prit la main de David. Elle la caressa doucement entre ses doigts puis la porta à sa joue.

David ressentit une joie intense le parcourir. Et une érection le gagner.

Lia garda sa main contre sa joue. Il en sentait la douceur très pure.

Elle avait baissé les paupières et elle lui semblait plus belle que jamais.

Il se sentait timide et maladroit, mais il savait qu'il n'y avait qu'un seul dénouement possible à la situation. Il s'approcha lentement et elle entrouvrit les lèvres. Il l'embrassa, d'abord doucement. Puis elle s'enflamma et leur étreinte devint passionnée.

Les mains de David couraient maintenant sur ses seins et Lia gémissait en l'attirant sur elle. Ils roulèrent l'un sur l'autre et maladroitement, de son pied, David envoya valser les verres qui se trouvaient sur la table à café.

Tous les deux éclatèrent de rire. Ce moment marqua une pause dans leur étreinte.

Lia regarda David dans les yeux, maintenant plus grave.

— Je dois te faire un aveu...

— Quoi ?

Elle se mordit l'intérieur de la joue avant de balancer ce qu'elle avait à dire.

— Je suis le rabbin Goldman. C'est moi qui t'ai envoyé cette vidéo sous cette identité.

David se détacha d'elle, abasourdi. Il se leva subitement.

— Tu m'as trahi ! Tu t'es servie de moi !

Il se dirigea vivement vers la sortie mais Lia fut plus rapide. Elle bondit sur ses pieds, se précipita vers la porte et s'interposa. Elle lui faisait face, les bras en croix, lui bloquant le passage.

— Non, David, ne pars pas ! Je ne t'ai pas trahi. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour t'atteindre et mieux te comprendre ! Je sentais, je *savais* qu'il y avait tout ce bien en toi.

— Pourquoi m'as-tu menti ?

— Et toi, David, combien de fois n'as-tu pas menti sur Twitter ?

David ne répondit pas.

— Ma cause valait bien celle pour laquelle tu utilises de fausses identités. Je sais comment vous fonctionnez dans vos réseaux. Ma cause, David, c'était toi. Toi ! Et dis-moi, sans le rabbin Goldman, serais-tu ici ce soir ?

Elle vit qu'elle avait visé juste.

Elle s'avança vers lui et se remit à l'embrasser.

— Fais-moi l’amour, David.

En poussant la porte de son appartement, Sophie Boulé laissa courir sa main dans la pénombre à la recherche de l'interrupteur quand un contact lui arracha un cri de terreur. La main qui venait de saisir son poignet la tira violemment à l'intérieur de la pièce et, après qu'on l'eut fait pivoter sur elle-même, elle se retrouva étreinte par-derrière, une main plaquée sur la bouche, réduite au silence.

— Taisez-vous.

Ces trois syllabes avaient suffi à Sophie pour comprendre à qui elle avait affaire. Il ne lui en fallait pas davantage pour reconnaître l'accent québécois. Elle était prisonnière des bras de Paul Carpentier.

— Je ne vous ferai pas de mal. Nous allons parler. Je vais vous lâcher si vous acceptez d'être raisonnable. Hochez simplement la tête si vous êtes d'accord.

Ce qu'elle fit.

Il desserra son étreinte. À son tour, il chercha l'interrupteur, le trouva et alluma.

La pièce fut traversée par quelques éclairs de néon avant de mettre à nu un minuscule salon aux murs recouverts de tissus orientaux. La décoration camouflait mal les lézardes des murs et l'indigence générale des lieux.

Sophie se retourna et toisa Paul.

— Ostie que tu m'as fait peur !

Ce tutoiement spontané le déstabilisa un instant. Il n'avait pas particulièrement envie de familiarité avec cette garce. Il la dévisagea

d'un regard de pierre.

— Je pourrais vous faire beaucoup plus mal que peur. Qui vous a donné le droit de mettre votre nez dans les affaires de ma famille ?

Sophie ne répondit rien, se contentant de se mordiller l'intérieur de la joue. Elle joignit les mains devant elle pour cacher leur tremblement.

Paul explosa :

— Hé ! Réveille ! Je t'ai posé une question !

Pour une raison que seule la chimie tribale québécoise pouvait expliquer, sa résolution de la vouvoyer avait été balayée en quelques secondes.

Le visage de Sophie se décomposa et elle fondit en larmes en étouffant un juron inintelligible, visiblement destiné à elle-même.

On frappa à la porte et une voix d'homme, inquiète, se fit entendre. Un voisin de palier, de toute évidence, se demandait ce qui clochait chez sa voisine. Paul saisit le pistolet accroché à l'arrière de sa ceinture et visa Sophie, les yeux exorbités.

— *Hakol beseder !* Pas de problème, lança-t-elle d'une voix à la fois assurée et nonchalante, malgré les larmes qu'elle essuyait du revers de la main.

Elle lança encore quelques phrases en hébreu ponctuées d'un petit rire. De l'autre côté du battant, des pas s'éloignèrent et une porte se referma.

Devant le regard interrogatif de Paul, Sophie crut devoir expliquer :

— Je lui ai dit que nous avons eu une petite dispute, que tout était sous contrôle et que je n'étais pas en danger. C'est drôle, je croyais qu'il avait l'habitude de m'entendre crier la nuit...

Elle avait dit ça en souriant, presque timidement, ce qui n'était pas dans son arsenal habituel.

Paul esquaissa aussi un sourire bref. Il comprenait intuitivement que la méthode forte et les menaces ne seraient nullement nécessaires ici ce soir. Cette fille était mûre pour parler. Il l'avait lu, comme une évidence, dans la façon dont elle le regardait désormais tandis qu'elle séchait ses pleurs.

Ignorant son arme, elle passa devant lui et se dirigea vers le coin cuisine.

— Je vais nous faire du café.

Elle lui offrit un récit complet. Sa collaboration avec la *hasbara*, les commandes de Daniel Shapiro des Amitiés Canada-Israël, la carrière médiatique à laquelle on la préparait, les portes qu'on lui ouvrait, l'argent qu'on lui versait. Elle avait été une bonne élève. Et voilà que tout cela semblait enfin sur le point de payer. On lui avait présenté comme un *scoop* tout à fait crédible l'histoire de ce Québécois flirtant avec le Hamas puis se faisant embarquer dans le soutien au terrorisme.

— C'était gros, mais c'est ce qui faisait l'attrait de la nouvelle. Je ne savais pas qu'on se servait de moi ! Je me disais, naïvement, qu'on me refilait ce *scoop* parce que j'avais fait mes preuves et qu'on avait confiance en moi. Crisseque j'étais cave !

Paul ne répondit pas. Ils étaient assis par terre sur le tapis du salon. Le café avait séché au fond des tasses et le cendrier était plein.

Ils sortirent prendre l'air sur la terrasse qui surplombait les toits de Kerem HaTeimanim. Au loin, la grande mosquée pointait vers les étoiles son minaret cerclé de lumière verte. La mer brillait sous l'éclat de la lune.

— Ça fait du bien d'entendre ici un accent québécois, dit-elle de but en blanc.

Paul acquiesça d'un simple sourire.

— Ta femme ne l'a pas tout à fait. Je veux dire Rachel...

— Tu la connais ? !

Sophie lui raconta.

— Comment c'était, de vivre avec une orthodoxe ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est facile de nous décoder, toi et moi. Ça fait deux ans que je n'ai pas mis les pieds chez nous et notre contact a été instantané. Nous sommes de la même tribu. Je me demande si les Juifs, malgré ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, ont entre eux le quart de cette facilité que nous avons de nous reconnaître et de nous lier.

— Parce que nous sommes liés ? !

Paul eut un petit rire.

— Oui.

Elle lui posa une main sur l'épaule.

— Je veux aussi aller au bout de cette histoire. Ne crains rien : ce

n'est pas pour publier ni pour diffuser quoi que ce soit. Je veux comprendre la mécanique derrière ça : pourquoi et comment on m'a utilisée, et pour cacher quoi.

— Nous en reparlerons. Je vais te laisser. Il est tard.

— Pour aller où ?

— Je vais trouver.

— Mais tu peux rester ici ! Tu n'as rien à craindre. Ma maison n'est pas surveillée. Ils ne savent pas encore que je suis passée dans l'autre camp.

— C'est petit ici...

— Tu n'as qu'à partager mon lit. Je t'invite !

— Je vais te présenter ma mère, Lia.

Assis sur le lit de ses premières amours, David, encore nu, s'était enroulé dans un drap. Lia avait enfilé un large t-shirt et, la tête sur l'épaule de son nouvel amant, elle regardait l'ordinateur posé sur ses genoux.

Ils étaient tous les deux épuisés par l'amour, mais ils ne voulaient pas dormir, unis par le besoin impossible à réprimer de se toucher, de se blottir l'un contre l'autre, de tout partager.

Lia lui avait fait voir le prémontage de son documentaire, celui dans lequel elle avait inséré ces images, prises à son insu, d'Amos en train de pousser des jeunes à incendier les oliviers des Palestiniens et à les battre comme des hooligans déchaînés. Elle lui avait raconté comment, après avoir surpris une conversation sur la planification de ce raid, elle les avait devancés et avait alerté un complice palestinien qui avait tout filmé.

Son film avait la maladresse d'une première œuvre, mais David restait aveugle à ses défauts. Il était heurté de plein fouet par la contradiction que Lia mettait au jour entre les propos des colons, empreints de désirs de paix, et la violence sous-jacente de leurs gestes : la fébrilité des milices armées qui défiaient les manifestants palestiniens, l'arrogance des jeunes qui chassaient les « Arabes » – jamais appelés « Palestiniens » par les colons – à coups de pierre lorsqu'ils venaient récolter les olives près de l'enceinte... Et surtout, le mépris et le racisme qui transparaient des propos enregistrés.

Lia s'exprimait à la première personne. « J'ai quitté la Ville lumière pour émigrer à Karmé Tsour... »

Il y avait dans son récit l'amertume de la contrainte. Celle d'avoir suivi ses parents depuis Paris jusqu' dans ce trou perdu lorsque ceux-ci avaient décidé de faire leur *aliya*.

David fut surpris d'y trouver des extraits d'une entrevue d'Amos, faite alors qu'il adressait encore la parole à Lia. « Dieu a donné cette terre aux Juifs qui ont pour obligation de la défendre mais doivent agir aussi, et surtout, dans le but d'y apporter la paix... »

Sans subtilité, mais de manière efficace aux yeux de David, les images d'Amos dans le champ d'oliviers succédaient à ces propos.

Sur l'ordinateur, David finit par trouver le reportage qu'il cherchait et il lança le visionnement. Il s'agissait d'un extrait des actualités de l'avant-veille, où l'on voyait Rachel s'avancer face à la foule survoltée des ultrareligieux et cracher à leurs pieds, déclenchant une vague de hurlements.

— Wow !

Lia était en pâmoison.

— Je veux la rencontrer ! Ta mère est vraiment cool !

David n'était pas si sûr de vouloir voir sa mère en ce moment. La regarder ainsi, les yeux en feu, lui rappelait le dernier appel qu'elle lui avait fait, si furieuse contre lui après son déballage télévisé.

N'empêche qu'il serait fier de lui présenter Lia. Jamais de sa vie encore n'avait-il été aussi fier qu'en cet instant. Toutes les perturbations qu'il vivait lui semblaient insignifiantes en comparaison du bonheur qu'il ressentait.

Et surtout, en disant qu'elle voulait connaître Rachel, Lia insinuait qu'entre elle et lui, elle croyait que les choses n'allaient pas s'arrêter après cette nuit...

Il était amoureux.

...

En voyant de la lumière à l'étage de la maison des Lévy, Amos n'eut pas besoin qu'on lui fasse un dessin pour comprendre que son neveu s'était réfugié chez la jeune passionaria pro-palestinienne.

Le jour allait se lever sur la colonie. Il s'approchait de la maison accompagné de trois hommes armés, membres de la milice du *yeshouv*. Lui-même portait un pistolet passé dans un holster sanglé sur sa cuisse.

Amos voulait régler cette affaire avant le lever du soleil. Il

bénéficiait certes dans la colonie du respect de la majorité et il avait un ascendant sur la milice armée. Mais il voulait éviter de créer un incident perturbateur à l'heure où la communauté se réveille, quand les enfants se mettent en route pour l'école. Tous ici n'auraient pas approuvé ses méthodes.

Il lui fallait d'abord séparer les tourtereaux...

...

Lia et David étaient de nouveau enlacés, émus de ce qui était en train de leur arriver.

— Ça ne te gêne pas que...

— Quoi ?

— Que je... je ne sois pas circoncis.

Lia éclata de rire. D'un rire si joyeux et si communicatif que David fut gagné par l'hilarité à son tour. Elle en avait les larmes aux yeux.

— Mais tu es fou, David ! Que voudrais-tu que ça me fasse ? !

— Je ne sais pas. Ça me gêne. Mes parents m'ont dit que c'est une décision qui me reviendra quand j'aurai dix-huit ans. J'avais demandé à mon oncle d'entreprendre des démarches. Avant le service militaire...

— Tes parents sont sages de t'avoir laissé ce choix, si tu veux mon avis. Plusieurs, en Israël, font ça désormais et je ferai la même chose avec mes enfants, si jamais j'en ai un jour. Ils décideront de leur religion à leur majorité. Dis-moi : tu seras encore ici l'an prochain ? Je veux dire, pour le service militaire ?

— J'y compte bien.

Un fracas retentit au rez-de-chaussée et coupa court à leur échange.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Merde ! cria Lia en se redressant. J'ai oublié de fermer à clef quand tu es entré hier soir. Aaah !

Elle hurla en se jetant dans les bras de David.

Un homme entra dans la chambre. C'était un colosse barbu en chemise blanche, les franges de son châle de prière se balançant sur ses hanches. Il portait un fusil automatique en bandoulière et ouvrit la bouche de surprise en voyant les deux jeunes au lit.

— Sors d'ici, Israël ! cria Lia, qui avait reconnu un des hommes de

la sécurité de la colonie.

Israël était un simple d'esprit, un juif yéménite qu'elle aimait bien.

Mais d'autres hommes surgirent derrière lui, suivis d'Amos.

Les deux adolescents étaient rivés l'un à l'autre, effarés par la brutalité de l'intrusion.

— Séparez-les ! ordonna Amos.

Et ses sbires se jetèrent sur les deux jeunes qui criaient et se débattaient mais n'avaient pas la force de s'opposer à ces hommes.

Au matin, maintenant seul dans le lit de Sophie, Paul considéra que dormir à côté d'une femme sans la toucher était une épreuve difficile.

Il entendit couler l'eau de la douche.

Il se leva et enfila son pantalon comme Sophie en sortait, une serviette enroulée sur la tête, vêtue d'un long t-shirt qui tombait à mi-cuisses. En voyant ses jambes si menues, Paul se rappela sa légèreté quand, la veille, il l'avait fait pivoter dans le noir pour la retenir contre lui.

En silence, ils déjeunèrent d'un morceau de pain et de café fort.

Puis, Paul accepta, après une seconde d'hésitation, la cigarette que Sophie lui offrait. Sa descente sur la pente dangereuse s'accélérait...

— Je dois avoir un plan. Je peux me servir de ton ordinateur ?

— Nous.

— Nous ?

— *Nous* devons avoir un plan.

Il eut une moue songeuse. Il prit une bouffée de cigarette et conclut en hochant la tête :

— D'accord. Nous.

Elle eut un sourire presque enfantin, se leva pour aller chercher son ordinateur et le lui remit.

Tandis que la fumée de la cigarette entre ses lèvres lui faisait plisser les yeux, Paul tapait fébrilement sur le clavier. Cela faisait des jours qu'il se promettait de faire cette vérification.

Il trouva rapidement la page qu'il cherchait.

Son visage se métamorphosa.

Ça y était !

Avant d'être assassinée à Gaza, Amanda Speer lui avait expédié le message qu'elle lui avait promis !

Entouré d'une trentaine de personnes, le ministre Peter Craig fit son entrée dans le grand hall babylonien de l'hôtel King David de Jérusalem, aux murs couverts de bas-reliefs dorés à la mode biblique version Cecil B. DeMille.

L'arrivée d'une imposante délégation canadienne n'était toutefois pas de nature à impressionner un personnel habitué à la visite de présidents américains et de grosses pointures du pouvoir mondial. Craig était accompagné d'un aréopage d'attachés en tout genre, de journalistes, d'hommes d'affaires et d'une cohorte de gardes israéliens à oreillettes qui avaient pris position dans tous les recoins de la salle.

Le ministre fut entraîné aussitôt vers sa suite VIP en compagnie de l'ambassadeur du Canada en Israël, de Barbara Fowler, représentante auprès des Palestiniens, et de quelques officiels israéliens, dont la rousse Ronit Fogel.

Le reste de la délégation fut réuni à l'écart pour un *briefing* rapide de Frédéric Cormier, l'attaché de presse au nœud papillon et à la coiffure toujours bien en place malgré un vol interminable. Le programme officiel mis à jour fut distribué.

— Prenez deux heures pour vous reposer car nous repartons à 16 h. Passage chez le président Shimon Peres, avec photos pour la presse. Ensuite, le ministre passe en entrevue sur la 10 – les journalistes intéressés pourront y assister à partir d'une salle attenante. Après, ce sera le dîner officiel chez le ministre israélien des Affaires étrangères, en soirée, toujours à Jérusalem.

Les rangs furent rapidement rompus. Chacun avait hâte de gagner sa chambre.

Le chef de cabinet, Nigel Strong, était en train de se préparer à faire de même lorsqu'il vit Barbara Fowler sortir d'un ascenseur, l'air contrarié.

— Vous n'êtes pas restée avec le ministre ?

— Non. Il nous a tous priés de sortir. Tous sauf Ronit Fogel. Cette femme en mène large, vous ne trouvez pas ?

La jeune diplomate baissa la voix avant d'ajouter, en se rapprochant :

— Je peux vous parler discrètement, Nigel ?

...

Un lourd silence s'était installé dans la chambre. Le ministre Peter Craig regardait dehors, indifférent à la vue panoramique sur la vieille Jérusalem, Ronit Fogel derrière lui, attendant qu'il réagisse.

L'affaire Boileau avait pris beaucoup de place. Beaucoup trop.

La femme qui se tenait dans son dos était allée très loin. Sans doute trop loin. Il préférerait, de toute façon, ne pas tout savoir. Mais voilà qu'elle lui demandait maintenant de se mouiller davantage.

— Nous avons déjà fait beaucoup dans ce dossier, dit-il, regardant toujours par la fenêtre et affectant une mauvaise humeur autoritaire.

— Nous sommes ensemble pour le meilleur et pour le pire.

Il se retourna, presque accusateur cette fois :

— Un Canadien est mort, ne l'oublie pas. On ignore qui est derrière ça.

« Il n'a pas osé, se dit Ronit. Il n'ose ni assumer ses propres intérêts, ni nous accuser franchement. C'est sa faiblesse. »

— Nous finirons par le découvrir, Peter. Fais-nous confiance. Tout ce qui se passe à Gaza finit par être su, même s'il faut parfois un peu de temps.

— Mais tu me demandes aujourd'hui de piéger un autre Canadien !

— Nous ne faisons pas cette distinction. Il pourrait être Chinois, ça reviendrait au même. Il a franchi la ligne rouge.

— Et quand voudrais-tu faire ça ?

— Ce soir même. Carpentier est en cavale. Il faut l'arrêter.

— Je vais y réfléchir.

— Comprends-moi bien, Peter, dit Ronit. Si Moshe coule à cause

de Carpentier, nous coulerons avec lui.

...

— Je dois parler au ministre du suivi de l'affaire Boileau.

Barbara Fowler et Nigel Strong s'étaient installés au bar devant un Perrier.

— Qu'y a-t-il de neuf ?

— Le renseignement palestinien à Ramallah m'informe que la police de Gaza a brisé les codes d'un ordinateur rempli de documents colligés par Pierre Boileau.

Le chef de cabinet eut un haussement de sourcils et attrapa quelques pistaches pour paraître décontracté.

— Et il contient des surprises ?

— Apparemment, oui. Pierre Boileau aurait établi une liste d'une demi-douzaine des principaux donateurs à la campagne électorale de Peter Craig, et il l'a mise en parallèle avec les activités de ces gens. En gros, ils représentent des fortunes liées au développement dans les colonies : immobilier, construction d'infrastructures et aide financière aux *yeshivot* des avant-postes juifs en Cisjordanie.

— *Yeshi...* quoi ?

— Ce sont les écoles rabbiniques. Dans ce cas-ci, nous parlons de celles des messianiques – des sionistes religieux qui ne reculeront pas et n'évacueront jamais les territoires palestiniens.

— Ces Canadiens ont le droit de donner de l'argent à qui bon leur semble, non ?

— Mais ce sont des organismes dont les agissements contredisent la politique officielle du Canada. Malgré notre virage pro-Israël, nous ne cautionnons toujours pas la colonisation.

Nigel Strong prit une grande inspiration avant de reprendre :

— Merci, Barbara. Ce sont des informations très pertinentes. Le ministre n'aura pas le temps de suivre cette affaire dans tous ses détails. Vous devrez me faire rapport en priorité.

Barbara Fowler connaissait la musique. Les gens comme Nigel Strong étaient payés pour apprendre ce que les politiciens devaient comprendre tout en regardant ailleurs. Craig ne devait en aucun cas être officiellement au courant des largesses de ses donateurs. Prévention politique 101.

— Bien sûr, Nigel.

21

En authentique bourgeois bohème, le journaliste Uri Elon participait à l'embourgeoisement accéléré de Jaffa, la ville arabe jumelle de Tel-Aviv. Son appartement était un condo moderne, ouvert sur l'animation du souk Hapishpeshim, le marché aux puces duquel émanaient les odeurs de friture de falafels et la musique arabe crachée par de mauvais haut-parleurs.

Il travaillait sur un Mac posé sur la table de la salle à manger. Le décor minimaliste était dominé par une grande toile montrant un Benyamin Netanyahou travesti.

On sonna. Il n'attendait personne.

Il alla à l'interphone pour demander qui était là.

— C'est Rachel Mendelsohn.

Son sang ne fit qu'un tour.

— Je vous ouvre. Montez. C'est au numéro 5.

Il se précipita à travers la pièce, ramassa en vitesse des magazines qui traînaient par terre et remplaça les coussins du canapé.

Trois petits coups contre la porte.

Il alla lui ouvrir.

— Rachel ! Quelle surprise de vous voir ici ! Mais quel bonheur aussi...

Rachel passa la porte. Elle paraissait songeuse lorsqu'elle se retourna vers lui.

— Je dois vous dire quelque chose...

— Vous me semblez bien triste.

— Je vais annuler l'exposition. Je voulais vous l'annoncer directement, car vous avez fait beaucoup pour moi. Mais je crois que vous devez l'écrire dans le journal de demain.

— Mais voyons, Rachel, ce n'est pas possible ! Pourquoi ?

— Parce que j'ai... des obligations familiales.

Uri lui servit un café pendant qu'elle lui expliquait en rafale les événements bouleversants qui s'étaient déroulés autour de Paul depuis la visite mystérieuse de ce Canadien, un soir, il y avait déjà plus de deux semaines. Et elle avait fait ce lien, que personne n'avait encore établi, entre le meurtre de Pierre Boileau, celui de Sarah Steinberg et les attaques qui visaient Paul.

Uri écoutait très attentivement. Mais il avait de la difficulté à s'y retrouver dans l'écheveau d'intrigues que Rachel tentait de démêler pour lui.

— Je ne suis que critique d'art, Rachel. Pas journaliste d'enquête. Je voudrais vous aider, mais je ne suis sans doute pas la bonne personne pour ça. Je peux essayer de vous mettre en contact avec des collègues, si vous voulez.

Pas vraiment, songea Rachel en se prenant la tête dans les mains, les coudes appuyés sur la table. Je n'ai pas envie de me tourner en ce moment vers des gens en qui je n'ai pas confiance.

Uri se leva. Il passa derrière elle et, de la main, lui caressa tendrement les cheveux. Rachel accepta cette marque d'affection sans bouger. Elle laissa les doigts s'inviter dans sa chevelure épaisse et lui masser doucement la tête. Cela lui faisait du bien.

Les caresses atteignirent son cou et lui arrachèrent un léger frisson. Puis la main d'Uri descendit sur son dos et elle ressentit son passage sur l'attache de son soutien-gorge. Son autre main se trouvait maintenant sur son menton et il fit pivoter doucement son visage vers le sien.

Il est beau et il est si tendre, se dit-elle. Et lorsqu'il se pencha vers elle pour l'embrasser, elle le laissa faire. Puis elle s'accrocha à lui et l'embrassa avec plus d'ardeur.

Un téléphone sonna.

Tous deux se ressaisirent.

Nouvelle sonnerie.

C'était celui du journaliste.

— Je suis désolé...

— Allez. Répondez.

Il attrapa l'appareil posé sur le comptoir de la cuisine.

— Oui ? Oui... C'est moi... Tout à fait, je la connais...

L'air surpris, le journaliste agita un doigt vers Rachel pour lui indiquer que c'était d'elle que l'on parlait à l'autre bout.

Elle l'interrogea de sa main ouverte et Uri se contenta de dessiner un point d'interrogation dans l'espace.

— C'est qu'elle est occupée en ce moment... C'est à quel sujet ?

Un silence.

— ... Bon. Je vous la passe. Elle est à côté de moi.

Il regarda Rachel, sceptique, et lui annonça, une main sur le micro du combiné :

— C'est une jeune femme qui insiste pour vous parler. Elle dit qu'elle est une amie de David. Elle s'appelle Lia.

Paul Carpentier arpentait le front de mer de Tel-Aviv qui alignait ses grands hôtels face à la Méditerranée. Le soleil était revenu et la brise du large soufflait un air nouveau. Il faisait du bien, songeait-il, d'être en liberté. Même s'il devait jouer de prudence et éviter de se signaler, il était de nouveau maître de ses allées et venues. Enfin presque...

Une Fiat 500 klaxonna et s'arrêta à sa hauteur. Il ouvrit la portière et se laissa choir à l'intérieur d'un mouvement souple. Sophie était assise au volant de la voiture ; elle venait de la louer.

— Tu sais que tu dépens entièrement de moi ? dit-elle, moqueuse.

— Que veux-tu dire ?

— Tu ne veux pas prendre le risque de louer une voiture. Tu ne peux pas te déplacer. À moins d'en voler une...

Paul sortit le Glock et le posa sur sa cuisse.

— Ou de kidnapper la conductrice.

— Pas malin. Elle fera beaucoup plus pour toi de son plein gré. Tiens...

Elle sortit un petit téléphone de son sac.

— C'est un portable que j'utilise quand je vais du côté palestinien. Je viens d'y mettre une carte israélienne – tu me dois cent shekels. Mon numéro est déjà dans le carnet, sous « so ». Nous devrions communiquer par texto. Personne ne peut savoir que tu utilises cet appareil. Le timbre de ta voix est sans doute programmé dans leurs systèmes de reconnaissance. Tu te trahirais en parlant.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient sur l'autoroute en direction

de Jérusalem.

— Donc, je te laisse à ce village et je reviens te prendre deux heures plus tard. Ça me laisse le temps d'aller à Mevasseret Tsion, c'est à quinze minutes, pas plus.

— Je ne comprends pas pourquoi tu veux rencontrer l'ex d'Ayalon.

— Intuition féminine. Ils sont séparés. Elle sait forcément des choses sur lui. Je vais à la pêche. Elle s'appelle Aviva. Samuel, qui a été tué dans l'attentat dont je t'ai parlé, était leur fils unique. Elle accepte de me voir.

— Sous quel prétexte ?

— Je fais un reportage pour mon blogue sur le deuil des proches des victimes de terrorisme. Sujet tout à fait plausible.

Ils arrivèrent à l'échangeur de Latroun et Sophie engagea la voiture dans la sortie. Trois minutes plus tard, ils étaient en vue de Neve Shalom.

Elle s'arrêta en bordure de la route.

— Tu sais ce que ça veut dire ? Neve Shalom ?

— Il y a « paix » dedans...

— « Oasis de paix. » Les Arabes l'appellent Wahat as-Salaam, ce qui veut dire la même chose. C'est un village moitié juif, moitié arabe. Ce sont des idéalistes qui l'ont fondé avec l'idée de démontrer qu'ils peuvent vivre ensemble en harmonie.

— Des hippies ? !

— Ha ! Aucune idée. En tout cas, ce sont des gens motivés !

— Et ça marche ?

— Tu verras. Peut-être que tu y trouveras la paix et que tu ne voudras plus en repartir !

— Bon, j'y vais. J'ai rendez-vous dans cinq minutes.

Paul ouvrit la portière. Elle le retint.

— Hé !

— Quoi ?

— Merde.

— Merde à toi.

Paul marcha jusqu'au café qui se trouvait à l'entrée du village. Il y avait une minuscule terrasse, trois tables et un homme seul, en habit de jogging, assis en train de lire le *Yediot Aharonot*.

Sophie s'arrêta devant un petit pavillon sur les hauteurs de la banlieue de Jérusalem. Elle traversa l'allée de dalles du jardin et sonna.

La femme qui vint lui ouvrir avait un fichu sur la tête et semblait porter un poids invisible sur ses épaules. Sophie se demanda si cette perception était influencée par ce qu'elle savait du malheur d'Aviva Ayalon, mais elle croyait lire la douleur dans sa posture un peu voûtée et dans ses yeux et ses sourcils tristes.

Aviva l'attendait et avait préparé un goûter de biscuits et de thé. Elle invita Sophie à passer au balcon, et les deux femmes laissèrent le soleil les réchauffer un moment avant de parler.

— Ça vous dérange si je fume ?

— Oui, en fait. Même dehors, la fumée me donne mal à la tête. Si ça ne vous dérange pas...

— Mais pas du tout, dit Sophie en rangeant son paquet, jurant intérieurement contre celle qu'elle venait de baptiser pour elle-même « Mémé les sept douleurs ».

Elle se montra tout de même empathique au récit d'Aviva. Elle mit surtout le temps qu'il fallait pour établir un climat de confiance et elle réprima toute envie de poser des questions sur son ex-mari, Moshe Ayalon. Elle voulait attendre que cela vienne d'Aviva elle-même.

Cette porte finit par s'entrouvrir au bout d'une demi-heure.

— Il n'y a guère de couples qui résistent à la mort d'un enfant. Et le nôtre n'a pas fait exception. Cela tient peut-être au fait que les hommes et les femmes ne recherchent pas la consolation de la même manière. En fait, je ne sais pas si nous, les mères, tenons tant à être consolées. Moi, en tout cas, je sais que j'ai cultivé ma douleur et que cela m'a sans doute rendue insupportable à vivre. Ma mélancolie continuelle, la façon dont je voulais conserver et mettre en valeur dans la maison la moindre chose ayant appartenu à Samuel. Tout cela n'a sans doute pas favorisé le deuil pour Moshe.

— Et lui, comment était-il ? osa enfin demander Sophie.

— Lui préférait garder tout en dedans. Mais je savais que rien n'était réglé pour lui non plus. Il cultivait un désir... de vengeance.

— Que voulez-vous dire ?

— Un temps, je l'ai convaincu de fréquenter un groupe de soutien psychologique et d'entraide, qui réunissait des parents ayant perdu un

proche à cause du terrorisme. Ce n'était pas vraiment sa tasse de thé. Mais il a fait l'effort de venir, pour moi. Ces rencontres se passaient au sous-sol d'une synagogue qui se trouve près d'ici. Nous y étions une dizaine. Certains avaient perdu un enfant. D'autres un conjoint. Ou un père, ou une mère. Moshe ne prenait pas beaucoup la parole. Il écoutait les témoignages. J'ai fini par comprendre que pour lui, les récits des autres n'avaient pas pour effet de développer un sens d'acceptation de ce qui était arrivé à Samuel, mais que ces histoires renforçaient plutôt sa conviction que les morts devaient être vengés. Après...

Aviva se tut. Elle semblait réfléchir à l'opportunité de s'aventurer plus loin.

— Qu'est-il arrivé après ?

— Oubliez ce que je viens de dire.

— C'est peut-être important...

— Je l'ignore. Je ne veux pas parler pour mon ex-mari.

Elle se leva soudainement.

— Vous voulez encore du thé ?

Sophie s'efforçait de paraître calme même si elle était tendue comme une corde de violon. Elle ne voulait pas brusquer cette femme, mais elle sentait qu'elle était sur le point de lui révéler quelque chose qu'elle devait savoir.

Elle se leva aussi et entreprit de débarrasser la table à café.

— Je vais vous aider.

Elle passa outre aux protestations d'Aviva et se retrouva avec elle dans la cuisine.

— Oh ! C'est magnifique !

Sophie s'était arrêtée devant un plateau de verre dépoli.

— C'est moi qui les fais, dit la femme, qui semblait tout à la fois fière et gênée.

— Ah oui ? Je peux en voir d'autres ?

...

Il s'appelait Yosef Bauer. Et il n'avait rien d'un hippie.

— Je suis un industriel.

Il était ce contact qu'Amanda Speer lui avait légué.

« En Israël, il y a des gens qui sont décidés à ce que les criminels soient poursuivis... »

Mais Paul ne savait absolument rien sur ces « gens ».

La quarantaine, les cheveux bien coiffés, des yeux bleus, très clairs, une montre de prix au poignet, Bauer était un digne représentant de la classe moyenne supérieure. Rien dans son apparence ne concordait avec le stéréotype du militant.

Bauer lui avait raconté brièvement comment, après avoir fait l'armée, il avait lancé une *startup* en instrumentation optique. Son premier marché était celui des systèmes de télédétection militaires.

— Je n'ai rien contre l'armée israélienne en tant que telle, dit-il comme s'il voulait devancer cette question. Elle représente pour nous une nécessité vitale.

Bauer lui fit par ailleurs un portrait brutal des tendances ultranationalistes, voire national-religieuses, qui se développaient depuis quelques années au sein même de l'armée.

— Près de quarante pour cent des officiers d'infanterie vivent aujourd'hui dans les colonies. L'impunité pour les crimes commis dans les territoires palestiniens est devenue une tendance lourde. C'est ce contre quoi nous nous battons.

Ce « nous », lui expliqua-t-il, était un groupe baptisé Shkifout – « Ce qui veut dire “transparence”. » Lui-même et quelques professionnels – avocats, ingénieurs, médecins – avaient créé ce groupe d'enquête légal voué à « la protection de l'éthique et du droit dans la conduite des affaires militaires et sécuritaires » en Israël et dans les territoires palestiniens. Leur principal champ d'action consistait à monter des dossiers contre des responsables militaires qui avaient été lavés de tout blâme à la suite d'opérations controversées : torture de Palestiniens, coups, blessures et meurtres de civils, et ainsi de suite. Ils avaient fait partie de ces rares Israéliens à s'être présentés devant la Commission Goldstone des Nations Unies, après l'opération Plomb durci. Ils avaient pour cela été traînés dans la boue par une partie de l'opinion.

— Nous avons une existence publique. Mais certains dossiers, en particulier celui qui vous préoccupe, sont traités sous le radar. Car les enjeux sont considérables. Ce n'est qu'une question de jours, peut-être, avant que Moshe Ayalon se porte candidat au poste de premier ministre. Une énorme machine le soutient. Les entreprises de construction dans les colonies, l'*establishment* sécuritaire et, en gros, tout ce que le pays compte d'ultranationalistes. Même s'il n'est pas religieux, les messianiques finiront par se rallier à lui.

Yosef Bauer prit le cartable qui se trouvait à ses pieds contre sa chaise, se leva et proposa à Paul de le suivre à travers Neve Shalom.

Il lui raconta qu'il était venu vivre dans ce village à vocation « un peu utopique » après l'assassinat d'Yitzhak Rabin en 1995, point tournant, selon lui, du destin d'Israël.

— Je voulais que mes enfants aillent dans cette école, dit-il en montrant une cour de récréation où des enfants jouaient au foot. La moitié des enfants sont arabes et l'autre, juifs. Ils jouent ensemble, apprennent les deux langues. Mes enfants ont grandi et sont partis, mais je suis resté.

Ils empruntèrent un petit sentier pierreux, qui traversait un boisé en marge du village. Ils débouchèrent devant une curieuse construction, toute blanche, en forme de vessie-de-loup, complètement isolée au milieu d'une clairière.

— On l'appelle « la maison du silence », dit Bauer. C'est une salle de prière et de méditation qui peut servir à tous, juifs, musulmans et chrétiens. Ce sont les fondateurs de ce village qui en ont eu l'idée. Nous n'y serons pas dérangés à cette heure du jour. Et... je ne crois pas que ce lieu ait encore été mis sous écoute électronique !

Paul suivit Yosef Bauer à l'intérieur. Il se retrouva dans une sorte de bulle aplatie comme une mandarine. L'intérieur du dôme était blanc et il n'y avait, pour s'asseoir, que des nattes posées sur un plancher de pierres. Un relent d'encens complétait l'ambiance Nouvel Âge de ce curieux temple.

Les deux hommes prirent place sur des nattes. Paul avait la curieuse impression d'assister à une cérémonie.

— Vous vous demandez dans quelle secte vous avez abouti ! Je le lis dans votre visage...

Paul ne nia pas et se contenta de sourire, une manière d'acquiescer.

— Je me pose une question : pourquoi faites-vous ça ? Je veux dire, cette action ?

— Parce que j'aime mon pays. Mes grands-parents sont des rescapés de l'Holocauste. Et je veux vivre dans un pays digne, avec une armée dont je suis fier. Je sais que cela ne transparaît pas beaucoup dans le discours public, mais je suis convaincu que la majorité des gens sont, au fond d'eux-mêmes, d'accord avec moi.

L'Israélien ouvrit sa serviette.

Il en sortit un document dont Paul reconnut aussitôt le titre : *En*

marge du rapport Goldstone : Allégations de crimes de guerre commis par Israël à Gaza. Il s'agissait du rapport du groupe Myosotis dont il avait trouvé la première page arrachée dans la valise oubliée de Pierre Boileau.

— Des gens que nous connaissons sont morts pour avoir donné naissance à ce document, commença Bauer. Mais ceci n'est qu'un point de départ. Il s'agit d'un récit détaillé de l'opération de Jabaliya, fait par des Palestiniens. Or, il manque des preuves, des corroborations qui ne peuvent venir que de témoignages ou des rapports militaires. Et comme le dossier est considéré comme classé par l'armée, aucune information ne peut sortir de là.

— Mais il y a ces dessins.

Paul tira de sa poche intérieure une liasse de feuillets qu'il avait imprimés le matin. Fidèle à sa promesse, Amanda Speer les lui avait envoyés.

— Les dessins d'Ibrahim Shalabi ? Je les connais bien, dit Bauer en tendant la main et en les feuilletant rapidement pour se les remémorer. Nous avons fait notre part d'enquête. Nous avons pu confirmer l'identité de six soldats et officiers à partir de cette source. Deux seulement ont accepté de collaborer avec nous. Je peux vous remettre la transcription de leurs interviews. Mais vous verrez qu'ils ne savent rien. Il s'agit de simples soldats. Ils peuvent confirmer les ordres reçus, la séquence des événements, etc. Mais rien qui puisse établir une intention criminelle dans la mort de la famille Shalabi.

— Les autres ?

— Ceux qui ont refusé de nous parler ? À mon avis, ils n'en savent pas plus, sauf peut-être un d'entre eux... mais alors là, bonne chance pour lui faire changer d'idée ! C'est un Druze. Lieutenant Fadi Attrache. Voici le portrait qu'en a fait Ibrahim et voici sa photo... Il était aide de camp de Moshe Ayalon.

Paul examina le visage de jeune acteur du lieutenant. Il avait des sourcils très forts, des cheveux noirs ondulés et une peau passablement foncée.

— Pourquoi est-ce si difficile de lui parler ?

— D'abord parce qu'il est Druze. Comme vous le savez, les Druzes sont une minorité religieuse très spéciale en Israël. Ce sont des Arabes qui, contrairement aux Palestiniens, ont accepté la création d'Israël dès le départ et qui servent dans l'armée. Les Druzes, par fidélité et par principe, ne critiquent pas l'armée. La chose se complique encore plus avec Attrache : il a marié une Druze du Golan et il habite le

village de Majdal Shams, là-bas. Or, les Druzes de cette région se considèrent toujours comme des citoyens syriens même s'ils ont subi l'annexion par Israël en 1981. Il a refusé de nous rencontrer.

...

Sophie sembla s'émerveiller comme un enfant lorsque Aviva la fit entrer dans son atelier d'artisan, là où elle travaillait à transformer le verre et produisait des pièces assez jolies. Et Sophie, bonne élève, se fit expliquer les techniques de fabrication.

Ce fut seulement lorsque la chimie se fut durablement installée entre elles que Sophie osa revenir au sujet qui la brûlait.

— Vous faisiez déjà cela lorsque vous étiez avec votre mari ? Ou c'est une nouvelle vocation ?

— C'est nouveau, avoua Aviva. Je le fais pour tromper l'ennui. Vous savez, quand on vit seule...

— Vous avez de la rancœur, parfois ? Je veux dire envers lui, Moshe ? Je suis indiscrete, je sais...

— Non. Vous êtes une femme. Et non, je n'ai pas de rancœur. Vous savez, je m'inquiète parfois pour lui. Pour son âme.

— Il a fait quelque chose de mal ?

Aviva porta les mains à sa bouche comme pour s'imposer le silence. Mais ses yeux semblaient contempler quelque chose qu'elle ne voulait pas voir.

Dans sa poche, Sophie sentit la vibration de son téléphone. Un message de Paul.

« Carpentier... ce n'est pas le moment », songea-t-elle.

— Je ne peux pas parler, mademoiselle.

— Sophie.

— Je ne peux pas parler, Sophie. Il y a des choses dont on ne doit pas parler devant des journalistes.

— Si vous voulez vous confier à Sophie Boulé, ce ne sera pas à la journaliste que vous aurez parlé...

Nouvelle vibration dans sa poche. « *Fuck you*, Carpentier... »

— Venez.

Aviva l'entraîna hors de l'atelier.

...

Paul rageait. Il en était à son troisième message texte sans réponse. Il était impatient de partir, de se mettre en route pour Majdal Shams, pour y retrouver le Druze.

Il devait passer outre aux objections de Bauer et tenter sa chance. Comment ? Il aurait tout le trajet pour y penser.

Il n'avait de toute façon aucune autre option.

...

Aviva avait fait entrer Sophie dans le musée qu'était devenue la chambre de Samuel. Les stores étaient baissés et la pièce se trouvait dans l'obscurité. La mère se contenta d'allumer une petite lampe de chevet, peut-être pour échapper, se dit Sophie, à l'éclairage cru et trop cruel des souvenirs. On pouvait percevoir tout de suite qu'elle n'avait pu se résoudre à déplacer quelque objet que ce soit depuis la tragédie.

Sophie se laissa aller à parcourir ce sanctuaire dont les images de joies passées ne faisaient qu'accentuer le sentiment d'un bonheur perdu. Les photos, surtout. Celles de la graduation. Celles des exploits sportifs, d'une médaille de natation... Il y avait celle, touchante, où, les yeux remplis d'admiration, Samuel serrait la main d'Ariel Sharon penché sur lui. Puis, celle qu'elle avait reconnue immédiatement, où on le voyait aux côtés de son père, près des chars à la frontière du Liban, portant le t-shirt des Forces de défense israéliennes.

— Vous avez vécu dans un monde militaire...

— Oui. C'est un fait. Samuel voulait d'ailleurs suivre les traces de son père.

— C'est honorable, non ?

Aviva ne répondit pas.

Ce silence fit comprendre à Sophie qu'elle approchait du but. Il lui fallait poser la bonne question.

— J'ai entendu dire que votre ex-mari avait été un héros...

Aviva laissa échapper un soupir avant de dire que, oui, on pouvait dire cela.

— Mais vous avez des doutes...

La voix de Sophie s'était faite encore plus rauque que d'habitude. Les deux femmes se faisaient face au milieu de cette chambre mal éclairée et c'est peut-être cette pénombre, dirait plus tard la jeune

femme, qui favorisa la confiance.

— Moshe avait une carrière brillante dans l'armée. Après la mort de Samuel, il aurait pu se retirer. Il n'avait plus besoin de prouver quoi que ce soit. Mais au contraire, il s'est projeté dans la guerre, en particulier celle contre Gaza. Il s'est porté volontaire et il a passé des jours et des nuits à planifier l'opération. Puis il a obtenu ce commandement d'une partie de l'offensive terrestre. Et, vous en avez peut-être entendu parler... Cette famille. Ces enfants qui sont morts.

— À Jabaliya, oui.

— Eh bien, Sophie, je n'ai jamais parlé de ça... mais je ne peux pas m'enlever de la tête que cette famille portait le même nom qu'Ahmed Shalabi. Le meurtrier de notre fils.

Sophie passa les bras autour d'Aviva Ayalon et la serra contre elle longtemps.

Les essuie-glaces balayaient les gouttes de pluie froide qui tombaient sur les hauteurs des monts de Judée tandis que la Volvo d'Uri Elon progressait vers la Cisjordanie en direction de la jonction d'Efrat.

Rachel était perdue dans ses pensées pendant que son compagnon conduisait en silence.

Qui est cette fille ? Une amie de David, a-t-elle dit. Dis-moi, mon fils, tu ne m'avais pas dit que tu avais une amie...

Rachel sourit à cette pensée. Mais elle se rembrunit au souvenir de la déclaration de Lia : « C'est Amos qui l'a incité à faire ce témoignage sur Paul à la télévision. »

Oui, je le savais. Ou plutôt, je l'avais deviné sans oser me l'avouer.

Son crâne reposait sur l'appuie-tête et son esprit était projeté dans toutes les directions en même temps.

Cet homme, à côté de moi. Son baiser tout à l'heure... Oui, je l'ai désiré. Sinon, pourquoi serais-je allée chez lui ? Une femme ne se retrouve pas par hasard seule dans l'appartement d'un homme célibataire. Je sais que je raisonne encore comme une hassidique. Mais les lois du corps humain sont comme les lois de la physique. Toute la question est de savoir si on doit vivre dans la peur de ces lois ou plutôt danser avec elles.

— Que vous a dit cette jeune femme, Lia, exactement ? demanda Uri, la tirant de sa rêverie.

— Elle dit qu'Amos, qui est un cousin à moi chez qui vit David – je vous en ai déjà parlé –, est venu chercher mon fils chez elle ce matin. Il faut croire qu'il avait passé la nuit avec elle... Son oncle est venu

avec d'autres sentinelles de la colonie, avec des armes, chercher David.

— Pour l'emmener où ?

— Selon elle, ils sont partis chez Amos. Mais celui-ci ne répond pas à mes appels. Pas plus que David.

— Pourquoi ne voulez-vous pas appeler la police ?

— Nous verrons là-bas après avoir parlé à Lia. Elle nous attend près de la barrière de l'enceinte de la colonie.

La voiture avait pénétré en territoire palestinien occupé et arriva rapidement en vue de la jonction d'Efrat, près des grandes zones de peuplement juif. Karmé Tsour n'était plus qu'à une dizaine de minutes.

La Volvo suivait une jeep militaire israélienne. Le long de la route, de jeunes Palestiniens marchaient, le capuchon de leur kangourou relevé sur la tête pour se protéger de la pluie fine.

Tout paraissait sinistre. Les éclaboussures de boue sur les murs des maisons, les démarches fatiguées des passants, les lézardes sur le minaret d'une petite mosquée. Rachel réalisa que c'était près d'ici qu'elle avait reçu des pierres en conduisant.

Uri, elle le voyait bien, conduisait nerveusement depuis qu'ils étaient entrés en territoire occupé. Serait-il le genre d'homme capable de la protéger ?

Je ne sais pas où tu es, Paul. Mais en ce moment, je voudrais que tu sois avec moi. Oui. Tellement. Mon amour.

...

David était retenu au sous-sol de la maison de son oncle dans une garde-à-vue improvisée. Au pied des marches, Israël, l'homme de main d'Amos, était assis, son fusil posé sur les genoux, lui interdisant l'accès vers la sortie.

Amos se trouvait au rez-de-chaussée, et David pouvait entendre qu'il parlait au téléphone en faisant les cent pas. Il ne pouvait saisir exactement ce qu'il disait, mais il allait de soi qu'il était question de lui.

À qui se rapportait-il ?

Les pensées de David se concentraient cependant surtout sur la table d'ordinateur qui se trouvait de l'autre côté de la grande pièce. Il s'agissait de sa propre table de travail. Visiblement, quelqu'un d'autre

s’y était installé depuis son départ. Sans doute son oncle avait-il passé une partie de la nuit à fouiller son ordinateur et à enquêter sur la provenance de la vidéo compromettante qui lui avait été envoyée.

Cette table comportait un tiroir, sur le côté gauche. Et, dans ce tiroir, l’arme. Le revolver que lui avait donné Amos. Et dont il ne s’était jamais servi.

...

Amos avait le combiné collé à l’oreille et parlait avec animation avec le Canada, là où il avait tiré Saul Hoffman du lit.

Amos sentait bien que son ascendant sur son neveu s’était évanoui en quelques heures fatidiques. Cette rupture lui brisait le cœur et mettait à l’épreuve son sens de la mission. David avait été sa recrue. Il avait pratiquement été son fils spirituel. Et voilà qu’il le trahissait à cause de cette fille.

Mais il lui fallait mettre ses sentiments de côté et revenir aux enjeux stratégiques de l’affaire.

C’était Saul Hoffman qui lui avait demandé d’inciter David à dénoncer son père. Hoffman était un des plus grands partisans du mouvement des colons au Canada. Hoffman qui, à l’autre bout du fil, avait repris ses esprits et semblait mesurer la gravité de la situation.

— Il menace de revenir publiquement sur sa déclaration au sujet de son père, expliquait Amos, et de déclarer qu’il a été manipulé. Bref, de remuer une eau qu’il vaut mieux laisser dormir.

Le Canadien lui promit d’agir vite et de prendre contact avec les bonnes personnes en Israël pour qu’elles viennent le seconder. Mais il devait à tout prix garder David jusque-là.

Non, il ne lui serait fait aucun mal, promit Hoffman.

...

Rachel repéra Lia de loin, alors que celle-ci faisait les cent pas sur le bord de la route, les bras croisés, un tricot de laine rose sur les épaules, les cheveux en bataille et apparemment très absorbée par ses pensées.

Celle-ci releva brusquement la tête en entendant arriver leur voiture et leva le bras pour se signaler, ses yeux vifs cherchant à reconnaître Rachel à travers le reflet du pare-brise.

La Volvo s’immobilisa à côté d’elle et Lia monta à l’arrière, sans

même attendre qu'on l'y invite.

Elle expliqua rapidement la situation. Son documentaire, l'extrait de film sur Amos, qu'elle avait fait voir à David et qui avait déclenché la crise.

— Les hommes d'Amos ont pris mon ordinateur et mes cartes numériques de tournage, dit Lia en se prenant la tête. C'est sûr qu'ils ont tout détruit à l'heure qu'il est.

Elle sentit la main de Rachel se poser sur la sienne.

— Je suis désolée, Lia.

Cette marque d'empathie, au moment où son fils devait occuper toutes les pensées de Rachel, la toucha.

— Il faut s'occuper de David !

Leur voiture n'eut aucune difficulté à pénétrer dans la colonie. Lia y habitait et elle pouvait y faire entrer ses invités quand elle le voulait. Le garde armé se contenta de scruter leurs visages, ne leur posa pas de questions et fit rouler la grille électrique sur le côté pour les laisser entrer.

— Les gardiens sont avec Amos, dit Lia, une fois à l'intérieur du *yeshouv*. Celui-ci est sans doute déjà en train de le prévenir de notre arrivée.

Cette prédiction se vérifia dans les minutes qui suivirent ; ils aperçurent Amos qui les attendait sur le seuil de sa maison.

Uri arrêta la voiture et tous trois descendirent.

Lia et Uri restèrent en retrait quand Rachel fit les premiers pas vers la maison.

— Où est David ?

— Rassure-toi, Rachel. Il est à l'intérieur et il va bien.

— Alors, dis-lui de sortir.

— Laisse-moi te parler un instant. David traverse une crise mais il est, dans son âme, crois-moi, un sioniste authentique. Je n'ai pas l'intention de lui faire du mal, je ne veux que l'empêcher de *se* faire du mal. Il a besoin de reprendre ses esprits, de se recentrer... Je viens de parler avec de bons amis au téléphone. Avec ton accord, je peux l'envoyer dans un camp préparatoire à l'armée que nous avons en Samarie. C'est une retraite parfaite pour les jeunes de son âge qui sont *chozer le shééla* – passés du côté des questions.

Amos avait sciemment utilisé l'expression juive consacrée pour désigner ceux qui, temporairement veut-on croire, s'éloignent de la

foi. Une expression que Rachel avait si souvent entendue à son propre sujet...

— Oui, un camp d'embrigadement sioniste religieux, coupa Uri Elon qui, pour la première fois, se mêlait à la conversation. J'ai entendu parler de ces camps où on prépare les jeunes à refuser d'obéir si, un jour dans l'armée, on leur ordonne d'évacuer les colons.

— Mais qui est ce type ? demanda Amos en dévisageant le journaliste du *Haaretz* d'un air ahuri.

Rachel ne prit pas la peine de répondre et fonça vers la maison.

Amos ne put que s'écarter et la laisser passer.

— Uri et Lia, ordonna Rachel, attendez-moi ici.

Elle entra, son cousin sur ses talons.

Lia partit à pied sans dire où elle allait.

Uri resta seul, debout entre sa voiture et le lieu du drame qui allait inévitablement se dérouler derrière cette porte close.

...

— David !

— Maman ? !

Rachel dévala les marches et tomba sur Israël, le milicien armé. Elle se retourna et fit face à son cousin, hors d'elle-même.

— Ainsi, Lia a dit vrai : tu détiens mon fils prisonnier !

— Je vais t'expliquer...

À son tour, Amos se retrouva immédiatement au bas de l'escalier.

— Il n'y a rien à expliquer. David, tu viens avec moi !

Israël s'interposa. Il avait une carrure énorme et braquait cette fois son arme sur David, prêt à obéir à Amos.

Rachel se retourna vers son cousin et le regarda droit dans les yeux. Son regard semblait capable de mettre le métal en fusion, mais sa voix se fit calme et glaciale lorsqu'elle demanda :

— David ?

— Oui, maman.

— Est-ce vrai que c'est Amos qui t'a incité à donner cette entrevue au sujet de ton père ?

— ... Oui, maman.

Une violente gifle atteignit Amos en plein visage.

Sa tête avait à peine amorcé son retour en position normale qu'une autre frappe l'atteignit, du revers de la main, déclenchant un saignement de nez.

Israël, le colosse, saisit le bras de Rachel par-derrière. Celle-ci commença à se débattre furieusement.

— Arrêtez !

Ils se retournèrent tous vers David, qui venait de crier et tenait le revolver bien en ligne avec la tête d'Israël.

— Jette ton fusil.

L'autre lança un coup d'œil en direction d'Amos qui baissa les paupières en signe d'acquiescement. David les fit s'écarter vers le centre de la pièce. Il poussa sa mère vers les marches et se baissa pour ramasser l'arme du milicien.

— Monte, maman !

Rachel lui obéit.

La mère et son fils débouchèrent dehors devant Uri qui parut secoué de voir David surgir avec un pistolet et un fusil semi-automatique dans les mains.

— Partons vite ! lui intima Rachel.

Mais au même moment, une voiture débouchait en trombe au bout de la rue. C'était une grosse cylindrée Pathfinder noire. Elle vint s'arrêter devant eux. Lia était au volant.

— Monte avec moi, David ! Ils ne te laisseront pas sortir à la grille.

— Et ma mère ?

— C'est toi qu'ils veulent ! Vite !

Amos sortait de la maison.

David eut un coup d'œil pour sa mère. Le temps d'y lire son approbation.

Il monta à côté de Lia et vit Amos qui parlait dans un walkie-talkie. Lia embraya et accéléra violemment. Dans l'habitacle, le bip indiquant que les ceintures de sécurité n'étaient pas attachées créait un bruit affolant. Mais il n'y avait pas de temps à perdre.

Le Pathfinder avait atteint une vitesse folle pour ce quartier résidentiel. Deux femmes poussant des landaus se rangèrent en courant sur le côté de la rue en le voyant venir sur elles et hurlèrent à son passage.

À l'intersection, Lia et David virent arriver vers eux par la droite un pick-up au pare-brise grillagé, des phares vissés sur le toit, qui fonçait vers eux à vive allure. Un véhicule de la milice locale.

Lia coupa sur sa gauche dans un crissement de pneus. Elle roulait à tombeau ouvert vers le bas de la pente.

— Où va-t-on ? cria David.

— Chez les Palestiniens !

— Quoi ? !

Lia regardait dans le rétroviseur le pick-up qui s'approchait. Le bip était obsédant. Elle poussa l'accélérateur au plancher.

— David, écoute-moi. Nous n'avons pas le temps de discuter. Quand nous serons à la clôture, dès que tu le pourras, cours à travers les oliviers vers Beit Ommar, chez les Palestiniens. Laisse tes armes dans la voiture. Tu n'en auras pas besoin là-bas.

— Mais comment vais-je passer la clôture ?

— J'ai mon idée.

Le véhicule quitta la rue asphaltée et emprunta un mauvais chemin de pierre qui dévalait la colline en pente abrupte. Le Pathfinder s'affaissa dans une ornière avant de rebondir de manière spectaculaire sur une bosse, retomba dans un bruit de douleur métallique avant de frapper une autre bosse, puis se mit à danser sur le sentier, manquant de se renverser.

— On y arrive ! cria Lia par-dessus l'alarme de l'habitacle.

Ils passèrent sous un mirador militaire inoccupé. La clôture métallique qui encerclait la colonie était en vue.

— À Beit Ommar, demande Amir Moussa. Amir Moussa. C'est mon ami. C'est lui qui a filmé les images de ton oncle. Il t'aidera.

Le Pathfinder arrivait devant la clôture. Lia ne ralentit même pas et fonça à toute vitesse dans l'obstacle. La clôture se renversa sous l'impact et le 4x4 s'immobilisa violemment contre les pierres de l'autre côté.

— Vas-y ! Cours !

David hésita une seconde puis ouvrit la portière, sauta au-dehors et enjamba les barbelés écrasés par les pneus avant de se retrouver sur la terre rocailleuse de l'oliveraie. Derrière lui, le pick-up venait de s'immobiliser à son tour, et il entendit les portières s'ouvrir et les occupants lui crier après.

Puis, la voix de Lia qui criait :

— David ! Enlève ta kippa !

Lia, sortie à son tour, regardait courir son ami, son amoureux qui arrachait la kippa de sa tête et fonçait à travers les oliviers vers le village palestinien, libre et, surtout, libéré. Cette image, elle le savait, resterait pour toujours dans sa tête et dans son cœur comme le souvenir d'un de ses plus grands accomplissements.

L'entrevue accordée par le ministre Peter Craig à la télévision israélienne touchait à sa fin quand l'animateur, Aaron Liel, lui demanda, incisif :

— Votre gouvernement ne parle jamais des colonies israéliennes. Est-ce à dire que vous êtes résignés à la permanence du peuplement juif dans les territoires occupés ?

— Nous n'appuyons pas la construction dans les territoires disputés, Aaron. Mais nous nous refusons à revenir continuellement sur ce sujet. Nous trouvons plus important de condamner le fait que les écoles palestiniennes prônent la destruction du peuple juif, tandis que de nombreux accusateurs dans le monde préfèrent lancer la pierre aux Juifs parce qu'ils construisent des maisons pour leurs enfants.

Les journalistes canadiens qui visionnaient l'entrevue dans une salle attenante échangèrent des regards entendus. La phrase se retrouverait dans les bulletins et les journaux au Canada.

— Intéressant de constater que c'est une des phrases préférées dans les discours des colons, persifla Derek Common, le correspondant de CBC à Jérusalem.

Peter Craig se levait pour quitter le studio.

Les journalistes furent priés de sortir.

Dehors, des agents de sécurité scrutaient les abords de l'édifice, là où attendaient les limousines réservées aux VIP de la délégation ministérielle. Deux minibus destinés aux journalistes et au reste du contingent étaient parqués juste derrière. Chacun avait repris sa place à bord.

Il ne manquait que le ministre et sa garde rapprochée.

Celui-ci se pointa enfin à la sortie, serrant la main de quelques dignitaires de la station, suivi par la caméra que les différentes chaînes canadiennes avaient mise en commun pour couvrir les déplacements de la journée.

Au moment où Peter Craig posait le pied dehors, deux agents se ruèrent sur lui et le repoussèrent à l'intérieur de l'édifice.

Ce fut le brouhaha dans le minibus. Les journalistes avaient tout vu. Ils se précipitèrent dehors mais furent à leur tour cernés par des agents qui leur ordonnèrent de se planquer à l'intérieur de l'édifice.

— Vite ! C'est une alerte de sécurité !

Les journalistes étaient peu enclins à discuter de la pertinence d'une alerte décrétée par des professionnels israéliens. Comme tous les autres membres du groupe, ils se ruèrent vers le hall d'entrée.

À l'intérieur, ils furent dirigés vers une salle de conférence. Certains eurent le temps d'apercevoir le ministre, empoigné solidement par deux colosses, et que l'on entraînait vers les entrailles de l'édifice. Dehors, des sirènes se rapprochaient.

Il régnait dans la salle de conférence une confusion générale. S'y mêlaient l'excitation et une bonne dose d'inquiétude.

Un des hommes de la sécurité éleva alors la voix et tous se turent.

— Ceci est une alerte de sécurité ! Nous vous demandons de rester calmes et de demeurer ici, dans cette pièce, jusqu'à nouvel ordre. C'est une situation très sérieuse ! Votre vie n'est pas en danger, mais nous devons nous assurer que le périmètre autour est sécurisé avant de vous permettre de sortir.

— Qu'est-ce qui se passe ? osa demander une voix.

— Je ne peux rien vous dire maintenant. Quelqu'un viendra vous donner des explications le moment venu.

...

Lorsque ce moment vint enfin, les journalistes présents comprirent qu'ils ne perdraient pas leur temps à accompagner le ministre vers son souper officiel. Ils avaient des tâches autrement plus urgentes à exécuter.

Peter Craig, malgré son retard sur l'horaire, improvisa une mêlée de presse pour leur parler brièvement à la lumière des événements qui venaient de se produire.

Les services de sécurité israéliens – «qui sont quand même les meilleurs au monde avec ceux du Canada!» trouva-t-il le temps d'ironiser – avaient déjoué une tentative d'attentat contre lui. On n'avait pas d'informations plus précises à communiquer sur ce fait aujourd'hui mais, oui, il avait été mis au courant de menaces contre lui à son arrivée en Israël. La sécurité avait été renforcée en conséquence, et avec raison – la preuve venait d'en être faite. L'alerte avait été donnée parce qu'on avait signalé la présence, à proximité, d'un suspect lié à ces menaces. Le suspect était activement recherché, mais on ne pouvait en dire davantage à ce stade.

— Nous vous tiendrons informés de tout développement. Merci, conclut Peter Craig avant de se dépêcher à prendre place sur la banquette arrière de sa limousine.

Rentré à l'hôtel avec la presse, l'attaché du ministre, Nigel Strong, prit en aparté son ami Derek Common.

Dans l'heure qui suivit, le journaliste de CBC conclut ainsi son reportage, devant les ombres et les lumières dramatiques de la façade du King David :

«Selon des sources proches de la sécurité intérieure israélienne, l'homme recherché serait un Canadien.

« Derek Common, *CBC-News*, Jérusalem. »

...

— Les Palestiniens ont dansé dans le camp de Jabaliya..., murmura Sophie en conduisant à travers la plaine agricole de Galilée.

— Quoi ?

— Je repense à cette phrase que m'a dite Moshe Ayalon et qui prend désormais tout son sens. Des Palestiniens avaient célébré l'attentat kamikaze qui a coûté la vie à son fils. À ses yeux, ils étaient tous coupables. Cet homme obsédé par les concepts de punition et de vengeance chez les Arabes a donc choisi d'adopter ce qu'il déplorait dans leur culture.

Depuis qu'ils avaient pris la route, Paul ne cessait de ressasser les éléments éparés qu'il avait glanés depuis le début de cette affaire.

Une ONG, Myosotis, avait enquêté sur le massacre de la famille Shalabi à Jabaliya. Pierre Boileau avait soutenu cette enquête en la subventionnant et il avait été la cible d'attaques administratives intenses pour ça. Paul se demandait depuis le début ce qui avait finalement scellé son sort. Qu'avait-il appris en cours de route qui

avait précipité la décision de l'éliminer physiquement ?

Personne n'avait jusque-là établi le lien entre l'identité du kamikaze, Ahmed Shalabi, et la famille bombardée de Jabaliya. Il faut dire que le nom des kamikazes de l'Intifada n'était que rarement rapporté et jamais publicisé. Boileau avait-il découvert cette identité, comme Sophie venait de le faire, et saisi qu'il s'agissait du mobile du général Moshe Ayalon ?

— Je ne comprends pas, commença Paul. Si Pierre Boileau avait découvert ce lien, ne l'aurait-il pas révélé à son alliée chez Myosotis, Amanda Speer ? Celle-ci n'en a jamais fait état.

— Bizarre en effet. Mais toi-même, tu as été leur cible. Je crois que peu importe jusqu'où Boileau, Speer ou toi aviez réussi à vous rendre dans l'enquête, vous étiez devenus une menace trop grave pour Ayalon et pour ceux qui le protègent.

— J'ai une très mauvaise nouvelle à t'annoncer.

Elle se retourna vers lui, pas trop certaine du sérieux de ce qu'il s'apprêtait à lui dire.

— Toi aussi, tu fais désormais partie de leur liste noire.

...

Ils arrivaient en vue de Nazareth. Encore une heure et ils seraient dans le Golan.

Au volant, Sophie Boulé, comme toute bonne Israélienne, ouvrit la radio pour le bulletin de nouvelles du top de l'heure.

Paul somnolait sur le siège du passager. La radio le réveilla.

Puis, la nouvelle tomba.

— Ça alors ! s'écria Sophie.

Paul, dont l'hébreu était rudimentaire, n'avait pas compris, sinon qu'il était question du Canada.

— Il y a eu une tentative d'assassinat aujourd'hui, contre Peter Craig, à Jérusalem !

S'ensuivit une discussion à bâtons rompus entre les deux sur le caractère fantastique de cette nouvelle.

— C'est tout de même étrange, analysa Paul. Je sais bien que l'image du Canada est ternie aux yeux des Palestiniens. Mais de là à exciter l'imagination des extrémistes et à faire de son ministre des Affaires étrangères une cible ? Ça ne me paraît pas réaliste...

— Non ? Alors imagine qu'un loup solitaire, un Canadien fou converti à l'islam, décide de porter son bras vengeur sur un des sionistes chrétiens qui gouvernent son pays.

Paul se retourna brusquement vers elle.

— Je crains que ceux qui protègent Ayalon ne viennent de se donner un permis de tuer. Un permis de tuer Paul Carpentier.

Il n'était plus question de prendre une chambre d'hôtel pour la nuit. Le risque était trop grand d'être découverts.

Paul et Sophie étaient parvenus sur les hauteurs du Golan peu après minuit. En bordure de la route menant au village druze de Majdal Shams, ils avaient repéré un ensemble de ruines en béton : des bunkers de l'armée syrienne désertés en 1967. Il y avait une demi-douzaine de ces constructions vandalisées, couvertes de graffitis et remplies de vieux matériaux abandonnés. Mais elles offraient un toit, et des caisses sur lesquelles s'asseoir.

— Je prendrais une autre de tes cigarettes, demanda Paul.

— Tu fumes ou pas ?

— Quand on sait qu'on va mourir, le problème de la fumée devient très secondaire...

— Tu es mort souvent ?

— Quelques fois, il me semble.

Paul ferma les yeux. Il se revit dans le tunnel. Cette image, qui lui revenait souvent depuis quelques jours, provoquait chez lui une profonde angoisse. Il devait la chasser. Il se leva brusquement, s'en alla vers la sortie et s'arrêta dans l'encadrement de la porte.

Respirer l'air froid de la nuit lui fit du bien.

Derrière lui, il entendit Sophie qui se levait et s'approchait.

— Tu souffres ? murmura-t-elle.

— Tu aimes les questions directes, toi !

— C'est un défaut ?

— Tu me parais être une vipère de l'interview. Tu en as fait la démonstration à quelques reprises ces derniers temps...

Dans la pénombre, Sophie sourit à cette pique qu'elle prit comme un compliment. Elle tira une bouffée ; la lueur orangée fit ressortir ses pommettes et les cernes sous ses yeux.

Ils restèrent silencieux. Lui regardant la lune s'élever au-dessus des arbres. Elle en retrait.

Paul se mit à monologuer. Pour lui plus que pour elle.

— J'ai tout perdu. Ma blonde. Mon fils qui s'est retourné contre moi. Et ma patronne qui est morte. Je n'ai plus ni famille, ni travail. Mon gouvernement me traque. Une partie des Forces israéliennes veut ma peau...

Sophie avait avancé sa main vers l'épaule de Paul. Elle s'arrêta à quelques millimètres.

— ... et j'ai été déclaré antisémite notoire !

Il se retourna et elle recula d'un pas.

Paul lui faisait face, debout dans l'encadrement de la porte. Dans le contrejour de la lune, elle ne pouvait pas distinguer ses yeux. Elle ne savait pas s'il l'accusait encore ou s'il blaguait.

— Tu veux en parler ?

Il inspira.

— Je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un qui soit soumis à une pression comme celle que tu vis en ce moment, dit-elle. Et pourtant, tu agis avec sang-froid. Je t'admire pour ça.

— Et pour le reste ?

Elle rit.

Elle avança sur lui et il s'écarta pour la laisser sortir. Il la suivit dehors.

— Comment vis-tu avec ta réputation d'antisémite ?

— L'accusation d'antisémitisme, c'est comme celle de pédophilie. Ça te classe comme infréquentable et ça te colle à la peau pour la vie.

Il inspira de nouveau et mit ses mains dans ses poches avant de reprendre :

— Mais ce n'est pas ça qui me dérange. J'ai toujours cru que ce que l'on est vraiment est plus important que ce que les autres pensent

que nous sommes.

Elle se contenta de croiser les bras et elle inclina la tête sur son épaule, sachant d'instinct qu'il allait continuer. « Oui, se dit-elle, je suis une vipère de l'interview. »

— Ce qui me dérange pourtant, poursuivait Paul, c'est que ce soit ce que mon fils pense vraiment de moi.

— Il vieillira et verra les choses autrement.

— *Inch Allah !* Mon erreur a été d'accepter ce boulot et d'emmener ma famille vivre ici.

— Ce n'était pas une erreur. Seulement un catalyseur. Ses problèmes d'identité, David les aurait eus même si vous aviez vécu en Australie. C'était écrit dans le ciel, non ?

— Si. On peut dire ça. Bref, je ne sais pas ce que sera ma vie si je survis. *Anyway...*

Il balaya l'air de la main avant de se taire.

Elle tira une cigarette de son paquet sans lui en offrir une et l'alluma avant de changer le cours de la discussion.

— Et Rachel ?

— Quoi ?

Paul garda le silence et mit longtemps avant de le briser.

— C'est la femme de ma vie, dit-il simplement.

— Tu es chanceux. Elle t'aime encore...

— Que t'a-t-elle dit ?

— Rien. Je le sais.

— Je l'ai rencontrée quand elle était enfant. Je lui ai sauvé la vie. Ou au moins son innocence quand un salaud essayait de la violer. J'étais jeune journaliste et cela m'a valu l'impensable ouverture des juifs hassidiques à leur monde. Et je les ai trahis quelques années plus tard en leur ravissant leur princesse – qui était très consentante et n'était plus une enfant...

Paul souriait et Sophie le voyait se détendre, pour la première fois depuis qu'elle l'avait rencontré.

— Rachel est devenue une artiste, une vraie. Et c'est ce dont je suis le plus fier.

— Au fait... c'est demain soir, le vernissage de son exposition.

— Ah ! merde ! J'avais oublié. Et je ne serai pas là ! Merde !

Paul s'arrêta pour réfléchir à ce que cela signifiait. L'impossibilité d'y être. L'impossibilité de communiquer. Le fossé se creusait, béant, entre Rachel et lui.

— Sophie ?

— Oui ?

— Je m'excuse pour l'autre soir.

— ...

— Je veux dire, pour la brutalité de mon arrivée chez toi.

Il savait qu'il disait une bêtise, mais il avait envie de faire la paix avec elle. De dire quelque chose de gentil.

— Tu t'excuses toujours ainsi à propos de rien ?

— Très certainement, oui ! J'ai cette réputation.

— Me semble, oui !

Elle éclata d'un rire léger. Il lui donna une petite tape amicale sur l'épaule.

— Je vais essayer de dormir dans la voiture, déclara-t-il. Ici, il fait trop froid.

Le sommeil ne venait pas.

Trop d'événements, trop d'émotions, il semblait à David que sa vie et les certitudes qu'il avait fait siennes avaient été passées à la déchiqueteuse. À commencer par celle du danger de se trouver ici, dans une maison palestinienne, en tant que juif. Il était non seulement vivant, il avait aussi été accueilli en invité de marque.

Bien sûr, le fait d'avoir été un fugitif de Karmé Tsour et d'avoir été vu s'échappant avec, à ses trousses, des miliciens de la colonie l'avait d'emblée rendu sympathique.

Le grabuge créé par sa fuite, la clôture abattue par le Pathfinder, tout cela avait attiré l'attention de fermiers qui se trouvaient à proximité dans leurs champs. Des *shababs* (gamins) avaient couru vers lui en lançant des pierres dans sa direction, mais un paysan était aussitôt intervenu pour les arrêter et lui avait fait signe d'avancer. David avait obéi, les mains dans les airs, et l'homme et d'autres curieux qui s'approchaient se mirent à rire de le voir s'avancer dans cette posture. Il comprit qu'il se couvrait de ridicule. Il baissa les bras puis, parvenu près d'eux, se mit aussi à rire, quelque peu gêné.

Au bout de quelques minutes, il finit par leur faire comprendre qu'il cherchait un certain Amir Moussa quand, contre toute attente, celui-ci se présenta sur les lieux comme par magie. Il avait été prévenu par Lia et avait accouru.

Amir Moussa était à peine plus vieux que lui – vingt ans environ – et il parlait un anglais correct. Il traduisit pour les autres villageois présents le récit que David lui fit de sa fuite, aidé par Lia. Ce récit provoqua l'hilarité générale, certains ne manquant pas de mimer, pour

ceux qui venaient de se joindre à eux, l'arrivée de David mains en l'air.

Le jeune Palestinien l'invita chez lui et ils se rendirent à sa maison, en bordure du village, entourés d'une procession d'enfants qui dansaient et riaient.

Par la suite, David était passé d'une surprise à l'autre.

Les parents d'Amir, de modestes paysans, l'avaient invité à rester chez eux, la mère se lançant dans la préparation d'un véritable banquet.

Le bruit de sa présence avait couru et des amis d'Amir et de sa famille y avaient trouvé un prétexte pour passer à la maison, si bien qu'une quinzaine de personnes s'y étaient retrouvées à table pour partager un repas gargantuesque fait de poulet rôti, de taboulé, de salades aux concombres et tomates, d'olives, de houmous et d'une quantité impressionnante de marinades.

David, au centre de toute cette attention, se sentait intimidé.

Un homme lui posa une question qu'il ne comprit pas.

— Il demande si tu es juif, dit Amir.

David sentit tous les regards se poser sur lui.

— Oui, dit-il sans attendre, mais avec le sentiment de faire un aveu difficile.

Il y eut un silence autour de la table. Puis une nouvelle question.

— Il demande où est ta kippa. Tu n'as rien sur ta tête...

David hésita un instant, puis la sortit de la poche arrière de son pantalon, là où il l'avait mise pendant qu'il courait.

Ensuite, se surprenant lui-même par son audace, il la déplaça avec soin et la posa sur sa tête.

Une femme poussa un cri. David se dit qu'il était allé trop loin.

Puis la femme se mit à applaudir, bientôt imitée par plusieurs. Tout le monde se lança dans une discussion animée.

David eut le sentiment qu'ils voulaient le prendre à témoin de leur cause, comme s'ils voyaient en lui une sorte d'ambassadeur de leur vérité.

Un homme tout ridé coiffé d'un bonnet de laine se lança dans une tirade politique appuyée par force grands gestes, frappant l'intérieur de sa paume ouverte avec l'index de l'autre main pour marquer chaque point de son argumentation. Amir traduisait à mesure.

Il lui dit que Beit Ommar faisait partie du mouvement des villages pratiquant la résistance non armée contre l'Occupation. Chaque semaine, on manifestait. Le prix à payer, pour la population, était un harcèlement constant par l'armée. Celle-ci multipliait les raids et les arrestations dans le village, à toute heure du jour et de la nuit, la nuit de préférence. Tous ceux qui se mobilisaient pour manifester chaque semaine contre la présence des colons sur les terres du village étaient sujets aux arrestations, et plusieurs effectuaient de longs séjours en prison. Même les enfants étaient arrêtés et condamnés.

Bientôt le débat s'engagea entre deux hommes, le premier brandissant à tout bout de champ l'index vers le ciel (vers Allah ?), tandis que l'autre agitait sa main devant lui, les doigts joints, pour lui intimier d'attendre un instant et de l'écouter.

David, qui les observait avec amusement sans comprendre, sentit une bouffée d'exaltation monter en lui. Découvrir qu'il pouvait ainsi se trouver parmi des Arabes, en plein territoire palestinien, seul de son camp et se proclamer juif le remplissait de chaleur et de fierté. La chaleur de se sentir bienvenu et accepté. La fierté de savoir que peu des siens pourraient même imaginer vivre une pareille scène.

Et il prit soudainement conscience qu'il avait envie de raconter tout cela à nul autre que son père.

Amir lui avait prêté sa chambre pour la nuit. Avant de le laisser seul, il avait dit :

— Elle est belle, Lia.

— Oui, dit David qui sentait que l'autre lisait en lui. Tu la connais bien ?

— Je ne l'ai jamais rencontrée. Nous sommes amis par Facebook. Et par Skype. Elle est Israélienne. Donc, c'est contre la loi, pour elle, de venir ici. Comme pour toi.

Le jeune Palestinien lui raconta comment il avait tourné les images du vandalisme perpétré par Amos et sa bande de jeunes fanatiques. Après que Lia l'eut prévenu, il s'était caché dans une remise d'outils agricoles et il y avait passé la nuit au milieu des râteliers et des pioches. Il avait fini par s'endormir et s'était fait réveiller, à la barre du jour, par les voix des voyous qui préparaient leur méfait juste sous la fenêtre de sa cachette.

— Lia m'a demandé de ne pas envoyer le film à B'Tselem tout de suite. D'attendre qu'elle le diffuse dans son documentaire.

— B'Tselem ?

— Ce sont des Israéliens qui aident les Palestiniens à dénoncer les crimes commis sous l'Occupation.

David se sentit un peu honteux de tout ignorer de cette organisation israélienne, alors que ce jeune Palestinien la connaissait.

— Beaucoup d'Israéliens viennent ici pour nous aider et nous soutenir, poursuivit Amir, ce qui constituait un autre motif d'étonnement pour David.

— Je crains qu'il n'y ait plus de documentaire pour Lia, dit-il à regret. Ses films ont été détruits par mon oncle.

— Que devrais-je faire de ces images ?

Cette question plaça David devant une responsabilité qu'il n'avait pas anticipée. Il hésita.

— Attends, finit-il par dire. Fais-moi parvenir le fichier par courriel, ainsi je pourrai récupérer la copie. Après, j'en discuterai avec Lia et nous verrons ce qu'il convient de faire.

Ils échangèrent leurs adresses.

...

Couché sur le dos, David tentait d'assimiler tous les bouleversements des dernières quarante-huit heures.

Un rai de lumière blanche apparut sur le mur de la chambre.

Il entendit le bruit d'un véhicule. Puis de plusieurs. Ils approchaient et leurs phares en mouvement faisaient danser la lumière sur le mur. Le flash d'un gyrophare s'ajouta bientôt à la danse et il entendit les véhicules s'arrêter. Des portières claquèrent.

David se leva. S'approchant de la fenêtre, il entendit le bruit des radios et des ordres que l'on criait. Il ne pouvait plus douter : on criait en hébreu. Dans la maison, tout le monde s'éveillait. Des coups violents furent frappés contre la porte de fer.

David se précipita hors de la chambre. C'est Amir qui alla ouvrir. Il se retrouva avec le faisceau d'une torche électrique en plein visage, fut projeté vers l'intérieur et dut laisser les soldats entrer. David à son tour fut aveuglé par la lumière crue. Il n'avait pas mis son pantalon et se sentit agressé par cette intrusion.

Une demi-douzaine de soldats se trouvaient maintenant à l'intérieur, les aveuglant et leur criant en arabe de rester calme.

— Où est David ? ! lança un des soldats, sans doute leur officier.

Les regards se tournèrent vers lui. L'officier s'avança :

— David Carpentier-Mendelsohn ?

— Oui, c'est moi...

— Vous allez venir avec nous.

— Pourquoi ?

— Vous ne pouvez pas discuter. Vous êtes en état d'arrestation.

— Moi ? Mais pourquoi ? !

— Vous vous trouvez en zone militaire de catégorie A. Les Juifs n'ont pas le droit de pénétrer dans ces zones. Mettez un pantalon et suivez-nous.

Devant l'hôtel King David, l'attaché de presse Frédéric Cormier tendit le cou au-dessus de son nœud papillon dans un effort pour dominer d'une tête la meute de journalistes qui rouspétaient devant lui. Leur nombre avait grimpé en flèche depuis la veille – la nouvelle d'une tentative d'attentat présumée contre le ministre des Affaires étrangères du Canada avait créé une onde de choc. Les caméras d'Israel World 24, d'Al Jazeera, d'Associated Press et de plusieurs autres s'étaient précipitées à l'hôtel de la délégation canadienne.

— J'ai passé des heures à négocier ça pour vous, disait Cormier.

Les autorités sont catégoriques : c'est *photo op*³ seulement. Une caméra *pool*⁴ et c'est tout. Elle pourra filmer la maison pendant deux minutes. C'est tout ce que j'ai pu obtenir. Pour les autres, ça ne sert à rien d'aller là-bas : il y a un périmètre de sécurité et on ne passe pas.

On venait d'apprendre que la police israélienne avait découvert une cache d'armes dans une maison isolée, « près de la Ligne verte et à moins de cinq cents mètres d'un village palestinien ». Le locataire de cette maison était nul autre qu'un Canadien du nom de Paul Carpentier, connu des services de sécurité, qui avait fait la manchette récemment. Un homme réputé pour être aux prises avec des troubles psychiques, et qui aurait basculé dans une sorte de délire à teneur antisémite.

— Ce que je peux vous dire, c'est que la police étudie en ce moment le contenu de son ordinateur, les messages qu'il a envoyés, de même que les sites Internet qu'il fréquentait. Pour le moment, ils refusent d'en dire plus. Cela fait partie de l'enquête.

— Pouvez-vous redire ça en français ? demanda en anglais le correspondant de CBC, qui avait reçu la commande du réseau français de la chaîne d'enregistrer un clip dans cette langue.

Cormier s'exécuta.

Pendant que se déroulait ce caucus médiatique, Barbara Fowler avait entraîné Nigel Strong dans le jardin devant l'hôtel. Lorsqu'ils furent à bonne distance, elle laissa libre cours à sa colère.

— Ronit Fogel est folle ou quoi ? !

Malgré ses talons hauts, elle faisait encore une bonne tête de moins que le chef de cabinet. Son indignation lui rosissait les joues, et Strong semblait se dominer pour s'empêcher de s'en amuser et éviter de passer pour condescendant ou sexiste.

— Je viens d'apprendre que la peintre canadienne dont nous devons assister au vernissage ce soir – Rachel Mendelsohn – est l'ex-femme de Paul Carpentier. C'est Fogel qui a proposé que l'on ajoute cet événement au programme de Peter, alors même qu'elle nous avait envoyé des demandes de renseignement sur Carpentier. C'est ridicule ! Il faut annuler cette sortie.

— C'est très bizarre, en effet. Mais j'ai assez fréquenté Fogel ces derniers temps pour avoir du mal à croire qu'elle ignorait ce lien. Ce n'est donc pas un hasard. Elle est aux troussees de Carpentier depuis pas mal de temps. Se pourrait-il qu'elle ait vu dans le vernissage de madame Mendelsohn une occasion de le faire sortir de là où il se cache ?

— Si c'est le cas, nous ne pouvons pas laisser faire ça. Le ministre des Affaires étrangères du Canada est menacé par ce désaxé. Nous n'allons pas le lui offrir comme appât ! Je vais en parler à Peter et lui recommander fortement d'annuler cette visite.

— Libre à toi. Mais à mon avis, il n'y renoncera pas...

— Pourquoi donc ?

— Fogel exerce une influence certaine sur lui. Je ne serais pas surpris que Peter participe déjà consciemment à ce jeu.

3. *Photo op* : Dans le jargon médiatique, une occasion offerte à la presse de prendre des images dans un cadre pré-arrangé.

4. *Caméra pool* : Caméra dont les images seront mises en commun par les différentes chaînes télévisées.

Lorsqu'il se réveilla dans la voiture, Paul ne trouva pas Sophie à ses côtés.

Il releva le dossier de son siège et regarda dehors.

Aucune trace d'elle. Seulement les ruines des bunkers syriens, couverts de graffitis en hébreu, et les broussailles qui proliféraient entre les carcasses de béton.

Il ouvrit la portière en douceur et sortit.

L'air du matin était frais et les premiers rayons de la journée illuminaient la vapeur condensée de son haleine. Il marcha silencieusement, longeant le mur d'un bunker, en prenant soin de poser la pointe des pieds dans les herbes molles et d'éviter les éclats de verre qui jonchaient le sol.

Parvenu à l'angle du bâtiment, il risqua un œil.

De prime abord, il ne vit rien. Puis, il distingua un mince filet qui flottait dans l'air : de la fumée, frappée par le soleil, s'échappait de l'arrière d'un autre baraquement militaire et s'évanouissait en montant vers les branches des arbres.

Il gagna l'arrière de ce bâtiment et entreprit de le contourner par la gauche sans faire de bruit.

Il arriva enfin au dernier angle et aperçut Sophie à trois pas. Elle était assise par terre, au soleil, penchée sur son téléphone, une cigarette qui achevait de se consumer entre ses doigts. Visiblement concentrée, elle ne l'avait pas entendu venir.

Il s'élança. En une seconde, il fut sur elle et lui arracha le

téléphone des mains.

Elle poussa un cri épouvanté.

— Sacrement ! T'es malade ?

— Avec qui étais-tu en train de communiquer ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil furtif sur le portable.

— Avec personne ! Je regardais simplement mes messages. Tu es parano ou quoi ? dit-elle en se levant.

— Figure-toi que j'ai de bonnes raisons de l'être !

Il déroula la liste des messages qu'elle était en train de consulter. Les noms des correspondants ne lui disaient rien. Mais plusieurs titres de courriels ne prêtaient guère à confusion : « Où es-tu ? », « URGENT ! RAPPELLE-MOI ! », « !!! », ou encore : « Paul Carpentier ».

— Je t'avais dit d'enlever la puce de ton téléphone, lança-t-il sévèrement.

— J'ai pensé qu'il était important de savoir ce qui se passait à ton sujet.

— Ce qui se passe, c'est qu'on me recherche. Et toi aussi maintenant sans doute. Enlève cette puce. Sinon, je détruis ton téléphone une fois pour toutes.

Il lui lança l'appareil.

— Nous partons.

...

Ils trouvèrent le jeune Druze au milieu des vignes. Il était penché au-dessus des ceps, en train d'émonder. Quand il releva la tête, ils étaient déjà tout près de lui.

— Fadi Attrache ? lança Paul.

— C'est moi.

Ils se serrèrent la main. Paul s'était à peine présenté que déjà le Druze se tournait vers Sophie comme si elle exerçait sur ses yeux le pouvoir d'un aimant.

Paul plongea la main dans sa poche intérieure et en ressortit une feuille pliée qu'il remit au jeune homme. Celui-ci la déplia, y jeta un coup d'œil et releva aussitôt la tête vers Paul. Son air exprimait une suspicion proche du dégoût.

Il se replongea un instant dans l'examen du dessin comme s'il était hypnotisé par celui-ci. Le croquis du jeune Ibrahim le montrait, en

uniforme, debout dans la benne d'un camion. Le dessin était très réaliste. Il devait avoir été exécuté dans les heures précédant le drame de la famille Shalabi.

Attrache le remit brutalement à Paul.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Les explications de Paul ne firent rien pour infléchir le refus appréhendé.

— J'ai déjà témoigné à l'enquête de Tsahal, dit le Druze. Je n'ai plus rien à ajouter. Surtout pas à des gens qui n'ont aucun mandat pour poser ce genre de questions.

— Est-ce à dire que vous pensez que l'enquête de l'armée est allée au fond des choses ? demanda Sophie d'une voix dénuée d'animosité.

Fadi Attrache la considéra sans répondre. Une mèche des cheveux de Sophie battait au vent. Elle continuait de le fixer.

— Qu'est-ce que vous faites, ici ? demanda-t-elle en regardant autour, l'air de s'intéresser tout à coup à son travail de vigneron.

Ce changement de sujet sembla bienvenu pour le Druze. Il hésita quelques secondes, puis saisit une branche et, d'un coup de sécateur, en coupa un sarment.

— C'est très précis, dit-il. Il faut couper la bonne quantité pour maximiser la fructification de l'an prochain tout en assurant de donner au plant une forme qui va lui garantir la meilleure exposition au soleil. Ici, le soleil vient de ce côté.

Il montra l'horizon avec son sécateur.

Paul assista, amusé, à ce nouveau tour que prenait la conversation et resta en retrait pendant que Sophie apprivoisait doucement le jeune homme. Celui-ci ne demandait pas mieux que de répondre à ses questions, et il se mit à lui en poser à son tour.

Ils passèrent à l'hébreu.

Paul en ressentit une irritation qu'il garda pour lui, conscient que Sophie avançait à pas furtifs là où lui-même ne savait que mettre de gros sabots.

Puis, elle revint à l'anglais subitement, de cette voix rauque qu'elle savait faire plus grave dans les moments importants.

— Nous avons découvert pourquoi Moshe Ayalon a fait tuer la famille Shalabi, à Jabaliya.

Cette fois, l'homme qui les dévisageait n'était plus hostile. Il était simplement curieux.

Et c'est en français qu'elle dit à Paul :

— Vipère, tu dis ?

...

Ils avaient suivi Fadi Attrache qui conduisait son tracteur de ferme jusque chez lui, aux abords du village de Majdal Shams. Sa maison, comme bon nombre des habitations ici, n'était qu'un bloc de béton gris inachevé. De l'autre côté de la rue, une clôture marquait la frontière entre Israël et la zone démilitarisée de la Syrie, dont on n'apercevait qu'une pente abrupte et rocailleuse se perdant dans une couronne de nuages accrochés au sommet de la montagne. Le Druze stationna son tracteur et les invita à entrer.

Plusieurs tasses de thé, cigarettes et longs palabres furent nécessaires à Sophie pour le convaincre de la laisser enregistrer leur conversation.

Lorsque, finalement, il accepta, elle se retourna vers Paul, montrant son téléphone. Il hocha la tête.

— Avons-nous d'autre choix ?... Coupe au moins toutes les fonctions de géolocalisation et mets-toi en mode « avion ».

Sophie ajusta son appareil et se mit en position de filmer.

— Fadi, je crois que vous devriez commencer par vous présenter et rappeler votre rang dans l'armée israélienne.

Le lieutenant druze s'exécuta. Paul enchaîna :

— Quelle était la raison de votre présence dans un quartier de Jabaliya, au cours de l'opération Plomb durci ?

— C'est là que nous avons établi notre poste de commandement pour coordonner l'offensive terrestre du nord de Gaza. Selon les plans, ce poste devait se trouver à Beit Lahiya, qui offre un point surélevé et une vue d'ensemble sur les secteurs nord de la ville. Nous y avons effectivement installé nos positions de tir. Puis le commandant Ayalon a donné l'ordre d'aller placer le poste de commandement dans un secteur moins exposé, c'est-à-dire dans les rues de Jabaliya. Personne n'a mis ce choix en doute. Cela relevait de ses prérogatives de commandant.

— Il s'agissait donc d'une décision prise sur-le-champ ?

— En apparence, oui. Qui sait ce qui se passait dans sa tête ? Mais une des conséquences de ce changement de plan, c'est que la population civile n'a pas été prévenue et n'a donc pas évacué le

secteur. Normalement, avant que nous prenions position dans un quartier ou un village, l'aviation inonde les résidents de tracts leur disant de quitter les lieux. Et ils le font, croyez-moi. On a beau accuser Israël de tous les crimes, c'est la seule armée au monde à prendre autant de précautions pour épargner les civils.

— Vous aviez donc ces civils sur les bras, si j'ose dire...

— Oui. Nous ne pouvions pas leur dire de partir, car on bombardait le sud, et le nord était déjà une zone évacuée. Ces gens étaient coincés là. Une de nos premières actions a été de fouiller toutes les maisons du secteur. Pour nous assurer qu'il n'y avait pas d'armes. Et en même temps, nous recueillions tout renseignement susceptible d'indiquer une affiliation de ces gens avec le Hamas ou avec le Jihad islamique. Cela permet ensuite au Shabak – le Shin Bethsi vous préférez – de compléter son fichage des réseaux terroristes, les lier aux clans, aux lieux de résidence, etc.

— Et c'est ainsi que vous avez découvert que la maisonnée d'Ibrahim Shalabi honorait la mémoire de son frère martyr, Ahmed...

— Oui. Mais ce n'était pas la seule. Plusieurs de ces maisons étaient liées aux terroristes d'une manière ou d'une autre.

Le Druze fit ensuite le récit détaillé de l'évacuation des familles et de la concentration des membres du clan Shalabi dans une même maison.

— Pourquoi, selon vous, Ayalon a-t-il gardé le jeune Ibrahim à l'écart ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Pourtant, aujourd'hui, vous avez semblé ébranlé à l'évocation d'un mobile du général pour s'en prendre à cette famille en particulier. C'est donc dire qu'il y avait déjà des indices pour vous d'un geste de nature préméditée.

— Écoutez, il y a eu près de vingt morts. Cela nous a tous marqués – après tout, c'est nous qui les avons regroupés dans cette maison. Cet incident était assez grave pour que l'on soit obligé d'ouvrir une enquête. J'y ai participé. J'ai fait le récit des événements tels que je les avais vécus. Puis, il y a eu une discussion entre les procureurs et il a été convenu que la décision de bombarder relevait essentiellement du commandement de l'air et que l'unité au sol n'avait pas à en répondre. Donc, nous avons été écartés...

— Mais...

— Mais l'armée de l'air a tiré en fonction de ce qu'elle voyait au

sol. Il y a eu erreur d'appréciation de la cible. C'est la conclusion du rapport d'enquête. Erreur de bonne foi commise dans le cadre du brouillard de la guerre.

— Mais quelle était cette erreur d'identification ?

— Le bois de chauffage..., laissa tomber le Druze, énigmatique.

Il se leva et vint cueillir le dessin d'Ibrahim sur la table. Il l'étudia attentivement en hochant la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Sophie qui s'était approchée, le portable toujours orienté sur Attrache.

— Regardez, à mes pieds, dans la benne du camion.

Paul se leva à son tour. Sophie eut tout juste le temps de lui murmurer :

— Ma pile va lâcher...

— Ces objets qui ressemblent à des tuyaux, poursuivit Attrache. Quand je les ai vus tout à l'heure lorsque vous m'avez montré ce dessin, c'est ça que j'ai tout de suite remarqué. Ce ne sont pas des tuyaux, mais des piquets de clôture en bois. Le commandant les avait fait embarquer avant le départ.

— À quoi devaient-ils servir ?

Sophie voyait avec angoisse l'alerte de sa pile sur le point de mourir. Et la vidéo bouffait l'énergie restante à une vitesse folle !

— Je ne sais pas. Du moins, je ne l'ai pas su alors. Une unité militaire transporte des tonnes d'équipement dont ses membres ignorent la finalité. Et dans l'armée, vous apprenez à ne pas poser de questions au sujet de ce qui ne vous concerne pas directement.

— Et pourquoi ces piquets sont-ils importants ?

— Peu avant que nous quittions le centre de Jabaliya pour nous redéployer plus au sud, le général m'a donné l'ordre de faire décharger ces piquets et de les laisser en bordure de la route. « Nous n'aurons pas besoin de ça », a-t-il dit. Encore là, je ne me suis pas posé de questions. Une demi-heure avant le bombardement des Shalabi, le général Ayalon a commandé l'évacuation militaire d'un périmètre autour de la maison. Vers 16 h, il a envoyé deux soldats dire aux occupants de la maison que deux hommes étaient autorisés à sortir pour récupérer le bois de chauffage qu'ils pourraient trouver avant la nuit. Deux hommes sont sortis, mais je ne les ai pas vus à ce moment-là. Je les ai vus huit mois plus tard, pendant l'enquête militaire, quand l'armée de l'air a produit leur photo prise par un drone qui a survolé la scène : deux hommes qui marchaient vers la maison en transportant

chacun deux de ces piquets sur leurs épaules. Une extrémité de chacun de ces piquets était affûtée. Leur longueur était exactement celle des roquettes Qassam. Dans le contexte du moment, on ne pouvait pas blâmer les analystes du commandement aérien : deux Palestiniens transportaient visiblement des armes vers la maison. Celle-ci a donc été identifiée comme une cache d'armes.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

C'est Sophie qui avait posé la question.

— C'est seulement lorsque vous m'avez appris que c'était un terroriste de cette famille qui avait tué le fils du général que j'ai réalisé qu'il avait tout prémédité, depuis l'invasion de ce quartier jusqu'au bombardement. Que ces piquets de clôture étaient en fait des leurres, comme toutes les armées en utilisent pour tromper l'ennemi. Sauf qu'ils étaient destinés à tromper notre propre camp et qu'ils avaient été sciemment offerts à ces gens pour confondre l'armée de l'air israélienne. C'est d'ailleurs Ayalon qui avait demandé une surveillance aérienne accrue de la zone, juste avant d'effectuer le retrait de ses troupes.

Sophie se tourna vers Paul.

— Plus de pile...

— Tu l'as jusqu'à la fin ?

— Je ne sais pas. Je crois. Enfin, j'espère.

...

Paul sauta derrière le volant pendant que Sophie, son sac sur les genoux, cherchait frénétiquement le fil pour charger son portable.

— Je suis certaine de l'avoir, pourtant !

— C'était trop te demander de tenir ton téléphone chargé ?

Elle se tourna vers lui comme si elle s'apprêtait à le mordre. Puis elle se remit à fouiller dans son sac.

Paul vit au même moment une voiture noire apparue au bout de la rue. Quelque chose le mit en alerte. Les vitres teintées ne lui inspiraient rien qui vaille. Il jeta un œil dans le rétroviseur pour réaliser qu'une autre voiture du même type venait par-derrière.

Sans prévenir, il partit en trombe et fonça droit dans une rue perpendiculaire.

Sophie, secouée, alla frapper contre la portière.

— Cramponne-toi ! hurla Paul. On nous court après !

En disant cela, il vit dans le rétroviseur une des voitures tourner et se lancer derrière eux. Il contourna un tracteur qui venait en sens inverse, et la voiture alla caler dans un nid-de-poule avant de rebondir. Sophie agrippa la poignée au-dessus de la portière et sentit avec terreur l'accélération qui les envoyait vers un passage de plus en plus étroit, là où un chien de berger se tenait au milieu de la rue.

Paul klaxonna.

Trop tard. La tête du chien heurta le pare-chocs et l'animal s'en alla valser contre le mur qui bordait la ruelle.

Ils débouchèrent dans un crissement de pneus sur une route. Obéissant purement à son instinct, Paul tourna à droite et s'engagea sur la pente qui s'ouvrait devant eux.

— Où allons-nous ?

— La montagne ! Le brouillard. C'est notre seule chance de leur échapper !

Leur avance n'était guère de plus de deux cents mètres. Et la Fiat 500 n'avait aucune chance de semer leurs poursuivants dans la montée.

Paul comprit son erreur au premier raidillon. Le moteur de la Fiat hurlait et derrière, la première des deux voitures gagnait sur eux.

Il sortit son pistolet et le tendit à Sophie qui écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec ça ? !

— Tire-leur dessus !

— Mais t'es fou ! J'ai jamais utilisé ça !

— Tire à travers la vitre !

Elle hésitait.

— Allez ! Ils nous rattrapent !

Sophie se retourna. La voiture n'était plus qu'à soixante-quinze mètres et continuait d'approcher. Elle se contorsionna et aligna le Glock vers la lunette arrière. Elle tremblait de tout son être.

Elle tira. La glace éclata en miettes.

La voiture noire appliqua violemment les freins.

— Je les ai eus ?

— Tu les as convaincus qu'ils ne nous auront pas sans nous tuer, dit Paul en jetant un coup d'œil derrière. Ils vont repartir bientôt.

Crois-moi.

Ils arrivèrent à l'altitude des plus bas nuages.

Leur avance s'était accrue, mais Paul savait que cela ne durerait pas longtemps. Il aperçut plus haut sur la pente un chemin de traverse... Parvenu à sa hauteur, il effectua un tête-à-queue qui arracha un cri à Sophie.

— Descends ! cria-t-il, une fois qu'il eut réorienté la voiture vers le bas de la pente.

Elle obtempéra sans hésiter. Il mit la transmission au point mort et ajusta sa trajectoire vers la descente en priant pour que l'alignement des roues soit bon. Il vit le nez de la voiture des poursuivants qui se pointait plus bas. Il lâcha la Fiat en descente et sauta à son tour.

Il prit Sophie par le bras et l'entraîna vers la montagne.

— Vite, on monte !

Pendant qu'ils quittaient la route et commençaient à gravir la penterocheuse, Paul vit que la Fiat suivait toujours la trajectoire de la route et qu'elle forçait les gens qui les pourchassaient à se déporter dans le fossé pour l'éviter.

Il leur fallait continuer à monter. Plus ils gagneraient en altitude, plus dense serait le bouillard.

— Arrête ! Je n'en peux plus ! cria Sophie.

— Arrête plutôt de fumer ! Allez, on continue !

Ils persévérèrent dans leur ascension. Paul sentait ses poumons brûler et son cœur prêt à exploser. Il avait vingt ans de trop. Non. Trente de trop.

À mesure qu'ils montaient, la visibilité diminuait, ce qui les servait. Mais cette protection, Paul s'en doutait, n'était que brève et illusoire. Face à la technologie dont disposaient forcément leurs poursuivants, ils ne resteraient pas cachés bien longtemps.

Comme pour confirmer ses appréhensions, un petit vrombissement traversa le ciel au-dessus de leurs têtes. Un *zannana*. Un drone... L'infrarouge, sans doute. Deux masses de chaleur humaine dans ce désert pierreux...

Ils s'arrêtèrent finalement et se laissèrent tomber sur le sol, à bout de souffle, chacun peinant à trouver l'oxygène que réclamait son sang, les tempes battant follement sous les pulsations emballées de leur cœur.

Lorsqu'ils se furent calmés un peu, Paul fit l'inventaire de ses

munitions : cinq balles dans le chargeur. Un autre chargeur de six... Il permuta les deux chargeurs.

— Ils seront ici dans peu de temps, dit-il.

Le drone revenait vers eux, plus près cette fois. Leur détection était inévitable.

Plus bas, une pierre roula dans le banc de brume. Leurs poursuivants montaient vers eux. Leur position, désormais, devait être connue au mètre près.

Il se releva.

— Viens, nous repartons.

— Je n'en peux plus. Va-t'en sans moi...

— Tu ne peux pas rester ! Ils vont te tuer.

— Ils nous tueront de toute façon. Ils sont plus forts.

Le bruit des pas sur la pierre se rapprochait. Des pas anormalement bruyants pour des tueurs professionnels.

Paul tendit l'oreille et écouta plus attentivement.

Une clochette.

Oui, c'était bien un bruit de clochette.

Puis il les vit.

Les premiers moutons d'un troupeau firent leur apparition un peu plus bas. Un berger avec eux... des dizaines de moutons qui avançaient perpendiculairement à la pente.

— Viens, dit Paul qui rangea son pistolet. Mêlons-nous aux moutons. Les drones seront peut-être confondus.

Ils descendirent vers le troupeau. Ils saluèrent le berger de la main, affectant de prendre la démarche décontractée de randonneurs. Puis ils s'engagèrent derrière lui, au milieu des moutons, suivant la trajectoire d'un vague sentier à flanc de montagne.

L'avant-midi était déjà bien avancé quand Rachel se réveilla. Les somnifères lui avaient laissé des paupières gonflées. Elle se redressa dans son lit, les cheveux emmêlés comme au lendemain d'une nuit voluptueuse. Mais elle était seule dans cette chambre d'hôtel.

Elle se leva lentement et tira les rideaux devant le spectacle vertigineux de la mer. À ses pieds, la Méditerranée avait retrouvé son bleu joyeux des beaux jours, les joggeurs couraient sur la plage et les planchistes filaient sur les vagues.

La journée qu'elle attendait depuis longtemps était arrivée. Une journée qui s'annonçait radieuse même si, dans sa tête, le brouillard ne semblait pas vouloir se dissiper.

Elle était malheureuse.

Un si long chemin... pour se retrouver toute seule.

Quelle sera ta nouvelle vie ? Y aura-t-il un Paul Carpentier dedans ? Où est-il ?

Je ne sais même pas s'il réapparaîtra. Et s'il le fait, ce sera mort ou vivant ?

Que signifie Uri pour toi ? se demanda-t-elle encore.

Il sera là, ce soir, en cette journée qui ressemble à une croisée des chemins.

Elle s'étira dans un effort suprême pour sortir de sa torpeur et se dirigea vers la salle de bain, laissant sa robe de nuit glisser sur la moquette.

Regarde-toi.

Tu as trente-huit ans. Bientôt trente-neuf. Une femme déjà seule et délaissée.

Elle était consciente de jouir encore d'une grande beauté, même si de petites pattes d'oie avaient fait leur apparition... Elle avait dû prendre l'habitude de se maquiller. Son ventre était strié de vergetures et n'était plus ferme comme avant. Ses seins, devenus plus lourds. Paul les aimait ainsi, et les prenait toujours avec la même voracité. Il aimait son corps un peu plus arrondi, souple, « plus charnel », disait-il. Même si cela la gênait toujours, il voulait la voir en pleine lumière, le chevauchant et ondulant sur lui alors que ses cheveux caressaient la pointe de ses seins.

Je pense encore à toi au présent...

Pourquoi nous sommes-nous constamment déchirés ? Combien de fois nous sommes-nous séparés ?

J'ai mauvais caractère, je le sais. « Soupe au lait », dis-tu souvent de moi.

C'est parce que j'ai peur. Si peur d'être prise en défaut, en délit d'incompétence sociale dans ce monde pour lequel je n'avais pas été préparée à vivre.

C'est cette peur qui me rend parfois cassante. Quand je crains de perdre la face ou d'avoir honte devant toi. Alors, je me braque et je te parais dure.

Moi, dure ? C'est si paradoxal quand toi et moi savons à quel point je suis fragile et moelleuse. Oui, moelleuse. Tu le sais. Quand mes chairs et mon âme ramollissent et fondent pour toi. Quand mon corps devient souple et élastique pour tes muscles bandés et ton corps si fort.

Rachel fit couler la douche. Elle avait besoin d'eau très chaude et de sensations brûlantes sur sa peau.

...

Sortie de la douche, elle avait passé un peignoir et se maquillait lorsque le téléphone sonna.

C'était Uri.

La nouvelle venait de tomber, lui annonça-t-il : après un attentat déjoué contre un ministre canadien hier, certains avaient parlé d'un lien entre ce complot et Paul Carpentier. On avait même perquisitionné leur maison.

Rachel était renversée et révoltée.

— C'est impossible ! C'est impensable !

Encore une fois, elle dit qu'il fallait tout annuler pour ce soir. Uri, de nouveau, la persuada de n'en rien faire.

— Au fait, ce n'est pas ce ministre qui doit aller à votre vernissage ?

— Je présume qu'il ne viendra pas. Plus maintenant. Mais... je dois communiquer avec la police. Savoir ce qui se passe chez moi.

— Envoyez quelqu'un de confiance. Songez que c'est à presque deux heures de route. Aller-retour, aujourd'hui, ce n'est pas le moment. Peut-être puis-je aller vérifier pour vous l'état des lieux ?

— C'est gentil de l'offrir. Mais je vais demander à une amie. Macha ira, j'en suis certaine.

« Il n'y a pas si longtemps, tu aurais demandé à Amos », songea-t-elle, amère.

Uri, à l'autre bout, se racla la gorge. Il hésita, puis sauta :

— Rachel, je sais que c'est difficile à envisager pour vous. Mais les apparences sont contre Paul. Depuis ce saccage de la maquette du Second Temple, son comportement est... comment dire, erratique...

— Non, Uri. Je sais à quel point les apparences sont contre lui, mais Paul ne ferait jamais une telle chose que de vouloir assassiner un ministre canadien.

— J'espère que vous dites vrai, Rachel. Oh ! Que je suis triste que ces choses vous arrivent en ce jour qui devrait être un jour de joie !

Ils suivirent le berger et ses bêtes pendant plusieurs minutes. Mais Paul se doutait bien que cela ne pourrait pas durer indéfiniment. Leur subterfuge serait découvert. On allait inévitablement les retrouver sous peu.

— Nous allons suivre ces moutons longtemps ?

— Non. Une brise se lève... Le brouillard va se dissiper. Il nous faut trouver une alternative. Et vite, autant que possible.

— Regarde. Qu'est-ce que c'est ?

Elle brandissait un doigt vers les airs.

Il vit, au-dessus d'eux, des câbles d'acier plongeant dans les nuages. Puis, un peu plus loin, une chaise de remonte-pente.

— Nous sommes sur une pente de ski.

— C'est vrai. Nous sommes sans doute sur le mont Hermon. C'est la seule station de ski du pays ; j'y suis venue skier l'année dernière.

— Suivons les câbles.

Ils descendirent en vitesse le long de la piste. Bientôt, ils devinèrent des bâtiments. Les installations du bas de la pente, comme dans toutes les stations d'hiver. Le chalet des skieurs. Sans doute désert en cette saison.

Ils arrivèrent à la hauteur des bâtiments. Il n'y avait personne en vue. Ils contournèrent ce qui devait être le chalet en longeant un mur.

Devant eux, un gros bonhomme de neige en fibre de verre pointait la carotte de son nez vers un stationnement. Celui-ci était presque vide, à l'exception de trois voitures et de deux dameuses de pistes

immobilisées là sans doute depuis l'hiver précédent.

Ils attendirent un peu, ne sachant quel serait leur prochain mouvement.

— Nous pourrions voler une de ces voitures...

— Je n'aime pas l'idée. Traverser ce stationnement à découvert et faire le tour des véhicules comme des voleurs, alors qu'il est presque certain que les clefs ne se trouvent pas à l'intérieur.

À ces mots, un bruit de moteur se fit entendre et, quelques instants après, une camionnette déboucha dans le stationnement. Elle effectua un long virage et vint s'arrêter devant le chalet de ski, à trente mètres de leur point d'observation.

Un homme en sortit et pénétra dans le bâtiment.

Ils se regardèrent.

Au moment de foncer vers le véhicule, ils se figèrent. La porte du chalet s'ouvrit de nouveau. Le chauffeur en ressortit avec deux hommes. Il ouvrit la porte latérale de la camionnette et, ensemble, les trois se mirent à décharger des caisses.

— Cette livraison ne va pas durer des heures, dit Paul. C'est maintenant ou jamais. Prête ?

— Prête.

— Tu prends le volant et je les tiens en respect. Faut espérer que les clefs soient toujours sur le volant, sinon, il faudra les enlever au chauffeur.

Il s'élança, Sophie derrière lui.

Au moment d'arriver au véhicule, les trois types ressortaient pour venir chercher d'autres boîtes. Ils s'arrêtèrent en les voyant courir vers eux.

Paul sortit son arme et la braqua sur eux. Les hommes parurent tétanisés et levèrent instinctivement les mains.

Sophie avait rejoint le siège du conducteur.

— Les clefs sont là !

Elle démarra et Paul recula jusqu'au véhicule. Il monta.

La camionnette bondit dans un crissement de pneus et tourna abruptement vers la sortie du stationnement, expulsant les caisses restantes par la porte latérale restée ouverte.

— Livraison rapide garantie ! cria Sophie, visiblement amusée par ce coup fumant.

Ils descendaient la route à une vitesse folle. Un rayon de soleil balaya soudain la montagne.

— Il était temps, constata Paul. Les nuages sont pratiquement dissipés.

— Et qu'allons-nous faire ?

— D'abord, quitter cette foutue montagne. Les types du chalet sont sans doute déjà au téléphone avec la police. Et il n'y a qu'une seule route pour sortir d'ici...

En disant cela, il aperçut plus bas trois de leurs poursuivants qui descendaient le flanc de la montagne vers la route, revenant vers la voiture qu'ils y avaient abandonnée en se lançant à leur poursuite. Trois types à la carrure athlétique, vêtus de noir et chaussés de bottes militaires, qui dévalaient la pente au trot. Ils les avaient repérés eux aussi et, selon toute évidence, ils allaient leur bloquer la route.

— Tu fonces en zigzaguant ! cria Paul en baissant la vitre de son côté et en brandissant son arme dans leur direction.

Il tira un coup à l'aveuglette, sans espérer les atteindre.

Il obtint l'effet désiré : les trois stoppèrent leur descente et se replièrent derrière des rochers.

Mais la camionnette arrivait à leur hauteur. Ces hommes savaient tirer, songea Paul. Il agrippa le rétroviseur et sortit la moitié de son corps par la fenêtre pour aligner son tir.

Il tira deux fois, doutant de pouvoir les atteindre, mais il vit la tête de deux d'entre eux disparaître derrière une arête rocheuse pendant que trois coups de feu éclataient. Le troisième homme les prenait pour cible.

Paul sentit les impacts sur la camionnette et entendit le bruit de la glace qui éclatait du côté de Sophie. Il s'engouffra de nouveau dans le véhicule. Les mains de Sophie étaient crispées sur le volant. Elle fixait d'un regard vide la route devant elle. Paul chercha désespérément une trace de vie dans ses yeux.

La camionnette dévalait la pente à plus de 130 à l'heure. En bas se trouvait une courbe.

— Freine ! Câlisse !

Sophie sortit de sa torpeur et appliqua les freins. Elle prit la courbe et rata de peu le garde-fou défoncé par où s'était engouffrée leur Fiat 500 une demi-heure plus tôt.

Elle venait de frôler la mort et son esprit avait disjoncté pendant quelques secondes. Un violent tremblement agitait maintenant tout son corps, un tremblement qu'elle ne pouvait contrôler qu'en s'agrippant désespérément au volant. Elle savait que leurs attaquants ne tarderaient pas à être de nouveau dans leur dos.

Jamais encore dans sa vie elle n'avait paniqué. Mais cette fois, ça y était.

Elle aperçut les premières maisons du village. Une fois à leur hauteur, elle freina brusquement et s'immobilisa complètement.

— Que fais-tu ? ! cria Paul qui s'affolait soudain.

— Prends le volant. Je ne suis plus capable.

Ce n'était pas le temps de discuter et tous deux sautèrent en même temps de la camionnette pour changer de place.

Au moment où il s'asseyait sur le siège du conducteur, Paul entendit un cri.

— Ils arrivent !

— Monte !

Mais Sophie ne monta pas. Mue par un instinct de survie qui lui était propre, elle courut droit devant elle pour se réfugier entre deux maisons et disparut derrière.

Paul ragea. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et vit la voiture noire qui descendait la côte.

Il embraya et partit en trombe dans les dédales du village.

Une fois dans ses rues, il multiplia les changements de cap rapides aux intersections. Majdal Shams était un bourg d'assez bonne dimension et il eut vite fait de rendre sa trajectoire imprévisible pour quiconque le poursuivait.

Il déboucha sur un rond-point au centre duquel se trouvait une statue à la gloire des guerriers druzes. Il la contourna et fonça dans une ruelle. Il y abandonna son véhicule et s'en éloigna rapidement.

Lorsqu'il fut à bonne distance, il se dirigea vers la rue principale et entra dans le premier café.

Il prit place au comptoir et commanda un café turc. Il lui fallait se remettre les idées en place. Et éviter de mettre le nez dehors. Partir d'ici, oui. Mais comment ? Et devait-il retrouver Sophie ? Abandonner Sophie ? Ce choix lui paraissait déchirant.

Comment, d'ailleurs, la retrouver ? Elle se baladait avec un téléphone mort – ce qui, de toute façon, valait mieux pour sa sécurité.

Mais cet appareil contenait la vidéo. La vidéo pour laquelle ils avaient risqué si gros en venant ici. S'il se sauvait maintenant, jamais il ne pourrait la récupérer.

Par la fenêtre, il vit la voiture noire circuler lentement. Puis, peu après, la seconde voiture. Celle-ci s'arrêta tout près. Deux hommes en noir en descendirent. Ils allaient patrouiller le village et l'inspecter de fond en comble. Des renforts viendraient les aider si nécessaire.

Il était hors de question de traîner ici.

Il vit un bus un peu plus loin, de l'autre côté de la rue, flanqué du nom Golanbus. Le chauffeur en fermait la portière et se mettait en marche.

Comme mu par un ressort, Paul laissa un billet de vingt shekels sur le comptoir et bondit dehors, courant vers le bus. Celui-ci s'arrêta. La portière s'ouvrit et il monta.

— *Toda raba !* Merci beaucoup, lança-t-il au chauffeur en reprenant son souffle.

Il n'avait pas la moindre idée de sa destination.

La galerie d'art Mohammed-Klein avait bien fait les choses, remarqua Uri Elon en apercevant la faune telavivienne bigarrée qui se pressait à l'entrée de l'exposition. Il reconnut les pique-assiettes attitrés et autres habitués des mondanités de l'art. D'autres critiques et des galeristes arrivaient aussi, signe qu'il ne fallait pas rater le vernissage de Rachel Mendelsohn.

La galerie était ouverte sur la rue par une grande porte de garage : la salle d'exposition, bondée de monde, avait été aménagée dans un ancien hangar industriel. Les œuvres de Rachel, toutes très grandes, étaient suspendues par des chaînes aux rails d'un vieux pont roulant. Ainsi exposées, elles offraient un contraste frappant de vie et de sensualité dans ce décor rude et métallique.

Uri Elon saisit au passage un verre de shiraz sur un plateau et se laissa porter par le mouvement vers le fond de la salle.

Il aperçut de loin Rachel, accompagnée des associés arabe et juif de la galerie, qui recevaient ensemble les éloges.

Uri ne l'avait encore jamais vue rayonner autant.

Tout partait de ses yeux, noirs et violacés, qui se posaient avec une même intensité sur chacun de ceux qui venaient vers elle pour l'embrasser. Elle avait fait tenir, par on ne savait quel subterfuge, des fleurs blanches dans ses cheveux toujours dénoués mais ce soir plus volumineux et dansants que dans son souvenir ou ses fantasmes. Ses épaules étaient nues, et sa peau, d'une pureté presque juvénile. Un petit grain de beauté au-dessus de son sein droit accueillait les regards. Et son corps se moulait dans une robe fourreau grise satinée.

Il se glissa vers elle à travers les invités. Elle sembla vraiment

émue en l'apercevant.

— Uri !

Il l'enlaça et elle se serra contre lui.

Il était si fou de désir qu'il dut se faire violence pour ne pas, devant tout le monde, laisser courir ses mains sans retenue sur sa peau lisse d'où émanait un parfum de violettes et de musc.

— Ce parfum devrait être interdit par la Convention de Genève ! lança-t-il, provoquant un rire gai chez Rachel.

Uri laissa son bras entourer sa taille et elle ne résista pas à ce geste de possession publique.

— Uri, vous connaissez Sultan ?

— Bien sûr que oui ! dit le critique d'art en laissant Rachel pour donner l'accolade à Sultan Mohammed, un des deux propriétaires de la galerie.

Son partenaire et conjoint, Aaron Klein, se rapprocha pour lancer à Rachel :

— Ma chérie, le ministre de ton pays vient d'arriver !

Rachel ne cacha pas sa surprise.

— Je ne croyais pas qu'il allait venir, dit-elle à l'intention d'Uri.

— Moi non plus. J'aurais parié qu'il annulerait.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Peter Craig fendait la foule vers eux, encadré de deux gardes du corps et suivi de quelques membres de sa délégation.

Parvenu devant Rachel, le ministre eut des mots d'usage pour la féliciter et lui dire combien il appréciait cette manifestation du rayonnement canadien en Israël.

— Merci, monsieur le ministre. Mais je dois vous parler de mon conjoint qui est, à tort, accusé de crimes de toutes sortes.

Rachel se lança dans un plaidoyer pour la réputation de Paul.

— Une campagne de calomnies a été lancée contre lui par je ne sais qui.

Peter Craig feignit la surprise.

— Paul Carpentier n'est pas l'homme que l'on décrit dans les médias, continua Rachel. Il n'est pas plus fou qu'antisémite. Je suis juive et il est le père de mon fils, et jamais il ne participerait à une conspiration contre un ministre de son pays...

Craig l'arrêta d'un geste de la main. Il se retourna, l'air franchement préoccupé, vers Ronit Fogel qui se tenait derrière lui.

— Ronit ?

Le ministre fit les présentations.

— Madame Mendelsohn, expliqua Craig à Ronit, s'inquiète de la justesse des informations de la sécurité israélienne à propos de cet homme qui, à ce qu'on a dit, me voudrait du mal...

— Je ne connais pas les détails, mentit Ronit Fogel, affichant une naïveté étudiée.

— Le gouvernement canadien voudra certainement que l'on valide les allégations à propos de monsieur Carpentier et qu'un examen très strict des renseignements soit effectué.

— Puis-je suggérer que vous abordiez directement la question demain lors de votre rencontre avec le ministre de l'Intérieur ? Je suis certaine qu'il prendra cette requête très au sérieux.

— Nous le ferons. Très certainement. Merci, Ronit.

...

Le *sherout*, un minibus collectif en provenance de Nazareth, déposa Paul devant la vieille gare d'autobus de Tel-Aviv, où il fut accueilli par une puissante odeur d'urine. Il se mit à marcher vers les rues défoncées et mal éclairées du quartier Florentin.

La partie, pour lui, était terminée.

Telle était la conclusion à laquelle il était parvenu. Ce long voyage en bus lui avait permis de sonder la profondeur de l'impasse où il se trouvait.

Il comprenait surtout à quel point il avait perdu de vue aussi bien les motivations qui lui avaient fait accepter cette mission folle, proposée par Sarah Steinberg, une femme aujourd'hui disparue, que l'intérêt même de mettre au jour un crime de guerre, tel que l'avait voulu son ami Pierre Boileau. La quête initiée par Myosotis n'était pas la sienne. Cette guerre n'était pas la sienne.

« Pourquoi s'éterniser à disséquer tel ou tel geste commis au cours de la guerre ? »

Abu Al Ghoul, le guerrier du Hamas qui lui était venu en aide, avait peut-être raison.

Au bout de la rue Jaffa se trouvait le quartier général de la police. Paul y entrerait et se constituerait prisonnier. Il répondrait à toutes

leurs questions et leur abandonnerait la suite des choses. Il éprouvait une petite satisfaction à la pensée que ses ennemis, qui avaient tout prévu sauf ce scénario, seraient bien embêtés de devoir gérer un prisonnier qu'ils auraient vraisemblablement préféré voir mort.

Mais il devait encore faire une chose avant de se livrer.

La galerie. L'exposition. Ce soir avait lieu le vernissage de celle à qui il allait dire adieu.

Paul arriva bientôt en vue de la galerie Mohammed-Klein. Il se trouvait encore à bonne distance lorsqu'il se mit à ralentir le pas.

Il avait pensé tout d'abord arriver simplement et se présenter devant Rachel. Mais maintenant qu'il s'approchait, il sentait monter en lui une anxiété grandissante, un trac paralysant. Et surtout, il avait honte.

Il avait honte de tout, à commencer par la destruction du Temple de David. Il avait honte aussi de sa propre fuite, d'être parti et d'être resté si longtemps sans donner de nouvelles.

Mais il lui *fallait* y aller.

Il s'arrêta soudain.

Cette fois, ce n'était pas sa peur de lui faire face qui l'avait freiné.

Il venait d'apercevoir deux silhouettes dressées à l'entrée de la galerie. Deux hommes qui semblaient occupés à scruter les visages de tous ceux qui y entraient et en sortaient. Des agents de sécurité. Pourquoi ici ?

Affectant une démarche décontractée, il vira à l'angle d'une rue perpendiculaire et commença à s'éloigner quand une voix, dans son dos, l'arrêta net.

— Monsieur Carpentier ?

Une voix de femme.

...

— Tu m'as mis dans une position absurde, grommela Peter Craig à l'oreille de Ronit Fogel alors qu'ils s'éloignaient de Rachel.

— Au contraire, Peter. Tu t'en es très bien tiré et, surtout, tu as affiché ta considération pour les arguments de Rachel Mendelsohn. S'il arrivait quelque chose de fâcheux à Paul Carpentier, ce soir par exemple, personne ne pourrait te reprocher d'être resté insensible à ceux qui ont pris sa défense.

Paul se trouvait face à une jeune femme pas très grande qui le dévisageait avec de petits yeux perçants.

Il réalisa alors qu'elle venait de s'adresser à lui en français. Il n'avait pas la moindre idée de qui elle pouvait être.

— Quoi ? Qui êtes-vous ? demanda-t-il en anglais pour éviter de se révéler.

— Je m'appelle Lia Lévy. Je suis une amie de David, votre fils...

Paul tombait des nues.

Il se ressaisit aussitôt.

— Venez. Éloignons-nous de cet endroit.

Ils marchèrent jusqu'à une rue voisine et s'arrêtèrent dans la pénombre d'une porte cochère pour parler.

— Je suis arrivée de Jérusalem, à la gare, en même temps que vous. J'ai cru vous reconnaître, mais je n'étais pas certaine. Mais comme vous vous rendiez au même endroit que moi, j'ai tiré mes conclusions.

— Mais d'où me connaissez-vous ?

— Je vous ai vu... à la télévision.

Paul esquissa un sourire devant la gêne de la fille. Ainsi, son fils avait une « amie »... plutôt jolie, nota-t-il avec satisfaction.

— Et alors ? J'attends la suite.

Lia lui traça les grandes lignes. Comment David avait été utilisé, puis sa prise de conscience.

— Je dois vous remercier, alors...

Même dans le noir, Paul comprit qu'elle rougissait.

— Je suis venue ici, dit-elle, pour prévenir Rachel que David a été enlevé la nuit dernière au cours d'un raid de l'armée dans le village palestinien de Beit Ommar.

— Quoi ? ! Mais pourquoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en sais rien. Je me suis demandé s'il ne s'agissait pas de le mettre à l'écart afin qu'il ne vienne pas bousiller une opération qui, visiblement, semble avoir pour objectif de se débarrasser de vous. J'ai au moins saisi de tous ces événements que vous étiez indésirable pour des gens haut placés.

Paul resta silencieux un moment, déstabilisé autant par ce qu'il apprenait que par cette messagère surgie de nulle part.

— Je dois voir Rachel, finit-il par dire. Mais je ne veux pas entrer dans cette galerie. Elle est surveillée. Pouvez-vous lui faire un message ? Il faudrait qu'elle trouve un prétexte pour sortir discrètement et venir me retrouver.

— Bien sûr, je vais le faire.

Et elle se retourna pour se diriger vers la galerie d'art. Paul la retint.

— Un instant, Lia. Pourquoi êtes-vous venue jusqu'ici pour prévenir Rachel ? Un coup de téléphone n'aurait pas suffi ?

— Sans doute, dit-elle. Mais je ne veux plus vivre dans cette colonie d'où je viens. Je déserte. Je vais venir vivre ici, à Tel-Aviv, où j'ai quelques amis.

Elle recommença à marcher, puis s'arrêta encore.

— Et aussi... parce que j'aime bien Rachel.

Cette fois, elle s'éclipsa.

Paul ne put que constater qu'il avait un certain rattrapage à faire dans les affaires de sa famille.

Paul surveillait l'entrée de la galerie lorsqu'il la vit sortir. Il s'était embusqué derrière la palissade en tôle d'un chantier de construction, de l'autre côté de la rue.

Elle suivait Lia et jetait autour d'elle des coups d'œil anxieux.

Elle venait vers lui sans savoir où il se trouvait. À mesure qu'elle approchait, il réalisait combien elle était belle. Il vit même l'espace d'un instant que c'était sans doute l'instant de sa vie où sa beauté, magnifiée par ce regard inquiet, inquiet pour lui, avait atteint son apogée.

Oui, ces yeux le cherchaient. Lui. Et lui seul.

Elle était maintenant tout près de lui. À cinq pas. Six peut-être.

Il s'apprêtait à se signaler lorsqu'il vit un homme venir par derrière. Ses yeux avaient balayé la rue et quand il avait vu Rachel, il avait pressé le pas vers elle.

Paul recula, s'enfonçant davantage dans la pénombre, derrière la palissade.

— Je ne le vois plus...

C'était Lia qui avait parlé.

D'où il était, Paul pouvait les entendre respirer.

— Rachel ? Où allez-vous ? Je vous cherchais...

— Uri ? Ce n'est rien. Retournez à l'intérieur. Je vous y rejoindrai.

— Mais...

Uri reconnut alors Lia et comprit que quelque chose se passait.

Quelque chose qui avait un rapport avec les événements rocambolesques dont il avait été témoin ces derniers jours.

— Je vous en prie, Uri. Retournez à l'exposition. Je vous expliquerai...

À contrecœur, Uri recula, puis tourna les talons pour s'éloigner.

Lia scrutait la rue, au loin, dans l'espoir d'apercevoir Paul lorsqu'elle entendit murmurer, derrière un échafaudage du chantier :

— Par ici...

— Rachel ! Venez !

Celle-ci accourut et elle le vit, debout dans l'ouverture entre deux feuilles de tôle qui fermaient l'enceinte du chantier de construction.

— Paul !

Rachel avait porté la main à sa bouche. Ses yeux s'étaient remplis de larmes. Elle se précipita vers lui.

Il l'agrippa par le poignet et l'attira de l'autre côté de la barricade. Ils se jetèrent l'un sur l'autre. Paul aussi avait les larmes aux yeux et il sentit le corps de Rachel tressauter contre le sien.

Lia, restée en retrait sur la rue, s'éloigna doucement, murmurant pour elle-même :

— Bon, eh bien... je vous laisse.

— Je m'excuse. Je m'excuse pour tout, répétait Paul.

— Non, mon amour. C'est moi. Je ne voulais pas que tu partes. Mais... tu as subi des grands malheurs, tu as beaucoup souffert, je le lis dans tes yeux.

— De t'avoir perdue. Seulement de t'avoir perdue.

Ils s'embrassèrent. Il leur était impossible de relâcher leur étreinte.

Uri Elon était resté de l'autre côté de la rue et il avait vu Rachel disparaître derrière la palissade métallique.

Il le savait, le sentait. Quelque chose d'important était en train de se dérouler de l'autre côté. Une force, plus grande que lui, lui commanda de retourner voir ce qui s'y passait.

Une fois parvenu près du chantier, il aperçut une ouverture grillagée par laquelle il était possible de voir à l'intérieur de l'enceinte. Il s'approcha pour regarder.

Mais avant même d'avoir vu, il entendit un soupir féminin qui lui porta un dur coup au cœur. Il colla son visage contre le grillage et il

les vit, dans la pénombre, accrochés passionnément l'un à l'autre, Paul tenant le visage de Rachel près du sien tandis qu'elle l'enlaçait, ses hanches contre les siennes.

Uri recula, baissant la tête, cherchant à reprendre contenance, quand une voix l'interpella.

— Qu'est-ce que vous regardez comme ça ?

Un des gardes de sécurité arrivait derrière lui.

— Rien, répondit Uri qui n'arrivait pas à masquer son embarras.

De l'autre côté, Paul écarta Rachel et sortit son Glock.

— Quelqu'un... Tu dois partir.

Il la repoussa vers l'ouverture.

— Non ! Je reste avec toi !

— Tu ne peux pas. C'est trop dangereux ! Va !

À l'extérieur, l'agent de sécurité avait à son tour sorti une arme. Il s'approcha de la fenêtre grillagée pour regarder, murmurant quelque chose au micro qui se trouvait dissimulé dans son col de chemise.

Uri ne put que s'écarter pour le laisser passer.

Aussitôt, il vit l'autre garde quitter l'entrée de la galerie et traverser la rue vers eux. Puis, venus apparemment de l'arrière de l'édifice, deux autres qui accouraient. Tous avaient sorti leurs armes.

Une agitation commençait à gagner la petite foule de ceux qui fumaient sur le trottoir, à l'extérieur de chez Mohammed-Klein, et assistaient à ce déploiement inusité.

— Sauve-toi, Rachel ! hurla Paul en bondissant vers un échafaudage et en commençant à grimper.

Un coup de feu éclata et il entendit la balle frapper une des tiges métalliques de l'échafaudage tout près de son visage.

En bas, Rachel laissa échapper un cri.

Il aperçut, par-dessus la palissade, un homme qui le visait et il tira lui-même dans sa direction, générant une salve de coups.

Il sauta par une fenêtre à l'intérieur du bâtiment en construction et roula sur un plancher de ciment. Il se releva et alla observer la situation, caché par le mur encadrant la fenêtre.

En bas, Rachel avait renoncé à le suivre. Elle se résolut à abandonner les lieux.

Elle se glissa dans l'ouverture de la palissade pour sortir dans la

rue. Avant même d'avoir franchi l'enceinte, une balle la frappa. Elle tomba aussitôt.

Paul avait vu la scène. Sans même prendre une seconde pour réfléchir, il sauta de nouveau dehors sur l'échafaudage et se laissa glisser jusqu'au sol, ses genoux heurtant les barreaux au passage.

Il avança furieusement vers Rachel, en patinant sur le sol boueux. Son corps se trouvait dans l'ouverture, étendu pour la moitié sur le trottoir tandis que ses jambes se trouvaient encore à l'intérieur.

Des bruits de pas accouraient. Il tira trois coups vers le sol, ne pouvant se résoudre à tirer à l'aveuglette à travers la paroi, comptant sur l'effet dissuasif, même passager, des détonations.

Parvenu à la hauteur de Rachel, il passa un bras sous son corps inanimé et la ramena vers l'intérieur. Il sentit le contact chaud et abondant du sang sur sa main et il se trouva en proie à une grande panique. Il la retourna doucement... et ce qu'il découvrit lui arracha des larmes.

Une balle l'avait frappée en pleine poitrine.

— Mon amour...

Elle avait murmuré.

Sa voix n'était plus qu'un filet.

Paul colla son oreille sur sa bouche et sentit, plus qu'il ne l'entendit murmurer :

— Merci. Merci mon amou...

Il la regarda, les yeux remplis de larmes.

C'était fini.

...

Le bourdonnement d'un hélicoptère et les sirènes des voitures de police au loin le tirèrent de ce cauchemar pour le plonger dans un autre.

Une heure avant, il avait voulu se rendre. Désormais, il voulait mourir et entraîner avec lui le plus grand nombre de ces assassins.

Il se releva.

Il contourna la bâtisse et pénétra de nouveau à l'intérieur par une porte.

À la lueur qui parvenait de la rue, il repéra la cage d'escalier. Il y entra et vit que celui-ci montait sur plusieurs étages.

Il savait d'instinct qu'il n'y aurait aucune échappatoire vers le haut. Mais le rez-de-chaussée était cerné. De toute façon, il ne songeait plus à s'échapper... Il aurait par contre la chance de leur faire plus de mal en gagnant les hauteurs.

Il s'élança dans les marches et les grimpa quatre à quatre.

En quelques secondes, il se trouva au deuxième étage et marqua une pause pour jeter un œil au dehors.

De cette hauteur, il aperçut la galerie d'art, sa façade balayée par les flashes bleus des gyrophares des voitures de police, devant une rue à présent désertée. La pétarade de l'hélicoptère était devenue assourdissante ; l'appareil devait se trouver juste au-dessus de l'édifice.

Il vit au sol une ombre qui se glissait dans le périmètre et il tira deux coups rapides avant de se rabattre vers l'intérieur. Une plainte dehors lui indiqua qu'il avait touché sa cible, d'une manière ou d'une autre.

Cela ne le contenta pas.

Il éprouvait une envie de tuer. Une envie pure. Aussi tranchante qu'une lame.

Il grimpa d'un autre étage.

Sur le toit, soupçonnait-il, d'autres assaillants devaient être en train de prendre position.

Il appuya le dos au mur. Les yeux fermés, il comprit que son heure était venue. Cette idée fit naître en lui un étrange sentiment de calme. Rejoindre Rachel. Non, il ne croyait pas en l'au-delà. Mais mourir en même temps qu'elle, réconcilié avec elle, cela lui suffisait.

Il regarda son pistolet. Il ne lui restait que deux balles.

L'une d'entre elles pour lui ?

Pourquoi pas tout de suite ?

Une vibration.

Une vibration dans sa poche.

Il mit plusieurs secondes à comprendre et à se souvenir qu'il avait gardé sur lui le petit téléphone que Sophie Boulé lui avait prêté.

Il sortit l'appareil et vit l'écran allumé sur un message texte. L'expéditeur n'était identifié que par deux lettres : « so ».

« Monte vite sur le toit. L'hélico te conduira en sécurité. – Sophie »

« Un piège », songea-t-il aussitôt.

Mais il monta quand même.

Encore deux étages pour parvenir en haut. Il montait, le pistolet levé devant lui.

Il entendait le bruit assourdissant du rotor. Et il s'attendait à prendre une balle à chacun de ses pas.

Parvenu au dernier étage, restait encore l'escalier menant au toit. Paul pouvait apercevoir tout en haut l'ouverture sur le ciel nocturne. Les gaz d'échappement de l'hélicoptère s'étaient engouffrés dans la bâtisse et l'air était irrespirable.

Il s'engagea dans la dernière volée de marches. Le bruit devenait infernal.

Dans ce tonnerre assourdissant, il n'eut pas conscience qu'un homme s'était placé derrière lui dans ses pas. Ce n'est qu'au moment d'arriver dans l'embrasure qu'il sentit le canon froid se poser sur sa nuque.

Une voix cria :

— Il vous reste deux balles. Posez votre arme.

Comment pouvait-il savoir ça ?

Danker.

Le camp de Barak Danker. Celui du Shin Beth. Ceux-là même qui lui avaient fourni son arme. Et qui, de toute évidence, n'avaient rien perdu de ses activités des derniers jours.

Sentant toujours le canon posé sur sa nuque, Paul leva son bras, tenant l'arme entre le pouce et l'index, les doigts éloignés de la détente.

La main d'un autre homme qui avait surgi de côté lui enleva le pistolet des mains.

Les deux agents le dirigèrent vers l'échelle mobile qui pendait sous l'appareil.

Paul monta.

Barak Danker emprunta le petit sentier qui se perdait dans le bosquet d'eucalyptus. Il marchait d'un pas décontracté, légèrement voûté, les mains dans les poches de sa saharienne. Il traversa le boisé et parvint face à la construction sphérique blanche qui servait de salle de méditation et de prière aux habitants de l'« Oasis de la Paix », Neve Shalom.

L'édifice se trouvait sur un talus donnant sur la grande plaine côtière de Saron qui s'étend vers l'ouest, jusqu'à Tel-Aviv et au-delà. Pas très loin, juché sur les collines qui montent vers Jérusalem, on apercevait le monastère de Latroun. Le village de Neve Shalom avait été construit sur les terres de ces moines, à l'initiative d'un prêtre – un juif converti au christianisme. Danker l'avait bien connu. Il était même venu quelques fois en ce lieu. Le vieil espion ne partageait pas cette propension à vouloir changer le monde, mais il éprouvait une forme de sympathie chaleureuse pour ceux qui s'engageaient dans une telle entreprise.

Il était parvenu devant les larges portes vitrées qui se trouvaient sur le devant du bâtiment. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Il était là. Et il dormait encore.

Paul Carpentier était couché sur une natte posée à même le sol et gisait là, recroquevillé sous une couverture.

Danker choisit de ne pas le réveiller. Il alla s'asseoir sur une grosse pierre et se perdit dans la contemplation de la vallée.

La veille, il avait bien tenté de convaincre Carpentier de loger dans une chambre d'hôtel cinq-étoiles, placée sous bonne garde. Mais celui-ci n'avait rien voulu entendre.

Cet endroit, avait-il dit, était le seul où il pouvait imaginer avoir envie de se retirer.

Il était difficile de s'opposer aux caprices d'un homme qui venait de voir sa femme se faire tuer sous ses yeux... On l'avait donc conduit ici. Yosef Bauer, le contact de Paul dans ce village, s'était montré compréhensif et lui avait ouvert les portes.

La porte coulissante glissa derrière lui. Danker se retourna et vit Paul qui se tenait debout, pieds nus dans l'embrasure, les yeux plissés par l'éclat du jour. Pas rasé, les cheveux ébouriffés, il avait l'allure de celui qui se réveille au lendemain d'une cuite.

Le vieil espion se releva en prenant appui sur ses genoux avec ses mains. Il alla vers Paul et lui tendit la main. Celui-ci la serra.

— Votre fils est libre, dit Danker, tenant toujours sa main dans la sienne.

Paul se contenta de hocher la tête. Les mots ne lui venaient pas.

D'un signe, il l'invita à le suivre à l'intérieur.

Paul se laissa choir par terre sur une natte et l'homme du renseignement l'imita, peinant visiblement à se plier à cette contorsion et à trouver son confort.

Paul reprenait ses esprits. Il repensait aux événements de la veille et aux explications qu'on avait bien voulu lui donner.

Peu après le début de la fusillade, un hélicoptère des services de Danker avait été dépêché sur les lieux et s'était stationné au-dessus de la zone critique.

D'après ce que Paul avait pu comprendre, une épreuve de pouvoir, rapide mais intense, avait eu lieu ; épreuve au cours de laquelle le groupe de Danker avait revendiqué puis fait reconnaître aux autres Forces de sécurité présentes – renseignement militaire et police – sa prise de contrôle opérationnelle du terrain.

Sophie, depuis l'après-midi, était sous la protection des Forces de Danker. On l'avait repêchée au village de Majdal Shams, chez le lieutenant druze Fadi Attrache, chez qui elle était retournée se réfugier.

C'est tout ce que Paul avait su, sinon que c'était bien elle qui avait eu l'idée de ce message texte.

L'arrestation de David, lui expliquait maintenant Barak Danker, avait été commandée par Ronit Fogel, comme on pouvait s'en douter.

— Fogel, qui n'a jamais quitté le renseignement militaire, s'en

servait pour défendre et promouvoir ses ambitions politiques et, notamment, pour protéger Moshe Ayalon. Elle est en ce moment interrogée et elle doit répondre à des questions pas trop faciles. Mais avec l'armée, dans le contexte actuel, ne comptez pas que ça aille beaucoup plus loin... Quant à ses ambitions politiques, c'en est terminé, je crois : Moshe Ayalon a été retrouvé mort chez lui ce matin. Il s'agit apparemment d'un suicide. Une enquête est en cours.

Cette bombe acheva de réveiller Paul.

« Pourquoi ? »

Il n'eut pas besoin de formuler la question à haute voix. Il en connaissait intuitivement la réponse avant même que Danker ne poursuive.

— Les révélations que vous avez obtenues de ce lieutenant druze se trouvent désormais entre nos mains, dit-il, sans s'attarder sur les détails. Ayalon a été mis au courant. Il aurait inévitablement été arrêté et traduit en cour martiale. Et condamné. Ce faisant, il s'est épargné une fin de vie en prison et dans le déshonneur.

Il baissa les paupières, et Paul nota le soulagement dans sa voix lorsqu'il ajouta :

— Il a épargné à notre pays un épisode douloureux dont se seraient régalés nos ennemis.

Danker, qui en avait visiblement assez d'être assis par terre, se releva en grimaçant à mesure qu'il se déplaçait les jambes.

Paul se leva aussi.

— Encore de bonnes nouvelles avant que je m'en aille.

— Je n'ai que ça ces derniers temps, ironisa Paul.

— J'ai fait avaliser ce matin par le ministre de l'Intérieur, Michael Ziv, les ordres pour que soient levés tous les mandats et avis de recherche que les services de sécurité d'Israël pouvaient avoir contre vous. Par chance, l'agent sur lequel vous avez tiré hier n'est que légèrement blessé, ce qui simplifie les choses. Un *modus operandi* a aussi été convenu avec le Canada pour gérer votre situation très particulière. En gros, il a été reconnu que vous aviez été victime d'une erreur sur la personne basée sur des renseignements erronés. Le Canada a fait lever le mandat qui pesait sur vous. Votre ministre, Peter Craig, a d'ailleurs fait valoir ce matin au ministre Ziv qu'il avait lui-même demandé la veille une révision complète des allégations à votre sujet. On fera circuler qu'il a exprimé son mécontentement de manière on ne peut plus claire mais, bien sûr, dans les limites du respect de

l'amitié entre le Canada et Israël.

Ils étaient ressortis et, au contact de l'herbe sous ses pieds, Paul se sentit en état de communion étrange avec le monde. Une sorte d'hypersensibilité, à la fois physique et émotive, le gagnait et lui faisait éprouver simultanément tristesse et allégresse. Il avait marché sur la fine ligne entre la vie et la mort. Il était tombé d'un côté. Rachel, de l'autre. Il ne s'était jamais senti aussi vivant en même temps que de ressentir aussi profondément que sa vie était condamnée au tourment de la culpabilité.

« Merci, mon amour... »

Seule l'absolution de Rachel lui permettrait de continuer.

Il essuya une larme. Il sentit la main du vieil homme sur son épaule.

Un petit vrombissement dans l'air le fit se raidir et il releva la tête pour regarder vers le ciel.

Il vit alors monter au-dessus des fourrés un petit objet volant qui s'amenait dans leur direction.

— Qu'est-ce que c'est ? !

Danker laissa échapper un petit rire.

— Ce n'est rien ! C'est un avion modèle réduit. Radiocommandé. Plus bas, il y a un grand terrain qui sert à un club d'aéromodélisme.

Danker se plaça devant Paul et le fixa de ses yeux gris. Avec sa moustache blanche, il ressemblait à un vieil oncle bienveillant.

— Vous êtes sur les dents, mon ami. Et c'est normal. Il vous faudra beaucoup de temps pour vous remettre. S'il vous plaît, ne négligez pas de vous soigner...

Paul regarda le petit aéronef gagner en altitude avant de disparaître de son champ de vision.

— Je dois partir, Paul. Mais il y a une jeune personne qui attend que j'en aie fini avec vous pour venir vous voir...

Barak Danker lui serra la main. En le regardant s'éloigner, Paul prit conscience qu'il ne le reverrait sans doute jamais.

...

Il repliait consciencieusement sa couverture quand Sophie arriva devant la porte avec deux cafés dans les mains.

Elle fit timidement quelques pas à l'intérieur avant de poser les

cafés par terre pour aller vers lui. Sans dire un mot, elle le prit dans ses bras et se serra contre lui. Ils restèrent ainsi, silencieux tous les deux.

Lorsqu'elle se dégagea, elle essuya une larme du revers de la main. Puis, cherchant une contenance, elle leva les yeux vers le plafond en forme de dôme.

— J'ai l'impression de rendre visite à mon gourou !

Paul s'efforça de lui sourire.

— Comment vas-tu ?

— Je vais m'en tirer, répondit-il sans conviction.

— Tu as mauvaise mine. Tu veux du café ?

Elle lui offrit une tasse et il avala quelques gorgées avant de retrouver la parole.

— Allez, tire-toi une bûche...

Assise en tailleur devant lui, Sophie lui raconta tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation à Majdal Shams.

Elle s'était réfugiée chez le lieutenant druze, Fadi Attrache.

— J'avais toujours le foutu téléphone...

Paul comprit à rebours que si leur utilisation de cet appareil avait finalement permis qu'on les localise pendant qu'ils interviewaient l'aide de camp druze d'Ayalon, ils se trouvaient déjà en dehors de sa maison lorsque les agents lancés à leur poursuite étaient arrivés. La maison de Fadi Attrache était donc toujours sûre, et Sophie avait vu juste en allant y trouver refuge.

— Tu te rappelles, nous avons programmé le numéro de Danker dans mon téléphone. L'appeler était ma seule chance de m'en sortir. Je ne me souvenais plus du numéro et le téléphone était à plat. Fadi avait un chargeur compatible, mais nous ne pouvions pas prendre le risque de mettre l'appareil en marche chez lui. Il me fallait le convaincre de m'aider à passer cet appel... Tu ne veux pas savoir comment j'ai réussi ?

— Par ton charme, sans aucun doute...

— Non. Par mon intelligence.

Le plan était simple, et les risques... Au point où elle en était, elle ne pouvait trouver mieux. Fadi Attrache avait accepté de collaborer.

Il l'avait emmenée en voiture jusqu'à un restaurant du village, assez éloigné de chez lui. Pendant qu'il l'attendait dans la voiture à la

sortie, Sophie était entrée et s'était réfugiée dans les toilettes. Là, assise sur la cuvette, elle avait branché l'appareil. Son interminable mise en marche avait été un supplice pendant lequel elle avait dû se contenter d'observer le curseur qui tournait sur lui-même, lui indiquant qu'il émettait son signal à toute volée à la « recherche de réseau ».

Pendant ce temps, elle avait frénétiquement cherché le numéro de Danker dans le carnet d'adresses. Quand elle l'avait trouvé, elle l'avait transcrit d'une main tremblante sur un papier et l'avait mis dans une poche de sa veste.

Sa priorité était tout autre...

La vidéo.

Ses mains tremblaient.

Elle avait répété mentalement chacune des opérations à faire. Elle savait qu'elle n'avait pas droit à l'erreur. Chaque seconde perdue la rapprochait de ces types en noir.

Elle s'était maudite en se rappelant qu'elle avait interrompu le témoignage deux fois et, donc, enregistré trois prises distinctes.

Pour chacune, il fallait compresser et transmettre. La plus longue avait demandé quarante secondes à elle seule.

Elle devenait folle.

Pour chaque vidéo, elle avait lancé l'envoi vers des adresses qu'elle avait prédéterminées.

Quand, enfin, la troisième transmission avait été lancée, elle avait dissimulé l'appareil dans la corbeille à rebuts, l'y avait abandonné sans même attendre que l'opération soit terminée et était sortie en coup de vent des toilettes ; une femme, poussant un cri de surprise, avait presque reçu la porte en plein visage.

Sophie s'était littéralement éjectée dans la rue, avait sauté aux côtés de Fadi qui avait laissé tourner le moteur. Elle s'était calée au plus bas dans son siège et, juste au moment de tourner au prochain angle, elle avait eu le temps d'apercevoir une des voitures noires qui arrivait en trombe en sens inverse.

— J'ai finalement joint Danker en me servant du téléphone personnel de Fadi. Moins d'une heure plus tard, ses hommes sont venus me chercher et m'ont « exfiltrée », comme ils disent. Et voilà !

Paul laissa échapper un sifflement admiratif.

— Mais à qui as-tu envoyé les vidéos ?

— À moi-même, pour commencer... À ton ami Yosef Bauer, ici, dont j'avais finalement trouvé l'adresse en faisant des recherches sur l'ordinateur de Fadi. Puis à Moshe Ayalon...

— Ayalon ? !

— Pour qu'il sache qu'il était cuit. Si je devais mourir dans tout ça, je voulais être certaine qu'il souffrirait dans son coin, le salaud !

— C'est donc toi qui l'as poussé au suicide...

— Sans doute. Je vis bien avec ça. Dis-moi... On peut sortir en fumer une ?

Dehors, elle éteignait sa cigarette du bout de sa chaussure lorsqu'elle le regarda avec, dans les yeux, un voile de mélancolie.

— Eh bien voilà... C'est le temps de se dire au revoir. Ou adieu, qui sait ?

— Je préfère le premier choix.

— Je vais quitter ce pays. Je suis arrivée au bout de mes économies et je doute que les Amitiés Canada-Israël me proposent encore des collaborations. Et toi, dis-moi, tu comptes rester ici longtemps ? Je ne veux pas dire en Israël.

Elle tourna les yeux vers le dôme.

— Je veux dire dans cette espèce de... temple ?

Il sourit.

— Il me semble que *peacenik*, ce n'est pas tellement ton style !

— Si je reste ici, je serai un peu à l'abri des bruits du monde. Avant longtemps, il y aura des journalistes qui voudront me retrouver.

— Que vas-tu leur dire ?

— Que je ne peux pas leur parler parce que j'ai vendu les droits exclusifs de mon récit à une pigiste québécoise.

— Tu veux rire ?

— Pas du tout.

— Et je suis censée avoir payé combien pour ces droits exclusifs ?

Paul fouilla dans la poche de son pantalon. Il en ressortit une liasse de billets qu'il lui tendit.

— Qu'est-ce que c'est ? Tu es fou ?

— C'est ce qu'il reste de l'argent que Danker m'a donné lorsqu'il m'a relâché dans la nature. Je ne veux pas le garder. Et je n'en ai pas besoin. Sarah Steinberg a assez bien nourri mon compte en banque ces

dernières années. Tu y trouveras plus de quinze mille shekels. C'est le prix que j'aurai payé pour te forcer à accepter ces droits exclusifs ! Et ce sera ton avance...

— Mon avance ? Ça fait cinq mille dollars !

— Oui. Tu devrais vraiment écrire cette histoire. Tu en connais toutes les ramifications. Il te reste à aller interviewer le jeune Ibrahim Shalabi, à Gaza. Ce sera lui, ton personnage central. Après, il ne manquera pas de comités de soutien en Israël pour financer la poursuite que ce garçon devrait tenter pour obtenir une compensation. Il y a encore quelques *peaceniks* de ce côté-ci pour l'aider...

Elle prit finalement les billets.

— Je te laisse mon petit téléphone en souvenir.

Il regarda l'appareil gris et bleu couvert d'éraflures.

— Je le garderai précieusement. C'est un beau souvenir. Mais seulement un souvenir. Car il n'y a plus guère personne pour m'appeler.

Paul stationna sa nouvelle voiture de location à l'entrée du chemin qui conduisait à la maison. À sa maison.

Il descendit.

Il marcha dans l'allée jusqu'au ruban de police en interdisant l'accès. Il le déchira et laissa voler de chaque côté les deux bandes de plastique, qui se détendirent comme des ballons crevés.

La maison se trouvait devant lui, mesure de pierres triste à la tombée du jour. Les grilles en fer forgé aux fenêtres évoquaient les barreaux d'une prison malgré leurs fioritures en spirale. Des feuilles mortes jonchaient l'entrée et s'étaient accumulées contre la porte.

Il se dirigea vers un pot en pierre posé à même les platebandes latérales. Il l'inclina et trouva la clef dessous.

Il déverrouilla et poussa la porte.

C'est ainsi qu'il rentra à la maison.

Seul.

De longues secondes s'écoulèrent avant qu'il daigne allumer. Il resta dans l'entrée, dans la pénombre, à la recherche de quelque chose qu'il ne savait pas nommer.

Il cherchait une odeur. Une vibration. Quelque chose qui puisse lui rappeler...

Rachel.

Ils sont dans cette pièce et elle court en riant alors qu'il la poursuit. C'est un de leurs jeux. Elle, d'ordinaire réservée, voire ombrageuse avec les autres, aime tant rire avec lui. Il saute d'un bond sur le canapé pour lui

couper la voie et la saisir par le poignet. Elle laisse échapper un cri et ils tombent tous les deux sur les coussins, enlacés dans un rire impossible à contrôler.

La pièce était sens dessus dessous. La fouille policière avait traversé la maison comme un ouragan. Sa propre maison lui glaçait les veines. Elle lui paraissait sinistre et dévastée comme son âme.

Tout avait été balayé.

Il traversa le séjour comme un automate, seul avec ses fantômes, sachant qu'il devait continuer malgré tout.

Il devait se rendre jusqu'à leur chambre. Là seulement, pensait-il, il pourrait faire face à sa nouvelle vérité.

La chambre se trouvait juste après le séjour. La porte était fermée. Il l'ouvrit lentement.

Puis, la lumière.

Le lit était défait. Les tiroirs de rangement avaient été vidés. Il vint s'asseoir sur le lit. Du côté de Rachel.

Il caressa spontanément l'oreiller. Et c'est alors qu'il sentit ce parfum de musc et de violette. Il prit l'oreiller et le colla à son visage pour en humer l'odeur avant qu'elle ne s'évapore pour l'éternité.

Sa gorge se serrait.

Il reposa l'oreiller et le remit en place avec soin. Son regard se posa sur la table de chevet. Il y aperçut ce livre, *De Québec à Jérusalem*, qu'il lui avait fait parvenir...

Il le prit et le soupesa avant de tourner les pages. Puis il y trouva une feuille, insérée là comme un signet. Il la déplia et reconnut aussitôt l'écriture de Rachel...

«Quand Sarah m'a remis ce livre, je l'ai d'abord vu comme un cadeau de séparation. Une façon de me dire adieu. Je l'ai mis de côté sans avoir l'intention de le lire...

«Mais en remarquant son titre par la suite, j'y ai vu une métaphore de notre parcours ensemble et j'ai eu envie de le lire... Je le vois maintenant comme un trait d'union entre nous, que tu as voulu me léguer sans savoir si un jour tu me reviendrais.

«Tu as lu ce passage ? Celui où il décrit les Juifs venus réclamer la mort du Christ et qui crient en chœur : "Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants" ? Comme si cela était possible ! J'ai ri comme, j'en suis sûre, tu en rirais. Et c'est cet humour qui nous unit, toi et moi, et que tu m'as communiqué.

« Son auteur voulait “fouler le sol le plus saint du monde”, comme il dit. Et comme tant d’autres avant et après lui, juifs, musulmans ou chrétiens, il est venu ici projeter les préjugés de son temps sur une terre qui, bien entendu, n’est que de la terre, comme toutes les autres. Pour nous, ce sol a été le théâtre de notre malheur.

« Je ne sais plus où tu es, ni ce que tu penses de nous et de notre amour. Mais je crois, encore, que tu reviendras. Je t’attends.

« Je t’aime.

« Rachel »

Paul laissa tomber le livre et la lettre par terre. Pleurant comme s’il voulait extraire de son corps toutes les douleurs qui s’y emmagasinaient depuis tant de temps, il s’effondra sur le lit.

...

Une main.

Sur son épaule.

Il s’était endormi.

— Papa...

Il ouvrit les yeux et vit, penché sur lui, le visage de David et ses yeux rougis. Il se releva et enserra son fils. Ensemble, l’un contre l’autre, ils continuèrent de déverser leur peine.

Au bout d’un moment, Paul se recula et regarda David.

— Je voudrais m’exc...

— Non, papa. Ce n’est pas nécessaire. C’est plutôt à moi...

— Non, David. À toi non plus.

— Comme tu le dis si bien, répondit David, souriant derrière ses larmes : « Mieux vaut mourir incompris que passer sa vie à s’expliquer ! »

Ils éclatèrent de rire tous les deux et se jetèrent de nouveau dans les bras l’un de l’autre.

...

C’est dans la cuisine qu’ils se retrouvèrent pour parler, ce en quoi ils étaient de véritables Québécois.

— Comme ça, tu t’es fait une blonde ?

— Oui.

— Je suis content pour toi.

Paul contemplait ce fils qui ressemblait finalement bien plus à sa mère qu'à lui. Mais il était le sien. Le seul. Sa seule famille. Et ce soir, le voyant face à lui, dos au mur, il lui semblait voir quelqu'un de nouveau. Ses épaules redressées, son port plus droit.

— Que vas-tu faire, papa ?

Non pas : Qu'allons-nous faire ?

Il ne savait pas exactement par quoi il allait commencer. Il lui faudrait penser à des mots trop lourds pour lui ce soir : obsèques, rituels, obligations...

C'est lui qui sentait à présent ses propres épaules se voûter.

— Demain matin, je vais commencer à m'occuper de tout ça. Si tu veux bien, j'aimerais avoir tes conseils...

— Mais bien sûr, papa ! Je serai là pour t'aider. Quand je te demandais ce que tu allais faire, je pensais : après...

Paul hésita avant de répondre.

— Je ne sais pas où j'irai, mais je ne vais pas vouloir ni pouvoir rester ici, dans ce pays, je le crains. Et toi ?

— Je vais rester. C'est une chose dont je suis sûr.

Cette déclaration, qui n'était pourtant pas pour le surprendre, ouvrit un vide béant devant lui. Il ne retrouvait donc son fils que pour le voir s'éloigner pour de bon ? C'est d'une voix brisée qu'il réussit à lui répondre faiblement :

— Je t'aiderai, ça, tu peux en être sûr aussi.

Le frigo était vide, mais il y restait de la bière. Ils en débouchèrent chacun une et trinquèrent.

— Il n'y a rien à manger chez nous, dit Paul. Je t'emmène au restaurant ?

David eut un sourire gêné.

— C'est parce que... Lia va venir plus tard. Elle doit apporter tout ce qu'il faut. Avec du vin...

— Un souper d'amoureux ? !

— Tu es invité !

— Invité dans ma maison !

Après quelques rires, Paul finit par dire :

— Allez, je vais vous laisser entre vous.

— Non, papa. S'il te plaît, reste. Lia voudrait que tu sois avec nous. Il y a tant à se raconter.

Paul hésita. Puis il finit par accepter.

— Mais je dormirai dans l'atelier.

...

Paul avait vu avec plaisir les amoureux se cacher quelques instants fugaces dans la cuisine pour s'embrasser pendant qu'ils préparaient le souper.

Le repas fut un moment de grâce et de communion. Une soirée du *kaddish*, soirée de deuil. Mais marquant aussi la réunion de ce qu'il fallait bien appeler une nouvelle famille en train de se composer.

Lia avait tenu à ce qu'ils observent ensemble un instant de recueillement et, leur tenant la main, elle entre les deux hommes, elle avait récité un extrait d'une prière qu'elle avait traduite pour eux : « Puisse son grand nom être béni à jamais et dans tous les temps des mondes. »

Au fil de cette soirée, Paul découvrit en Lia une femme de feu, capable de s'indigner ou de rire et sans doute d'aimer avec la même passion. Elle l'avait torpillé de questions et, l'ivresse aidant, il leur avait tout raconté.

À son tour, il voulut tout savoir d'eux. Car il voulait comprendre le cheminement de David.

Quand celui-ci eut terminé son récit, dont il n'avait cherché à éviter aucun des passages les plus sombres, il annonça :

— Lia et moi avons décidé de déposer une plainte officielle contre Amos. À la lumière de la vidéo que nous possédons, la police ne pourra pas fermer les yeux.

Paul avait entendu, en dessous des mots, une voix nouvelle. La voix d'un homme.

Nigel Strong, le jeune chef de cabinet des Affaires étrangères, reçut sa carte d'embarquement et la rangea avec son passeport dans la poche intérieure de son costume Hugo Boss. Son ministre s'était envolé la veille pour Ottawa, et lui-même, resté derrière pour finaliser certains dossiers de coopération, reprenait à son tour le chemin du Canada.

Il s'écarta du comptoir des enregistrements prioritaires pour laisser passer la personne qui se pointait derrière lui. C'est avec surprise qu'il reconnut Barbara Fowler.

— Barbara ? Je ne savais pas que vous rentriez.

— La période des Fêtes... Je vais passer Noël dans ma famille à Toronto.

— Nous voyageons ensemble, si vous voulez ?

— Bien sûr !

Ils se firent assigner des sièges côte à côte dans l'avion et prirent le chemin des aires d'attente.

Chacun traînait une petite valise porte-documents sur roulettes. Ils empruntèrent tranquillement l'allée monumentale qui descendait au cœur du terminal, passant sous la galerie des affiches commémoratives émises chaque année pour l'anniversaire de l'Indépendance. On y voyait beaucoup de colombes et de promesses de paix.

— Vous avez apprécié votre voyage, Nigel ?

— Très excitant ! Nous ne nous ennuiersons pas, puisqu'il a été décidé que nous étions désormais « le meilleur ami » de ce pays.

— C'est une déclaration unilatérale... N'oublions pas qu'il vaut

mieux être deux pour se vouer une amitié absolue.

Strong sembla bien amusé par cette réplique à laquelle il n'y avait rien à ajouter.

Les deux fonctionnaires se rendirent dans la salle d'attente VIP du secteur C. La déléguée du Canada à Ramallah prit place sur une banquette de cuir et accepta l'offre de Nigel Strong d'aller lui chercher un verre d'alcool.

La perspective d'un long flirt intercontinental semblait leur sourire à tous les deux. Fowler était en beauté, un peu de rouge sur les lèvres et sur les joues, ses longs cheveux blonds dénoués. Elle ôta ses lunettes et les rangea dans un étui en l'attendant.

Strong revint avec un verre de vin rouge qu'il lui tendit, puis il s'installa face à elle avec son gin tonic. Ils trinquèrent. Barbara Fowler tenait encore son verre tout près de ses lèvres quand elle murmura :

— Vous aviez raison pour Peter. Il a vraiment accepté de servir d'appât pour Paul Carpentier, le soir du vernissage.

— Non, dit Strong. Peter n'était pas véritablement un appât. Il savait qu'il ne courait aucun danger. Carpentier venait retrouver sa femme. Il n'avait aucune raison de s'en prendre au ministre. Peter Craig n'était que l'instrument de la fiction que Ronit Fogel tentait de fabriquer.

Barbara Fowler prit le temps d'intégrer cette analyse avant de soulever la question qui la taraudait depuis pas mal de temps.

— Vous croyez qu'elle a quelque chose à voir avec la mort de Pierre Boileau ?

Strong porta sa concentration sur le bol d'arachides posé entre eux et en prit quelques-unes avant de répondre :

— Honnêtement, je ne sais pas. Peter le sait-il ? Je crois sincèrement qu'il préfère ne pas le savoir.

— Et vous croyez que Peter Craig sera importuné par ces révélations sur ses sources de financement provenant du lobby pro-colonies ? Maintenant que ces informations sont aux mains des Palestiniens, elles peuvent faire surface à tout moment...

— Entre vous et moi, nous allons tout simplement les devancer dans la divulgation. J'en ai parlé avec Peter. La période des Fêtes est un bon moment pour faire sortir ces données à petite dose, alors que personne ne porte vraiment attention à ce qui se passe. Après coup, je peux vous parier mon poste que cette affaire va s'éteindre. Aucun parti d'opposition ne va vouloir engager une bataille en chambre sur

une question qui pourrait le faire paraître antipathique à Israël ou sembler mettre en doute cette amitié absolue... comme vous dites si bien.

Ils finirent leurs verres et se levèrent.

Strong la fit galamment passer devant lui, et ils quittèrent le salon pour se diriger vers leur porte d'embarquement.

Ni l'un ni l'autre n'avait remarqué la jeune femme qui était assise sur le fauteuil adossé à celui de Fowler et qui avait tout entendu.

Une fois les deux fonctionnaires partis, elle ouvrit son sac et en ressortit un petit boîtier. Elle l'ouvrit et prit une petite enveloppe en papier plastifié. Elle fit ensuite claquer le couvercle en plastique et reposa cette boîte dans son sac avant d'en tirer la fermeture éclair.

Ensuite, sous le regard très intéressé d'un homme qui se tenait assis de biais, elle défit un bouton de son chemisier.

Elle plongea la main à l'intérieur.

L'homme vit que cette main s'aventurait loin. Jusqu'à son épaule en fait...

Elle la ressortit et se reboutonna.

Pour un si long vol, il était évident qu'elle avait besoin d'un timbre de nicotine...

Elle se leva et entraîna à son tour sa petite valise sur roulettes vers l'embarquement.

TROISIÈME
PARTIE

Jérusalem, cinq mois plus tard

David attendait impatiemment l'arrivée du bus en provenance de Haïfa. Assis sur un banc dans le terminus de Jérusalem, il était penché sur son téléphone, absorbé par les messages textes amoureux qu'il relisait sans cesse. Il ne voyait même pas les deux étudiantes qui, sur le banc opposé au sien, faisaient pourtant tout pour être remarquées de lui.

Les derniers mois l'avaient changé. Son visage et ses avant-bras étaient bronzés, sa musculature paraissait plus développée et les traits de son visage se faisaient plus anguleux, sa mâchoire plus carrée et son arcade sourcilière plus prononcée. La kippa sur sa tête avait aussi été remplacée : il ne portait plus celle, distinctive, des mouvements de colons, crochétée, mais un modèle en denim.

Cling !

Un nouveau message texte venait d'arriver.

« Traversons Begin Road ! Suis là dans cinq minutes ! M'attendras-tu ? Je t'aime ! XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX »

David pianota à son tour avec vigueur sur son clavier pour répondre. Sa dépendance – *leur* dépendance – à la drogue du SMS était absolue. Chaque seconde de sa vie était consacrée à attendre, à espérer ou à lire un nouveau message émis par Lia. La privation, quand elle survenait pendant quelques heures, lui paraissait insupportable.

L'autobus de Haïfa arrivait. La portière s'ouvrit pour dégorger le flot des passagers. Parmi eux, une bande de jeunes en uniforme,

soldats et soldates, déboulaient les marches et se précipitaient vers la soute pour en retirer d'immenses sacs à dos.

Puis enfin, parmi les militaires, elle émergea, le cherchant de ses petits yeux noirs. Lia, elle aussi vêtue de l'uniforme, leva la main avec vigueur en l'apercevant et courut vers lui pour se jeter dans ses bras. Ils s'embrassèrent sur le quai et restèrent longtemps enlacés, indifférents à la cohue autour d'eux.

...

Ils se dirigèrent vers le tramway, David portant son sac et enlaçant l'improbable soldate qu'était désormais Lia Lévy... Celle-ci avait tenu à faire son service militaire, une obligation contournée par plusieurs jeunes mais devant laquelle elle avait choisi de ne pas se défilier, car elle condamnait vivement l'exemption accordée aux ultrareligieux. Elle avait demandé et obtenu son affectation à une unité chargée de l'absorption des immigrés, et elle leur donnait des cours d'hébreu. Elle ne risquait pas ainsi de servir dans les territoires occupés.

Dans quelques mois, ce serait à David de faire ses propres choix.

Mais sous le soleil radieux du mois de mai, aucune de ces questions ne semblait avoir de l'importance à leurs yeux. La permission de Lia était comme le miel de ce printemps.

Ils montèrent dans le tramway et, debout, se tenant toujours par la main, se laissèrent transporter vers le centre-ville en suivant la rue de Jaffa.

— Ton père va bien ?

— Beaucoup mieux. Ç'a été dur, mais il remonte la pente.

— C'est gentil de sa part de vouloir me voir avant de partir.

— Il t'aime beaucoup. Il me l'a dit. Je pense qu'il te considère comme celle qui m'a sauvé !

— Il a raison ! Je suis ta rédemptrice !

Il se pencha pour l'embrasser, sachant à quel point cela était vrai.

Bientôt, ils vivraient ensemble. Malgré le coût de la vie, ils prendraient un appartement à Tel-Aviv, là où tous les deux, en septembre, entreraient à l'université. Paul avait promis de les aider financièrement, une perspective grandement facilitée par la somme rondelette recueillie par la vente des œuvres de Rachel. Le marché de l'art était ainsi fait que sa mort avait poussé les propriétaires de la galerie à en monter les prix. Paul voulait que cet argent serve aux

études de David.

— Quand prend-il l'avion ? demanda Lia.

— Après-demain. Il va se réinstaller à Montréal. Je m'inquiète tout de même un peu pour lui. Il a toujours rebondi. Mais cette fois...

— Tu sais à quel point le monde est petit. Nous serons toujours là s'il a besoin de nous.

Cette pensée provoqua une onde de bonheur chez David. Car une fois de plus, il constatait combien Lia envisageait leur vie commune à long terme. Il la serra contre lui.

Le tramway traversait la rue Shlomtsiyon HaMalka et ils se préparèrent à descendre. Paul viendrait les rejoindre bientôt.

2

Des milliers de touristes déambulaient en rangs serrés à travers les artères étroites de la vieille ville, au milieu des vendeurs de chapelets, d'icônes et de *menorahs*. Les groupes suivaient docilement les guides, qui se signalaient à leurs pèlerins en brandissant au-dessus de leurs têtes des fanions de couleur.

Paul Carpentier, lunettes fumées, t-shirt, pantalons à mi-jambe et sandales aux pieds, marchait au cœur de ce capharnaüm en suivant un homme courbé sous une grande croix de bois qui progressait dans la Via Dolorosa. Il allait quitter Israël dans deux jours et faisait provision de cadeaux à rapporter au Canada.

Ses courses terminées, il s'arrêta à une terrasse pour prendre un café et profiter du soleil. Il prenait plaisir à observer la mixité fabuleuse du Jérusalem touristique. Chinois, Africains ou Américains... moines, papes ou rabbins... Les nationalités et les confessions se mélangeaient ici comme dans nul autre kilomètre carré du monde. Ceux qui ne priaient pas en chœur étaient occupés à prendre des photos et brandissaient leurs téléphones portables devant eux en avançant.

Il sirotait tranquillement son café quand il vit un homme se diriger vers lui. Visiblement, il venait à sa rencontre. Il portait une longue barbe grisonnante, non taillée, dans le style rabbinique.

— Ne seriez-vous pas le Canadien ? Monsieur Carpentier ?

Paul fut aussitôt sur la défensive. On trouvait en effet en Israël beaucoup de gens zélés en matière de sécurité. Des gens qui se sentaient la responsabilité de veiller personnellement à la lutte antiterroriste et qui surveillaient d'office tout ce qui se passait autour

d'eux. Son passage à la télévision pendant l'hiver l'avait rendu susceptible d'éveiller des soupçons. Depuis, il lui était arrivé à deux reprises d'être reconnu par des citoyens pour ensuite se retrouver face à la police et devoir s'expliquer. Heureusement, ces tracasseries avaient vite été dissipées.

Mais l'homme se tenant devant lui, attendant sa réponse, ne semblait pas s'inquiéter de lui. Paul avait le sentiment de l'avoir déjà vu mais ne pouvait se rappeler en quelle circonstance.

— Je suis le père Ambrosio, dit l'homme au bout d'un moment.

Paul comprit alors qu'il s'agissait de ce prêtre qu'il avait rencontré à une résidence de jésuites, quelques mois auparavant. Celui qui lui avait permis d'ouvrir la valise de Pierre Boileau et d'en examiner le contenu.

Paul l'invita à s'asseoir. Le prêtre prit place en face de lui. Il s'enquit des recherches poursuivies par Paul, mais celui-ci demeura évasif. Il n'avait guère envie de revenir sur les événements, et se contenta de dire que l'identité et les raisons précises de ceux qui avaient fait tuer Pierre Boileau restaient encore à découvrir.

Le père Ambrosio lui fit alors cette déclaration :

— Quand je vous ai vu, accusé d'antisémitisme et de terrorisme, sur cette chaîne d'informations qui n'est qu'un instrument de la propagande israélienne, j'ai su tout de suite que l'on vous calomniait. Lorsque vous êtes venu dans notre chapelle, votre sensibilité et votre indignation devant le tableau de Ponce Pilate livrant le Christ aux Juifs ne pouvait pas venir d'un antisémite.

Paul se contenta d'acquiescer sans un mot.

Le père Ambrosio lui dit qu'il était content de le revoir.

— Par la suite, j'ai souvent repensé à notre rencontre et j'ai regretté de ne pas vous avoir aidé davantage. Il faut dire que lorsque vous êtes venu ce soir-là à notre résidence, je me méfiais. Je ne vous connaissais pas. Ce n'est que plus tard, lors de ces reportages sur vous, que j'ai senti que l'on cherchait à vous démolir. Or, ce que ces reportages ne disaient pas, c'est que vous tentiez d'élucider la mort d'un ami. Et cet ami, moi, j'en étais conscient, dérangeait le pouvoir en place...

— Il vous avait donc parlé de ses problèmes plus que vous n'aviez voulu me le dire.

— En effet. Si vous vouliez me suivre, je pourrais vous en dire davantage et peut-être vous aider... cette fois.

Paul accepta sa proposition. Ils prirent le chemin de la rue Antonia, à rebours du flot des pèlerins en train de parcourir le chemin de croix.

Ils se retrouvèrent bientôt à la résidence et Paul y entra à la suite du prêtre. Ensemble, ils reprirent le dédale de couloirs qu'ils avaient emprunté lors de sa première visite et parvinrent à l'intérieur de la chapelle. L'endroit était plongé dans une demi-obscurité, et il y flottait toujours cette odeur de cierges en train de brûler. Sa fraîcheur était bienvenue après la chaleur du dehors, et le père Ambrosio invita Paul à s'asseoir sur un banc avant de prendre place à côté de lui.

— Lorsque je vous ai permis d'inspecter la valise de Pierre Boileau, commença-t-il, je savais qu'elle ne contenait pas grand-chose d'intéressant. Je l'avais bien sûr moi-même fouillée avant, c'est-à-dire peu après avoir appris l'assassinat de Pierre. La veille de son départ pour Gaza, il s'était confié à moi. Nous avons discuté de ce qui se passe dans votre pays. Il m'avait raconté la persécution dont il faisait l'objet de la part des autorités canadiennes à cause des pressions du lobby pro-Israël. Venez avec moi.

Le père Ambrosio se leva. Paul à sa suite, le prêtre se dirigea vers l'arrière de l'autel en fouillant dans ses poches pour en sortir son trousseau de clefs. Il s'y trouvait une petite porte en bois, et il en fit tourner le loquet. Il alluma et une ampoule nue qui pendait au bout d'un fil éclaira un antique escalier de pierre en colimaçon qui descendait.

Paul l'y suivit.

Parvenus dans la cave, ils se retrouvèrent sous une voûte de pierres, dans un corridor ouvert sur des anfractuosités de chaque côté.

— C'est la crypte, dit le père Ambrosio.

L'espace d'une fraction de seconde, Paul se retrouva dans les tunnels de Gaza et sentit monter en lui un vent de panique. Mais il se domina. L'expectative de la découverte prit le dessus et, en compagnie de cet homme d'Église, il ne se sentait nullement menacé. L'escalier n'était que trois pas derrière lui, il pourrait en tout temps s'échapper de cette cave.

— J'ai rendu la valise aux autorités canadiennes, dit le prêtre. Mais je n'ai pas pu me résoudre à tout leur donner, car je craignais que cela tombe aux mains de ceux-là même qui avaient persécuté Pierre Boileau. J'avais peut-être tort, mais je ne faisais pas confiance à votre gouvernement dans cette histoire – vous savez, cette alliance inconditionnelle avec la droite israélienne la plus dure ne passe pas inaperçue ici, au Moyen-Orient.

Il s'avança vers une des anfractuosités rocheuses. Il s'agissait d'une alcôve dans laquelle se trouvait un catafalque de pierre surmonté de ce qui avait toutes les apparences d'une tombe.

— Un croisé, dit Ambrosio en guise d'explication avant de se pencher sur la tombe.

De la main, il tâta l'espace de l'autre côté et en ressortit une pochette de tissu noir de forme rectangulaire. Il la tendit à Paul.

Celui-ci la prit délicatement, l'ouvrit et en tira un petit ordinateur à peine plus gros qu'une tablette numérique.

— Cet objet lui appartenait. Je n'ai pas réussi à l'ouvrir, car je n'en connais pas le mot de passe. Je vous le confie. Peut-être réussirez-vous.

3

Lorsque David vit son père, il sut instinctivement qu'il était perturbé. Malgré la gentillesse qu'il manifestait envers Lia, à qui il posait nombre de questions sur son service militaire, David ressentait une tension chez lui. Son père était préoccupé. Il pensait à autre chose.

Ils étaient tous les trois attablés à une terrasse ombragée, sur une petite rue piétonne aux façades de pierre bien ravalées. La musique d'une clarinette *kletzmer* jouée par un musicien de rue parvenait jusqu'à eux, mais l'ambiance, malgré tout, n'était pas aussi décontractée qu'il n'y paraissait en surface.

— Tu vas bien, papa ?

— Tout à fait. Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Tu sembles préoccupé.

— Vous songez à votre départ ? renchérit Lia.

Paul était embarrassé. Il ne croyait pas que le trouble qui le tenaillait depuis qu'il avait dans son sac l'ordinateur de Pierre Boileau était si apparent. Il se sentait tout à coup transparent.

Il ne voulait pas les mêler à ça, et surtout pas les faire replonger dans un épisode qui avait été pour tous un cauchemar éveillé. Il préférait les laisser jouir de ces journées ensemble. Il avait simplement voulu leur dire adieu avant de repartir au Canada. Une fois là-bas, il verrait bien ce qu'il conviendrait de faire avec cet ordinateur.

Puis, il comprit que c'était une erreur. Que s'agitait au fond de lui-même une forte envie de partager avec eux sa découverte.

Il plongea la main dans le sac qui se trouvait à ses pieds et il en

sortit la pochette, puis l'ordinateur qu'il posa sur la table devant eux.

Il se cala dans sa chaise, appela la serveuse et commanda trois bières.

...

Lorsqu'il eut terminé de leur raconter comment il avait récupéré l'ordinateur, il fut assailli par leurs questions et vit à quel point tous les deux brûlaient autant que lui de savoir ce qu'il contenait.

— Cet ordinateur ne porte aucune marque qui indique une propriété gouvernementale. À mon avis, il s'agit d'un ordinateur personnel. Il sera donc un peu plus facile à percer, dit Paul en inspectant le dessous de l'appareil comme s'il pouvait s'y trouver un bouton magique pour y accéder. Tu t'y connais, David...

— Pas du tout. Je me promène beaucoup sur les médias sociaux, mais je ne suis pas un *hacker* !

— Pfft ! Toutes ces années à l'école ne t'ont donc servi à rien !

À travers les rires qui suivirent, Lia reprit la parole :

— J'ai une idée. Un de mes cousins a lancé une entreprise de cybersécurité à Tel-Aviv. Je crois qu'il est un peu amoureux de moi. Je pourrais...

— J'irai avec toi alors ! coupa David.

Elle se serra contre lui, appuyant la tête sur son épaule.

— Attendez ! dit Paul, saisi par une illumination soudaine. J'ai une idée.

Il mit l'appareil en marche et attendit que le mot de passe lui soit demandé. Il pianota sur le clavier et actionna la touche de renvoi. Comme par magie, l'écran s'ouvrit.

— Ça alors !

David était sidéré. Lia s'avança vers l'écran, incrédule. Et Paul semblait tout aussi estomaqué par ce qu'il venait de faire.

— Qu'avez-vous tapé ?

— C'est la ville des miracles, non ?

Il n'était pas peu fier de lui lorsqu'il leur révéla le mot de passe : « myosotis ».

...

Attablé chez lui, Paul avait passé des heures à explorer les fichiers innombrables qui se trouvaient dans l'ordinateur de son ami décédé.

David et Lia s'étaient éclipsés en douce pour le laisser travailler.

Lorsqu'ils revinrent, le soir tombait et il était encore penché sur l'écran. Le fichier principal qu'il s'affairait à décortiquer s'intitulait, bien entendu, *Myosotis*.

Il y retrouva nombre des dossiers auxquels il avait eu accès depuis le début de toute cette affaire, depuis la correspondance épique entourant la crise de l'Agence canadienne pour la démocratie jusqu'aux rapports de Myosotis sur les allégations de crimes de guerre à Gaza. S'y trouvaient ses contacts avec l'organisation de Yosef Bauer et l'évolution du dossier à charge qu'on tentait d'établir contre Moshe Ayalon. Les dessins du jeune Ibrahim. Tout y était. Des choses qu'il connaissait, pour l'essentiel.

Il ne laissait rien au hasard, lisant absolument tout.

Puis, il parvint à un dossier intitulé *CCS*. Quand il l'ouvrit, des dizaines de nouveaux fichiers apparurent et il se sentit quelque peu découragé devant l'ampleur de la tâche.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda David qui se tenait dans l'embrasure de la porte, les bras de son amante passés autour de sa taille.

— Pas encore.

David et Lia rebroussèrent chemin vers la cuisine et commencèrent à se préparer à manger.

— David !

La voix de son père. Le garçon laissa Lia et revint trouver Paul.

— Qu'y a-t-il ?

Paul continuait de fixer l'ordinateur et quand David fut tout près de lui, il murmura :

— Vous prenez vos précautions ?

David s'esclaffa et entoura de son bras les épaules de son père.

— Mais oui ! Qu'est-ce que tu crois ?

— Je suis encore ton père, ne l'oublie pas, dit-il en reculant sur sa chaise et en regardant David dans les yeux.

Il leva le bras et son fils lui empoigna la main. Les deux se souriaient. Complices.

Paul entreprit de lire le dossier *CCS*.

Il comprit rapidement qu'il s'agissait de l'acronyme du Collège chrétien de Sion, une institution évangéliste de Toronto ayant des branches un peu partout au Canada. Le dossier contenait, entre autres, des pages de la rhétorique typique de ces chrétiens au sujet d'Israël. Le sionisme n'était à leurs yeux que l'accomplissement du plan divin. Le retour des Juifs en Terre sainte, la reconquête de Jérusalem, ce n'étaient là que les étapes prophétisées par la Bible devant conduire à la reconstruction du Temple et à la venue du Messie.

Paul connaissait déjà ces théories. Mais il ne comprenait pas pourquoi toute cette documentation se retrouvait dans l'ordinateur de Pierre Boileau.

Lorsqu'il ouvrit le fichier marqué *Administration*, il comprit qu'il approchait du but.

Jusqu'en 2009, le nom de Peter Craig, devenu depuis ministre des Affaires étrangères du Canada, figurait au nombre des membres du conseil d'administration du Collège. Avec celui de Saul Hoffman.

...

— Eurêka !

La voix de Paul avait retenti. David et Lia surgirent tous les deux à ses côtés.

— Il y a une documentation volumineuse sur la manière dont le Collège chrétien de Sion collecte et canalise l'argent des évangélistes canadiens vers les colonies israéliennes sous couvert de dons de charité. Tout cet argent transite par un groupe baptisé Alliance des chrétiens et des juifs pour Israël, dont les bureaux se trouvent à Chicago et à Jérusalem. Jusqu'à son saut en politique en 2009, Peter Craig était donc au cœur d'un système de financement de la colonisation de la Palestine, un geste qui contredit totalement la politique officielle de son pays de même que celle de tout l'Occident.

Si ces faits devenaient publics, il était évident que c'en était fini de la carrière de ministre des Affaires étrangères de Peter Craig et de ses ambitions de devenir un jour premier ministre.

Boileau détenait donc des informations capables de couler son ministre. En avait-il brandi la menace ?

La conclusion était tentante : Ronit Fogel, qui avait vraisemblablement fait assassiner Pierre Boileau à Gaza, l'aurait donc fait pour protéger Craig. Boileau n'avait pas encore trouvé l'« arme fumante » permettant d'incriminer Moshe Ayalon. Par contre, il

pouvait causer la chute de son ministre.

Pourrait-on un jour le prouver ? Sans doute pas.

« *Pierre doit être vengé.* »

Sa veuve serait au moins partiellement exaucée.

4

Sophie Boulé faisait couiner les vitres en les frottant avec de vieux journaux. Dehors sur le balcon, elle s'activait à effacer les dernières traces de l'hiver sur ses fenêtres pendant qu'un soleil bienfaisant lui chauffait les épaules. Elle portait un débardeur blanc et des jeans ajustés dont elle avait roulé les jambes à mi-mollet. Ses cheveux étaient remontés, retenus par un fichu, et elle travaillait en sifflotant, répondant au chant des oiseaux.

Montréal était en pleine éclosion printanière et les parfums des lilas, en bas dans le jardin, embaumaient l'air ambiant. Des tulipes jaunes et rouges brillaient sous le soleil. De la musique lui parvenait de l'autre côté de la ruelle.

Elle plongea une éponge dans un seau d'eau savonneuse pour s'attaquer à une autre fenêtre lorsque le téléphone sonna.

Elle s'essuya les mains sur ses jeans avant de répondre.

— Paul ! Comment vas-tu ?

Lorsqu'ils eurent échangé quelques formules convenues, elle s'assit dans les marches de fer forgé de son escalier en colimaçon et tira une cigarette de son paquet.

— Je me suis trouvé un appart dans *Duddy-Kravitz-Land* ! lui dit-elle. Sur Jeanne-Mance, près de Villeneuve. C'est très chouette. Un quatre et demie.

Elle avait aussi trouvé un boulot pour la chaîne de télévision RCN, lui dit-elle.

— C'est bête à dire, mais mes topos à ton sujet ont été très bien reçus par la chaîne. Ils m'ont offert un boulot... Soirs et fins de

semaine, mais bon, je ne peux pas lever le nez là-dessus !

Il y eut un silence.

— Tu es toujours là ?

— Oui. J'ai un *scoop* pour toi qui devrait t'aider à progresser assez vite dans ta nouvelle carrière...

— Wow ! Qu'est-ce que c'est ? Je trépigne ! cria-t-elle en tambourinant des pieds, faisant vibrer tout l'escalier.

— Trépigne tant que tu voudras ! Je ne te dis rien pour le moment. Je fais la livraison à domicile...

FIN

REMERCIEMENTS

Mon « comité de lecture » ne se réunit jamais. Pourtant, il est toujours en train de délibérer dans ma tête et représente une forme indispensable de validation et de critique qui s'exprime bien avant tous les autres lecteurs. Trois femmes ont constitué l'essentiel de ce groupe distingué. Hélène Bérubé qui, des hauteurs du Golan aux tunnels de Rafah dans la bande de Gaza, a été la guide incomparable de cette aventure, puis une lectrice aussi attentive que passionnée. Paule Beaugrand-Champagne, celle grâce à qui un auteur peut s'entendre dire par son éditeur qu'« il n'y a pratiquement aucune révision à faire de cet excellent manuscrit » ! Et Chantal Poulin, ma « *Dulcinée* », mon amour depuis plus de 40 ans, qui lit aussi bien entre les lignes que sur celles-ci et qui connaît tout du périlleux chemin jusqu'à l'œuvre.

D'autres lecteurs sont venus rectifier le tir lorsque c'était nécessaire et ont répondu à mon appel : Daniel Amar, Lucie Pagé et Charles Enderlin. Merci encore à Charles et à Danièle Kriegel pour leur hospitalité à Jérusalem et leurs généreux conseils.

Jean Belliveau, Louise Sarrasin et Jean-Luc Paquette m'ont offert, chacun à son tour, le luxe d'une résidence d'écrivain à Saint-Adolphe d'Howard. Et Camille Lavoie, son toit et son café, rue Saint-Vallier.

Yohanan Lowen, Rachel Frisch m'ont expliqué les difficultés de rompre avec la vie communautaire hassidique.

En Israël, Lia Tarachansky m'a aidé à comprendre la vie des jeunes Israéliens dans les colonies. Michael Sfard, l'infatigable avocat israélien des droits des Palestiniens, a partagé, une fois de plus, sa connaissance des rouages de la justice militaire. Merci au Dr Taiseer

Moray, pour son accueil à Majdal Shams et son désir de faire comprendre la situation des Druzes du Golan. Merci à Alon Kastiel dont la maison de Jaffa n'aurait pas déplu à Ronit Fogel. Et pour ses conseils « diplomatiques », merci à Katherine Verrier-Fréchette.

« Village gaulois » ou « repaire de terroristes », Gaza vit en marge du monde et c'est sans doute pourquoi ses habitants sont si heureux de rencontrer des visiteurs de l'extérieur. Merci au commandant Salah Ahmad Abu Hasanein, du Jihad islamique, qui a combattu pendant la guerre de 2008-2009 et m'a aidé à comprendre le déroulement des opérations militaires – il est mort au combat dans cette autre guerre, celle de l'été 2014. Merci au DrAhmed Youssef, pour sa connaissance intime du Hamas et son franc-parler. Merci aussi au lieutenant-colonel Mohammed Salah de la police de Gaza. Merci à Hamad Keshta pour son accueil et sa généreuse conversation à Rafah. Et mes excuses à mon amie Manar El Saraj pour l'avoir entraînée dans une exploration nocturne un peu terrifiante dans les ruines de la place Al Katiba.

Merci aussi à l'équipe vraiment très professionnelle des Éditions Québec Amérique et en particulier à Marie-Noëlle Gagnon. Merci enfin à mon agent, Patrick Leimgruber, pour ses fidèles conseils.

LUC CHARTRAND

L'AFFAIRE MYOSOTIS

Paul Carpentier a-t-il vraiment profané la mémoire du Second Temple de Jérusalem? A-t-il basculé dans l'antisémitisme, comme veulent le faire croire ceux qui cherchent à l'éliminer?

Carpentier, un ancien journaliste, vit en Israël avec sa femme, Rachel, et leur fils, David. Alors que celui-ci découvre ses racines juives, il entre en révolte profonde contre son père, qu'il accuse de trahir son sang en frayant avec des Palestiniens.

Un meurtre dans la bande de Gaza vient catalyser la crise qui couvait. Et si cette mort avait pour but d'étouffer une enquête sur un crime de guerre?

Une trépidante chasse à l'homme se met en branle. Paul Carpentier se retrouve rapidement seul contre une formidable machine de renseignement et de propagande et, tandis que se profile une lutte féroce pour le pouvoir en Israël sur fond de complicités politiques au Canada, il tentera de connaître la vérité... et de sauver sa vie.



Photo © Martin Dugas

Luc Chartrand est un journaliste bien connu du public québécois. Il a travaillé aussi bien en presse écrite qu'à la télévision, et ses reportages ont été récompensés par de nombreux prix. Il a couvert le Moyen-Orient et parcouru les zones de conflits de cette région du monde. *Code Bezhentzi* (Libre Expression), paru en 1998, a été salué par la critique. *L'Affaire Myosotis* est son deuxième roman.